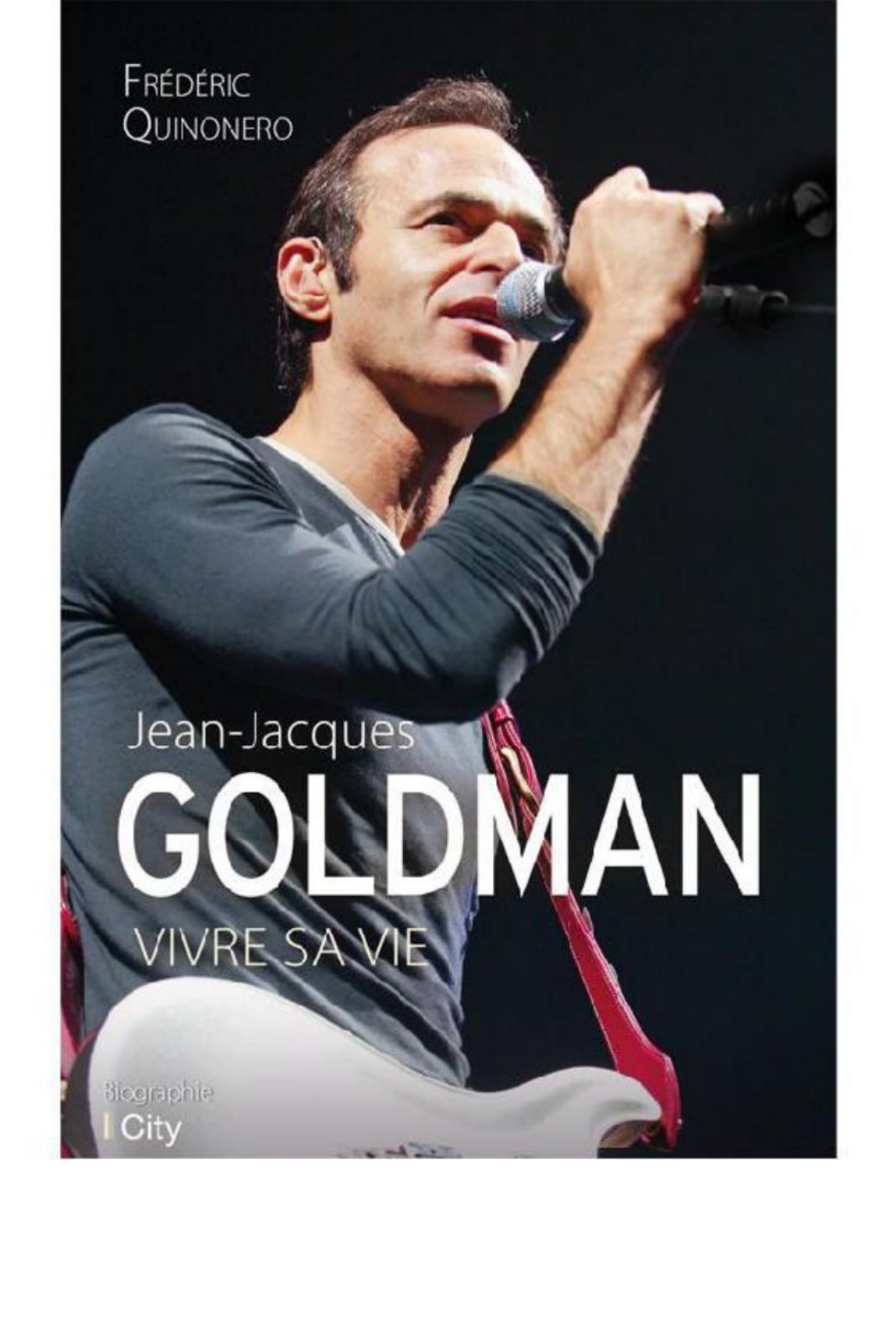


Goldman : vivre sa vie

Frédéric Quinonero

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A photograph of Jean-Jacques Goldman performing on stage. He is wearing a dark long-sleeved shirt and a red tie, holding a microphone with his right hand and a white electric guitar with his left. The background is dark.

FRÉDÉRIC
QUINONERO

Jean-Jacques

GOLDMAN

VIVRE SA VIE

Biographie
| City

GOLDMAN

VIVRE SA VIE

FRÉDÉRIC QUINONERO

City
Biographie

© City Editions 2017

Couverture : © Rue des Archives/AGIP

ISBN : 9782824647784

Code Hachette : 20 0360 2

Catalogues et manuscrits : city-editions.com

Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : Octobre 2017

Du même auteur :

BIOGRAPHIES, ESSAIS

Françoise Hardy, un long chant d'amour, L'Archipel, 2017.

Jane Birkin, la vie ne vaut d'être vécue sans amour, L'Archipel, 2016.

Julien Doré, l'ève-trotter, Carpentier, 2015.

Johnny, la vie en rock, L'Archipel, 2014, version augmentée 2015.

Sardou, vox populi, Didier Carpentier, 2013.

Sheila, star française, Didier Carpentier, 2012.

Johnny live, L'Archipel, 2012.

Juliette Binoche, instants de grâce, Grimal, 2011.

Sophie Marceau, la belle échappée, Didier Carpentier, 2010,
version augmentée 2015.

Les Années 60, rêves et révolutions, Didier Carpentier, 2009.

Édith Piaf, le temps d'illuminer, Didier Carpentier, 2008.

Sylvie Vartan, jour après jour, Didier Carpentier, 2008.

Sheila, biographie d'une idole, Tournon, 2007.

Johnny Hallyday, l'éphéméride, Tournon, 2006.

ROMAN

Le Chemin d'enfance, GabriAndre, 2009, Prix Vallée-Livres.

*« On marche plus vite seul ; mais le temps,
on le retient ensemble. »*

ANONYME.

*« Lorsque nous sommes ensemble
et que l'on chante, quelles que soient
les circonstances, on peut ressentir une sensation
que je qualifierais presque de divine. Et je suis
convaincu qu'il n'y a que la chanson pour
amener et propager cette sensation-là. »*

JEAN-JACQUES GOLDMAN,
Chorus n° 54, HIVER 2005-2006.

Préface

Un jour il a eu envie d'écrire « les chansons sont souvent plus belles que ceux qui les chantent ». Il a tout de même précisé son idée avec un adverbe de temps, « souvent », mais qu'importe. Le sens de la phrase était bien là. Avec cette sensualité de l'intelligence qu'il met en toute chose. Comme il n'écrit que ce qu'il pense, il a fallu s'y faire et le croire. Nous étions donc cette armée de simples gens, sa famille bien plus que celle du sang, à l'aimer parce que ses chansons étaient belles. Simples et courageuses. Droites et joyeuses. Vraies et vitales. Légères et justes. Et nous devions ainsi accepter qu'il nous confie ce qu'un chanteur aimé et adulé ne doit pas forcément dire. Lui, Jean-Jacques Goldman, était un homme finalement comme nous. C'est-à-dire comme tout le monde. Pas mieux, ni moins bien. Incroyablement normal. Ni exemplaire, encore moins parfait. L'infra-ordinaire dont parlait Georges Perec et qui deviendra l'une des racines profondes de l'inspiration Goldman : « Comment parler de ces “choses communes”, comment les traquer plutôt, comment les débusquer, les arracher à la gangue dans laquelle elles restent engluées, comment leur donner un sens, une langue : qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes. » La langue de chez nous est bien celle de Jean-Jacques Goldman.

Et puis le chanteur a rajouté, dans la même phrase en forme d'adresse à son public : « Pardon à ceux que j'ai pu décevoir ou choquer par une attitude, un mot, une absence, un silence. » Oui, nous étions bien cette armée de simples gens qui pensaient aussi qu'il mettait trop de prévenance, là où nous savions qu'il ne fallait rien attendre de lui.

Nous, en fait, c'est aussi « je » et « je », c'est bien moi. J'ai eu cette chance de rencontrer Jean-Jacques Goldman. Comme Daniel Balavoine, dans un autre registre, il a fait office de formateur tuteur pour le journaliste débutant que j'étais. Sans avoir la moindre velléité de me montrer le bon chemin à prendre, mais parce qu'il a eu l'extrême bienveillance de toujours répondre à mes questions (souvent longues), et de me livrer avec la plus grande sincérité le fond de sa pensée. Sans être démonstratif, Jean-Jacques Goldman possède une

pensée qui avance sans cesse, et qui élève toujours. Ainsi, au contact de ses chansons, de ses mots et de ses réponses, j'ai beaucoup appris sur la façon dont il fallait faire pour être un homme. Un homme de bonne volonté qui cherche à changer la vie avec de tout petits riens quotidiens. Un homme qui connaît le prix parfois exorbitant du temps, l'aigreur doucement salée des larmes et l'impitoyable cruauté des douleurs. Jean-Jacques Goldman a été décisif dans ma vie. Je l'ai beaucoup rencontré à ses débuts, un peu connu dans sa belle gloire, et surtout si bien reconnu dans sa rectitude intellectuelle. Sans jamais faire partie de son cercle. Encore moins de sa vie intime. Qu'il fut bon pourtant de respirer à l'ombre de ses refrains, de musarder derrière ses chansons, de jouer au décryptage avec un ami qui s'ignore, parce qu'il n'en est pas un. Les vrai(e)s ami(e)s, ce sont ses chansons. Et elles, elles restent. Pendant que lui s'est évaporé dans une autre dimension. Mais de cette réserve naturelle, on apprend beaucoup, on s'habitue à son silence et à son absence. On finit même par aimer cette mise à distance contrainte qui préserve l'essentiel. La grâce d'une cohérence. La puissance d'une ligne de vie. La beauté précieuse d'une intégrité.

Depuis toujours, j'ai revendiqué une forme d'attrance pour Jean-Jacques Goldman. Je n'ai jamais eu honte d'exprimer le trouble de sa beauté, le feu de son charisme. Ce petit supplément d'âme pour qualifier « un homme physiquement intelligent ». J'ai toujours assumé mon sentimentalisme vis-à-vis de lui. Du sentiment exacerbé naît forcément aussi de l'amour. Parce qu'aimer c'est souvent la seule vérité. Et que vérité et Goldman se confondent. On continue d'écrire sur lui. Sans lui. C'est un exercice périlleux auquel se livre aujourd'hui Frédéric Quinonero. Mais lorsqu'il est fait pour recoudre le vivre ensemble qui s'effiloche tous les jours au gré des tumultes du monde, il faut être là. À sa place. Entre le gris clair de l'admiration et le gris foncé de la mission. Et dire, sans honte, que c'est aussi faire œuvre de service public. Et se souvenir toujours quand même, comme écrivait Albert Camus dans *Le Mythe de Sisyphe* : « Un homme est plus un homme par les choses qu'il tait que par celles qu'il dit. »

DIDIER VARROD

Prologue

Quand le temps nous rassemble...

... ensemble, tout est plus joli 1.

Au début de l'année 1982, j'avais fait la connaissance d'un animateur de radio libre qui m'avait demandé si je voulais participer à son émission hebdomadaire. Le monopole de l'État sur la bande FM avait pris fin dès l'accession de François Mitterrand à la présidence de la République et les radios dites « pirates » fleurissaient comme des champignons à la suite de leur légalisation. L'Eko des Garrigues fut la première à émettre sans discontinuer depuis Montpellier où j'étais alors étudiant, en fac de lettres. On m'y invitait pour parler de chanson française : j'y évoquerais cette passion qui est la mienne depuis l'enfance à travers une dizaine de morceaux choisis. J'avais dix-neuf ans, je faisais partie de cette génération née avec les yéyés, mais curieuse de toutes formes d'expressions musicales. J'acceptai, avec enthousiasme. Certains artistes s'étaient imposés d'un commun accord avec mon intervieweur : Brel, Brassens, Souchon, Cabrel, Barbara, Polnareff. J'ajoutai à la liste Johnny, mon idole. Puis, parmi la vague émergente d'auteurs-compositeurs-interprètes, j'avais jeté mon dévolu sur Jean-Jacques Goldman et choisi comme extrait de son premier album la chanson que je trouvais la plus signifiante : *Pas l'indifférence*.

*Tout mais pas l'indifférence
Tout mais pas ce temps qui meurt
Et les jours qui se ressemblent
Sans saveur et sans couleur...*

Le texte parlait au jeune homme que j'étais, en quête identitaire. Le disque lui-même, malgré ses imperfections (une voix trop aiguë, des arrangements poussifs), dessinait ce qui allait être la ligne artistique de Jean-Jacques Goldman, alliant le fond et la forme, les « chansons

pour les pieds » et celles pour le cœur et l'esprit, les succès flamboyants de discothèque à la ligne rythmique répétitive et les « chansons hâbleuses, qui bronzent mal : trop exposées au soleil elles se tachent de rougeurs, faites pour rester à l'ombre ² ». Avant même que les radios périphériques ne s'emparent du « phénomène », je me souviens d'avoir évoqué ce jour-là, dans le studio étrié d'une station locale, le « style Goldman », ce son reconnaissable entre tous, servi par un langage simple et percutant, ancré dans son époque, destiné à toucher un jeune et large public. Je faisais partie de cette jeunesse qui allait le suivre, danserait au rythme de *Quand la musique est bonne* et *Je marche seul*, fêterait ses vingt ans avec *Envole-moi*, s'émouvrait sur *Veiller tard*, *Puisque tu pars*, *Confidentiel*, *Quand tu dances...* Je suis de la « génération Goldman », de ceux-là que le temps a rassemblés et qui ont grandi ensemble, bercés par ses chansons.

Ensemble, c'est aussi une belle aventure musicale née un soir d'été dans ma région de cœur, ce coin des Cévennes où j'ai passé mon enfance et où je vis aujourd'hui.

Il y eut d'abord un spectacle organisé à La Grand-Combe, une cité autrefois minière, aujourd'hui sinistrée depuis la fin de l'exploitation du charbon. Un jour, Jean-Jacques Goldman reçoit une lettre qui sonne comme un message de détresse, une bouteille jetée à la mer. Elle provient d'un centre associatif, *La Bécède*, implanté au cœur du parc national des Cévennes depuis la fin des années 1950 afin d'offrir aux enfants de mineurs des vacances au « bon air ». Éprouvé par le manque de moyens financiers, l'endroit est menacé de fermeture, et les responsables, en désespoir de cause, s'en remettent à ce grand chanteur populaire dont ils devinent la générosité : ils lui exposent la situation, précisant ce qu'un simple parrainage de la part de cet ancien boy-scout pourrait avoir comme conséquences heureuses pour les enfants d'une commune en souffrance économique.

Leur culot se voit bientôt récompensé. Touché au cœur, Goldman noue le contact.

— D'abord, j'ai reçu une lettre. Ensuite, j'ai rencontré des gens, puis d'autres. Puis cet ouvrage, les photos, l'histoire expliquée. Et tout est cohérent. Cohérent de chaleur, de respect, de dignité, de gravité et de gaieté. D'humanité. Tout impressionne et donne envie d'en savoir plus

L'histoire de ces enfants de mineurs entre en résonance avec sa

propre histoire, celle de sa famille :

— Le premier métier de mon père, c'était mineur... en Bretagne, dans une mine à ciel ouvert⁴. Puis, il découvre un endroit qui le séduit par sa poésie agreste : Un pays rebelle et accueillant, courageux et ayant des principes au-delà de tout⁵.

— Lorsque Jean-Jacques Goldman est arrivé à La Grand-Combe et qu'on lui a raconté l'histoire de cette terre cévenole des maquisards en remontant jusqu'aux camisards, cette terre de refuge et de résistance, il a été conquis, me raconte Patrick Malavieille, maire de la commune. Il y a en Cévennes cette tradition d'entraide, de partage. Et la corporation minière a forgé pour une large part ces valeurs de solidarité. Jean-Jacques a été touché par cela. On lui a fait visiter les installations ; l'histoire de la mine, ça lui parlait beaucoup. Nous avons tout de suite été en confiance⁶.

C'est dit : l'« homme en or » chantera le 8 août 1999 au cœur de la vallée Ricard, sous le chevalement de l'ancien puits d'extraction, classé aux Monuments historiques, et près de la Maison du mineur, musée à la mémoire des « Gueules noires », et la recette intégrale servira à rénover les locaux de la colonie de vacances. L'événement est rare – cinq mille billets s'arrachent en quelques jours ! – et clôturera de belle manière une tournée qui a promené l'artiste pendant plus d'un an, laissant un souvenir impérissable de part et d'autre.

— Au-delà des compétences artistiques et de l'humanité qu'il porte en lui, la venue de Jean-Jacques Goldman à La Grand-Combe a été un événement qui a mobilisé toute la ville, à travers l'ensemble de ses associations, autour d'un beau projet, rapporte Patrick Malavieille. Comme nous ne sommes pas habitués à accueillir des manifestations de cette ampleur, cela a occasionné des préoccupations techniques d'organisation, d'intendance, etc. C'était un challenge à relever. Et nous y sommes arrivés. Donc, on en était très heureux et fiers. Ensuite, la soirée fut exceptionnelle. Le répertoire de Jean-Jacques Goldman, par les thèmes et les valeurs fortes véhiculés par ses chansons, nous a permis d'être en communion avec lui. Il faut se rappeler que la scène se tenait à un endroit emblématique, sur ce lieu de labeur qu'était la mine, et ce concert donné quelque vingt ans après la fermeture du puits résonnait d'une façon émouvante dans nos cœurs⁷.

À l'issue du spectacle, le chanteur consent à recevoir des mains du maire la médaille de la ville.

— C'est quelqu'un qui n'aime pas être mis en avant, rappelle Patrick Malavieille, mais quand je lui ai expliqué ce que signifiait la devise de

la ville de La Grand-Combe, gravée sur la médaille, « *mans negros pan blan* » (mains noires mais pain blanc), quand je lui ai dit que cela faisait référence au travail des mineurs, ces mains noires mais nobles qui travaillent pour se nourrir, il en a eu les larmes aux yeux. Alors, il a bien voulu accepter la médaille. C'est une belle personne, Jean-Jacques Goldman. Quelqu'un d'humain. Il s'extrait avec facilité du milieu qui est le sien, ce milieu complexe et superficiel, pour aller vers les « vraies gens ». On le sent très à l'aise, c'est à se demander s'il n'est pas plus à l'aise avec les gens anonymes qu'avec le monde du show-business⁸.

De fait, le chanteur a surtout apprécié l'aventure humaine partagée *in situ* avec ses musiciens :

— Nous avons le sentiment d'avoir tissé des liens indéfectibles. Tout le monde a envie de rencontrer des gens avec lesquels on se sent bien et qui vous veulent du bien ! C'est ce que nous avons vécu et c'est aussi simple que cela⁹ !

Il s'attarde une journée supplémentaire afin de profiter du site et d'aller à la rencontre des enfants, puis regagne ses pénates avec, dans ses bagages, la perspective d'un nouveau projet en terre cévenole.

C'est à Alès que Jean-Jacques Goldman revient l'année suivante, en invité exceptionnel de la troisième édition de la « Semaine chantante », organisée par l'association Grand Chœur Languedoc Chansons. À la tête de cette grande messe culturelle, animée par ceux que l'on nommera « Les Fous chantants », il y a Michel Schwingrouber, un passionné de musique, de gospel et de chant choral. Il me raconte son parcours :

— Je suis musicien de métier. J'ai travaillé à l'école de musique d'Alès, j'ai fait du chant dans différentes écoles de la ville, puis j'ai créé une école de musique à Saint-Christol-lès-Alès, avec six cents élèves et vingt-cinq professeurs. À partir de 1989, j'ai dirigé un grand chœur avec cent quatre-vingts choristes. J'ai organisé des événements un peu partout en France, en Suisse, au Canada. J'ai fait chanter des millions de gens dans le monde entier. Jusqu'au jour où Pierre Ferry, journaliste pour *Midi Libre* et président de l'association, me lance au débotté : « Pourquoi courir le monde et ne pas plutôt créer une semaine chantante chez toi, à Alès ? » L'idée était lancée¹⁰.

Le principe ? Réunir une troupe de sept cents à mille choristes pour revisiter pendant une semaine un florilège des grands succès d'un artiste de la chanson, avant de lui rendre hommage le dernier soir en sa présence par un grand concert donné en plein air.

— Sur le papier, c'était une grande idée, poursuit Michel Schwingrouber. Mais il fallait ensuite faire venir les chanteurs, réussir à les convaincre. On a d'abord pensé à Jean Ferrat. Pierre Ferry, qui avait des relations dans le métier par sa fonction de journaliste, a réussi à nous avoir un rendez-vous à Antraigues. Ferrat était très heureux de participer à cet événement, il a été notre parrain. L'année suivante, on a fait venir Georges Moustaki. Puis, ce fut Jean-Jacques Goldman qui a été notre parrain de cœur¹¹.

Quand Michel lui expose le projet, Jean-Jacques s'écrie :

— Mais c'est un truc pour les morts !

Puis, une rencontre a lieu à La Grand-Combe autour d'une soupe :

— Jean-Jacques adore la soupe de légumes ! me dit Michel, avec un sourire. Lors de ce tête-à-tête, je lui parle de la « Semaine chantante », je lui explique que ce sont des choristes venus de tous pays et de tous milieux, des anonymes qui chantent pour le plaisir et se rassemblent chaque année pour partager ce spectacle. Je l'invite à assister à la soirée consacrée à Georges Moustaki pour qu'il puisse juger par lui-même. Mais il me dit qu'il ne peut pas venir, qu'il enverra quelqu'un à sa place¹².

Plutôt enclin à fuir les honneurs publics, le créateur de *Je te donne* se laisse convaincre par la simplicité et le parler-vrai de son hôte.

— Sa passion et son désintéressement avaient gagné mon adhésion alors que nous partagions un bol de soupe, un soir, à La Grand-Combe¹³, confirme le chanteur.

Et d'ajouter :

— L'attachement que j'ai pour le chant choral, le fait de savoir que cet engagement ne me prendrait pas beaucoup de temps et que les organisateurs s'occupaient de tout ont fini par me décider¹⁴.

Quelques jours après, Michel Schwingrouber reçoit un fax ainsi libellé : *J'embarque ! JJG*.

Les deux premières années, le spectacle eut lieu aux arènes. Pour la venue de Jean-Jacques Goldman, on aménage le stade Pierre-Pibarot, dans le quartier de la Prairie, afin d'y accueillir douze mille spectateurs. Le samedi, dernier jour de la « Semaine chantante », le chanteur arrive le matin et découvre la troupe des choristes en pleine répétition dans le stade.

— Quand il les a vus – ils étaient mille pour lui ! –, Jean-Jacques était estomaqué. Alors, il m'a fait cette réflexion : « Dire que je suis allé en Russie pour enregistrer *Rouge* alors que j'avais ce qu'il faut en France ! » Je me rappelle encore son étonnement au moment où ils ont

commencé à chanter. Il était tellement ému, c'est à peine s'il pouvait parler¹⁵.

Ainsi raconte Michel Schwingrouber qui, à l'évocation de ce souvenir, a lui-même du mal à contenir son émotion.

— Ce matin-là, Jean-Jacques a dit aux choristes : « Le spectacle a lieu ce soir, mais la vraie rencontre elle est là, maintenant. » Il a été formidable avec eux : il avait un mot pour chacun, il était disponible pour la moindre photo¹⁶.

Dans la cour du Fort Vauban à Alès où nous bavardons en prenant un café, Michel Schwingrouber me montre un mûrier platane et dit :

— J'ai déjeuné sous cet arbre avec Jean-Jacques Goldman. Un souvenir inoubliable.

Puis, il pointe du doigt un autre arbre à l'opposé :

— Et là, j'ai déjeuné avec Jean Ferrat. Goldman et Ferrat, deux êtres humains exceptionnels. Les deux artistes les plus humbles et les plus généreux que je connaisse¹⁷.

Professeur de musique dans un collège et pianiste accompagnateur de cette « Semaine chantante », recruté au dernier moment, Philippe Mabboux se souvient de la venue de Jean-Jacques Goldman à Alès comme d'un événement marquant dans sa carrière musicale et dans sa vie :

— L'opération était tellement énorme qu'il fallait deux pianistes pour se relayer et faire répéter les mille choristes. J'avais déjà travaillé avec Jacky Locks, qui était chef de chœur et arrangeur¹⁸, sur d'autres rassemblements plus modestes, et Michel Schwingrouber m'a téléphoné à quelques jours de l'événement, une ou deux semaines peut-être, pour me demander de venir en renfort. J'ai fait mine d'observer un temps de réflexion, mais dans ma tête j'étais comme un fou, pensez ! Ça a été pourtant un travail de malade, on bossait du matin au soir non-stop. En plus, c'était en plein été, entre le 29 juillet et le 5 août, l'année de la canicule, il faisait une chaleur terrible... Pendant toute la semaine ont eu lieu les répétitions. Jean-Jacques est venu le dernier jour. Sa moto était garée juste à côté de ma voiture à l'hôtel, en toute simplicité (*rires*). En fait, il devait venir plus tôt dans la semaine, mais l'événement a eu lieu au moment où il était tombé raide dingue amoureux de sa future femme... J'ai un souvenir grandiose de ma première rencontre avec lui : nous sommes dans la file d'attente du self-service de la cantine des Fous chantants, je réalise que je suis à côté de Jean-Jacques Goldman qui prend sur son plateau une pomme et une omelette aux oignons, je me demande si tout ça est

réel (*rires*)... Mais je n'ai pas été intimidé, car c'est quelqu'un qui vous met à l'aise tout de suite. Lors du concert, comme j'étais répétiteur de l'orchestre, je me trouvais dans le public et Jean-Jacques se tenait à côté de moi. Il est monté sur scène au final ¹⁹.

Porté par ce chœur impressionnant de mille voix, Goldman reprend trois chansons : *Peur de rien blues*, *Rouge* et *Puisque tu pars*. Au final, emporté par l'émotion, il fait une promesse.

— L'histoire est très belle, poursuit Philippe Mabboux. Pour remercier les choristes de ce beau cadeau qui lui était fait, il a déclaré publiquement qu'il allait écrire une chanson qui s'appellerait *Ensemble* (le titre était déjà trouvé) et qu'elle serait pour eux. L'idée lui est venue là, lors de ce premier spectacle à Alès, ça a traduit son émotion de merveilleuse façon. Il n'a pas dit qu'il la créerait et l'enregistrerait avec eux l'année d'après, ce sera une surprise ²⁰.

Car, en effet, l'artiste tient parole et revient le 27 juillet 2001 dans la capitale cévenole pour donner vie à sa chanson.

— Il y eut d'abord l'enregistrement au Cratère, dans une salle de cinéma aménagée en studio, en présence de Jacky Locks et de cinquante choristes, car l'endroit était trop exigu pour accueillir la totalité du groupe, raconte le pianiste accompagnateur. Ont été gravées les parties de chœurs que Jean-Jacques a ensuite utilisées dans tous ses concerts lorsqu'il chantait ce titre. Puis, il y a eu la création publique où j'ai participé, devant dix mille spectateurs, avant l'hommage des Fous chantants à Gilbert Bécaud. Je peux dire que cette aventure à Alès nous a tous émus, en particulier Jean-Jacques. Et cette chanson n'est pas anecdotique, c'est un chef-d'œuvre ²¹.

*Souviens-toi
Était-ce mai, novembre
Ici ou là ?
Était-ce un lundi ?
Je ne me souviens que d'un mur immense
Mais nous étions ensemble
Ensemble, nous l'avons franchi...*

Dans le parcours et l'œuvre de Jean-Jacques Goldman, outre le rôle dévoué de chef de troupe au service des Restos du Cœur, chargé de recruter les artistes, de choisir le répertoire, d'imaginer les tableaux, de concevoir les mises en scène, activité qui l'a occupé pendant une trentaine d'années, le plaisir de chanter va de pair avec une idée de

partage, de communion, d'unisson.

— Les périodes où je chante seul sont beaucoup moins importantes que les périodes où je chantais à plusieurs, fait-il remarquer. Entre quinze et trente ans, j'ai joué dans des groupes. Le fait de chanter à plusieurs est donc pour moi quelque chose d'assez naturel. Sur scène, tous mes musiciens chantent²².

Ensemble, c'est le leitmotiv de Jean-Jacques Goldman. Ensemble... surtout !

I

Je suis des vôtres...

*... De ces vents, de cette histoire,
de ces gens de peu, de ces eaux.
Libres enfants de communards,
libres sangs baignés d'idéaux 23...*

Si l'aventure cévenole touche au cœur Jean-Jacques Goldman, c'est qu'elle fait écho à des souvenirs lointains, mais prégnants, d'une enfance vécue dans l'enseignement de la notion du collectif et du respect de l'autre ; et elle renvoie plus loin encore que sa propre mémoire, à l'histoire d'une famille attachée au principe de dignité humaine, de ces « gens à qui l'on a enlevé leurs papiers, que l'on a empêchés d'aller à l'école, de gens qui ont survécu et qui nous ont chargés de nous intégrer, de parvenir à cette dignité, à une réussite plus personnelle que financière ²⁴. » Il lui plaît de citer cette affirmation de Karl Marx, opposée à la théorie idéaliste hégélienne : « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience ²⁵ », ce qui revient à dire que le destin d'un homme serait tributaire de son éducation, de son milieu d'origine, de son histoire. Celui de Jean-Jacques Goldman trouve donc ses origines près de Lublin, dans le centre-est de la Pologne, et à Munich, au sud de l'Allemagne, lieux de naissance de ses parents, Alter Mojsze Goldman et Ruth Ambrunn.

— Je suis le fruit de ce qu'ils ont été. De leur histoire, de leur fierté d'être devenus français après leur exil douloureux. Je suis le fruit de la société française, de l'école de la République. Et aussi de leurs accents, de leurs traditions, de leurs langues. De ces mélanges ²⁶.

Le territoire polonais connaît trois partages successifs au XVIII^e siècle, en dépit des combats de nombreux Juifs pour l'indépendance du pays : éclatée entre trois empires, la Prusse,

l'Autriche et surtout la Russie, qui héritera de tout le bassin versant de la Vistule, soit la colonne vertébrale du pays, la Pologne en tant qu'État souverain n'existe plus. Lors du troisième partage survenu en 1795, Lublin passe aux mains de l'Autriche, puis sous le joug russe de 1815 à 1918. Ainsi peut-on dire d'Alter Mojsze Goldman, né le 17 novembre 1909, qu'il voit le jour en territoire russe – il y passera son enfance avant que la famille ne s'installe à Varsovie. « On aurait voulu faire disparaître notre nation à tout jamais que l'on ne s'y serait pas pris autrement ²⁷ », dira Henryk Sienkiewicz, lauréat du prix Nobel de littérature 1905, auteur du roman historique *Quo Vadis*.

Cependant, le peuple polonais refuse d'abdiquer : enhardi par les succès de la Révolution française, il aspire avec une ardeur toujours vive à l'unité, à l'indépendance et à la liberté. Il faut attendre l'invasion de la Pologne par les troupes allemandes et autrichiennes au début de la Grande Guerre, pour assister à l'émergence d'un soulèvement contre l'occupation russe. Officier dans l'armée des Puissances centrales et initiateur des « Légions » polonaises, Jozef Pilsudski sera l'artisan de la reconstruction de son pays. Arrêté par les Allemands en juillet 1917, puis libéré le 10 novembre de l'année suivante, il proclamera le jour même de sa libération l'indépendance de la Pologne, à Varsovie. L'antisémitisme y reste vif, avec une nouvelle vague de pogroms. Aux préjugés religieux, économiques et sociaux se greffe un rejet fondé sur l'assimilation du judaïsme au bolchevisme, de l'être juif à la menace communiste. Le traité de Versailles, signé en juin 1919, est supposé obliger le pays à reconnaître le droit des minorités, en particulier le droit des Juifs, mais il n'est guère suivi d'effet. Contre une forte vague d'antisémitisme haineux, plusieurs mouvements judaïques se mettent en place, comme l'*Agudas Yisroel*, plus prompt à privilégier les droits religieux que les droits politiques, et le *Bund* ²⁸, parti socialiste yiddishiste et laïc, prônant l'inverse.

Alter Goldman, qui grandit dans un milieu pauvre, sans influence paternelle (son père, Berek Lejb Goldman, est mort un an après sa naissance), s'engage très jeune dans l'activité militante et rallie le *Bund*, dont le mouvement de jeunesse – le *Yugnt Bund Tzukunft* (Jeunesse du *Bund* Avenir) – fonde des sections professionnelles, organise des groupes sportifs, chorales, cercles culturels, bibliothèques

— Mon père n'a pas connu le sien qui est mort en 1909, à sa naissance, mais celui-ci avait créé une école laïque dans le ghetto de

Lublin, racontera Jean-Jacques. Dans le contexte de l'époque, les années 1890-1900, ça devait être quelqu'un de vraiment peu ordinaire. Mon père a donc été le fruit de cet homme-là, un érudit, large d'esprit, et d'une femme très simple, qui a survécu ensuite en faisant des ménages... Après la mort de son père, ils ont vécu très pauvrement, mais il avait deux sœurs institutrices, donc il a baigné un peu dans ce milieu de l'éducation et il lui en est resté ce besoin d'agir et d'aller de l'avant³⁰.

Au lendemain de la révolution russe, le *Bund* se scinde en deux tendances, une partie de ses membres – dont Alter Goldman – rejoignant le Parti communiste. Au *Bund*, on chante un hymne qui commence ainsi :

*Frères et sœurs dans le travail
Et la misère. Tous ceux qui
Sont désespérés et séparés
Ensemble groupons-nous, le
Drapeau est prêt, il claque
De colère, de sang il est rouge
Pour le Serment à la vie
À la mort.*

Grand rêve d'unité, d'égalité et de justice pour les travailleurs du monde entier, le communisme attire d'autant les Juifs que l'État polonais leur refuse une place « citoyenne » :

*Y aura du soleil sur nos fronts
Et du bonheur plein nos maisons
C'est une nouvelle ère, révolutionnaire
Un monde nouveau, tu comprends
Rien ne sera plus jamais comme avant
C'est la fin de l'histoire, le rouge après le noir³¹...*

Alter s'oppose aux diktats de la religion, qu'il qualifie selon la formule de Marx d'« opium du peuple ».

— Il était plus agnostique qu'athée, dira Jean-Jacques Goldman à propos de son père. En Pologne, il souffrait autant de la passivité de la communauté juive que de l'antisémitisme. Pour lui, le judaïsme était une religion trop passive³².

Et d'ajouter :

— Mon père détestait la Pologne, c'est tout ce qu'il a voulu fuir : il a oublié le polonais, ne l'a plus jamais parlé. C'était une fuite, presque un « acte militant ». Je me sens un peu effrayé par ce pays³³.

En 1925, Alter a quinze ans. Il vient de perdre ses deux sœurs, mortes de famine. Désespéré par la misère et la discrimination, il choisit l'exil. Et le voilà parti, seul et clandestin, avec deux sous cousus dans le col de sa veste. Il fait escale pendant six mois en Allemagne, où l'hostilité envers les Juifs est déjà latente, avant de gagner la France, le pays des Lumières, de Victor Hugo et de la Révolution (le roman *Quatre-vingt-treize*, lu en traduction yiddish, a eu l'effet sur lui d'une révélation), des droits de l'homme, de la liberté. Sévèrement touchée par les ravages provoqués par la Grande Guerre, la France accueille les immigrés à bras ouverts.

— Alter Mojsze Goldman est un Juif polonais qui n'a pas fui la Pologne parce qu'il avait peur de la répression antisémite mais pour aller se battre, rapporte l'écrivain et journaliste Sorj Chalandon, qui croisera la route d'Alter avant de devenir l'ami de son fils Jean-Jacques. Il est allé vivre en Allemagne avant la montée des nazis. Il m'a raconté les manifestations pour Sacco et Vanzetti. Comment, très jeunes, armés de bâtons, avec une trentaine de jeunes Juifs, le Parti communiste allemand les a empêchés d'en découdre. Le lendemain, la radio annonçait des émeutes à Paris, et il s'est dit : « Mon pays, c'est celui-là. » Il est venu se battre au nom d'une certaine idée de la dignité³⁴.

À la frontière, le douanier français le baptise Albert, un prénom qu'il gardera tout au long de sa vie et qui lui servira, en particulier, lorsqu'il entrera dans la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale.

— Alter, cela veut dire « l'ancien » en yiddish. Pas très courant comme prénom en France³⁵ ! note Jean-Jacques.

Dans le cercle familial, on l'appellera plus volontiers Mojsze (qui se prononce Moïshé).

Une large part des immigrés polonais employés en France l'a été dans l'industrie extractive. Tailleur en confection de métier, Alter Goldman choisit à son tour de se faire embaucher à la mine de plomb argentifère de Trémuson, en Bretagne.

— J'étais dégoûté des métiers que l'on appelait les métiers juifs, dira-t-il. Je voulais exercer le métier d'un vrai prolétaire³⁶.

L'exploitation de la mine débute précisément cette année-là, en un lieu nommé le vallon de l'Épine, situé à sept kilomètres au nord-ouest

de Saint-Brieuc. Un village est construit dans le vallon même, afin d'héberger la population de migrants : on bâtit une centaine de pavillons et dix « corons » de douze pièces chacun, tandis que quatre-vingt-deux jardins ouvriers sont mis à la disposition des résidents³⁷. Malgré les difficultés d'intégration, les conditions de travail pénibles et périlleuses, à plus de cent mètres sous terre, dans une obscurité d'encre, de jour comme de nuit selon le rythme des trois-huit, avec le dimanche pour seul jour de congé, et une paye inférieure à celle du mineur français, Alter Goldman donne du cœur à l'ouvrage et savoure le bonheur de vivre dans un pays libre, où il noue aussitôt des contacts chaleureux et éprouve le sentiment salutaire d'être assimilé aux autres, de partager les mêmes droits.

— Travail pénible ? Lui disait : chance de travailler, droits. Salaires de misère ? Lui disait : plus de faim... Dureté des hommes ? Lui disait : camaraderie, fraternité, entraide. Il venait de Pologne, de la famine, du Moyen Âge. Il nous racontait son ahurissement devant les mottes de beurre posées à table ! Son incompréhension face aux menus des restaurants, sa gaieté perpétuelle. Pour lui, ce pays était un paradis³⁸.

Ainsi Jean-Jacques résumera-t-il l'état d'esprit de son père à son arrivée en France. Et il ajoute, avec fierté pour cet homme exemplaire :

— C'est là que l'on voit la densité de quelqu'un : dans sa capacité à faire des choix, des choix que nous n'aurons jamais à faire³⁹.

Un an passe, durant lequel Alter Goldman occupe en alternance un poste de mécanicien en confection à Paris.

— Je travaillais aux pièces, et je gagnais deux fois plus. C'est la raison pour laquelle j'ai quitté la mine⁴⁰.

Il retrouve Paris en 1928, après une longue halte dans un village de la Nièvre, Fleury-sur-Loire, et revient à son premier métier de tailleur. Comme nombre d'immigrés juifs, il pose un temps ses pénates dans le quartier populaire de Belleville, aux loyers abordables, où il déménage plusieurs fois.

À vingt ans, son souhait d'être « comme les autres » décide Alter à devenir pleinement citoyen français et à devancer l'appel aux armées. N'étant pas majeur, il demande à sa mère, restée en Pologne, de lui faire parvenir par voie consulaire une autorisation de naturalisation. Sa requête validée par l'Administration française le 13 juillet 1930, le soldat Goldman est expédié en Algérie pour y accomplir son service national, dans le 5^e régiment des chasseurs d'Afrique. Lui qui voulait voir du pays et pratiquer le cheval, il est comblé.

— J'ai donc été cavalier et même bon cavalier. J'ai pu lire une fois la note suivante dans mon dossier militaire : *excellent cavalier... mais indiscipliné*⁴¹.

Ajouté à cela, il y a l'honneur de porter l'uniforme et de servir la France. Il supporte mal cependant le climat de violence raciale qui règne en Algérie coloniale, en particulier un antisémitisme virulent de la part tant des colons que des musulmans.

Rentré à Paris deux ans après, Alter reprend son activité de tailleur dans une échoppe de maroquinerie près de la rue de la Roquette, dans le 11^e arrondissement, et s'installe square Servan, à quelques enjambées de Ménilmontant, quartier jumeau de Belleville où il a ses habitudes. Sportif, en dépit de sa petite taille (il mesure un mètre soixante-trois), Alter Goldman possède une énergie et une force d'endurance exceptionnelles. Il pratique plusieurs disciplines, basketball, athlétisme, gymnastique, rugby, sous le patronage du *Yask* (*Yiddische Arbeiter Sport Klub*), club ouvrier progressiste qui prend ses racines dans la *Kultur Lige*, ligue fondée par des communistes juifs dans les années 1920 et dont la vocation des dirigeants consiste à développer l'esprit de défense et les qualités physiques de leurs adhérents.

En 1936, année olympique, le choix de la ville de Berlin attribué cinq ans auparavant par le CIO (Comité olympique international) pour accueillir les Jeux d'été est maintenu malgré l'avènement au pouvoir d'Adolf Hitler en 1933 et les premières lois racistes de Nuremberg, excluant la participation des sportifs juifs. Cependant, à la suite de la victoire du *Frente Popular* (Front populaire) en Espagne, des Olympiades sont organisées à Barcelone au mois de juillet, en contrepoint des Jeux officiels de Berlin, par le mouvement sportif ouvrier. « Les jeux Olympiques de Berlin ont le but de propager l'esprit du national-socialisme, de l'esclavage, de la guerre et de la haine raciale. L'Olympiade populaire de Barcelone, au contraire, veut défendre le véritable esprit olympique qui reconnaît l'égalité des races et des peuples, et estime que la paix est la meilleure garantie pour l'éducation saine des sportifs et de la jeunesse de toutes les nations », lit-on dans *L'Humanité* du 12 mai 1936. Alter Goldman et ses amis membres du *Yask* sont parmi les six mille athlètes au rendez-vous de Barcelone, lorsque le coup d'État du général Franco marquant le début de la guerre civile stoppe net la tenue de l'Olympiade populaire. Si la plupart des sportifs sont alors évacués par paquebots en provenance de Marseille, d'autres s'engagent volontiers aux côtés de la

République, d'abord dans les Brigades internationales, puis auprès de la compagnie Botwin, unité essentiellement constituée de Juifs de diverses nationalités, la plupart communistes.

Alter Goldman hésite à se rallier à ses amis brigadistes, puis finalement rentre à Paris. Au fil du temps, il prend de la distance avec le Parti, son ardeur militante contrariée par les procès truqués, organisés par le « camarade » Joseph Staline entre août 1936 et mars 1938 afin d'éliminer la plupart des bolcheviks de la révolution d'Octobre, les grandes purges qui aboutiront à l'exécution de près de sept cent mille personnes et à la déportation de centaines de milliers d'autres, puis l'assassinat de Trotski en 1940, pareillement commandité par le « petit père des peuples » :

— Je ne pouvais comprendre que des hommes que j'admirais avaient pu devenir un objet de haine et que j'aurais désormais à les haïr. Les procès de Moscou m'ont bouleversé. C'est pourquoi, à partir de ce moment, je me suis tenu sur la réserve, tout en conservant mes aspirations de jeunesse ⁴².

Il n'en demeure pas moins un résistant actif pendant la Seconde Guerre mondiale.

Août 1939. Staline s'allie avec Hitler. Le pacte germano-soviétique, qui contient un protocole secret de partage de l'Europe de l'Est entre les deux puissances, agit comme le principal déclencheur du conflit mondial. Première victime de ce pacte dit « de non-agression », effectif jusqu'en 1941 : la Pologne qui, dépecée par la Wehrmacht et l'Armée rouge, disparaît en tant qu'État pour la quatrième fois de son histoire. Conformément à l'alliance militaire tripartite signée avec l'État polonais, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne. Une autre clause secrète de l'alliance contractée entre Hitler et Staline prévoit la livraison à l'Allemagne nazie de militants communistes allemands ou autrichiens réfugiés en URSS. En contrepartie, la Gestapo s'engage à livrer au NKVD, police secrète soviétique, les réfugiés russes présents sur le territoire allemand. Liée à l'URSS par traité d'assistance mutuelle, la France est stupéfaite. Une « chasse au rouge » se déchaîne. Édouard Daladier, alors président du Conseil, riposte par une mobilisation partielle et la dissolution du Parti communiste français, ainsi que les organisations affiliées. En réaction, les dirigeants de la branche juive communiste de la MOI (Main-d'œuvre immigrée) forment le mouvement clandestin « Solidarité », dont l'action consiste à informer par le biais de tracts et de journaux clandestins de l'application de la politique antisémite d'Hitler, des lois

d'exclusion et d'aryanisation entrées en vigueur dans l'Allemagne nazie, puis en France, et à apporter soutien aux familles juives en difficulté (fabrication de faux papiers, filière de passage en zone libre...).

Incorporé à la troisième DLM (division légère mécanique), Alter Mojsze Goldman est bientôt cité pour sa bravoure et décoré de la Croix de guerre. Au printemps 1940, c'est la débâcle : la France capitule face au Troisième Reich d'Hitler. Le destin du pays se joue en quelques heures, de l'allocution du maréchal Pétain le 17 juin à midi annonçant la demande d'armistice à l'appel à la résistance lancé le lendemain soir par le général de Gaulle depuis Londres. L'État français, siégeant à Vichy, devient un régime à la botte de l'Allemagne nazie, autoritaire, corporatiste, antisémite et anticomuniste. Dès 1941, une fois le statut des Juifs promulgué, rafles et déportations s'enchaînent avec le concours actif du régime de Vichy, lequel procède à la dénaturalisation de plus de quinze mille personnes qui avaient acquis la nationalité française pendant l'entre-deux-guerres. Le motif ? « Éliminer de la communauté française les éléments douteux qui s'y sont glissés à la faveur de certaines complaisances administratives ou politiques dont le gouvernement entend faire table rase⁴³. » Le dossier d'Alter Goldman est alors étudié à la loupe, mais au terme de plusieurs formalités administratives, la commission de révision des naturalisations rend un verdict à son avantage pour, notamment, « participation à des opérations de guerre, présence dans une unité combattante, blessures, citation, captivité⁴⁴ ».

De fait, après quelques mois passés à Paris, le patriote Goldman rejoint la zone libre au sud, Clermont-Ferrand d'abord, puis Lyon où il entre en résistance dans la branche juive des « Francs-tireurs et partisans – main-d'œuvre immigrée » (FTP-MOI), créée par le Parti communiste français vers le mois de juin 1941, lorsque l'Allemagne lance son offensive contre l'URSS. Alter Goldman y rejoint son ami Charles Lederman, avocat, né dans le ghetto de Varsovie.

— La résistance juive n'existait encore qu'à l'état d'embryon, mais c'était un commencement⁴⁵, rappellera-t-il.

À la suite des grandes rafles organisées à Paris et en zone occupée pendant l'été 1942, qui dans le processus de la « solution finale » conduit à l'arrestation des femmes et des enfants, le siège du groupe « Solidarité » s'est déplacé dans le chef-lieu du département du Rhône où il se départit en plusieurs organisations clandestines, comme l'UJRE (Union des Juifs pour la Résistance et l'entraide) et l'UJJ

(Union de la jeunesse juive), dont l'action permettra le sauvetage de quatre-vingt-cinq enfants arrêtés lors des rafles de l'été 1942 et parqués dans le camp de Vénissieux.

C'est à cet endroit même, au cœur du mémorial érigé par la municipalité communiste en hommage aux combattants juifs clandestins des FTP-MOI, qu'Alter Goldman sera décoré le 19 novembre 1988, quelques jours avant sa mort, de la Légion d'honneur pour faits de résistance durant la Seconde Guerre mondiale, en présence de toute sa famille, femme, enfants et petits-enfants. La veille, au Palais des sports de Lyon, le fils chanteur aura dédié son spectacle aux anciens camarades de son père, dont il découvre le passé glorieux :

— C'est seulement six mois avant sa mort que j'ai appris, par un ministre, le rôle primordial qu'il avait joué dans la Résistance, dans la région de Lyon ⁴⁶, confiera-t-il à Philippe Labro.

En 1943, l'organisation des groupes de résistance est plus aboutie.

— Il y avait plusieurs directions d'action : presse, propagande, solidarité, travail antiallemand, combat. J'ai été chargé du travail militaire et de l'organisation de groupes de combat ⁴⁷, témoignera Alter Goldman.

Ces groupes vont jouer un rôle décisif contre l'ennemi, les miliciens et les collaborateurs, par diverses opérations homologuées ou non par le service des armées : attaques contre les troupes d'occupation, destructions d'usines travaillant pour les nazis, sabotages de dépôts ferroviaires et déraillements de trains...

Le 2 septembre 1944, Alter est à la tête des commandos d'action qui libèrent Villeurbanne, après le soulèvement populaire contre l'occupant.

— Suite à toute une série d'arrestations et de « chutes », la seule organisation militaire urbaine encore présente et active à Lyon-ville au lendemain du débarquement de Normandie est celle des Francs-tireurs et partisans de la Main-d'œuvre immigrée (FTP-MOI) qui porte le nom de Carmagnole. Elle est composée d'étrangers, notamment de Juifs d'Europe centrale (Polonais, Hongrois, Roumains), mais aussi d'Italiens, d'Espagnols, d'Allemands... et de quelques Français que le hasard des rencontres a menés là ⁴⁸, rapporte l'historien et conférencier Claude Collin, auteur de plusieurs ouvrages sur l'Occupation et la Résistance.

Parmi ces résistants étrangers, Alter Goldman fait la connaissance de Janka Sochaczewska, juive polonaise, née à Lodz, exilée comme lui

à l'âge de quinze ans. Leur amour naît dans le fracas de la guerre et les offensives contre l'ennemi.

— L'année 1944 fut une année terrible et très dure à Lyon. Il y avait des attentats tous les jours. La mort pouvait survenir à tout instant, pour chacun de nous. Elle a dit : « Je veux avoir un enfant. » Et quand elle a été enceinte, elle a dit : « Envers et contre tout, je veux cet enfant. » Quelle raison à un tel comportement ? Certes, il y avait chez elle la conviction de lutter ainsi contre la mort qui nous menaçait tous à l'époque. Mais aussi, selon moi, le fait que cette militante qui avait toujours eu une vie de militante désirait être une femme dans sa pleine acceptation⁴⁹.

Aussi, celle que l'on appellera la « *pasionaria* juive » après la Libération donne-t-elle naissance à Pierre, inscrit sous un faux nom (Legrand), le 22 juin 1944 dans un hôpital de Lyon. Un enfant pour conjurer la menace nazie.

— C'était un défi à la mort, c'était le couronnement de ma lutte de donner la vie à un être juif, dira Janka. À peine était-il né – avec un grand cri parce qu'il était déjà contestataire – que les réunions clandestines ont repris dans ma chambre. Je n'avais pas peur. Il me semblait qu'il me protégeait, qu'il était une force inouïe. Il était là comme un défi, il poursuivrait la lutte, il chanterait... Et j'ai repris mon travail. Je mettais des tracts, des armes, sous le matelas de son landau⁵⁰.

Elle ne se doute pas combien cet héritage pèsera sur l'avenir de son fils.

« Je suis né de l'ombre, je suis né dans l'ombre et mon désir fut longtemps qu'on ne m'arrache pas à l'ombre où je suis⁵¹ », écrira plus tard Pierre Goldman dans la solitude d'une cellule de prison.

Alter et Janka ne partagent qu'une liaison éphémère et leur couple se délite peu après la naissance de Pierre. L'enfant suit sa mère, appelée à Grenoble pour remplacer le chef de la Résistance locale, fusillé par les nazis, jusqu'à la Libération. Ballotté d'une nourrice à l'autre, Pierre Goldman supporte l'activité militante de ses parents, ce qui ne sera pas sans conséquence sur son évolution personnelle : « De cette époque je n'ai pas de souvenir, mais je conserve, je le sais, la marque de ce combat et j'ai erré pour en retrouver la saveur⁵². »

Janka regagne ensuite Paris, où elle occupe un poste administratif au consulat de Pologne, tandis qu'Alter retrouve son emploi de tailleur

dans l'échoppe de maroquinerie de la rue de la Roquette. Le couple se reforme un temps et partage le même appartement du côté de République. À la fin de la guerre, Janka n'a qu'une idée : retourner dans son pays pour y venger sa famille, exterminée par les nazis, en participant à la construction d'une société nouvelle, née de la fusion des Partis communiste et socialiste. Elle compte y emmener son fils, mais Alter s'y oppose avec fermeté. Avec le soutien d'anciens camarades de Résistance, il kidnappe l'enfant qu'il confie à l'une de ses sœurs, installée en France. Pierre Goldman ne cessera de douter des motivations de son père et de ses sentiments à son égard : « Je ne sais si mon père m'a repris parce qu'il m'aimait, écrira-t-il. Je sais qu'il ne voulait pas que son fils vive dans un pays où des millions de Juifs avaient été exterminés, un pays antisémite et stalinien. Un pays maudit. C'est tout ce que je sais. Mon père n'exprime pas ses sentiments⁵³. »

Janka Sochaczewska part seule, la mort dans l'âme, à la fin de l'année 1947. Elle n'a pas de droit sur l'enfant : aucun document n'établissait qu'elle est sa mère.

Alter Goldman tombe bientôt sous le charme d'une jeune Juive allemande, nommée Ruth Ambrunn. Née à Munich en 1922, elle fut contrainte de suivre ses parents dans l'exil à l'âge de onze ans, au moment de l'accession d'Hitler au pouvoir. Pendant la guerre, victime de la discrimination à l'égard des Juifs, elle se cachera dans un village à proximité de Lyon jusqu'à la Libération, trouvant refuge et expérience de la vie collective dans un centre rural des Éclaireurs israélites de France (EIF).

— Pour ma mère, dira Jean-Jacques Goldman, le passage chez les Éclaireurs israélites a été, avec l'école, le vecteur fondamental d'intégration à la société française⁵⁴.

C'est à Paris, la paix retrouvée, qu'elle rencontre Alter Goldman et l'épouse en juin 1949. Élevée dans la foi religieuse, elle s'en détache au contact de son mari, sans se départir de la fierté de ses origines et des qualités morales (justice, altruisme, tempérance, humilité) propres à satisfaire son équilibre personnel et social.

Le couple s'installe dans un appartement de l'avenue Gambetta, côté Ménilmontant. Trois enfants naîtront de cette union : Évelyne, en juin 1950, Jean-Jacques le 11 octobre 1951, et Robert le 6 juin 1953.

*Un début de janvier, si j'ai bien su compter
Reste de fête ou bien vœux très appuyés*

*De Ruth ou de Mojsze, lequel a eu l'idée ?
Qu'importe si j'ai gagné la course, et parmi des milliers⁵⁵...*

Les papiers d'identité de Pierre, cinq ans, sont régularisés auprès de l'officier d'état civil de la mairie du 11^e arrondissement et il peut enfin jouir d'une vie de famille, Ruth le reconnaissant et l'aimant comme son propre fils. Mais la mémoire des enfants est souvent plus précoce que l'on se le figure, et le mal-être tenace.

Quand Pierre Goldman part pour Varsovie en 1956 à la rencontre de sa mère biologique (il y viendra pendant trois étés consécutifs), il écrira l'avoir aussitôt reconnue sur le quai, « seule Juive dans cette blondeur polonaise », et avoir éprouvé un sentiment étrange, d'enfant perdu, sans référence : « Je fus contre elle et je pensais que c'était ma mère et que ça n'avait aucun sens, et j'avais envie de pleurer mais je ne pleurai pas⁵⁶. »

Il trouvera un sens à son existence en visitant au bras de Janka le camp d'extermination d'Auschwitz, où ont péri tous les membres de sa famille maternelle. Il est important pour elle de montrer les lieux de la tragédie et tout raconter dans les détails, confier à son fils son propre déchirement, lui transmettre la mémoire de la Shoah afin qu'il se sente appartenir à un peuple et à une histoire. Lors, Pierre Goldman admet et revendique sa judéité, il endosse l'héritage familial, déterminé à renouveler le combat de ses parents, à faire partie de ces gens debout, à reprendre le flambeau, à perpétuer l'acte de résistance juive, avec l'espoir farouche de s'en montrer digne. « Ma vie n'est pas remplie de culture juive consciente, ni de musique juive, ni de livres juifs, ni de religion juive, dit-il. Il y a en moi beaucoup de choses qui n'ont rien à voir avec la judéité, mais ce sont celles d'un Juif. Pour moi, être Juif, ce n'est pas un contenu, c'est une condition. Même pas. C'est un cadre que je remplis existentiellement de choses et d'autres. Mes livres ne sont pas juifs, mais dans chacun d'eux, il y a la présence du passé juif. Être Juif, c'est véhiculer le passé juif. Pourquoi est-ce si important ? À cause de l'antisémitisme. À cause de la haine. La seule réponse, c'est Auschwitz. L'holocauste a renouvelé l'identité juive pour des siècles⁵⁷. »

À la même période, les Goldman quittent l'avenue Gambetta pour emménager dans un pavillon au centre de Montrouge. Le choix de cette commune de la banlieue sud n'est pas anodin. Une rue porte le nom de Victor Basch, président de la Ligue des droits de l'homme et acteur important du Front populaire, en souvenir d'une grande

manifestation, les « Assises de la paix et de la liberté », que celui-ci avait menée le 14 juillet 1935 au vélodrome Buffalo de la ville, rassemblant toutes les organisations politiques pour la défense de la démocratie contre le fascisme. Montrouge a ensuite abrité le poste de commandement du colonel Rol-Tanguy, un ancien des Brigades internationales durant la guerre d'Espagne qui fut chef des FFI (Forces françaises de l'intérieur) d'Île-de-France et ordonnateur en 1944 de l'insurrection parisienne libératrice, accomplie grâce au renfort actif des ouvriers et cheminots. Il règne à Montrouge durant la Seconde Guerre mondiale une importante activité résistante contre l'occupant : on retient, en particulier, les actions menées par les camarades du groupe FTP-MOI Manouchian, ceux de l'Affiche rouge ⁵⁸, qu'Alter Goldman a bien connus. De ces héros émerge la figure romantique du jeune Juif polonais Marcel Rayman, mort à vingt et un ans, sur laquelle Pierre Goldman fonde son identité. « J'aurais voulu vivre le temps du groupe Manouchian et de Rayman. C'est pourquoi j'ai tenté de revivre les mêmes circonstances historiques. [...] C'est cela la clé de ma névrose, de n'avoir pas vécu cette époque ⁵⁹ », écrira-t-il en 1974 dans une lettre adressée à Wladimir Rabi, magistrat et ancien résistant, lorsqu'il est enfermé à la prison de Fresnes.

Montrouge restera le point d'ancrage des Goldman, chacun (à l'exception de Pierre, qui prend un autre chemin) attaché au rituel du vivre ensemble et à la joie rassurante d'être proche des siens.

Jusqu'à son retour de Pologne, Pierre Goldman semblait trouver sa place dans la famille, y gagner sa part d'affection et entrevoir la possibilité d'y grandir heureux. Peu à peu, il va se montrer réfractaire à toute forme d'autorité. Inscrit (comme par la suite ses frères et sa sœur) chez les Éclaireurs de France, selon le vœu de Ruth qui en garde un bon souvenir et y voit une méthode d'éducation active, il ne tolère pas « l'aspect paramilitaire des activités ⁶⁰ ». Très jeune, alors qu'il est encore au collège, il adhère au Front lycéen antifasciste du lycée Charlemagne.

— Au lycée, il était soit le premier, soit le dernier selon la matière qu'il aimait ou bien détestait. Ainsi il était le dernier en maths, mais premier en histoire et français ⁶¹, rapportera son père.

Renvoyé de plusieurs établissements, il entre en 1959 au pensionnat du lycée d'Évreux où il organise une mutinerie.

— Ce frère, enfant reconnu par mon père, a très tôt demandé à être émancipé, ce qui indiquait une volonté de rupture ⁶², note Jean-Jacques Goldman.

Pierre rompt avec sa famille lorsqu'il intègre la section philosophique de la Sorbonne, dont il suit les cours par correspondance pour éviter « un pullulement, une promiscuité répugnante ⁶³ », et s'engage auprès de l'UEC (Union des étudiants communistes). Distribuant des tracts à la sortie des universités, il se heurte aux groupes d'extrême droite partisans de l'Algérie française et fait régulièrement le coup de poing. Il s'insurge encore contre les ratonnades du 17 octobre 1961 ⁶⁴ et la manifestation tragique au métro Charonne le 8 février 1962. Quatre ans plus tard, il se tient à l'écart des événements de Mai 68 qui ne représentent pour lui qu'une dérive bourgeoise, une « révolution de papier mâché », même s'il « appartient typiquement à la génération 1968 », ainsi que le décrit l'avocat Georges Kiejman. « Il en représente le côté romantique, desperado, la mystique révolutionnaire, le sentiment que les individus peuvent contribuer à l'Histoire ⁶⁵. » Et c'est cela qui créera plus tard un malentendu entre Pierre Goldman, accusé de crime, et ses juges. « Goldman n'est pas un enfant de Mai 68 et n'a pas vraiment compris cet étrange événement qui ne correspond pas à ses catégories de pensée, écrit Nicolas Zomersztajn, rédacteur en chef de la revue *Regards* et auteur d'une étude sur l'affaire Pierre Goldman. Il s'est avant tout forgé dans le combat antifasciste où il est plus question de racisme et d'antisémitisme que de jouir sans entrave. Par ailleurs, Goldman ne tient pas à devenir une icône et surtout il ne veut pas offrir des frissons de transgression à un gauchisme en pleine déliquescence ⁶⁶. »

En juin 1968, Pierre Goldman part chercher en Amérique latine, à Cuba, puis au Venezuela, ce que le Paris des Trente Glorieuses ne peut lui apporter. Il combat au sein d'un groupe armé dissident de la FALN (Forces armées de libération nationale).

*Que les vents te mènent où d'autres âmes plus belles
Sauront t'aimer mieux que nous
Puisque l'on ne peut t'aimer plus
Que la vie t'apprenne
Mais que tu restes le même
Si tu te trahissais, nous t'aurions tout à fait perdu ⁶⁷...*

À son retour en France, sa vie va basculer, ainsi que nous le verrons...

— L'histoire de Pierre Goldman est indissociable de celle de mon

père, dira son demi-frère chanteur. C'est un prolongement. Il y a eu comme une mythologie autour du père, de son passé de combattant clandestin, et je ne saurais dire s'il n'a pas fait une identification, sauf que ce n'était plus la même époque, ni la bonne – puisqu'il n'y avait pas la guerre, la vraie...

Et d'ajouter :

— On n'a jamais eu l'impression d'être loin de lui. J'ai toujours considéré que ses valeurs restaient les mêmes que les nôtres : amitié, idéalisme, fraternité ; une tendresse pour les faibles, la lutte contre les forts⁶⁸.

II

Ô vous mes compagnons, mes amis de jeunesse...

*... Quelles que soient vos histoires, non n'oubliez jamais
Qu'un beau jour, nous avions fait ensemble
une promesse. S'il n'en reste qu'un,
nous serons ce dernier⁶⁹.*

Au commencement des années 1950, préférant privilégier sa vie de famille, Alter Mojsze Goldman prend ses distances avec le militantisme politique. D'autant que le Parti communiste, auquel il a adhéré très jeune, s'entête à sous-estimer la tragique réalité du stalinisme. Alter Goldman, lui, voit clair. En février 1953, le « complot des blouses blanches » achève de trahir ses idéaux de jeunesse, déjà pas mal entachés par les procès de Moscou. D'aucuns voient dans cette mystification orchestrée par Staline, qui aboutit à la condamnation de chercheurs juifs accusés d'avoir conspiré à l'assassinat de dirigeants soviétiques, puis dans la foulée à l'exécution de plusieurs centaines d'intellectuels soupçonnés de complicité avec une organisation sioniste, une version soviétique de la « solution finale » voulue par Hitler – perspective heureusement empêchée par la mort du grand chef autocratique le mois suivant. Quitte à passer pour un renégat, Alter Goldman rend sa carte du Parti. Il a sa conscience pour lui : s'opposer aux dérives dictatoriales d'un homme n'induit pas pour autant de tirer un trait sur les principes fondamentaux du communisme, à renoncer à ses beaux espoirs, à renier sa jeunesse résistante, à lâcher les camarades de combat, « frères douleurs du même acier dans les mêmes ventres déchirés⁷⁰ ». Pour Alter, ce ne sont pas les idées qui sont mauvaises, mais les hommes.

— Il avait raison, soutient son fils Jean-Jacques, les idées restent magnifiques. Pas spécialement les idées communistes mais même chrétiennes, ces idées altruistes, quoi. Le fait qu'il faut bien vivre ensemble... Le communisme a été l'horreur absolue. La sauvagerie la plus totale. Il fallait que ça meure, il n'y a aucun doute là-dessus. Mais c'est toujours comme on dit : il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du

bain. Ce n'est pas parce que ces gens-là ont trahi que l'idée de faire que chacun ait ses chances [...] soit mauvaise⁷¹.

Dans la maison de Montrouge, il n'est pas rare que la politique s'invite à la table familiale et rythme les repas. L'ambiance y est cependant bon enfant, comme le souligne Jean-Jacques :

— C'était très passionné, très chaleureux même lorsqu'on n'était pas d'accord⁷².

Et chacun se retrouve autour de principes communs – « Le sens des valeurs. L'amour de la France. Le fait que rien ne va jamais de soi. Ni se promener dans la rue librement, ni voter, ni avoir de quoi manger⁷³ » –, avec la figure du père, valeureux résistant, comme modèle identificatoire.

Est-on obligatoirement de gauche quand on a eu de tels parents ?

— Oui, répond le fils chanteur qui considère que l'engagement politique n'est pas si éloigné de la religion.

Puis, il nuance :

— « De gauche » me gêne un peu. Mais ce qui correspond à mes valeurs, c'est l'égalité des chances pour tous, l'école laïque, gratuite et obligatoire jusqu'à seize ans, la sécurité sociale pour tous, une justice impartiale. Tout mouvement politique qui prône ces choses-là me convient⁷⁴.

Il reconnaît cependant que dans le cercle familial il était le moins contestataire de tous :

— J'étais intéressé par les conversations à table, les événements dans le monde parce que c'était, disons, la culture familiale. Mais bon, j'étais toujours dans une ligne « sociale-traître », comme ils disaient. Moi, je dirais simplement un peu sociale-démocrate classique de laquelle je n'ai jamais varié⁷⁵.

Chez les Goldman, on se plaît aussi à revendiquer une identité juive et, fidèle à sa culture, à continuer à parler le yiddish, une façon pour les parents d'entretenir une tradition, car au-delà de la langue il s'agit de transmettre aux enfants l'enseignement d'un mode de vie, d'un vecteur d'ouverture et de partage. Bien sûr, la « foi » communiste est difficilement compatible avec le fait religieux, absent de l'éducation : pas de bar-mitsva ni d'autres cérémonies à la synagogue !

— J'ai toujours pensé que la question de Dieu, que la question de la foi n'était pas liée à celle de la religion, précise Jean-Jacques Goldman. Ce qui n'est pas du tout méprisant à l'égard de la religion parce que je pense que la religion, par contre, a d'autres rôles à jouer, en particulier celui de savoir d'où l'on vient, de l'appartenance à une

communauté, de la solidarité, du rythme des vies de façon communautaire. Mais la question de Dieu, c'est une question personnelle qui dépasse de loin l'organisation par la religion⁷⁶.

Plus tard, on retrouvera cette affiliation en filigrane ou clairement exprimée dans ses thèmes de chansons : les origines slaves (*Natacha*), l'envie d'ailleurs (*Brouillard, Là-bas*), les routes de l'exil (*Long Is the Road, On ira*), le portrait d'une fillette morte en déportation (*Comme toi*), la mémoire des Justes (*Juste quelques hommes*).

— Ce sont des chansons qui sont écrites par un Juif. C'est une façon d'être mais aussi un moyen de transporter ces valeurs, c'est-à-dire de savoir que les valeurs ne sont pas dans une terre ou dans un endroit mais qu'elles sont en nous, que l'on traverse le temps et les kilomètres avec ces valeurs⁷⁷.

On note qu'il exprime ici une même philosophie de vie que son frère Pierre. L'homme public mettra en outre un point d'honneur à conserver son nom de baptême, et quand il s'agira de prendre occasionnellement un pseudonyme, il optera entre autres pour Sam Brewski, à consonance juive.

Des années d'exil et de persécution ont toutefois forgé une mentalité spécifique aux Juifs, qui les pousse au repli, à la discrétion. Quand on a réchappé à l'antisémitisme et à l'entreprise d'extermination menée par les nazis, on se garde bien d'attirer l'attention sur soi. Ainsi Jean-Jacques Goldman évoquera-t-il ses parents comme des êtres « sans racines, porteurs de cette inquiétude d'une race aux aguets⁷⁸ », qui « ressentaient le danger tout le temps. Partout. À travers une certaine façon de marcher dans la rue, à travers leurs visages qui étaient typés, à travers ces injures qu'ils redoutaient. Quand tu es enfant, tu sens tout ça, tu n'es pas tranquille⁷⁹. » Retenue, décence et dignité sont les maîtres mots chez les Goldman. Imprégné de ces préceptes, le futur chanteur grandit solitaire et renfermé, mal à l'aise en société :

— Je vis comme mes parents avec toujours une toute petite angoisse. On sait que quelqu'un pourrait toujours... et on le lit dans certains programmes⁸⁰.

Exercer plus tard un métier public, qui exige d'évoluer en permanence sous le regard des autres, viendra forcément contredire l'éducation reçue et, à ses débuts, Jean-Jacques Goldman éprouvera une certaine gêne à convier ses parents à ses spectacles.

— La première fois que j'ai fait l'Olympia, je ne les ai pas invités parce que pour eux cela n'avait aucune signification, j'en avais presque honte, avoue-t-il. Alors que si j'avais écrit un livre, si j'avais

trouvé quelque chose en médecine, ou si j'avais fait quelque chose de vraiment bien, j'aurais été fier de cela. Mais passer à la télé ou avoir des filles qui crient mon nom, je n'en étais pas spécialement fier, je me cachais plutôt ⁸¹.

D'autant que faire fortune n'est pas davantage dans les principes familiaux.

— Ça sert à quoi d'être riche ? On ne va pas manger des steaks en or ⁸², répète Alter Goldman.

On ne manque de rien, toutefois. Le père a ouvert un commerce, une boutique d'articles de sport au centre de Montrouge qui marche plutôt bien. La mère, gardienne d'enfants, le rejoint bientôt pour le seconder. On veille à assurer le confort et l'avenir des siens.

— C'était une enfance aisée si tu la compares à ce qui se passe dans les banlieues, à des gens qui sont au chômage, répondra le futur chanteur à un animateur radio qui l'interroge sur le sujet. Mais on allait quand même faire du camping l'été, au bord de la mer, comme Michel Jonasz (*rires*), on avait de quoi se payer des glaces à l'eau, mais ça n'allait pas beaucoup plus loin que ça ⁸³.

L'hiver, on loue un chalet à Courchevel où l'on s'adonne aux joies du ski.

L'inquiétude, toujours latente, renforce la nature des liens familiaux et induit une proximité semi-autarcique, où l'on privilégie la réflexion et l'imaginaire de la lecture. Le soir, on se passe très bien de télévision et les échanges placent la complicité au même plan prioritaire :

— Je conserve la vision de tous les enfants, dans la même pièce, le soir, sans radio, sans télé, chacun plongé dans un livre, et l'un relevant la tête pour rire à une formule et l'échangeant avec les autres. On lisait aussi bien Zola qu'Hemingway, Martin du Gard que San Antonio ou Montaigne ⁸⁴.

Il arrive fréquemment à l'avant-dernier des enfants Goldman de poursuivre sa lecture, allongé sur le lit de sa chambre, avant de s'endormir. Il aime trouver dans la littérature des correspondances avec son histoire intime. Ainsi apprécie-t-il *Qu'elle était verte ma vallée* de Richard Llewellyn, chronique familiale et sociale de mineurs du pays de Galles à la fin du XIX^e siècle, récit d'une vie ouvrière, d'un passé de lutte contre l'exploitation capitaliste, à travers le ressenti nostalgique du fils cadet. Dans le roman-fleuve en huit volumes des *Thibault*, de Roger Martin du Gard, il trouve un écho familial dans le destin des deux frères, tous deux profondément attachés à leur père, mais de tempéraments différents, l'un sérieux et attaché aux valeurs

familiales, contrairement à l'autre, idéaliste et tourmenté, qui s'engage avec passion dans le mouvement socialiste par opposition à ses origines bourgeoises. Jean-Jacques s'émeut encore du destin dramatique de cet enfant timide et renfermé, moqué pour son handicap, dans *La Cicatrice*, de Bruce Lowery.

Le jeune Goldman a-t-il souffert à l'école du mépris de ses camarades, d'insultes ou de discriminations à caractère antisémite ? Il n'en a pas le souvenir.

— Pas plus que des rouquins que l'on appelle « Poil de carotte », que des Italiens que l'on appelle « ritals », que des gros que l'on appelle gros « patapouf », cette espèce de racisme ordinaire qui existe chez tous les mêmes et touche n'importe quelle différence⁸⁵, dit-il.

Les cheveux raides, aussi bruns que les yeux, qu'il a bridés, on le surnomme « le Chinois ». Mais Goldman est le genre d'élève un peu à l'écart, calme et silencieux, qui ne fait pas de vague : on le situe dans la moyenne, ni le garçon modèle des premiers rangs, entouré par sa cour, ni le chef de bande fort en gueule.

— Un enfant normal. Ni un génie ni un cancre⁸⁶, résume son frère cadet Robert, futur gestionnaire de ses éditions et de son patrimoine, et accessoirement auteur sous le pseudonyme de J. Kapler.

Lorsqu'il évoque ce jeune écolier qu'il était, Jean-Jacques Goldman le qualifie volontiers de banal et plaisante :

— Je n'ai jamais reniflé de la colle, je n'ai jamais volé aucune mobylette... Jamais dit « merde » à mes parents... Je n'étais même pas cancre, ni révolutionnaire ni exceptionnel⁸⁷.

Pas d'alcool non plus, jamais une cuite prise dans une boum (on dit surpat, dans les *sixties*).

— J'ai une méfiance de base qui m'empêche de perdre pied, de perdre conscience devant autrui⁸⁸.

On ne l'invite d'ailleurs pas dans les surpats, ou c'est lui qui n'aime pas ces ambiances et refuse de s'y rendre.

Longtemps il agit en solitaire et fuit les mouvements de foule. De cette époque, il gardera le goût de l'isolement, des endroits clos et des villes grises.

— Je suis quelqu'un de la nuit, dit-il. Je peux très bien me passer de voir le jour pendant plusieurs mois. Je n'aime pas l'été, ni le soleil... je préfère les jours de mauvais temps, le froid. Le soleil est indispensable mais ça me branche davantage de passer des vacances en Suède ou en Hollande plutôt qu'en Italie ou au Maroc. J'ai une nette préférence pour les gens du Nord un peu renfermés⁸⁹.

De l'école au collège, on ne lui connaît pas d'amis. Ce n'est qu'au lycée, puis à la fac, qu'il va nouer des contacts. Bénéficiant d'un an d'avance, mais habité par l'obsession familiale de ne pas se faire remarquer, il se contente d'obtenir des notes suffisantes pour passer chaque année dans la classe supérieure.

— Bon élève, mais sans se fouler⁹⁰, confirmera sa mère dans une de ses rares interviews, accordée à Michel Drucker.

— Enfant, moi, j'ai eu peur de tout, dit Jean-Jacques Goldman. L'école, les autres, tout me terrifiait⁹¹.

Ses terreurs, insondables, semblent avoir des origines lointaines. Ses parents lui ont rappelé une obsession formulée quand il était tout petit ; il montait à l'arrière de la voiture familiale et assénait avec un sérieux inquiétant :

— On va avoir un accident et on va tous mourir !

Pendant ses années de jeunesse, il tient un journal, somme de poèmes et d'impressions intimes ; il remplit des cahiers entiers, comme un exutoire, avec l'espoir que cela va lui permettre de se comprendre lui-même et de mieux comprendre le monde, comment il fonctionne, quel comportement il faut adopter pour vivre en société, s'intégrer, se faire aimer des autres, et des filles en particulier.

— Les histoires d'adolescents sont uniques et importantes, dit-il. La nouveauté de son corps, des expériences, l'hypersensibilité font qu'entre treize et dix-sept ans, il se passe des choses incomparables d'intensité. C'est souvent douloureux et très difficile à vivre. Très sincèrement, on a envie de mourir, de devenir maître du monde, l'impression que l'on ne réussira jamais rien⁹².

Il y a chez le futur interprète de *Je marche seul* quelque chose de trop sérieux, il l'admet :

— Quand je vois des ados en bande, ce que j'envie beaucoup, c'est cette inconscience d'âge. Ce côté équipe de foot en virée, troisième mi-temps, tout ça me fascine un peu, j'ai une inaptitude totale à ça⁹³.

Un jour, sur une impulsion, il tourne la page. Mieux : il détruit son journal.

— Vers l'âge de dix-huit ans, je me suis – à tort ou à raison – senti suffisamment équilibré pour avancer sans les béquilles qu'il représentait ; pour vivre sans « ce quelque chose de pas très beau », cette sorte de placenta. J'ai brûlé ce journal intime pour simplement le remplacer par la vie : sortir, rencontrer des gens, avoir une maison et payer un loyer, étudier, faire ce que je voulais⁹⁴.

Sa plus fidèle partenaire sera la musique. Une vocation ? Pas vraiment.

— Jamais on n'avait les discussions que l'on prête souvent aux enfants du genre : « Quand je serai grand, je ferai ceci, ou quand je serai grand, je ferai cela », confie Robert Goldman, le frère cadet. On n'a jamais eu l'insouciance des grands rêves. On n'a jamais rêvé d'être quelque chose d'exceptionnel⁹⁵.

Motivé dès son jeune âge par ses parents qui voient dans la pratique d'un instrument un éveil des sens et un excellent moyen d'intégration, Jean-Jacques s'initie d'abord au piano, mais s'y montre moins doué que sa sœur Évelyne. Il opte alors pour le violon, symbole de l'identité culturelle juive – fidèle compagnon sur les routes de l'exil, le violon porte en lui la mémoire intime d'un peuple persécuté. Mais la symbolique échappe au jeune garçon à qui l'apprentissage quotidien de cet « instrument de torture », pendant huit ans, paraît fastidieux, même s'il montre des dispositions. La professeure qui lui dispense les cours, une voisine nommée Yvonne Crevoisier, diplômée de la Schola Cantorum, s'en désespère :

— Il était très bien élevé, toujours aimable, toujours poli. Mais il ne me satisfaisait pas beaucoup parce qu'il ne travaillait pas assez. Alors, un enfant doué qui ne veut pas travailler, j'ai envie de l'étrangler tout de suite⁹⁶ !

La musique classique, très peu pour lui ! Il confessera pourtant, des années plus tard :

— Les premières émotions, on les a à six ans, à huit ans quand on joue du violon – dans un petit orchestre de chambre par exemple. Et puis que tout à coup, on se rend compte qu'avec un petit morceau de bois, des cordes en métal tendues dessus et puis du crin, on arrive à sortir un son qui est joli. Cela procède du génie humain. Ou alors qu'avec plusieurs voix, on arrive tout à coup à faire quelque chose de joli... C'est cela les premières émotions musicales car on sait que notre vie va se dérouler dans ce coin-là⁹⁷.

À la maison, le langage musical participe étroitement du combat des idées. Par nostalgie, Alter Goldman apprécie la solennité des chants russes révolutionnaires, de la Carmagnole au Chant des Marais, de l'Internationale à la Varsovienne, tandis que Ruth fredonne les refrains joyeux qu'elle a appris chez les Éclaireurs de France. On n'est pas non plus insensible à la voix veloutée, teintée d'accent méridional du « grand escogriffe » Yves Montand, ni aux œuvres personnelles d'un certain Stéphane Golmann, presque homonyme, natif de Montrouge et

russe ashkénaze du côté du père, installé au Québec dans les années 1960. Puis, un jour on va applaudir Jean Ferrat à Bobino, et Jean-Jacques, quinze ans, est cueilli par la voix chaude et le charme rebelle du chanteur. Lors, il achète tous ses disques, avec une préférence pour ses adaptations des poèmes d'Aragon. L'un, en particulier, dont il retient quelques vers : « Un jour pourtant un jour viendra couleur d'orange/Un jour de palme un jour de feuillages au front/Un jour d'épaule nue où les gens s'aimeront ⁹⁸. »

Mais la vraie passion pour la musique et le chant, Jean-Jacques Goldman va la développer dès l'âge de huit ans chez les scouts, plus exactement la troupe laïque des Éclaireurs de France, le « CHB » du 17^e arrondissement de Paris, sis rue Legendre, où il se rend tous les jours fériés et en période de vacances scolaires. Baptisé du totem « Caffra arrogant et décidé » pour son aspect de chat efflanqué et ce caractère distant qui laisse croire à de l'arrogance (le *Felis silvestris caffra* est une espèce de chat sauvage originaire d'Afrique), il va découvrir « un autre monde, à la fois rassurant et tolérant, qui ouvrirait une alternative à la famille et à l'école ⁹⁹ ».

Enfant secret et solitaire, le jeune Goldman s'adonne alors à diverses activités physiques et sportives, apprend la sociabilité, le respect des autres et de la nature, la débrouille, le sens du partage et des responsabilités, le rapport au travail, le courage, la maîtrise de soi... Les bases d'autorité et de hiérarchie, de même que l'esprit de subordination, qui apparentent l'idéologie du scoutisme aux principes de la vie militaire, ne posent pas problème au jeune louveteau, plus tard éclaireur :

— Il ne s'agit pas de baigne, mais de règles de vie à respecter.

Les rituels lui paraissent cohérents :

— Ces veillées où l'on s'expliquait, c'étaient des prémices de démocratie participative. Chacun vidait son sac dans le cadre d'une autorité juste et progressive. [...] On confond autorité et autoritarisme et les plus faibles en pâtissent aujourd'hui. [...] Le scoutisme m'a donné une vision tranquille de l'autorité, qui me permet de mieux me rebeller contre l'autoritarisme ou les abus de pouvoir ¹⁰⁰.

Lors des veillées, on revisite les répertoires de Graeme Allwright et Hugues Aufray. Jean-Jacques pratique la guitare et découvre qu'il n'y a pas mieux qu'une petite ballade jouée au coin du feu pour séduire les filles.

— Si j'aime chanter à plusieurs voix, c'est en souvenir des veillées. Si j'aime tant la vie de groupe et m'efforce toujours de respecter les

autres, c'est parce que le scoutisme m'y a entraîné¹⁰¹.

On peut dire que le surnommé Caffra a trouvé dans cette société-là un équilibre de vie et un épanouissement personnel.

— La vie chez les scouts permet de sortir de son silence, témoigne Yves Duteil, également membre de la troupe des Éclaireurs de France à la même période, mais dans un autre groupe. Quand on est louveteau, éclaireur, scout, on a des moments comme ça à la fois de trouble et de détresse, de silence, puis ce silence débouche sur une action ensemble et c'est peut-être ça qui fait mûrir¹⁰².

Jean-Jacques Goldman confirme :

— La découverte de soi, des autres, ce sont des libertés en plus, des verrous qui sautent : on n'a plus peur de la nuit, de la route, d'une route inconnue. Aux scouts, on apprend vraiment à entrer en contact avec le monde¹⁰³.

Parmi ses souvenirs marquants figurent un tour du Luxembourg à bicyclette, la découverte de l'Irlande en auto-stop, puis, l'année de ses seize ans, l'immense bonheur d'être sélectionné pour participer au douzième jamboree mondial, qui se tient à Farragut State Park dans les montagnes rocheuses de l'Idaho, aux États-Unis, et rassemble plus de douze mille scouts venus d'une centaine de pays – on l'aurait choisi pour ses capacités à « accompagner à la guitare, en déplaçant le capodastre, à peu près n'importe quel chant quelle que soit sa tonalité de départ¹⁰⁴ ».

— Je sais que je peux être heureux sous une tente, passer de belles vacances avec mes potes en camping, qu'il y a d'autres choses plus importantes dans la vie que de gagner de l'argent et de séjourner dans les grands hôtels. D'autres choses à vivre ensemble¹⁰⁵, déclare Goldman.

Sa reconnaissance pour les bienfaits indispensables recueillis pendant ses années de scoutisme est sans borne :

— J'y ai tout appris. Les valeurs essentielles comme l'amour, l'humour, l'amitié ou encore l'effort, c'est là que je les ai acquises¹⁰⁶.

Puis, à seize ans, alors qu'il doit être promu chef de clan, il se laisse accaparer définitivement par la musique.

— J'ai trahi, dit-il. J'aurais dû devenir responsable pour rendre tout ce que l'on m'avait appris. Mais je me suis lancé dans le rock et il fallait faire un choix¹⁰⁷.

Pour s'exempler de sa démission, le futur chanteur ne cessera de se montrer disponible à toute sollicitation opportune. Ainsi accepte-t-il en 2000 de parrainer l'opération « Champions de la paix », à

destination des enfants de huit à douze ans (louveteaux et louvettes, fripounets et feux nouveaux) et à l'initiative commune des Scouts de France et de l'UNESCO, avec le concours de l'Action catholique des enfants (ACE) et le Mouvement eucharistique des jeunes (MEJ). Comme au bon vieux temps, l'ancien Caffra reprend sa guitare et entonne avec les louveteaux plusieurs chants prévus pour la veillée – « C'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas¹⁰⁸ », dit-il –, puis il en crée une inédite, pour la chorale des enfants :

*C'est ensemble, c'est ensemble qu'on vivra
Y a pas de chemin pour un seul,
c'est trop loin, c'est trop froid
C'est ensemble, ensemble on est des millions (champions)
Notre promesse et ce foulard à jamais nous lieront¹⁰⁹.*

En 2003, il récidive en composant le nouveau chant de la promesse loupveteau pour les Scouts de France :

*Rassemblement, ô loups solitaires (bis)
Rassemblement c'est un grand moment (bis)
Toute la meute est là, solidaire (bis)
C'est un nouveau qui rejoint nos rangs,
Un nouveau loup, c'est un nouveau sang (bis) [...]
Je promets (bis)
Je veux être un des vôtres¹¹⁰...*

La Promesse, c'est aussi le titre de la chanson que Jean-Jacques Goldman écrit en 2010 pour Grégoire, autre ancien boy-scout rencontré sur la scène des « Enfoirés du cœur ».

À seize ans, Jean-Jacques Goldman entre en seconde au lycée François-Villon, l'un des premiers établissements scolaires mixtes parisiens à la porte de Vanves, dans le 14^e arrondissement. La passion de la musique s'est emparée de lui pour ne plus le lâcher.

III

Plus qu'une musique, un langage, une communion...

... Une religion laïque
Notre façon de dire non¹¹¹.

— Jusqu'à seize ans, je n'avais même pas entendu parler des Beatles¹¹² ! avoue Jean-Jacques Goldman.

Le rock anglo-saxon s'impose à lui sous la forme intellectualisée et électrifiée qu'il prend dans la seconde moitié des années 1960, porté par la vogue du psychédélisme, la mouvance hippie et l'opposition pacifique à la guerre du Vietnam.

Première révélation : Bob Dylan, le 24 mai 1966 à l'Olympia de Paris. C'est un événement car le chanteur ne s'est encore jamais produit sur une scène française ! Son *World Tour* trouve une résonance pas toujours favorable chez les fans de la première heure qui déplorent la métamorphose électrique du prophète acoustique, modèle, porte-parole. De fait, le spectacle se scinde en deux parties distinctes, l'une où le futur prix Nobel apparaît seul, flanqué de sa Gibson acoustique, pour égrener les chansons protestataires de sa première période, l'autre où avec son *band* il laisse libre cours aux guitares et orgues saturées, devant un immense drapeau américain tendu en fond de scène, comble de la provocation en cette période où les États-Unis ont commencé à bombarder le Vietnam. Le jeune Goldman, qui ne connaît pas le Dylan des débuts et s'est offert sa place avec son argent de poche, glané en vendant du muguet avec les scouts le 1^{er} mai, prend tout en bloc, fasciné ! Il trouve un écho chez ce trublion contestataire (ils ont en commun d'être nés tous deux sous le signe de l'errance, de l'exil), qu'il tient pour l'un des plus grands artistes du ^{xx}e siècle. Plus tard, au plus fort de sa carrière de chanteur, auteur et compositeur, il se revendiquera de « l'école Dylan, cette forme d'écriture où les mots sont asservis aux sons¹¹³ ».

Une émotion de même ampleur saisit l'adolescent l'année suivante

dans un pub londonien, lorsqu'il entend le fameux riff d'intro de Jimi Hendrix dans *Hey Joe*, qui deviendra mythique. Goldman doit avoir seize ou dix-sept ans, ses parents l'ont envoyé dans une famille d'accueil pour un séjour linguistique. L'appel de la guitare du « Gitan pourpre » le conduit tous les soirs dans ce pub :

— Il y avait un juke-box et vingt fois de suite, je réécoutais son disque, l'oreille collée à l'appareil. J'adorais son modernisme et son originalité selon moi jamais égalés. Mon grand regret : ne jamais l'avoir vu sur scène ¹¹⁴.

Au lycée François-Villon, Jean-Jacques Goldman rencontre un nommé Couselin qui l'initie à la fois au rhythm'n'blues moderne de John Mayall & The Bluesbreakers et à l'essence même du blues originel défendu par des puristes tels que Big Bill Broonzy et Sonny Boy Williamson.

Des champs de coton dans ma mémoire
Trois notes de blues c'est un peu d'amour noir ¹¹⁵...

À l'instar de son camarade scout Duteil, le jeune Goldman a la guitare qui le démange. Sous l'influence d'un autre bluesman américain, Johnny Winter, il entame sérieusement son apprentissage :

— Je passais ses disques à toute petite vitesse pour apprendre à reproduire ses accords et sa façon de jouer ¹¹⁶.

Puis, enfin sorti de sa réserve, il se perfectionne au sein d'un groupe qu'il constitue lui-même dans l'enceinte du lycée et qui répète le soir dans une salle mise à leur disposition par le directeur :

— On jouait du New Orleans, du jazz, avec un pion qui jouait assez bien du piano ¹¹⁷.

Bientôt, le bassiste Paul Ferrette, qui vient d'intégrer la chorale de la paroisse Saint-Joseph de Montrouge, lui propose de passer un dimanche, sous prétexte qu'ils sont en quête d'un organiste.

— Nous ne nous doutions pas encore des incidences qu'aurait cette visite impromptue sur notre avenir, relate le copain bassiste. Car c'est ce dimanche qu'insidieusement commença notre dérive : du religieux au gospel, puis du gospel au blues, et enfin du blues au rock. Le plus étonnant, c'est qu'à cette époque personne autour de nous ne parut s'étonner de ce glissement. Pas même le curé qui aurait pu freiner notre ardeur peu... orthodoxe à animer des messes où de plus en plus de jeunes du quartier venaient comme à un concert. À bien y réfléchir, je soupçonne ce prêtre d'avoir eu un goût marqué pour le côté feeling,

blues, de cette musique. Et de l'apprécier au point d'espérer qu'en touchant la carte sensible des jeunes de sa paroisse, elle aurait le pouvoir d'exalter leurs aspirations les plus nobles¹¹⁸.

Par ailleurs, ce jeune prêtre à l'esprit ouvert, le père Dufourmantelle¹¹⁹, ne montre aucune réticence à accueillir en sa paroisse une recrue de confession différente.

— Je n'étais pas le seul Juif là-dedans : il y en avait au moins un autre ! fera malicieusement remarquer *in situ* Jean-Jacques Goldman en désignant la représentation de Jésus sur la croix, lors d'un reportage qui lui sera consacré à l'éclatement de sa carrière dans *Les Enfants du rock*¹²⁰ et le ramènera sur les lieux de son adolescence.

Ainsi, le fils de Ruth et de Mojsze se découvre une vocation sous les voûtes d'une église, à l'heure de la messe, en jouant des negro spirituals. La joyeuse troupe, composée de sept musiciens d'un âge moyen de seize ou dix-sept ans, se baptise *The Red Mountain Gossellers*, traduction littérale des « chanteurs de gospel de Montrouge ». En échange de l'animation de l'office dominical, ils sont autorisés à occuper le local paroissial les après-midi afin de se constituer un répertoire plus rock et variétés, destiné à des prestations rémunérées dans les bals de la région.

— On alternait rocks et slows, se souvient Dominique Proust, astrophysicien et organiste de renom qui a également fait ses gammes parmi le groupe de jeunes paroissiens montrougiens. Il fallait faire transpirer les gens pour qu'ils boivent, nous étions rémunérés selon la recette du bar ! On jouait Johnny, Claude François, les Beatles. Jean-Jacques venait aux boums organisées dans la salle paroissiale. On dansait, on buvait quelques bières. Avec les filles, on faisait gaffe, elles ne prenaient pas toutes la pilule¹²¹.

Dominique Proust témoigne par ailleurs des multiples talents de Jean-Jacques Goldman, tour à tour claviériste, guitariste, harmoniciste et chanteur :

— Objectivement, tout cela faisait de lui un leader, même si, pour les bals, il y avait également un autre chanteur guitariste. Mais attention, ce n'était pas Jean-Jacques Goldman et son orchestre : c'était l'orchestre avec lui dedans. Toutes ces animations musicales avaient lieu dans un climat de franche camaraderie, exempt de toute histoire d'ego¹²².

L'idée d'enregistrer un disque fait son chemin. Elle viendrait de Jean-Jacques et d'un autre membre du groupe, selon la version du père Dufourmantelle :

— Je me suis dit que ces jeunes méritaient qu'on les aide. J'avais peur que, comme beaucoup d'autres jeunes du quartier, ils ne tombent dans la délinquance. J'ai donc avancé l'argent nécessaire à la réalisation du disque¹²³.

En septembre 1967, moyennant deux mille francs, les jeunes paroissiens gravent donc dans le vinyle trois chants qu'ils ont rodés en public lors des messes dominicales, les traditionnels *Nobody Knows* et *Go Down Moses*, puis *Colours* du *folk singer* écossais Donovan¹²⁴. Les sessions ont lieu au prestigieux studio Blanqui, au 94 du boulevard éponyme dans le 13^e arrondissement, où la firme Philips fait enregistrer les artistes de son catalogue : Brassens, Gainsbourg, Barbara ou encore Hallyday. Le disque, intitulé *Negro Spirituals* – futur collector –, de format 45 tours mais tournant à la vitesse de trente-trois tours par minute, est édité à mille exemplaires.

— Le contrat passé avec notre curé prévoyait l'animation de quelques messes ici ou là pour vendre notre disque – ce disque fabuleux ! – et rembourser la somme empruntée, rapporte Paul Ferrette. Cet arrangement nous convenait car il sous-entendait que, d'accord sur le principe, nos parents ne pouvaient ni limiter ni interdire nos répétitions ou nos concerts dans les églises. Nous étions en quelque sorte en contrat avec le Bon Dieu, *via* notre serviteur direct, notre très cher curé. Ainsi, d'église en église, nous avons porté cette musique qui était la nôtre, vivant à partir de ce fameux vinyle notre première expérience de groupe¹²⁵.

Reconnaissant, Jean-Jacques Goldman honorera de sa présence l'anniversaire des vingt ans de la paroisse de Montrouge, en 1984, pour la plus grande joie du père Dufourmantelle :

— Deux jours avant cette fête, j'ai reçu un coup de téléphone de lui. Il m'a dit : « Je viens à la soirée. » Je n'aurais jamais osé le lui demander. J'avais suivi, à la télévision, dans les journaux, sa formidable réussite et je le savais trop occupé et vivant dans un autre monde. Eh bien, il est venu à notre fête paroissiale. Il a même assisté au repas¹²⁶ !

Le prêtre rendra la politesse au célèbre chanteur l'année suivante, en lui faisant la surprise de sa visite lors d'une émission de télévision, animée par Les Charlots et Désirée Nosbusch, *Demain c'est dimanche*

127 .

Après Dylan et Hendrix, c'est en 1968, l'année de ses dix-sept ans,

que Jean-Jacques Goldman reçoit l'autre grand choc musical de sa vie : une nuit, dans une boîte où ont réussi à l'entraîner ses copains de lycée, il est cueilli par l'explosif *Think* d'Aretha Franklin, au point de l'écouter en boucle dans les jours qui suivent.

— J'étais touché par une atmosphère, un plaisir non intellectuel, absolument pas raisonné, complètement physique. Comme une expérience amoureuse¹²⁸.

Bref, une révolution personnelle bien plus signifiante pour le jeune homme que celle qui se jouait dans la rue pendant le joli mois de mai. Goldman est alors en première. Son lycée tarde à se mettre en grève, et lui ne pense plus qu'à faire de la musique. Une tentative d'approche suffit à le dissuader :

— J'étais, je crois, délégué de ma classe, je suis allé à une réunion du CAL [comité d'action lycéen] de Malakoff qui était déjà noyauté par le Parti communiste et je suis parti au bout d'un quart d'heure. J'avais compris¹²⁹.

À l'inverse de quelques-uns de ses amis qui rejoignent les barricades du Quartier latin ou envahissent la cour de la Sorbonne, Jean-Jacques Goldman ne manifeste aucune rébellion particulière vis-à-vis de l'autorité. L'ancien boy-scout estime, *a contrario*, que l'autorité éducative est nécessaire et ne conduit pas inévitablement à l'asservissement ou à une restriction de son épanouissement personnel.

— Je ne sais pas si un lycée doit être libre ! dira-t-il avec le recul des années. J'ai vécu la première avant 68, et la terminale après 68. Je peux dire que ça a été une catastrophe. Ce qui m'a peut-être le plus frappé dans les événements de 68, c'est la démission des professeurs, à quel point certains ont été complices de cette négation de leur autorité, à quel point certains n'ont pas résisté, à quel point certains n'avaient pas de conviction, à quel point ils n'avaient pas de conviction sur leur autorité. Je me souviens d'un prof de philo qui arrivait dans ma classe où l'on avait changé les tables de sens, où l'on fumait pendant les cours, il arrivait en disant : « J'ai beaucoup à apprendre de vous » ! C'est ça pour moi Mai 68, c'est cette espèce de déliquescence, ce peu de résistance, il a suffi d'une pichenette pour qu'une partie du corps professoral s'agenouille. [...] Je suis tellement convaincu que les professeurs sont fondamentaux, qu'ils peuvent être ou très positifs ou catastrophiques ! Mais sans autorité, que sont-ils

Les discussions à la maison achèvent de le convaincre que cette contestation de petits-bourgeois, sans doute futurs ministres, quand

bien même elle entraîne avec elle neuf millions d'ouvriers dans la rue, soit la presque totalité de la classe ouvrière du pays, bloquant la production pendant près d'un mois, ne le concerne pas. Les slogans tagués sur les murs du Quartier latin – *Ne travaillez jamais !, Élections, piège à cons, Il est interdit d'interdire, Du passé faisons table rase* – n'entrent pas dans la philosophie familiale.

— C'est de la poésie, mais c'est difficile de parler de poésie à un mineur silicosé ou à un paysan qui survit à peine¹³¹, déclare le futur chanteur.

Les dérives du discours d'extrême gauche se heurtent à la mémoire des siens et l'inconvenance des « CRS SS », criés en cadence lors des manifestations, gêne l'ancien résistant juif communiste Alter Goldman qui fut confronté à la réalité de la guerre et à la barbarie des « vrais » SS. Cependant, les idéaux familiaux demeurent inentamés, y compris du côté des enfants, Pierre, bien sûr, puis Évelyne, militante dans une organisation trotskiste.

— J'étais dans une famille très révoltée, très militante, et moi, j'étais un peu le traître de la famille puisque je ne m'intéressais qu'à la musique et aux filles, résume Jean-Jacques Goldman. Disons que j'étais un peu la risée de la famille dans le sens où à table, ça parlait de Cuba, et moi, je ne savais même pas où c'était¹³².

Avec le recul, le chanteur se réjouira de n'avoir pas été embrigadé dans un groupe politique, dépendant de ses consignes et directives :

— J'avais une volonté très calme de choisir ma vie et que l'on ne choisisse pas à ma place. Et quand je vois les miens, j'ai l'impression d'avoir été moins victime de l'existence qu'eux. Ça ne veut pas dire qu'ils sont malheureux. Ce sont des gens très bien. J'ai l'impression d'avoir plus choisi que la majorité de mes contemporains. Donc, c'est une façon, sans être rebelle, cheveux au vent, de décider quelques principes de son existence et de ne pas se laisser dompter par elle¹³³.

Politiquement musicien (la formule lui revient), Jean-Jacques Goldman s'illustre alors comme guitariste dans un nouveau groupe, baptisé *Phalansters* – le phalanstère étant par définition un « groupe de personnes vivant en communauté, poursuivant une même tâche ou unies par des intérêts communs » –, qui écume les bals, les boîtes de nuit, les salles des fêtes. De la petite troupe paroissiale de Montrouge ne subsistent que deux autres membres, Paul Ferrette (basse) et Jean Bender (batterie). À la faveur d'une annonce passée dans *Rock & Folk*, les rejoignent bientôt deux frères, Christian et Alex Francfort, respectivement chanteur et claviériste, qui connaîtront un gros succès

international pendant les années disco sous le nom des Gibson Brothers (*Cuba, Que sera mi vida*). Pour l'heure, l'influence est plutôt rock, blues, pop : on reprend avec l'énergie appropriée les standards des Beatles, de Jimi Hendrix, Deep Purple, Led Zeppelin ou Status Quo, avant de monter son propre répertoire. Goldman s'impose alors en chef d'équipe, organisant des séances de travail à la campagne.

— Coup de chance, les parents du batteur nous prêtèrent leur maison en Normandie le temps des vacances scolaires, raconte Paul Ferrette. Rien ne s'opposait plus à notre projet. Je me souviens peu des paysages, et pour cause... À part une promenade, nous avons fait essentiellement de la musique. Nuit et jour ¹³⁴.

Les Phalansters se rodent sur quelques scènes parisiennes, en première partie de Julien Clerc ou du groupe de rock progressif Présence, dont le chanteur est Daniel Balavoine, puis dans les MJC de la petite couronne, avant de remporter le premier prix du tremplin du Golf Drouot et d'écumer les clubs de province. Avec l'argent des premiers cachets, on achète une camionnette d'occasion pour assurer les déplacements et le transport du matériel.

Entre-temps, devenu bachelier avec mention, section D (l'équivalent aujourd'hui du bac S, avec spécialité sciences de la vie et de la terre), Jean-Jacques Goldman brigue une place dans une école de commerce ou d'ingénieurs. À la rentrée de 1969, il entre en classe préparatoire HEC au lycée Lavoisier, dans le Quartier latin. Le guitariste rock des Phalansters obéit au règlement intérieur qui exige une tenue irréprochable et une coiffure de garçon de bonne famille, courte et bien dégagée au niveau de la nuque. Déterminé à satisfaire ses ambitions et la volonté de ses parents pour qui la musique ne peut être qu'une passion, rarement un objectif professionnel (« Chez les Juifs, [artiste], c'est très bien vu, mais il faut avoir du succès, il faut que ça marche... en dollars ! Le mythe du génie incompris, cela n'existe pas ¹³⁵... »), l'avant-dernier des fils Goldman s'applique à réussir son cursus :

— Quand tu fais une prépa HEC, dit-il, tu passes tous les concours. Tu as HEC, l'ESSEC, Sup de Co, etc., et puis tu avais l'EDHEC, qui était bien cotée, à Lille, j'ai passé le concours, et je l'ai eu dès la première année, et je l'ai prise tout de suite ¹³⁶.

Concomitamment, il s'inscrit en sociologie à la faculté catholique de Lille, simplement pour être dispensé d'un examen de mathématiques à l'EDHEC, et en sort avec une licence. Malgré de nombreux allers-retours le week-end au cours des premiers mois, l'aventure des

Phalansters ne résistera pas à l'éloignement de son guitariste, compositeur et organisateur.

Le 1er octobre 1969, Pierre Goldman rentre de son séjour vénézuélien à Paris sous une fausse identité, car il a été condamné à un an de prison par contumace pour insoumission au service militaire et refuse de se rendre aux autorités. Après des années d'errance, il revoit ses parents, ses frères et sa sœur, comme on retrouve de vieilles connaissances dont on a perdu trace et avec qui l'on ne sait plus comment renouer les liens. Dans ses Mémoires, il écrira : « Je fus surpris de découvrir que ma sœur avait dix-neuf ans, qu'elle étudiait la médecine, savait danser, avait un amant, militait et croyait que le développement des forces productives s'était arrêté en 1939. Mes frères étaient âgés de seize et dix-huit ans. Ils étaient jeunes, fins, enjoués, plaisants. Ils aimaient la musique pop et portaient chacun une longue chevelure. Il me semble qu'ils étaient lycéens, à moins que le plus âgé ne fût déjà bachelier. Je fus quelque peu ému, étonné, qu'ils m'aiment et se souviennent de moi, que pour eux je sois un frère. Je ne les avais pas vus depuis des années et quand je les avais quittés, ils n'étaient que des enfants. Je me demandai si j'aimais mes frères, ma sœur. Je conclus que je les aimais bien¹³⁷. » Fâché avec son père, qui insiste en vain pour qu'il clarifie sa situation auprès du tribunal militaire, Pierre Goldman s'éloigne à nouveau des siens. C'est alors qu'il perd pied, se livre à des bamboches quotidiennes, tombe en dépression, fraye avec des voyous et s'aventure dans le gangstérisme, enchaînant les attaques à main armée. Ses amis gauchistes, qu'il continue à fréquenter, ne savent rien de sa dérive criminelle. Entre décembre et janvier, il braque une pharmacie du treizième, un magasin de vêtements de la rue Tronchet, puis le trésorier-payeur général d'une caisse d'allocations familiales, passage Ramey, dans le quartier de Clignancourt. « Je prends un plaisir amer à installer cette destruction entre moi et les autres, à saccager mon image, écrira-t-il. J'ai décidé aussi, et c'est un pacte avec deux amis, mais un pacte silencieux, de rater ma vie. Le désir de la réussir m'inspire un profond dégoût. Je veux lutter pour que ma vie n'ait aucun sens, sinon celui d'avoir à dépasser¹³⁸. »

Son souhait : mourir à trente ans, en héros.

— Nous avons appris le côté « mauvais garçon », après ses aventures au Venezuela, par les journaux, mais nous savions qu'il n'était pas

intéressé par l'argent ¹³⁹, témoigne son frère Jean-Jacques.

Pierre Goldman est arrêté le 8 avril 1970 au carrefour de l'Odéon pour le meurtre de deux femmes, une pharmacienne et sa préparatrice assassinées lors du braquage de leur officine le 19 décembre, près de la Bastille. Il reconnaît les trois autres agressions, pas celle-là. Il dit qu'il n'a pas tué. Ses amis de l'UEC Sorbonne pointent du doigt un procès aux relents sociopolitiques : la justice bourgeoise ne jugerait pas un braqueur criminel, mais un coupable-né, tout à la fois un insoumis, un gauchiste et un Juif. On pense à l'affaire Dreyfus. D'un autre côté, on s'indigne de la récupération du procès par des organisations d'extrême gauche. « L'homme qui comparaît aux assises de Paris est un ami et un frère ¹⁴⁰ », écrit le journaliste Marc Kravetz dans *Libération*. Dans la salle d'audience, l'ambiance est plus que pesante. Condamné à perpétuité, Pierre Goldman se pourvoit en cassation. La parution de son autobiographie ¹⁴¹, écrite en détention préventive à la prison de Fresnes, lui vaut le soutien actif de personnalités issues du monde intellectuel, politique et artistique, telles que Pierre Mendès France, Joseph Kessel, Jean-Paul Sartre, Michel Foucault, Jean Dutourd, Bernard Kouchner, Eugène Ionesco, André Cayatte, Philippe Sollers, Simone Signoret, Guy Bedos, Patrice Chéreau. On crie à l'innocence et l'on implore la clémence des juges. Maxime Le Forestier lui dédit une chanson :

*Je crie à ceux qui se reposent,
À ceux qui bientôt t'oublieront
La vie d'un homme est peu de chose
Et Pierre la passe en prison ¹⁴².*

Ruth rend visite à son fils adoptif à la prison de Fresnes, puis Alter y vient à son tour et demande à être convaincu de son innocence : Pierre lui en fait le serment sur « les six millions de morts de la Shoah », alors il le croit.

— On en sait plus que les autres, sur tout ce qui concernait Pierre, puisque nous étions les plus proches de lui ! Cela ne veut pas dire que l'on sait. Un phénomène comme celui de la bande à Baader (où commence le gangstérisme pur et simple ? Où s'arrête la militance révolutionnaire ?) n'a pu exister pendant l'Occupation et la Résistance, tandis que vous ne pouviez, dans les années 1970, baigner dans certains mouvements politiques sans entrer, un jour ou l'autre, en contact avec le droit commun. Voilà ce que je crois pouvoir dire ¹⁴³,

témoigne son frère Jean-Jacques.

Un second procès, tenu à Amiens, acquitte Pierre Goldman le 4 mai 1976 du double meurtre des pharmaciennes. Il ne profitera pas longtemps de sa liberté. Trois ans plus tard, quelques jours avant la naissance de son fils Manuel, né de son union avec une jeune Guadeloupéenne rencontrée en prison, il est assassiné sur un trottoir de la place de l'Abbé-Georges-Hénocque, devant l'hôpital de la Croix-Rouge, dans le 13^e arrondissement, par un commando de tueurs d'extrême droite, revendiqué de l'« Honneur de la Police ».

Jean-Jacques Goldman a vingt-huit ans. Le 27 septembre 1979, il assiste avec sa famille aux obsèques de son frère aîné, l'accompagnant lors d'une marche silencieuse depuis l'institut médico-légal du quai de la Rapée jusqu'au cimetière du Père-Lachaise, à la tête d'un cortège de près de dix mille personnes où sont représentés, sans banderoles ni drapeaux à la demande des proches, les partis politiques d'extrême gauche, la Ligue des droits de l'homme et la Ligue internationale contre l'antisémitisme.

— Mort à trente-cinq ans, il est devenu une figure révolutionnaire, dira-t-il quelques années plus tard, avec le recul nécessaire à l'analyse de la situation. Moi, je garde de lui une image plus simple, plus entière, celle d'un grand frère dont on parlait peu chez nous¹⁴⁴.

Et il botte en touche de façon pudique et élégante dès lors que l'on aborde le sujet :

— De toute façon, je vis assez peu avec le deuil. Pour moi, le problème reste la vie, pas la mort¹⁴⁵.

Revenons à la période estudiantine de Jean-Jacques Goldman, à l'orée des années 1970.

Pendant ses trois années à l'EDHEC, il tisse des liens d'amitié très forts avec un garçon prénommé Jean-Max avec qui il va pas mal barouder. Celui-ci loue une chambrette dans une grande maison située au cœur du Vieux Lille, dont le propriétaire est un étudiant des Beaux-Arts. Jean-Jacques s'installe bientôt dans une chambre voisine qui se libère, un espace d'une quinzaine de mètres carrés avec des poutres au plafond et un lavabo encastré dans un placard, où il passe le plus clair de son temps libre à gratter sa guitare. Au mur, il punaise les posters de ses idoles : Jimi Hendrix et le groupe Chicago. La musique occupe désormais une place essentielle dans sa vie. Alain Bourgois, son professeur d'anglais, se souvient qu'il n'était pas un élève acharné au

travail, juste un garçon appliqué qui se contentait de faire le strict minimum :

— C'était quelqu'un qui se situait dans le milieu du tableau, dans la deuxième moitié de tableau sur le plan des résultats dans le domaine commercial. Je crois me souvenir qu'à l'époque, son point fort était plutôt le droit que les matières quantitatives. Je pense enfin que c'est quelqu'un qui a traversé les études commerciales gentiment, poliment, discrètement ¹⁴⁶.

L'élève Goldman ne dit pas qu'il ambitionne une carrière de vedette, mais l'envie d'écrire et de composer commence à l'effleurer. Jimmy, le propriétaire de sa chambre sous les toits avec qui il a sympathisé, le surnomme Benny, en référence à Benny Goodman, célèbre clarinettiste et chef d'orchestre de jazz américain. Avec un partenaire prénommé Christian, qui joue de la basse, ils se constituent un répertoire de chansons folk et de vieux blues qu'ils vont jouer dans les foyers d'étudiants, les restos U ou les petites boîtes de la région. On les appelle Simon et Garfunkel. Car il arrive à notre guitariste de chanter et d'être amené à découvrir et explorer sa voix :

— Je me suis rendu compte que j'avais une voix qui convenait pour certaines choses ¹⁴⁷.

Adoptant de préférence les chansons d'Elton John, qu'il découvre pendant l'été 1971 à la faveur d'un copain suédois rencontré dans un camping, le voilà qui se projette dans un avenir professionnel modulable à sa passion :

— Il était très clair que je ferais de la musique – pas professionnellement mais beaucoup plus qu'un simple hobby – et il fallait que mes activités, mon métier à venir s'adaptent à cette exigence ¹⁴⁸.

On le retrouve aussi guitariste dans l'orchestre de bal lillois du saxophoniste Maurice Bourlet. Le bassiste et chanteur Olivier Carré se souvient d'une soirée privée au cours de laquelle Jean-Jacques Goldman a alterné guitare et clavier pour remplacer le pianiste souffrant, en particulier dans une version magistrale de *Let It Be* des Beatles. À son départ pour Paris, il laissera la place à Marc Demelemester, dit Rocky, futur guitariste de Johnny Hallyday.

C'est au cours de l'année 1971, en allant voir Zoo, un groupe de rock progressif qui tourne avec Léo Ferré et a composé la presque totalité de son album *La Solitude*, que Goldman va découvrir que l'on peut faire du rock en chantant français.

— Ferré, je n'en avais rien à cirer, raconte-t-il, mais comme j'avais

payé ma place et que Zoo l'accompagnait, je suis resté. Et là je me suis retrouvé cloué sur ma chaise. Je n'ai pas compris ce qui m'arrivait. Et puis j'ai compris que c'était possible en français, qu'il y a des mots qui peuvent tuer. Il m'a vraiment eu. Il est inhumain. Devant Ferré, qui que tu sois, tu es un petit garçon. Tous les mots comme « poésie », « mysticisme », dont quinze ans d'Éducation nationale avaient réussi à me dégoûter, je les ai compris. La force des mots... le poids des mots, le choc des notes ! Le personnage, aussi ¹⁴⁹.

Jusqu'ici, l'apprentissage musical de Jean-Jacques Goldman puisait aux influences anglo-saxonnes. La chanson française, à l'exception de Jean Ferrat, ne l'intéressait pas. Léo Ferré agit comme un révélateur.

— Cela dit, il m'aurait impressionné par sa voix, sa puissance, sa manière d'être, même dans une autre langue ¹⁵⁰.

Plus tard, Goldman sera séduit par Véronique Sanson et Michel Berger : il trouvera en eux le compromis idéal entre la variété française et un style neuf, inspiré de la pop anglophone...

En attendant, les ambitions musicales de notre étudiant lillois demeurent secrètes et n'empiètent pas trop sur le travail scolaire.

— Je continuais, malgré tout, mes études car je n'avais pas encore la maturité nécessaire pour me lancer complètement dans l'aventure. Et puis, il y avait le poids de la famille. Il est évident que l'on préférerait que j'aie un diplôme en poche ¹⁵¹.

Pendant les vacances de leur période étudiante, Jean-Jacques et son ami Jean-Max partent à l'aventure, à la découverte du monde, dormant au hasard des routes, tantôt à la belle étoile, tantôt dans des auberges de jeunesse ou des campings. Premier périple : la Yougoslavie, la Grèce et la Suède qu'ils sillonnent à bord d'une vieille 2 CV, achetée pour quelques centaines de francs, au cours de l'été 1971. Dans le coffre, en plus des sacs à dos, tente et sacs de couchage, il y a bien sûr la guitare, fidèle compagne, qui s'avère parfois fort utile.

— Ma guitare me servait de carte de visite et grâce à elle, les gens m'ouvraient souvent leur porte ¹⁵².

D'autres fois, elle leur permet de gagner quelques sous pour subsister. Jean-Jacques Goldman se souviendra longtemps de *Butterfly*, le succès du moment de Danyel Gérard, qu'il entonne à la sortie du métro, en Yougoslavie. En 1972, les deux amis font escale en Turquie, puis l'été suivant, ils parcourent le Canada, les États-Unis et le Mexique.

— Nous avons réussi à nous faire employer par l'Association

américaine des automobilistes [AAA], raconte Jean-Max. Il s'agissait de convoier des voitures d'un point à un autre des États-Unis. Original et économique pour voir du pays. Nous conduisions des voitures que l'on nous avait laissées. Nous étions chargés de les amener à bon port. Pendant que leur propriétaire traversait le pays en avion, nous avions tout loisir de prendre notre temps et de contempler du paysage. Nous dormions dans les voitures ou en auberges de jeunesse. Cela dit, nous avons aussi fait beaucoup de stop¹⁵³.

En cette période riche en rassemblements festifs autour de la musique, il arrive que nos deux estivants aillent écouter jouer des groupes de rock et terminent leur nuit sur la plage. Dans un campus à Houston, à la faveur d'un voisin de chambre qui écoute en boucle *Without You*, Jean-Jacques découvre le country-rock californien des Doobie Brothers et ramène en France leurs trois premiers albums. Mais il enrage de ne pouvoir applaudir Chicago, son groupe favori du moment, dont la tournée américaine est *sold out*.

— Finalement, je les ai vus à Paris en rentrant. Ils jouaient encore avec leur ancien guitariste [Terry Kath, cofondateur du groupe] qui s'est tué en jouant à la roulette russe¹⁵⁴...

Il y aura un autre voyage en Turquie, à bord de la vieille 2 CV, toujours avec Jean-Max. Mais cette fois, Jean-Jacques a la tête ailleurs.

— Je ne tenais pas en place. Et je n'avais qu'une idée en tête : rejoindre une copine qui passait ses vacances en Espagne avec sa sœur¹⁵⁵.

L'élue de son cœur s'appelle Catherine, elle est étudiante en pédopsychologie à la faculté de Nanterre. Ils se connaissent depuis quelque temps par des amis communs. À ce moment-là, chacun a une liaison de son côté.

— Et pourtant, sans trop réfléchir, j'ai décidé en un instant d'aller la retrouver. Pour cela, j'ai fait plusieurs milliers de kilomètres à travers l'Europe, sous une chaleur torride, sans même savoir comment elle allait m'accueillir¹⁵⁶.

Tout laisse supposer que les retrouvailles se déroulent sous les meilleurs auspices, puisqu'elles se concrétisent le 7 juillet 1975 par un mariage à la mairie de Montrouge, suivi de festivités au Manoir du Cœur volant, à Louveciennes (Yvelines). Le couple s'installe d'abord dans un appartement, avant d'acheter une maison à deux étages, en pierres meulières, à Montrouge, puis un pavillon avec un jardin pour les enfants. L'amour ?

— C'est un sentiment très subjectif mais contrairement à l'idée reçue qui prétend que l'amour est aveugle, je suis persuadé du contraire, déclare le jeune marié. On ne tombe pas amoureux comme on attrape une maladie. On aime pour des raisons bien précises et tout à fait explicables. On peut être séduit par le physique, l'intelligence ou la gentillesse de quelqu'un¹⁵⁷.

Quand il revient à Montrouge avec son diplôme en poche, avant même d'effectuer son service militaire dans l'armée de l'air, Jean-Jacques Goldman a décidé de son avenir. Il ne se projette pas dans une carrière commerciale :

— Entrer dans le circuit de mes collègues de l'EDHEC, dans le bancaire, l'organisation d'entreprise ou le marketing, c'était y consacrer tout mon temps et, surtout, m'assujettir à une hiérarchie¹⁵⁸.

Il ne voit pas d'autre issue pour lui que la musique, même s'il n'a pas une idée précise de la façon dont il compte y réussir.

— J'avais mes anciens groupes de Paris avec lesquels j'avais évidemment perdu contact, parce qu'il y a toujours des moyens de se fâcher, soit pour des histoires de fric, soit des histoires de filles. Il me restait un copain qui m'a présenté un groupe de la région de Sceaux, des musiciens que je ne connaissais pas¹⁵⁹...

L'aventure paraît prometteuse : le courant passe entre les protagonistes et, dans le local où le groupe répète, le nouveau venu découvre un matériel à la pointe de la technologie et la possibilité de travailler ensemble dans des conditions idéales, en unissant talent et professionnalisme. Pour assurer sa subsistance et profiter de sa passion à raison de quelques soirs par semaine, il reprend avec son frère Robert la boutique d'articles de sport de ses parents.

IV

Quand je frôle la lumière, qu'un instant je la tiens...

*... Avec ma guitare à la main
J'ai peur de rien ¹⁶⁰.*

Le groupe Taï Phong (en français : « génie du vent » ou « grand vent ») voit le jour en 1972 à l'initiative des frères Khanh Maï et Taï Sinh, de leur vrai nom Hô Thông. Deux ans les séparent. Ils sont nés au Vietnam à la fin des années 1940, c'est-à-dire au commencement de la période de « guerre froide » entre les deux blocs majeurs, soit l'Est sous la houlette de l'Union soviétique communiste et l'Ouest dirigé par les États-Unis capitalistes. Leur père, Minh Hô Thông, intégré aux hautes fonctions du régime sud-vietnamien, a combattu contre le colonialisme français pendant la guerre d'Indochine, à l'écart des rangs des Viet-Minh. Vers 1954-1955, on le nomme ministre de la Défense sous la présidence de Ngo Dinh Diem, militairement et financièrement soutenu par les États-Unis dans la lutte contre la menace rouge. Mais, confronté à l'impopularité de ce chef arrogant et despotique, et craignant une « seconde guerre d'Indochine » sous la domination américaine, Minh Hô Thông démissionne bientôt de ses fonctions et quitte le pays avec femme et enfants. Pour terre d'asile, il choisit la France, où il accomplit des études supérieures à l'École nationale des ponts et chaussées et n'a aucune difficulté à obtenir un poste de cadre supérieur. La famille s'installe dans un appartement de bon standing à Sceaux, au sud de Paris, avant d'acheter une grande maison dont le sous-sol sera plus tard aménagé par les deux fils en studio de répétition.

Car le virus de la musique s'empare d'eux très tôt. Initiés au piano classique dès l'enfance, c'est le son des guitares électriques qui les fait vibrer dans le balbutiement des années 1960, tandis qu'ils sont pensionnaires à Londres et découvrent le rock aérien des Shadows. De retour en France, Khanh à la guitare rythmique et Taï à la basse

forment un groupe avec deux autres compères, connus lors de vacances à la mer. Sous le nom de Monsoon (traduire : « Mousson »), ils remportent durant quatre étés consécutifs le tremplin des championnats de l'Île-de-France des orchestres de rock, qui se tiennent dans l'enceinte du parc de Sceaux.

— Le cinquième, ils ont refusé que l'on se présente pour laisser la chance aux professionnels, rapporte Khanh Mai. On avait le même matériel que les Shadows, c'était très rare à l'époque, Fender, Vox et tout ¹⁶¹.

Puis, il s'agit de passer le baccalauréat et de poursuivre des études universitaires, afin de décrocher un « vrai » métier. Le groupe se délite.

Inscrit à la faculté de médecine, Khanh Mai finit par emprunter une voie plus appropriée à ses ambitions musicales : il sera ingénieur du son, en commençant stagiaire chez Barclay, tandis que Tai Sinh, brigant des études de gestion, se contente d'un poste d'employé à la BNP. La garantie d'un salaire leur permet de jouir plus confortablement de leur passion. En ce qui concerne Khanh, il y a en outre l'opportunité d'associer les deux, à savoir acquérir et mettre en pratique les rudiments techniques d'enregistrement et de traitement du son :

— J'étais passionné par le son, dit-il. Je travaillais quinze heures par jour. Je passais de studio en studio. Dans l'un, on enregistrait Aznavour, dans l'autre, Mireille Mathieu succédait à Nicoletta. Pour moi, ce n'était pas du travail. Je me croyais dans un conte de fées. Parallèlement à la technique que l'on m'enseignait, et tout y est passé, enregistrement, montage, gravure, je discutais également avec les musiciens qui venaient enregistrer. Je leur posais de nombreuses questions sur le choix de leurs accords, sur la façon d'interpréter telle ou telle phrase musicale. Au final, j'ai appris en deux ans ce que d'autres mettent des années à apprendre ¹⁶².

L'avènement de Tai Phong va s'opérer en trois temps. Les frères Hô Thông commencent l'aventure avec leurs anciens partenaires de Monsoon, mais l'entente n'est plus la même, leurs goûts musicaux ont changé et la discipline imposée de jouer tous les soirs après une journée de travail s'avère difficile à respecter. Revenus à la case départ, Khanh et Tai passent une annonce dans divers journaux spécialisés, en particulier *Melody Maker*, titre phare de la presse musicale anglo-saxonne. Se présentent tour à tour Less, un claviériste britannique, Philippe, un batteur français, et John, un chanteur et

guitariste originaire de Miami. Un an de travail assidu dans les sous-sols de la maison familiale aboutit à la réalisation d'une maquette de trois titres et une approche prometteuse avec François Bernheim, alors découvreur de talents chez Barclay (on lui doit le lancement des Poppys, de Louis Chedid, Patrick Juvet, William Sheller). Mais, après réflexion et consultation d'un expert, les deux frères déclinent l'offre d'un contrat artistique dont les clauses semblent en leur défaveur. John, le chanteur américain, exprime alors son désaccord en quittant l'aventure, bientôt rejoint sous des prétextes divers par le claviériste et le batteur.

Jean-Jacques Goldman arrive un soir d'automne en 1973 dans le local de répétitions à Sceaux, présenté par un ami commun.

— Il avait la tête un peu rentrée dans les épaules. Les cheveux longs. Il parlait peu. Mais après nous avoir écoutés, il avait l'air emballé. Il m'a dit qu'il n'avait encore jamais vu de groupe aussi au point que nous¹⁶³ ! se souvient Khanh Maï.

Revenu avec sa Gibson pour un essai, Goldman séduit ses nouveaux camarades.

— Il a interprété l'un de nos morceaux et ça collait, poursuit Khanh. Avec son timbre aigu et haut perché, il chantait parfaitement dans la lignée de ce que l'on aimait¹⁶⁴.

Les trois garçons se découvrent des accointances, tant d'un point de vue méthodique que purement musical. Dotés d'un sens aigu de l'exigence artistique et d'un esprit empreint de bon sens, ils entrevoient la possibilité de se faire connaître du public sans pour autant s'exposer à des compromissions hasardeuses ou s'aventurer dans des voies de garage.

— L'idée était de faire des disques, rapporte Jean-Jacques Goldman. On ne voulait pas tourner, ni abandonner nos boulots qui nous plaisaient. On voulait pouvoir se retirer si ça ne marchait pas¹⁶⁵.

Et d'ajouter :

— Cela présente des avantages et des inconvénients : certes, il nous manque une certaine expérience de la galère professionnelle, de la pratique, mais nous avons aussi une façon différente d'aborder les choses. Notre tactique, c'est vendre pour acheter, pour nous équiper. Seul le succès peut nous permettre d'améliorer notre produit, et nous le recherchons sans fausse honte¹⁶⁶.

Bientôt complété aux claviers par Jean-Alain Gardet, étudiant en prépa HEC et pianiste de double formation classique et jazz, et à la batterie par Stephan Caussarieu, jeune diplômé de l'école de Dante

Agostini/Kenny Clarke, le groupe s'attelle à la conception des titres qui composeront leur premier album, puisant son inspiration dans la veine du rock progressif, exploité outre-Manche depuis la fin des années 1960 avec l'apparition de groupes tels que Yes, Genesis, Moody Blues ou Pink Floyd. Il en ressort une ambiance planante, caractérisée par l'utilisation de rythmes asymétriques, des associations de longs solos instrumentaux et d'harmonies vocales, hors du schéma traditionnel couplet-refrain. Perfectionnistes, ils vont jusqu'à réaliser une maquette dans un studio de la Comédie des Champs-Élysées, à leurs propres frais, et la font circuler dans toutes les grandes maisons de disques parisiennes. Emballés par la qualité technique très élaborée de l'ensemble, les directeurs artistiques réagissent positivement. Et le choix, après des négociations infructueuses auprès de Barclay avec qui ils signent en avril 1973 pour un *single* qui ne verra jamais le jour¹⁶⁷, se porte sur Warner, devenu un leader dans le rock international. Un choix justifié par leurs goûts musicaux :

— J'adorais Yes et Jean-Jacques adorait Michel Berger et France Gall qui, tous, faisaient partie de l'écurie de la maison de disques¹⁶⁸, témoigne Khanh Mai.

Un contrat pour trois ans et trois albums est bientôt conclu avec trois des piliers du groupe : Bernard de Bosson, patron de la filiale française de WEA, Dominic Lamblin, chargé de la promotion internationale et connu pour être l'interlocuteur privilégié des Rolling Stones en France, et Jean Mareska, label manager qui entame avec Taï Phong une carrière de directeur artistique.

— C'était ma première expérience, confirme Mareska. La fonction de label manager, que j'occupais jusqu'alors chez WEA, consistait à développer en France les catalogues internationaux Atlantic et Elektra. Je gérais les sorties de disques, le choix des 45 tours, des pochettes, etc. Et je m'occupais des artistes quand ils venaient à Paris. Je tournais un peu en rond dans mon activité. J'estimais que je n'étais pas pour grand-chose dans la réussite d'un disque puisque, par exemple, quand je sortais un 45 tours de Led Zeppelin, j'en vendais trente mille en France alors qu'ils en avaient vendu trois cent mille en Angleterre. J'avais envie de m'impliquer davantage dans la carrière d'un artiste. Comme j'écrivais en parallèle dans *Best*, un mensuel de rock, je connaissais pas mal d'artistes français, comme Martin Circus ou Triangle, j'avais l'opportunité d'aller les voir en studio et l'idée de participer à la création me trottait dans la tête et je m'en étais ouvert à mon patron, Bernard de Bosson. Si bien qu'un jour il est venu

m'apporter avec Dominic Lamblin la maquette de Taï Phong, en me proposant de m'occuper du groupe. Aussitôt, je suis allé à leur rencontre. J'ai été reçu à Sceaux, dans la maison des parents de Taï et Khanh. Et je suis tombé sur le cul quand j'ai découvert leur lieu de répétitions, une salle qui devait faire trente ou quarante mètres carrés, avec frigo, canapé, le grand luxe, et un matériel de haute technologie. Il faut dire qu'ils avaient des parents assez fortunés. Le groupe travaillait donc dans d'excellentes conditions et leur maquette était d'un niveau très avancé. Très vite, on est entré en studio pour enregistrer¹⁶⁹.

Les sessions ont lieu au studio IP, rue du Colisée, en février et mars 1975, avec les ingénieurs du son Andy Scott, Philippe Beaucamp et Jean-Pierre Pouret. Jean-Jacques Goldman, appelé sous les drapeaux et affecté à la caserne de Vélizy-Villacoublay, s'arrange avec les horaires et les jours de permission pour venir « poser » sa voix, puis assurer la promotion. On teste également le répertoire lors de trois galas donnés dans une MJC de Fresnes et dans un amphithéâtre de la faculté d'Antony. Mais la perspective de chanter en public provoque chez Goldman des crises d'angoisse, accompagnées de vomissements. Il a conscience par ailleurs que la scène exige des compétences dont ses camarades et lui-même sont pour l'instant dépourvus à tous niveaux :

— Techniquement, parce qu'un concert doit être aussi bon au point de vue « son » que le disque, et humainement parce qu'il doit apporter quelque chose de plus, une chaleur, un contact qu'il faut savoir créer. Nous manquons encore d'expérience, d'aisance personnelle, pas pour la musique car nous jouons ensemble depuis des mois, mais pour l'ambiance, le show¹⁷⁰.

L'album, sans titre générique, arrive dans les bacs en juin et compte six morceaux, dont un – *Goin' Away* –, écrit et composé par Jean-Jacques Goldman. La pochette, ouvrante en carton épais, présente des dessins d'un samouraï crayonnés par Lang, le troisième frère Hô Thông, étudiant en arts graphiques, et à l'intérieur des photos de chaque membre du groupe, toutes réalisées par Claude Gassian (Goldman apparaît avec sa nouvelle coupe courte de soldat). La presse musicale l'accueille par des dithyrambes et voit en Taï Phong « l'espoir du rock *made in France* ». « C'est avec plaisir que l'on assiste à ce qui est peut-être le moyen pour la pop française de s'en sortir : ordonner de manière propre, originale, ce qui lui vient des Anglo-Saxons, et de son propre passé¹⁷¹ », se réjouit *Rock & Folk*.

La mode est aux slows d'été : *Sister Jane*, signée Khanh Mai et chantée par Jean-Jacques Goldman dans un format de trois minutes, adapté aux radios périphériques, trouve sa place dans les hit-parades et les soirées dansantes entre *I'm Not in Love* (Ten CC) et *L'Été indien* (Joe Dassin).

— Ce temps très court crée évidemment un goulot d'étranglement qui oblige à se limiter, à n'exploiter qu'une ou deux idées, explique Khanh Mai. Nous ne dénaturons pas pour autant notre musique mais il est exact qu'à travers ce procédé nous recherchons le succès. Nous serions très heureux de faire un tube, un seul, aussi marquant que *A Whiter Shade of Pale* ou *When a Man Loves a Woman* et il n'y aurait pas lieu d'en rougir, au contraire¹⁷².

L'objectif est presque atteint ! « On a rarement entendu un morceau pour "tube" aussi bien fait, renchérit la critique. Un exemple parmi d'autres à mettre au crédit de la production qui tire le maximum aussi bien d'une musique "commerciale" que d'une musique moins facilement accessible¹⁷³. »

Introduit comme un groupe de Japonais, le quintette apparaît pour la première fois à la télévision chez Danièle Gilbert, le 26 juillet, dans son rendez-vous quotidien *Midi Première*, à l'heure du déjeuner et, selon le principe, à la rencontre des régions et des terroirs : la séquence est tournée en play-back et en extérieur, devant le château de Busset, dans l'Allier. Le 5 octobre, c'est au tour de Julien Lepers de présenter le groupe dans le *Ring Parade* dominical de Guy Lux, en prenant l'accent chinois et en se bridant les yeux, sans peur du ridicule. Puis, les 23 et 30 décembre, Taï Phong interprète encore *Sister Jane* à Paris, sur le plateau des *Rendez-vous du dimanche* de Michel Drucker, et à Toulouse, arpentant la place du Capitole dans *Les Petits Papiers de Noël*, où l'on vient moins pour chanter que pour recueillir des promesses de dons au profit de l'UNICEF. On constate que si, entre-temps, les cheveux de Jean-Jacques Goldman ont poussé, la mise en scène, elle, n'évolue pas.

— La chanson plaisait beaucoup, le chanteur était plutôt beau gosse, mais la musique ne prêtait pas à de grands effets scéniques, donc ils étaient tous très statiques¹⁷⁴, fait remarquer Jean Mareska.

Qu'à cela ne tienne ! L'album atteint les trente mille ventes (dont certains pressages étrangers) et le *single*, dont on reporte curieusement la sortie à septembre, va s'écouler à près de deux cent mille exemplaires : ce sera le seul tube de Taï Phong ! Dans la boutique à l'enseigne *Sport 2000* de Montrouge, il arrive que l'on reconnaisse le

jeune vendeur depuis ses apparitions télévisées. Pour éviter les rassemblements de fans en quête d'autographes, Jean-Jacques Goldman prétend ne pas être le chanteur de Taï Phong, mais un cousin qui lui ressemble !

Dans la foulée, histoire de profiter de ce bel élan, le groupe compose le jingle publicitaire de la revue *Salut les copains*, diffusé en radio, et enregistre trois titres inédits, respectivement écrits et composés par Jean-Alain Gardet (*North for Winter*), Jean-Jacques Goldman (*Let Us Play*) et Stephan Caussarieu. Deux seulement sont retenus pour un *single* à paraître en fin d'année – celui du batteur restera inédit. En télévision, on mise sur le slow *North for Winter*, de saison : Taï Phong apparaît le 7 février 1976 dans *Samedi est à vous*, sur TF1, avec Jean-Jacques Goldman au violon et Taï Sinh au chant. Ce sera la seule télé pour ce titre. Selon Jean Mareska, les problèmes d'ego au sein du groupe et le fait qu'il n'y ait pas eu une volonté d'octroyer un rôle bien défini à chacun, en particulier d'imposer un chanteur charismatique, expliquent pour une large part l'échec de ce disque et des suivants :

— J'en assume une part de responsabilité. C'était leur choix de ne pas avoir de chanteur attitré, mais c'était une erreur grossière et j'ai eu le tort de les suivre dans cette voie. Comme la chanson avait été écrite par Taï, il semblait naturel que ce soit lui qui la chante, mais je n'avais pas vu le piège. Pour le public, c'était déboussolant : après avoir découvert dans *Sister Jane* un chanteur beau gosse, grand et mince, à la superbe voix haut perchée, il se demandait pourquoi on lui imposait cette fois un petit gros asiatique à la place, qui chantait moins bien, tandis que le beau gosse était relégué sur le côté en train de jouer du violon. J'étais encore assez novice dans le métier, mais j'aurais dû me douter que l'on ne pouvait pas montrer si vite les différentes facettes du groupe avant que celui-ci ne soit totalement installé. Après un tube, il faut savoir gérer la suite ¹⁷⁵.

Windows, le deuxième opus de Taï Phong, à nouveau enregistré au studio IP entre janvier et mai, sort au mois d'octobre 1976. Y figure un seul titre écrit et composé par Jean-Jacques Goldman, *When It's the Season*, d'une durée de plus de huit minutes. Obéissant à la même stratégie initiée pour le premier, on envoie le slow langoureux *Games* en radio et dans les discothèques afin de renouveler le succès de *Sister Jane*. Mais le *single*, proposé pour l'été, n'est pas la « locomotive » espérée pour porter l'album, malgré une critique positive qui note l'affirmation identitaire du groupe, son inventivité, son audace.

Double bide commercial. À cette période, le manager Dominic Lamblin quitte WEA pour fonder son propre label, Underdog. Faut-il établir un lien causal entre les deux événements ?

Des dissensions naissent au sein du groupe. Les musiciens se dispersent. Entre mai et septembre de la même année 1976, le temps d'un album, Jean-Alain Gardet entre en studio pour prêter main-forte à une autre formation de pop symphonique, Alpha Ralpa, formée par Claude Alvarez-Pereyre, musicien et journaliste à *Rock & Folk*, et Michel Mareska, frère du directeur artistique Jean Mareska, qui produit le disque chez WEA. Khanh Mai et Tai Sinh se joignent à eux pour les chœurs, de même que Jean-Jacques Goldman dont la voix aiguë fait merveille.

— À l'époque, quand je pouvais faire travailler et faire gagner un peu d'argent à des gens dont j'estimais le talent, je ne m'en privais pas, commente Jean Mareska qui, par ailleurs, se souvient d'une anecdote amusante pendant la réalisation du disque : Un jour, je tombe sur Jean-Michel Jarre en descendant du bureau sur les Champs-Élysées. On se connaissait bien, et après avoir échangé quelques mots de politesse, on s'enquiert de nos projets respectifs. Je lui dis être en train d'enregistrer un album de rock pas chiant. Il me répond que lui aussi. En fait, il enregistrait *Oxygène*¹⁷⁶.

Comme Alpha Ralpa n'a pas remporté le triomphe planétaire d'*Oxygène*, tant s'en faut, l'aventure n'aura pas de suite...

Toujours en 1976, Jean-Jacques Goldman se lance dans une carrière solo en français, menée en alternance avec l'accord de son producteur.

— Un contrat de trois ans a été signé. Comme j'étais au cœur des négociations, je me suis engagé à ce qu'il y ait un espace de quelques mois entre la sortie d'un disque du groupe et celle d'un disque solo de Jean-Jacques¹⁷⁷, explique Jean Mareska.

Qu'est-ce qui pousse soudain Goldman à vouloir chanter dans sa langue natale, lui qui se gargarisait jusqu'alors de pop anglo-saxonne ? Le premier déclic, on l'a vu, remonte à ses années étudiantes à Lille avec sa découverte de Léo Ferré. Puis, le mitan des années 1970 apporte son lot de talents précurseurs, auxquels il s'identifie plus facilement.

— Jean-Jacques me parlait beaucoup de son admiration pour Michel Berger, qu'il considérait comme l'un des artistes les plus brillants de sa génération, rapporte Jean Mareska. Comme Michel était encore directeur artistique chez WEA à cette époque-là, pour lui-même et pour d'autres artistes comme Véronique Sanson, puis France Gall, je

les ai présentés un jour l'un à l'autre. Je me souviens que Jean-Jacques était très ému¹⁷⁸.

En imposant un style inspiré de la pop anglo-saxonne tout en étant nourri de sa culture de pianiste classique, Michel Berger a prouvé qu'il était possible de faire sonner la langue de Molière avec le même bonheur que celle de Shakespeare. Artiste complet, à la fois auteur et compositeur, chanteur et producteur, il a ouvert la voie à une nouvelle vague d'artistes, dont Jean-Jacques Goldman qui avait sans doute besoin d'un incitateur pour le débarrasser de tout complexe à l'égard du chant français.

— On ne se rendra jamais assez compte de ce que [Michel Berger] a changé dans la musique, dit-il. À mon avis, il a révolutionné la musique française. Il a montré une voie entre la tradition des textes et la musique actuelle. *Seras-tu là* est peut-être la chanson que j'aurais aimé écrire¹⁷⁹.

Un premier *single* arrive dans les bacs, dominé par un titre qui puise son inspiration musicale dans le blues et son thème dans l'actualité sociale – conséquence de la première crise pétrolière, la France enregistre, pour la première fois de son histoire, un million de chômeurs parmi la population active en 1976. *C'est pas grave papa* traite du licenciement économique d'un père de famille et du soutien affectif qu'il trouve auprès des siens. (Deux ans plus tard, dans l'album *Après minuit*, Eddy Mitchell partira du même contexte pour écrire *Il ne rentre pas ce soir*, beaucoup plus sombre.) En écoutant ce titre *a posteriori*, on retrouve bien l'esprit d'unité et de solidarité familiales, si cher à Goldman, ajouté à l'idée que le bonheur et la réussite d'un individu ne dépendent pas essentiellement de sa situation professionnelle. Entre les lignes, on identifie l'élan optimiste et volontaire qui s'oppose au désespoir, ce choix qui sera toujours le sien du message positif et constructif, contre l'adversité.

*Car c'est pas grave papa.
Te mets pas dans cet état.
Lève les yeux et regarde-moi :
J'ai peut-être jamais été si proche de toi...*

La chanson de complément, *Tu m'as dit*, qui parle d'amour sur un rythme léger et rapide, est moins intéressante. Goldman se heurte à une production et à des arrangements contractuels :

— Je confiais mes maquettes à des arrangeurs et je ne venais au

studio que quand la musique était pratiquement enregistrée. C'était à la limite de la variété, tout à fait dans le genre « truc qui devrait marcher » et, précisément parce que c'était fait pour cela, ça ne marchait pas¹⁸⁰.

Deux autres *singles* paraîtront, au rythme d'un par an, jusqu'en 1978, voués à un pressage limité à mille exemplaires. Ballade sentimentale, histoire de rencontre hasardeuse, agrémentée de beaux solos de guitare, *Jour étrange* n'aurait pas démerité sur l'un des albums ultérieurs du chanteur. Reléguée en face B du second 45 tours, elle passe inaperçue à sa sortie. Comme la fièvre disco contamine la planète, trouvant son apogée à la faveur du film *Saturday Night Fever* et de sa bande originale composée par les Bee Gees, Jean-Jacques Goldman cherche plutôt à imposer un titre dans cette couleur musicale, d'abord écrit en anglais (*Just a Dream*¹⁸¹) et refusé par Taï Phong : *Les Nuits de solitude*, orchestration chargée autour du thème intimiste d'un amour qui s'essouffle.

*Et ces nuits, ces nuits de solitude,
Les yeux ouverts, le plafond blanc, le bruit du temps
Qui passe et se bouscule,
Des images que l'on chasse mais
qui reviennent tout le temps...*

Avec le titre *Back to the City Again*, couplé à *Laetitia*, autre ballade sentimentale, on puise à nouveau dans l'air du temps, avec une ironie un rien satirique : le personnage de la chanson est un Parisien qui cède à la tendance du retour à la terre et se révèle « irrécupérable », irrémédiablement destiné à l'odeur du bitume, les lumières des néons, les guitares saturées, le métro et la malbouffe.

*J'ai fait comme tout le monde et j'ai quitté Paris
Là-bas, on m'a présenté les moutons un par un
Entre nous, tu sais, ça n'accrochait pas très bien
J'ai tenu deux mois au régime végétarien...*

La première tentative de carrière solo s'arrête là.

— Lorsqu'on écoute ces six chansons en français que l'on a faites ensemble, il y a déjà (et ce n'est absolument pas péjoratif dans ma bouche) tout ce qui a fait le fonds de commerce de Jean-Jacques par la suite, fait remarquer Jean Mareska. Ce sont des chansons « à la

Goldman ». On y retrouve les préoccupations sociales, il y a de l'humour, de l'amour. Tout est déjà là. Mais ça n'a pas marché. Parce que ce n'était pas le moment. Je ne dis pas qu'il était un précurseur, ni moi non plus, mais c'était juste quelques années trop tôt. Bien sûr, comme il n'y avait pas de retombées, la maison de disques a laissé tomber. Il n'y a eu aucune promo, ni radio, ni télé. Moi je défendais la cause, je savais que le garçon avait du talent, j'étais bien au-delà d'imaginer ce qu'il deviendrait, mais j'étais persuadé qu'il réussirait un jour¹⁸².

En 1978, à l'affût d'un coup commercial, Jean-Jacques Goldman propose à son directeur artistique un projet de disque à destination des discothèques, sous le nom d'un groupe virtuel baptisé « Sweet Memories ». Son idée est de s'inspirer du modèle de *Rockollection*, le tube qui a révélé Laurent Voulzy l'été précédent, en rassemblant une douzaine d'extraits de slows mythiques, articulés autour du Canon de Pachelbel, en un même morceau de dix minutes. Jean-Jacques ne fait que poser sa voix, en alternance avec une jeune femme anglaise. Pour assurer les arrangements et le mix harmonique, on fait appel à Michel Bernholc, partenaire privilégié de Michel Berger et France Gall. Le titre s'impose naturellement : *Slow Me Again*.

— Ça a plutôt bien fonctionné dans les clubs car un slow de dix minutes, ça assurait une pause au DJ pour aller draguer ou boire un coup¹⁸³ ! plaisante Jean Mareska.

Faire cavalier seul, même s'il poursuit conjointement l'aventure collective avec Taï Phong, contribue à marquer une distance entre Goldman et ses partenaires. D'autant qu'il se désengage de la tournée prévue par le groupe, dont les premiers concerts sont annoncés les 15 et 16 avril 1977 à la Maison des Arts de Créteil, puis le 5 mai suivant au Stadium, nouveau complexe omnisports et culturel dans le 13^e arrondissement de Paris (à l'emplacement de l'actuel Gymnase).

— C'était une musique qui m'intéressait énormément en studio, mais je pensais que cela ne m'apporterait rien de la jouer sur scène, et qu'à l'époque où ils se décidaient à le faire, il n'était plus le temps¹⁸⁴, explique-t-il.

Et Jean Mareska d'ajouter :

— Il y a aussi qu'il ne s'entendait plus suffisamment avec ses partenaires et ne se voyait pas passer des semaines et des mois sur les routes avec eux¹⁸⁵.

D'autres raisons personnelles motivent en outre son choix, en particulier la bonne tenue du budget familial depuis la naissance de sa

première fille, Caroline, survenue en décembre 1975, soit cinq mois après son mariage avec Catherine, laquelle vient tout juste d'obtenir son diplôme en psychologie de l'enfant. (Deux autres enfants naîtront de leur union : Michaël, en juillet 1979, et Nina, en 1985.) Le succès de Taï Phong n'est pas assez probant pour lui garantir une sécurité financière et lui permettre de renoncer à son activité de commerçant.

— J'ai donc continué à concilier mon emploi et la chanson en m'amusant de me voir le samedi soir à la télévision alors que je venais de passer une journée de travail¹⁸⁶.

Goldman reste toutefois présent à l'écriture et en studio. Il encourage le groupe à évoluer vers un style plus commercial. Après l'échec de l'album *Windows*, il compose le titre disco *Follow Me*, qui sort en *single* et en maxi 45 tours à destination des discothèques, couplé au slow habituel, *Dance*, écrit par Taï Sinh. Mais le succès n'est toujours pas au rendez-vous.

À quelques jours des concerts de Créteil, un nouveau coup dur frappe le groupe avec la désertion de Jean-Alain Gardet, parti rejoindre sa fiancée à Limoges. On passe une annonce dans *Melody Maker*. Après une alternance de six musiciens qui se relayent sur scène le temps de la tournée, Pascal Wuthrich fait son entrée aux claviers en 1979. Puis, en quête d'un chanteur de même amplitude vocale que Jean-Jacques Goldman, doublé d'un brillant guitariste, les Taï Phong recrutent bientôt Michael Jones, qui va nouer des liens d'amitié indestructibles avec son remplaçant.

Natif du pays de Galles, d'un père gallois et d'une mère française dont la rencontre a eu lieu lors du débarquement en Normandie en juin 1944 (le père était soldat engagé dans l'armée alliée), Michael Jones apprend la guitare dès l'âge de douze ans, après s'être essayé à la batterie, puis se perfectionne au sein d'un groupe de rock tout en poursuivant ses études.

— J'ai appris à jouer de la guitare tout seul, dit-il. Par contre, les bases de la musique, je les ai apprises à l'école. Au pays de Galles, c'est très important d'apprendre à chanter. L'instrument national, c'est la voix¹⁸⁷.

Pendant l'été 1971, il passe des vacances dans la famille maternelle, près de Caen. Lors d'une fête de village, il sympathise avec une bande de musiciens de rhythm'n'blues qui lui proposent de venir jouer avec eux. Devenu chanteur et guitariste du groupe Travers & Cie, il sillonne la côte normande pendant six ans. Puis, survient l'aventure Taï Phong :

— Il y avait une petite annonce dans un canard rock : « Groupe cherche guitariste chantant anglais. » Mon profil. J'habitais Caen et le groupe en question, Sceaux ! Je suis allé passer une audition parmi plein d'autres types. J'ai été choisi. Ce groupe était Taï Phong ! Avec le succès de *Sister Jane*, ils avaient décidé de partir en tournée. Mais le chanteur ne se sentait pas prêt. Il lui fallait donc un remplaçant pour la tournée. Le chanteur, c'est Jean-Jacques. Son remplaçant, c'était moi... Et dès notre première rencontre, il s'est passé quelque chose entre nous¹⁸⁸ !

— Entre Jean-Jacques et Michael, le courant passe immédiatement, confirme Jean Mareska. Je me souviens d'une séance en studio pour Taï Phong. Nous étions tous les trois dans la cabine, Michael, Jean-Jacques et moi, avec de l'autre côté l'ingénieur du son. Michael faisait une voix. Et Jean-Jacques s'est penché vers moi et m'a soufflé à l'oreille : « Qu'est-ce qu'il chante bien ce mec ! Qu'est-ce que j'aimerais faire un truc avec lui un de ces jours ! » Prémonitoire. Il faut dire qu'à l'origine, Michael est un musicien rock, qui a fait ses armes dans les bals. Jean-Jacques et lui se sont trouvés immédiatement des racines musicales communes¹⁸⁹.

Démarrée sur les chapeaux de roue pendant deux soirs à Créteil, soutenue par une critique rock enthousiaste, la tournée va cependant avorter peu après les premiers concerts. L'été venu, une série de dates prévues sur le littoral breton est annulée à la suite de la catastrophe de l'*Amoco Cadiz*, pétrolier supertanker libérien échoué en mars sur les roches de Portsall dans le Finistère Nord, provoquant une marée noire sans précédent et une activité touristique entravée. De guerre lasse, le groupe renonce à la scène et retrouve les studios. Et c'est au tour de Taï Sinh de quitter l'aventure. On raconte qu'il aurait mal supporté le fait que Jean-Jacques ait tenté de se lancer en solo. Selon d'autres sources, les frères Hô Thông seraient à l'origine des tensions surgies au sein du groupe. Jean Mareska évoque ainsi une « mainmise familiale » exercée par les deux membres fondateurs :

— Taï Phong, c'était avant tout le bébé des frères Hô Thông. Ils devaient tout, géraient tout, avec une méticulosité tout asiatique. Pendant l'enregistrement du deuxième album, je me rappelle un moment précis de tension. Il avait fallu faire un break. Les deux frères étaient restés en studio et je m'étais retrouvé dans un bistrot à boire un verre avec Jean-Jacques, Jean-Alain et Stephan. C'est là que j'ai appris que les Hô Thông avaient acheté du matériel en vue de la tournée pour le compte d'une SARL dont ils étaient les gérants avec

deux membres de leur famille, le père et la sœur, ce qui les rendait majoritaires dans les statuts par rapport aux autres membres du groupe¹⁹⁰.

S'ouvre une période d'incertitude qui s'étend sur plus de deux ans. Partagés entre le sentiment de ne plus coller à l'air du temps et la volonté désespérée de réitérer le succès de *Sister Jane*, Jean-Jacques Goldman et Khanh Maï naviguent entre la pop soft et le disco, d'inspiration Bee Gees, et se partagent l'écriture des quatre morceaux publiés en *singles* entre 1978 et 1979 – *Back Again/Cherry* et *Fed Up/Shanghai Casino*. Des séances dans les mythiques studios résidentiels du château d'Hérouville (Val-d'Oise), qui ont accueilli les plus grands artistes internationaux de la pop depuis le début de la décennie (Elton John, David Bowie, Pink Floyd, Canned Heat...), donnent naissance à un disque particulier offert aux lecteurs de la revue *Sono*, pour laquelle Khanh Maï officie en tant que critique musical : l'idée est de montrer les différentes étapes d'enregistrement d'une chanson spécialement composée pour l'occasion, *Rise Above the Wind*.

Enfin, un troisième et dernier opus, le bien nommé *Last Flight*, voit le jour.

— C'est moi qui avais trouvé ce titre prémonitoire, sourit Jean Mareska. C'est un album patchwork en fait, il n'y a aucune cohésion musicale, chacun est venu apporter sa chanson, Stephan allait enfin pouvoir chanter, ce qu'il avait toujours rêvé de faire, Michael qui tournait avec eux a aussi apporté un titre ou deux, et chacun se pointait aux séances juste pour enregistrer son morceau¹⁹¹.

Enregistré entre février et juin 1979 au studio Gang, boulevard de l'Hôpital (Paris 5^e), *Last Flight* arrive dans les bacs au mois d'août, dans l'indifférence générale. Jean-Jacques Goldman y a signé deux titres, *End of an End* et *Sad Passion*.

Les problèmes internes semblent obstruer l'avenir du groupe.

— C'était la fin, confirme son directeur artistique. Pour plusieurs raisons. D'abord, il y a eu l'échec de ce troisième album. À cela s'ajoutait la distance de Jean-Jacques avec les autres membres du groupe à cause des tournées où il ne participait pas et surtout ses velléités d'amorcer une carrière solo en français, ce qui a dû énerver les frères Hô Thông, même si les trois 45 tours publiés n'ont pas marché. Tout ça réuni a fait qu'il n'y a pas eu comme prévu de quatrième album¹⁹².

Pour Jean-Jacques Goldman, comme les rapports avec ses partenaires se sont toujours limités au cadre professionnel (si l'on

excepte son amitié avec Michael Jones) et que sous cet angle il lui semble avoir atteint la limite de ses possibilités, la séparation n'a rien de douloureux.

— Le groupe s'est arrêté parce que les groupes, ça meurt¹⁹³, lâche-t-il.

Puis, d'une façon moins lapidaire :

— J'avais envie d'une musique plus ouverte à l'émotion qu'aux prouesses techniques et quand j'ai proposé des morceaux qui ont provoqué des oppositions, incompatibles avec ce que certains membres du groupe faisaient du répertoire de Taï Phong, il m'a semblé que la démocratie n'était plus la règle au sein du groupe, la seule solution était de nous séparer¹⁹⁴.

Jean-Jacques Goldman signe un dernier 45 tours, avec deux titres disco en anglais : *High Fly* et *Tell Me Why*, sous le label de René Baret, qui distribue alors quelques groupes obscurs, d'origine française, orientés vers le disco. Mais pour l'heure, son intention est de retrouver l'anonymat et de confier ses chansons à un éditeur. Il écrit et compose beaucoup dans la solitude du studio qu'il a aménagé dans la cave de sa maison à Montrouge. Il n'envisage pas forcément de chanter lui-même, son expérience peu lucrative chez WEA ne l'y a pas encouragé.

— Je me voyais travailler dans le magasin de sport, faire de la musique à côté, et puis ce que j'espérais, ce dont je parlais, c'est peut-être de réussir à placer quelques chansons, pour les autres¹⁹⁵.

Jean-Michel Locret, assistant à la production chez Barclay, aborde un jour de 1978 Jean-Jacques Goldman dans la boutique *Sport 2000* de Montrouge, où il vient acheter des ballerines à sa fille. Les deux hommes sont voisins, ils parlent chanson. Locret ambitionne de produire une jeune Soissonnaise de dix-sept ans nommée Anne-Marie Batailler, rodée dans les radios-crochets du cirque Zavatta, et lui cherche un petit répertoire pour la faire concourir à un festival de chanson française, puis à un télé-crochet *Les découvertes de TF1*, ancêtre de *The Voice*, présenté par Denise Fabre le samedi après-midi.

— Anne-Marie Batailler était venue dans les studios de Barclay, avenue Hoche, accompagnée de son père, pour un essai de voix, raconte Jean-Michel Locret. Nous étions quelques-uns dans la cabine, le graveur, deux copains assistants et moi, et l'on a accroché immédiatement à la voix de cette fille. On avait l'habitude d'entendre de jeunes débutants et l'on devinait à peu près ce qui était susceptible

de marcher. Là, on a été agréablement surpris et c'est ce qui m'a engagé à vouloir m'occuper d'elle et dans un premier temps lui trouver des chansons. Il lui fallait un répertoire populaire, des petites chansons d'amour qui pouvaient lui correspondre. Et j'ai demandé à Jean-Jacques des chansons dans cet esprit-là. J'appréciais son talent d'auteur et de compositeur, je le connaissais depuis la première moitié des années 1970, un peu avant l'époque Taï Phong, et nous avions l'occasion de nous croiser souvent car le magasin de ses parents à Montrouge se trouvait en bas de chez moi, avenue de la République. Je me souviens qu'il cherchait une maison de disques à l'époque, mais il n'ambitionnait pas de réussir à n'importe quel prix. Son souhait était de garder une certaine autonomie car il était très créatif et bouillonnait d'idées, il ne voulait surtout pas être pieds et poings liés à un grand ponton du métier. Il se méfiait beaucoup du monde du show-biz et avait conscience que si l'on s'y laissait dominer, on pouvait y perdre son âme. Son ambition était donc de pouvoir créer librement. Très vite, il a repéré avec qui il était possible de travailler ou pas. Je le respecte beaucoup de ce point de vue. Car il a, ô combien, réussi son pari ¹⁹⁶.

Pour revenir à Anne-Marie Batailler, Jean-Jacques Goldman lui soumet bientôt la maquette et le play-back de trois titres, dont *Gros câlin blues*, qu'il qualifie lui-même de « bêtasse », mais qui permet à la débutante de franchir avec succès la première étape du concours. Comme elle est programmée plusieurs semaines de suite, il lui faut d'autres chansons. Goldman lui en propose une bonne dizaine, dont la plupart demeureront inédites, puis d'autres qu'il recyclera plus tard ¹⁹⁷. L'une d'elles, *Fais-moi des sourires*, dont la mélodie rappelle *Back to the City Again* et le futur *Des bouts de moi*, est retenue pour être chantée lors du concours et gravée sur un *single* en complément de *Gros câlin blues*.

— J'avais signé un contrat chez Barclay avec cette fille, rapporte Jean-Michel Locret, mais comme je n'avais pas trop le temps d'assurer la production, c'est Hubert Ayache, que l'on connaît surtout comme animateur d'Europe 1, qui s'en est chargé. Mais malheureusement pour elle, il avait également Esther Galil à promouvoir et il a préféré privilégier cette dernière qui avait remporté un gros succès en France au début des années 1970 (*Le Jour se lève*) et continuait à vendre beaucoup en Israël. Anne-Marie a payé cher cette négligence, son disque n'a fait l'objet d'aucune promotion et elle a disparu aussi rapidement qu'elle est arrivée ¹⁹⁸.

L'une des prestations télévisées de la chanteuse néophyte est cependant remarquée par un jeune homme nommé Marc Lumbroso. Employé des éditions musicales Vogue, dirigées par Léon Cabat, il souhaite franchir le pas et se lancer à son compte.

— Mon travail consistait à aller dans les maisons de disques pour placer les chansons composées et écrites par les artistes signés dans cette maison d'édition, explique-t-il. J'ai pu, au contact de tous ces gens, me forger ma propre opinion sur toutes les questions qui taraudent tout producteur de musique : comment se réalise un bon disque ? Quel savoir-faire est-ce que cela requiert ? Qu'est-ce qui constitue l'essentiel ? Est-ce le son, la musique, la voix du chanteur, le texte¹⁹⁹ ?

Alors qu'il tombe par hasard sur l'émission de TF1, la mélodie du refrain chanté par la jeune concurrente lui reste dans la tête : « Mais fais-moi des sourires/Dis-moi que je suis belle/Fais-moi souvent rire/Parle-moi tout bas à l'oreille²⁰⁰. » Il contacte la Sacem pour obtenir les coordonnées de son auteur-compositeur.

— Rien n'est sorcier dans ce métier, dit-il. Le plus compliqué est d'avoir la bonne intuition au bon moment, et de travailler sérieusement. Pour le reste, il suffit de bien s'entourer. Ce sont les chansons qui m'intéressent le plus, et ceux qui les écrivent²⁰¹

Un accord professionnel et amical est passé avec Jean-Jacques Goldman.

— Ça l'intéressait beaucoup d'écrire pour les autres et je m'étais engagé à démarcher les maisons de disques pour placer ses chansons, raconte Marc Lumbroso. Je venais de quitter les éditions Vogue, viré par mon employeur Léon Cabat qui d'une part trouvait que les chansons de Jean-Jacques n'avaient aucun intérêt, et d'autre part avait l'intention de déposer le bilan. Je me suis donc retrouvé un peu à la rue, sans un rond. Et j'ai commandé des chansons à Jean-Jacques pour les artistes très en vue de l'époque dans l'espoir d'en placer une ou deux. Mais personne n'en voulait. On avait pourtant proposé *Je te promets* à Gérard Lenorman ou *L'Envie* à Michel Sardou, qui plus tard feront le succès que l'on sait. *S'il suffisait qu'on s'aime* aussi avait été écrite à l'époque²⁰².

Le temps sera long avant de convaincre d'abord les interprètes, ensuite les patrons de maisons de disques.

— J'ai réalisé que les interprètes sont plus intéressés par celui qui apporte la chanson, la signe, que par la chanson elle-même, et nous nous sommes heurtés aux refus²⁰³, résume Jean-Jacques Goldman.

De façon plus explicite, il confiera plus tard à Jean-Louis Foulquier avoir proposé des titres à des chanteurs installés qui n'ont pas pris la peine d'écouter parce qu'il n'était pas connu :

— Ça ne les intéressait pas parce que, en général, les grands interprètes français – avec des énormes guillemets – lisent plutôt la signature en bas que le texte lui-même, donc je suppose qu'ils sont en train de louper le prochain qui est en train de ramer, qui leur propose des textes et à qui ils disent : « Non, on préférerait du Goldman » ! À la limite, je peux leur bâcler n'importe quoi maintenant, ils vont trouver ça formidable²⁰⁴.

Il n'est pas certain, toutefois, que les interprètes aient eu connaissance de ces chansons, comme le souligne Marc Lumbroso :

— Ce sont les directeurs artistiques qui ont bloqué. Ces gens-là, en effet, trouvent les chansons toujours plus intéressantes quand ce sont des gens connus qui les ont faites ! Et quand elles viennent d'inconnus, elles vont rarement jusqu'aux oreilles de l'interprète²⁰⁵.

Johnny Hallyday, pour qui Jean-Jacques Goldman avait écrit *Plus fort*, s'en expliquera des années plus tard, au moment de la fructueuse collaboration entre les deux artistes :

— Goldman avait adressé la chanson à ma maison d'édition. Et l'extraordinaire, c'est que je n'en ai jamais vu la première note ! Jean-Jacques a fini par l'enregistrer et c'est devenu un très gros succès. Tant mieux. Toutefois, il avait conservé une certaine déception que je n'ai même pas eu l'élégance de lui répondre²⁰⁶.

Jean-Jacques Goldman va jusqu'à affirmer que si ses chansons avaient trouvé preneur au moment où il brigait une carrière d'auteur-compositeur, il n'aurait sans doute pas été la grande vedette qu'il est devenu :

— Si j'avais trouvé un interprète, de la même façon que Laurent Boutonnat a trouvé Mylène Farmer, Michel Berger France Gall, si j'avais trouvé ça, j'aurais jamais chanté²⁰⁷.

Deux titres seulement vont trouver acquéreur en l'espace de deux, trois ans et figurer en face B de 45 tours. Il y a d'abord *Mauvaise tête*, chanté par Janic Prévost, dont l'heure de gloire se résume à la chanson vedette du disque, *J'veux d'la tendresse*, écrite par Jean-Paul Dréau et bientôt reprise par... Elton John ! Puis, sur une musique déposée aux éditions Gaumont, Elli Medeiros écrit *Nous on y va* pour Jocko, qui n'est autre que le regretté Philippe Krootchey, grande figure des nuits parisiennes dans les années 1970 et 1980. Contrairement à ce que certaines sources indiquent par erreur, la

complice de Jacno ne chante pas sur ce disque :

— Quelqu'un a dû faire le lien paresseux entre l'auteure et l'interprète, commente-t-elle. Je pense que c'est moi qui ai proposé Philippe comme interprète, d'où le remerciement au verso de la pochette – on ne se remercie pas soi-même, ça aurait dû faire réfléchir²⁰⁸ !

— En effet, se souvient Marc Lumbroso, Elli m'avait recommandé Philippe Krootchey, surtout parce qu'il dansait très bien et que pour les télévisions c'était super, mais je ne sais plus si c'était vraiment lui qui chantait²⁰⁹.

Un jour, découragé par le peu de résultats obtenus, Marc Lumbroso suggère à Jean-Jacques Goldman d'interpréter lui-même ses chansons :

— J'adorais ce qu'il faisait. Tout me plaisait. Sa musique, sa voix. Il était le compositeur le plus doué que j'avais jamais rencontré et le seul chanteur que j'aie écouté chez moi. Les maquettes, je les faisais écouter à tout le monde, ma famille, mes amis. J'ai été fan tout de suite. Et je le suis encore aujourd'hui. C'est pour ça que je n'ai jamais baissé les bras, parce que je ne pouvais pas imaginer qu'un jour ça ne marcherait pas²¹⁰.

Goldman est d'accord. Mais il a d'autres chansons en réserve pour lui. Et, au préalable, il souhaite rompre le contrat qui le lie à WEA.

— Je voulais changer de boîte parce que le principal défaut de WEA, c'est que tu y fais tous les disques que tu désires, explique-t-il. Une fois que tu as un contrat, ils acceptent tout ce que tu leur présentes, que ce soit bon ou mauvais ; et puis le disque sort et tu n'en entends plus jamais parler. Ça n'est pas ça, rendre service à un artiste. [...] Chez WEA, tu peux passer ta vie à faire des disques qui ne marchent pas avec des budgets qui n'évoluent pas. [...] Faire des disques pour faire des disques, cela ne m'intéresse pas et c'est une énorme perte de temps²¹¹.

Dans les souvenirs de Jean Mareska, la rupture de contrat s'est réglée de manière amiable, sans avoir recours à de longues négociations :

— Jean-Jacques a rédigé une courte lettre dont j'ai retrouvé une photocopie il y a quelque temps. Il y disait en substance, avec son sens de la formule et du second degré : « Au vu des beaux résultats obtenus sur mes trois 45 tours, je vous demande de me rendre mon contrat²¹². »

Marc Lumbroso, lui, se rappelle un stratagème qu'ils avaient échafaudé afin d'obtenir gain de cause :

— Jean-Jacques m'avait donné des chansons pas terribles afin que je les soumette à Warner pour les déguster. À ce moment-là, Jean-Pierre Bourtayre venait d'être embauché par la boîte comme directeur de production et c'est lui qui, très compréhensif, a rendu son contrat à Jean-Jacques²¹³.

La démarche ne lui a pas beaucoup coûté, si l'on en croit Jean Mareska :

— Goldman n'intéressait pas Bourtayre qui était fait pour produire des tubes mais ne pensait pas en termes de carrière²¹⁴.

Quoi qu'il en soit, une fois le contrat rendu et la liberté recouvrée, le parcours du combattant allait pouvoir commencer. Mais dans la vie, il suffit parfois d'un signe...

V

Ces mots, ces aïrs-là naissent dans ma tête, au bout de mes doigts...

*... Un peu pour toutes ces raisons-là
Je chante pour ça*²¹⁵.

— La vie m'apparaît comme une succession de portes qui s'ouvrent, de signes que l'on nous fait. Nous sommes en mesure de les comprendre ou non. C'est une question de disponibilité²¹⁶.

Ainsi parle Jean-Jacques Goldman qui, à l'orée des années 1980, attend sa chance. Il a confié une bande démo d'une dizaine de titres enregistrés *at home* sur son *Teac* quatre pistes avec un Fender et une guitare électrique à Marc Lumbroso, lequel démarché les maisons de disques parisiennes, assisté de Jean Mareska qui se propose d'intervenir auprès de personnes influentes de sa connaissance.

— On s'est retrouvé un jour à quatre dans un studio près du boulevard Exelmans, qui s'appelait *Le Chien Jaune*, et lors de cette réunion on est tombé d'accord pour faire, Marc Lumbroso et moi, le tour de Paris avec la maquette de l'album²¹⁷, témoigne Jean Mareska.

— Jean-Jacques était très attaché à son ancien directeur artistique qui venait à son tour de quitter Warner et, comme il ne souhaitait pas nous départager, il a été convenu que l'on démarcherait tous les deux et que celui qui décrocherait un contrat avec une maison de disques serait celui avec qui Jean-Jacques travaillerait. Et c'est moi qui lui ai trouvé le contrat avec Epic²¹⁸, ajoute Marc Lumbroso.

Mais l'affaire n'a pas été simple ! Les deux démarcheurs se font jeter de partout ! Seul Claude Carrère paraît intéressé, mais le producteur de Sheila qui ne connaît que la musique du tiroir-caisse propose un *single*, et puis « on verra ». Goldman rechigne : un album ou rien ! D'autres trouvent des prétextes pour refuser : on lui reproche entre autres une voix trop haut perchée, criarde, crispante, ce qu'il reconnaîtra volontiers par la suite et s'appliquera à corriger.

— Quand j'ai enregistré mon premier album, je sortais de quinze

ans de chant en anglais, expliquera-t-il. L'anglais se chante plus haut que le français – ça doit venir des sonorités. Prenez Céline Dion, qui utilise les deux langues : il y a à peu près un ton et demi de différence entre ses chansons en anglais et celles en français. Au fil de mes albums, j'ai essayé de corriger ça. Il me semble que c'est beaucoup moins hurlé, maintenant... Aujourd'hui, il m'arrive même de baisser de trois tons certaines chansons, sur scène²¹⁹.

Quand la voix ne déplaît pas, on procède à des comparaisons.

— Chez Barclay où j'avais réussi à faire venir Jean-Jacques, rapporte Marc Lumbroso, le directeur de production réécoute la maquette devant nous puis fait : « Ouais, c'est pas mal, mais dans le genre qui chante en français avec une voix aiguë, on a déjà Daniel Balavoine. » Et Jean-Jacques, avec un flegme extraordinaire, réplique : « Ah, mais s'il faut, je peux chanter en allemand ! (*rires.*)²²⁰. »

Ailleurs, on l'assimile à Jean-Patrick Capdevielle qui est alors en pleine vogue avec sa chanson *Quand t'es dans le désert*. Personne ne veut de Goldman. Jusqu'au jour où un changement au sein de l'équipe de CBS va s'avérer salutaire. Et c'est Jean-Jacques Gozlan, un directeur commercial, qui, emballé à l'écoute de la maquette, va intervenir auprès de son patron, Alain Lévy, et entreprendre de le convaincre de signer Goldman. Lévy, qui n'est pas intéressé, confie le sort du postulant à Philippe Duwat, patron du label Epic, sous-groupe de CBS. Entre-temps, le sujet fait débat et suscite de longs conciliabules, chacun y allant de son commentaire négatif, ainsi qu'en témoignera Jean-Jacques Gozlan :

— On a eu droit aux phrases classiques au sein de la maison : « Ça ressemble à untel. » [...] On a aussi dit qu'il faudrait peut-être qu'il change de nom, parce que ce n'était pas très bien pour un chanteur. Ça a été un peu difficile, mais ça s'est fait, et j'en suis très content²²¹.

Les faux-fuyants n'échappent pas à un œil exercé et, quoi qu'il s'en amuse (« Ils auraient peut-être préféré que je m'appelle Frankie Jordan ou un truc qui sonne, quoi. C'est vrai que Jean-Jacques Goldman, ça ne fait pas trop chanteur²²² ! »), le fils de Ruth et Alter se doute bien que la consonance juive de son patronyme et l'association avec le parcours trouble de son frère aîné constituent les vraies raisons pour lesquelles on l'asticote à propos de son identité. Et, comme on le sait, c'est précisément par fidélité familiale qu'il passe outre les recommandations insistantes, s'opposant à la pseudonymie. Qu'on se le dise : Jean-Jacques Goldman n'a pas l'intention d'avancer masqué ! Gozlan apprécie la personnalité du chanteur, tout en rondeurs

d'apparence, mais déterminée, libre et responsable :

— Il était comme il est, très calme, pondéré, souriant. C'est quelqu'un qui pose beaucoup de questions, qui écoute beaucoup, mais toutes les décisions finales, c'est lui qui les prend ²²³.

Finalement, Goldman signe un contrat pour cinq albums avec le label Epic, bien conscient des effets pervers de ce type d'engagement :

— Je ne pouvais ni les quitter ni les obliger à me produire si le premier ne marchait pas ²²⁴.

Un autre impératif s'impose : se séparer du fidèle Jean Mareska.

— Jean-Jacques m'a appelé chez moi un jour et me dit avec son humour habituel : « J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle. » Je lui demande de commencer par la bonne et il m'annonce qu'il va signer avec Epic. Je le félicite et m'enquiers de la mauvaise nouvelle. « Elle est pour toi, me dit-il, parce qu'ils ont décidé de me donner un directeur artistique anglais. Donc tu ne feras pas partie de l'aventure ²²⁵. »

Steve Parker, qui a travaillé précédemment sur l'album de Trust *L'Élite*, réalise donc l'album, lequel sera mixé au Scorpio Sound de Londres pour des questions de commodité (malgré son implication, Marc Lumbroso n'est pas crédité à la réalisation). Il ne faut y voir aucune velléité personnelle, encore moins un effet de snobisme, de la part de l'artiste :

— Je n'ai vraiment aucune mythologie des studios anglais ou américains. Je crois que les machines sont les mêmes partout. [...] Quant aux musiciens, alors là, je suis parfaitement sûr [que les Français] sont aussi bons que les autres, sauf peut-être au niveau de certaines guitares ²²⁶.

En août 1980, c'est dans les studios Pathé, à Boulogne-Billancourt, avec quelques sessions au studio Vénus du château de Longueville, en Seine-et-Marne, que Jean-Jacques Goldman réunit son équipe autour de Patrice Tison, un guitariste pour qui il a le coup de foudre et qui l'accompagnera sur tous ses enregistrements studio jusqu'en 2001 ²²⁷. Son nom figure au générique de nombreux albums de la fine fleur de la chanson française : Johnny Hallyday, Christophe, Alain Bashung, Michel Berger, Francis Cabrel, Bernard Lavilliers, Yves Simon... Goldman apprécie dans une égale mesure l'homme et le musicien.

— J'ai discuté avec lui de l'album, je lui ai fait écouter des choses et je lui ai demandé de former l'équipe ²²⁸.

À ses côtés, deux anciens de Magma : le batteur Clément Bailly et le bassiste Guy Delacroix qui deviendra à son tour indissociable de la

bande à Goldman, s'imposant à partir de 1993 à la direction d'orchestre des concerts des Enfoirés. Max Middleton, issu du Jeff Beck Group, officie aux claviers, laissant les synthétiseurs à la charge de Georges Rodi, expert en pop électronique. Le choriste Bernard Illouz double la voix du chanteur, lequel intervient également à la guitare électrique et au piano. À Boulogne-Billancourt, Elton John effectue quelques séances pour son album *The Fox* dans le studio attendant. La pudeur empêche Jean-Jacques Goldman d'aller pousser la porte pour saluer son illustre voisin et lui faire part de son admiration, ce qu'il regrettera par la suite.

— Je connaissais ses trois premiers albums par cœur. Je pouvais les jouer mais j'étais incapable de lui parler. J'avais l'impression de déjà le connaître. J'ai eu tort. J'aurais dû lui dire que je connaissais ses chansons parfaitement parce que, quand on me le dit, je suis touché²²⁹.

Onze titres composent ce premier opus que Jean-Jacques Goldman veut baptiser *Démodé*, en raison de ses influences qui ne reflètent pas vraiment, selon lui, la tendance musicale actuelle. Il s'en explique :

— Ma voile est sensible à tous les vents. J'écoute beaucoup, et j'évolue en fonction des tendances. Mais certains mouvements m'ont plus particulièrement marqué : la musique des années 1970, de Deep Purple à John Mayall ou aux Doobie Brothers. [...] En fait, je suis un produit d'arrière-garde, et je n'imagine pas changer beaucoup²³⁰.

Et contre ceux qui se figurent que l'artiste pêche par excès d'humilité, il oppose un propos formel et provocateur :

— Quand je disais *démodé*, c'était plus prétentieux, plus orgueilleux qu'amer. Ça voulait dire : je suis comme ça et je ne vais pas changer pour vous²³¹.

La connotation dévalorisante du terme déplait cependant au service de presse du label Epic et l'album arrive dans les bacs le 4 septembre 1981, sans titre, illustré d'une mosaïque de quatre portraits colorisés, façon Photomaton. Le contenu n'en recèle pas moins les inspirations musicales, entre guitares saturées et envolées mélodiques, ainsi que les doutes, les hantises et les espoirs intimes d'un homme en quête de reconnaissance.

— Le premier disque n'est jamais gratuit, admet Goldman, c'est celui au contraire où l'on a toujours trop à dire, celui que l'on met des années à réaliser et où tout est pesé, choisi²³².

Et c'est probablement dans le fond, mieux que dans la forme, entre les lignes et les mots, que ce disque pose les bases de l'univers de son

auteur.

Il s'ouvre à la fois sur le constat d'échec d'un homme qui a « perdu cent fois la face/... sans rien gagner derrière » et la mise au point d'un chanteur qui tient à son authenticité (*À l'envers*). Plus loin, on tire un trait sur la période d'insuccès et l'on espère « une autre histoire ». Toutes guitares et cordes vocales dehors, la plage qui suit évoque les années d'adolescence et de construction identitaire (« On nous gonflait la tête de désirs vulgaires/... Nous, on parlait histoire, liberté, univers/Et l'on aurait donné notre vie sans un mot ²³³ »). Donner sens à son existence, c'est partir à l'origine, à la source, s'inscrire dans la continuité d'une histoire familiale (« Et pourtant, pourtant dans un coin de ce monde/Un morceau de terre, un ciel et des secondes/Une histoire, un sang, du temps qui défile ²³⁴ ») ; partir en quête d'un lieu de vie et y trouver sa place (« Je prendrai la nationale/Guidé par une évidence/Par une fièvre brutale et je partirai ²³⁵ »), quitte à sortir du rang (« Je me mettrai dans la marge/J'e m'écarterai des lois/Parmi les fous d'être sage/Enfin délivré de moi ²³⁶ »). Il s'agit encore d'un homme en partance dans *Quelque chose de bizarre*, où l'action se passe à une date qui n'est pas anodine, le 17 novembre, jour de naissance d'Alter Goldman. En filigrane, on aborde aussi le problème des différences de classes (« Entre gens d'un certain milieu, d'un certain style/Le contact est permis on se trouve en famille/Ma famille à moi, mon domaine, c'est la rue ²³⁷ »), pour terminer sur une note tendre et sentimentale (« Contre toi, c'est si doux, si chaud ²³⁸ »).

Manifeste d'espoir en un monde meilleur, *Pas l'indifférence* marque les esprits et s'inscrit comme l'une des premières chansons emblématiques de son auteur et interprète tant elle traduit son caractère rassembleur, solidaire, fraternel.

— L'indifférence est une maladie et elle n'arrive jamais par hasard, dit-il. C'est une erreur, une carapace, une mutilation qui a eu lieu très tôt. Emmanuel Levinas a écrit de belles pages sur ce sujet. En vieillissant, en se confrontant sans cesse à l'expérience, à soi-même, on devient plus tolérant, me semble-t-il. Je crois toujours en l'idéal d'une société plus juste. Les sociétés les plus justes sont, de fait, les plus humaines. Inutile d'expliquer pourquoi il y a moins de tortionnaires en Suède qu'au Rwanda. Il me semble qu'en France, le problème majeur est le dysfonctionnement de l'Éducation nationale qui n'arrive pas à bousculer les inégalités de départ. Ces quartiers entiers, où les mêmes vont à l'école sans y croire, c'est cela aussi l'indifférence ²³⁹.

Démodé ? Allons bon ! Il semble que Jean-Jacques Goldman respire

bien mieux l'air du temps qu'il ne le prétend.

Le choix du titre locomotive se porte après concertation sur *Il suffira d'un signe*, qui n'était pas formaté à l'origine pour les ondes. Jean Mareska a le souvenir d'une première version lente, sans le riff de guitare entêtant que Goldman va rajouter ensuite pour lui donner un son rock dynamique.

— Avec Jean-Jacques, on avait misé sur *Le Rapt*, on pensait que c'était la chanson la plus forte de l'album ²⁴⁰, témoigne Marc Lumbroso.

Puis, un directeur artistique nommé Joël Gilbert a eu l'idée de raccourcir *Il suffira d'un signe* qui durait près de six minutes sur l'album, en l'amputant d'un couplet et d'un refrain pour obtenir une version *single*.

Un jeune étudiant en histoire à Paris-Sorbonne, nommé Didier Varrod, qui aspire à une carrière de journaliste, se promène dans les rayons de la Fnac où il se laisse happer par la pochette du premier album de Jean-Jacques Goldman :

— À cette époque, j'achetais beaucoup de disques et mon choix se faisait souvent sur une intuition ou un nom d'artiste dont j'avais vaguement entendu parler. Ce disque-là, je me souviens de l'avoir acheté à l'aveuglette, séduit par le visuel qui avait un côté warholien et le physique du chanteur que je trouvais charismatique et beau. Ensuite, j'ai lu les textes à l'intérieur qui ont achevé de me convaincre. Arrivé chez moi, j'étais surpris en l'écoutant qu'il ne corresponde pas du tout à la tendance musicale du moment, proche de la new wave. Non, l'univers de Goldman détonnait par rapport à l'esprit des années 1980, son style était antinomique avec les codes musicaux de l'époque, la nouvelle façon de composer, d'utiliser les logiciels de programmation, les sons métalliques, chargés en réverb... On avait affaire à un jeune artiste, mais comme il n'avait plus vingt ans, il arrivait avec une belle maturité, un bagage et un background musical anglo-américain. J'ai tout de suite aimé, car moi aussi j'avais grandi dans les années 1970 et partageais cette culture rock et folk. Puis sa voix aiguë me plaisait et ses textes me touchaient. J'ai tout de suite adoré *Il suffira d'un signe* que j'écoutais en boucle, et aussi *Pas l'indifférence* qui est une grande chanson ²⁴¹.

Les radios libres s'emparent de la bande FM. Elles font la part belle à Jean-Jacques Goldman. *Il suffira d'un signe* entre au hit-parade de RTL le 11 octobre 1981, le jour des trente ans de son interprète. Mais la chanson peine à décoller. Le service de presse de sa maison de

disques semble miser sur d'autres « poulains » : Patrick Coutin (*J'aime regarder les filles*), Gisor (*Partir*) et Luc Lafitte (*Cette voix dans tes haut-parleurs*). Qu'à cela ne tienne : Goldman va écumer tous les plateaux de télévision, à Paris et en province. Le jeudi 19 novembre, avant le journal de 20 heures, il apparaît sur TF1 dans *Avis de recherche* de Patrick Sabatier qui le présente comme « un jeune auteur-compositeur à qui l'on donne un petit coup de pouce, mais qui bientôt n'en aura plus besoin ». À la fin de la chanson, Nicoletta, l'invitée de la semaine, lui souhaite bonne chance. Il porte une chemise à carreaux, une fine cravate en cuir rouge, un jean et des baskets. Le look Goldman ?

— Quand mon premier album est sorti, des gens m'ont dit : « C'est bien ce que vous faites, mais qu'est-ce que vous allez avoir comme look ? » Le ciel me tombait sur la tête. Puis, bon, la date est arrivée de la première télé. Comme je ne savais pas quoi faire, je me suis lavé les cheveux, je me suis mis une chemise propre, une cravate parce que je passais à la télé, puis j'ai appris après avec stupéfaction que j'avais un look ²⁴² !

Et c'est dans une tenue sensiblement identique, à laquelle s'ajoute parfois un pull-over, qu'on le retrouve le 6 décembre dans *Les Nouveaux Rendez-vous* d'Ève Ruggieri, en direct de l'hôtel Negresco de Nice où se tient le festival du cinéma italien, puis le 15 dans le magazine *Féminin présent*, et le 31 dans *Les Petits Papiers de Noël*, filmé dans les rues de Chartres. Anne Sinclair, remplaçante de Danièle Gilbert que la gauche au pouvoir a évincée du petit écran, le reçoit le 6 janvier 1982 dans *Les Visiteurs du jour*, émission éphémère consacrée à la fête des Rois et ses origines, puis le 14 février il chante devant le Sporting Club de Monte-Carlo dans *Toute une vie dans un dimanche* de Patrick Sabatier, lors du festival international de télévision.

Entre-temps, Jean-Jacques Goldman a bénéficié du soutien actif de Monique Le Marcis, programmatrice musique de RTL, qui diffuse sa chanson entre trois et cinq fois par jour à l'antenne, incitant les autres radios périphériques à suivre le mouvement, et l'accueille au MIDEM de Cannes pour *La Nouvelle Affiche*, consacrée aux révélations 1981 de la jeune chanson française. Il y rencontre Thierry Suc, qui sera dès 1983 son tourneur, l'organisateur de ses spectacles, et côtoie parmi les artistes de sa promotion Louis Chedid, Hervé Cristiani, Lucid Beausonge et le groupe Chagrin d'Amour. Enfin, la consécration arrive à la faveur de sa première apparition en *prime time* le 6 mars dans *Champs-Élysées*, le show du samedi soir animé par Michel Drucker. Malgré une bande orchestre qui tarde à démarrer et un trac qui lui

noie l'estomac, « l'enfant de la chanson française et du rock » parvient en trois minutes à convaincre le public.

*Un matin
J'aurai tout ce qui brille
Dans mes mains...*

Dans les jours qui suivent, *Il suffira d'un signe* grimpe de la trentième à la septième place des hit-parades, puis s'installe en tête des ventes en mai. C'est un chanteur triomphant qui revient le 4 du mois dans *La Nouvelle Affiche*, au Centre d'action culturelle de Forbach, autour des deux autres artistes majeurs de leur génération : Daniel Balavoine et Michel Berger.

— Avec la démarche que j'avais, une musique et des textes pareils, je m'attendais à plaire à trois pelés et un tondu, s'étonne Goldman. Je me suis retrouvé dans les hit-parades comme ça, à côté de gens plutôt connus, sans trop comprendre pourquoi. J'étais très étonné, même si je revendique complètement les chansons qui m'ont fait connaître ²⁴³.

Le disque s'écoule à plus de quatre cent cinquante mille exemplaires, insufflant un bel élan à l'album qui, malgré l'échec du second *single* proposé au printemps 1982 (*Quelque chose de bizarre*), enregistre soixante mille copies à quelques mois de sa sortie – la notoriété de Goldman aidant, il sera certifié double platine en 1993 pour un total de trois cent mille ventes. Lorsque le présentateur du journal télévisé Hervé Claude lui demande de qualifier son style de musique, Jean-Jacques Goldman répond :

— Le terme de variétés me plaît beaucoup. C'est un terme qui est un petit peu déprécié mais je le revendique complètement. Il faut essayer de ne pas avoir trop d'œillères, de faire de la musique avec la culture que l'on a et toute l'expérience que l'on a accumulée ²⁴⁴.

Plus tard, pour narguer la presse rock, il lance :

— Je fais de la variété comme les Beatles ²⁴⁵ !

Au début des années 1990, un jury du *Nouvel Observateur* placera *Il suffira d'un signe* à la soixantième place des meilleurs 45 tours français. « Ce n'est pas forcément son meilleur texte et ce n'est pas forcément sa mélodie la plus achevée, nuancera le journaliste et écrivain Philippe Labro. Mais c'est une des premières chansons qui l'ont fait sortir ; elle possède la rythmique répétitive indispensable, la faculté de faire battre les pieds, les mains et le poulx d'une salle, l'indispensable "indice de reconnaissance" immédiat. Vous entendez Goldman une

fois, vous connaissez la chanson par cœur, cela aussi, ça compte. » Et, pour le distinguer comme l'un des artistes les plus prometteurs de sa génération, d'ajouter : « Il est un enfant de son époque, il a une tenue, de la cohérence, un charme fou, et ce qui fait qu'un chanteur devient réellement populaire : un sens inné de la formule, la capacité de synthèse à partir des mots les plus simples²⁴⁶. »

On associe souvent l'avènement de Jean-Jacques Goldman à l'arrivée au pouvoir de François Mitterrand la même année, tout comme on parlera d'une génération Mitterrand, puis d'une génération Goldman pour désigner cette jeunesse des années 1980, celle du TGV et de la télé à six chaînes, de l'ordinateur à disquettes et du walkman, du compact-disc et des fast-foods, de la carte de crédit et des grandes idéologies, qui a porté la gauche au pouvoir dans un élan d'espoir et de solidarité, unie et fière, avide de lendemains qui chantent. Et pourtant, le citoyen Goldman ne partage point cette liesse populaire qui fête la victoire de François Mitterrand le 10 mai 1981. Il a voté blanc.

— Je ne m'en cache pas. Je n'ai jamais aimé, ni voté Mitterrand²⁴⁷, se félicitera-t-il. C'est pour moi l'archétype du politicien de droite, par son passé, ses méthodes, son cynisme²⁴⁸.

Il contestera l'idée d'un programme commun, en particulier l'alliance PS-PCF :

— L'arrivée de la gauche en 1981 était un non-sens. Comment des socialistes pouvaient-ils s'associer avec ceux qui avaient approuvé l'entrée des chars à Prague et Varsovie²⁴⁹ ?

Le passé familial a laissé des traces indélébiles. Sollicité pour représenter la jeune chanson française au Japon lors du voyage officiel effectué par le nouveau Président du 14 au 18 avril 1982, en compagnie de plusieurs membres du gouvernement, dont Jack Lang, ministre de la Culture, le citoyen Goldman décline poliment l'invitation. Mais ce positionnement « anti-Mitterrand », on le lui connaîtra beaucoup plus tard, ainsi que nous le verrons... Ne craignant pas le paradoxe, Goldman citera parfois la phrase de Lénine : « La vérité est toujours révolutionnaire. » Et critiquera sévèrement les diverses expériences de pouvoir de la gauche dans les années qui suivront, arguant qu'« une expérience qui démarre sur le mensonge ne peut pas marcher²⁵⁰ ».

Pas de podium en plein air, ni de tournée des discothèques, à

l'instar de certains collègues débutants. Jean-Jacques Goldman assure que, quand il goûtera à la scène, ce sera dans de bonnes conditions. En attendant, son été 1982 est occupé à la préparation d'un deuxième album, qu'il veut dans la lignée du précédent, oscillant entre variété et rock. Il y travaille des nuits entières dans le sous-sol de sa maison, puis dans l'enceinte du studio Gang, boulevard de l'Hôpital, dans le 5^e arrondissement de Paris, où les sessions ont lieu, sous la direction musicale de Jean-Pierre Janiaud.

— Je suis quelqu'un de la nuit, dit-il. Je peux très bien me passer de voir le jour pendant plusieurs mois²⁵¹.

Pour le choix des chansons, il se fie à l'oreille experte de l'ami Marc Lumbroso.

— À partir du deuxième album, Jean-Jacques m'a demandé de coréaliser avec lui, confirme ce dernier. Ce disque-là a été mieux pensé et réalisé, il y avait surtout de meilleures chansons, dont trois tubes, et là, la carrière a vraiment décollé²⁵².

Un titre lui vient, *Minoritaire*, par esprit de contradiction. Chez Epic, on le rejette, comme on avait rejeté *Démodé* pour le précédent : on veut un titre positif ! Finalement, il n'y en aura pas : c'est le nouvel album de Goldman, point. Plus communément, on l'appellera *Quand la musique est bonne*, comme son premier tube que le chanteur étrenne le 30 octobre dans *Champs-Élysées* et qui lui vaudra un disque d'or pour huit cent mille 45 tours vendus.

« Incontestablement, le “son Goldman” est trouvé : une intro, un gimmick, une envolée de guitare suffisent à situer son univers²⁵³ », écrit Didier Varrod, qui se positionne comme l'un de ses plus ardents défenseurs et, devenu journaliste pour la presse musicale, s'apprête à le rencontrer :

— Ma première grande interview de Jean-Jacques Goldman est parue dans le magazine *Numéros 1* en mars 1983. Il y en a eu beaucoup d'autres ensuite, pour la presse, la radio et la télévision. Indirectement grâce à lui, j'ai très vite fait la connaissance de Laurence Lefèvre qui travaillait à *Chanson Magazine* pour Jean-Louis Foulquier. Elle m'a écrit pour solliciter une rencontre, étant donné que nous étions elle et moi les deux journalistes acharnés à défendre Goldman alors que tout le monde commençait déjà dans notre milieu à le sous-estimer. J'ai accepté sa proposition et nous nous sommes donné rendez-vous devant un kiosque à journaux à Montparnasse ; à l'époque, il n'y avait ni Internet, ni téléphone portable, j'avais *Libé* sous le bras en signe de reconnaissance (*rires*). Nous avons déjeuné

ensemble et échangé sur notre passion pour Jean-Jacques. Grâce à elle, j'ai intégré l'équipe de *Chanson Magazine*, puis, en septembre 1985, j'ai été embauché à France Inter. Par la suite, j'ai travaillé à *Paroles et Musique* et plus tard à *Chorus*. Je peux donc dire que Jean-Jacques Goldman a été la cheville ouvrière de mes débuts de journaliste²⁵⁴.

Dans les discothèques de France, on danse Goldman. Une jeunesse s'est trouvé son porte-parole : elle apprécie sa simplicité et son sens des réalités.

— Plus nature que sa propre image, il séduit précisément par sa simplicité assortie d'une sensibilité bien rassurante, confirme le journaliste lorrain Christian Morel qui le rencontre lors de la Fête de la Mirabelle à Metz le 4 septembre, quelques semaines avant la sortie de l'album. Jean-Jacques s'appuie sur un texte musical très homogène. Les mots qu'il adule trouvent précisément leur puissance dans cette douceur aiguisée d'une touche de réalisme très contemporaine²⁵⁵.

Consciente de la difficulté de se faire une place dans une société où l'ascenseur social est grippé, la jeunesse goldmanienne n'en demeure pas moins optimiste et volontaire, reprenant en chœur comme un hymne d'espoir la chanson *Au bout de mes rêves* qui ouvre l'album et fera bientôt l'objet d'un *single* à succès :

*Et même si l'on m'arrête
Ou s'il faut briser des murs
En soufflant dans les trompettes
Ou à force de murmures
J'irai au bout de mes rêves
Tout au bout de mes rêves...*

Goldman se défend pourtant d'être un grand rêveur :

— Plutôt que de rêver et de fantasmer, je préfère mesurer la distance qu'il y a entre ma situation et l'objet de mes désirs. Ensuite, j'essaie de la franchir, quelles que soient les heures que je doive y passer et quel que soit le travail que je doive produire pour y arriver²⁵⁶.

L'ambition à tout crin n'est pas davantage son moteur : l'ancien élève de l'EDHEC n'aspire pas à connaître « le vertige des hautes altitudes/Le goût particulier des grandes solitudes ». Et pourtant, *Être le premier* n'est-ce pas ce qui l'attend à moyen terme ? C'est d'ailleurs presque fait. Mais cela n'a jamais été son obsession :

— Si quelqu'un ne s'était pas occupé de mes cassettes, je n'y serais pas allé. Si l'on ne veut pas de moi pour une émission, je n'y vais pas. Je peux être totalement heureux en jouant dans ma cave. Je ne dis pas que je renie ce qui se passe, mais je n'ai pas du tout cette force, qui pousse en avant, qui empêche de dormir²⁵⁷.

Il déclare toutefois avoir misé beaucoup sur ce nouveau disque, qu'il considère comme une étape décisive dans sa trajectoire artistique :

— Je me suis investi avec d'autant plus de facilité que le courant est passé avec toute l'équipe qui a collaboré à sa sortie, dit-il. J'y crois car il est le résultat d'un travail intensif mais tellement sain. Je souhaite que le public le reçoive non plus par curiosité, mais tout simplement pour en savoir un peu plus sur mon envie de convaincre et d'affirmer ma personnalité sans aucune restriction. J'écris, je chante, je vis pour tous ceux qui me font confiance en s'intéressant à moi, en écoutant ce que je fais. Le reste n'a guère d'intérêt²⁵⁸.

Croqué en noir et blanc, tête penchée, un blouson de cuir sur l'épaule, une main passée dans les cheveux, par la portraitiste Bettina Rheims qui réalisera en 1995 la photographie officielle du président Chirac, Jean-Jacques Goldman se présente comme un passeur d'espoir et d'ambition positive. Pour lui, l'échec n'est pas une fatalité, mais une expérience à vivre et parfois le point de départ d'une réussite. Dans *Jeanine médicament blues*, qu'il qualifie de « chanson anti-Prozac », il revendique l'idée que le désespoir est supportable et dénonce le mythe de la « pilule du bonheur » :

— Je plains les gens qui ne sont jamais allés au fond, qui n'ont jamais été désespérés. [...] Pour moi, le Prozac est inhumain puisque c'est une façon d'écarter les bas et d'écarter aussi les hauts. Mais c'est quelle vie ? C'est une vie de racine... Une vie de quoi ? Même pas de mante religieuse, ou de rat ! Une vie de plante, je suppose... Je trouve que c'est dommage. Il faut accepter d'aller au fond juste pour le bonheur de savoir lorsque l'on est en haut²⁵⁹.

Le riff lancinant rappelle celui de *The Jean Genie* de Bowie, lui-même influencé par *La Fille du Père Noël* de Dutronc. Et l'on reconnaît la touche rock de Norbert « Nono » Krief, cofondateur et guitariste de Trust, lequel intervient également sur *Minoritaire*, satire de ces idées *a priori* réfractaires qui, à force de s'imposer à tous comme un discours convenu (on dira par la suite « politiquement correct »), finissent par se révéler normatives et stéréotypées.

— Tout le monde pense la même chose, pensant être marginal. En fait, ils se sont uniformisés. Je n'aime pas cette façon de penser

collective : je me sens un vrai minoritaire²⁶⁰, conteste Goldman, qui se méfie par expérience familiale de tout embrigadement idéologique.

*Papa, quand je serai grand, je sais ce que je veux faire
Je veux être minoritaire.*

L'ambiance musicale se révèle éclectique entre musiciens de studio et musiciens de scène. Outre « Nono », on retrouve Patrice Tison (guitares électriques) et Guy Delacroix (basse), déjà présents sur le précédent album, puis le guitariste Claude Engel, un ancien de Magma, le pianiste et compositeur Jean-Yves d'Angelo, le percussionniste Marc Chantereau, ex-membre du groupe disco Voyage, le batteur Christophe Deschamps, les saxophonistes Philippe Herpin, dit « Prof Pinpin », transfuge des new-waveux rennais de Marquis de Sade, et Patrick Bourgoïn. L'album alterne plages énergiques, qui font taper des pieds, et ballades intimes, où les mots parlent au cœur.

— Chaque chanson est un modèle d'équilibre, de savants dosages entre le son recherché, la voix et les mots qu'elle place. Le disque des parfaites concordances²⁶¹ ! applaudit Didier Varrod.

Il s'agit encore d'espoir dans *Si tu m'emmènes*, celui de faire la route à deux et, au besoin, se perdre et agrandir l'espace. Une lueur, même faible, se distingue dans l'obscurité. Pour *Veiller tard*, énumération de « ces choses au fond de nous » qui font vaciller, ces soirs de blues où l'on se laisse dériver, l'auteur s'est souvenu d'une scène du film de François Truffaut, *L'Homme qui aimait les femmes* : s'adressant à une petite fille portant une robe rouge et pleurant au bas d'un escalier, Charles Denner lui dit : « Réfléchis bien à ce que tu ressens au fond de toi, tu pleures, tu es très malheureuse, mais tout en pleurant tu sens un petit plaisir, c'est pas vrai ? » ; et la petite fille sourit et répond : « Oui, c'est vrai, ça fait un petit plaisir. » Puis, la robe rouge deviendra bleue...

— Dans cette chanson, c'est un peu le côté désespéré de l'optimisme qui est évoqué²⁶², résume Goldman. Et d'expliquer : Je suis quelqu'un de tristement optimiste, un lucide optimiste. Je ne suis pas un type spécialement gai. Il ne faut pas m'inviter à des anniversaires, mariages ou autre, je suis d'une tristesse épouvantable, pas du tout du genre joyeux drille, mais je suis quand même fondamentalement optimiste

²⁶³
...

Plus tard, dans des arènes illuminées de milliers de lucioles, *Veiller tard* sera le chant de communion entre un artiste et son public... Le

visage d'une autre fillette a inspiré *Comme toi* et sa sensibilité tzigane. Sa photo figurait dans un album de famille : Ruth, la mère de Jean-Jacques, avait noté entre parenthèses à côté de certains portraits de cousins éloignés la mention « déporté ». Cela avait retenu un instant son attention, puis l'expression de cette fillette aux yeux clairs et à la robe en velours l'avait accaparée tout entière. Elle regardait ailleurs, sans doute impatiente d'aller jouer. Il a établi alors un parallèle entre elle et sa propre fille, Caroline, qui au moment de l'écriture de la chanson « n'avait pas huit ans ».

— J'ai pris conscience que, d'une part, on imaginait toujours ces gens-là avec des têtes de déportés, c'est-à-dire après. Ce sont ces photos que l'on voyait comme s'il s'agissait de gens différents de nous. Et là, je voyais à quel point c'était des gens d'une banalité incroyable qui nous ressemblaient et qui étaient prêts à vivre des petites vies importantes ou sans importance comme nous tous²⁶⁴.

Tout est affaire de circonstances : l'instant, la destinée, un rendez-vous avec l'Histoire.

*Elle s'appelait Sarah, elle n'avait pas huit ans
Sa vie, c'était douceur, rêves et nuages blancs
Mais d'autres gens en avaient décidé autrement...*

« On n'a rien chanté de plus doucement aimant et désespérant sur la Shoah, et tous ceux qui ont été atteints dans leurs enfants y entendront l'écho de leur inépuisable plainte²⁶⁵ », écrit la journaliste Geneviève Jurgensen. Magnifiée par les envolées virtuoses de Patrice Mondon, violoniste à l'Opéra de Paris, la chanson est un tube. Le fait que des enfants la reprennent ou dansent dessus est une manière de se l'approprier et c'est le but recherché, les impliquer pour mieux les sensibiliser à cet épisode horrifant de l'Histoire ou à d'autres génocides :

— Je pense que ces enfants doivent apprendre [...] en se disant : « Cette petite fille, c'était nous. » Le fait de chanter cette chanson en pensant à côté de quoi on est passé et à côté de quoi on peut encore passer. On le voit justement avec les mises à sac des synagogues, etc. La sauvagerie est là, elle est à un millimètre de vernis au-dessus des gens. Ce millimètre s'est construit au bout de plusieurs siècles grâce à l'éducation. Bref, ce millimètre est juste là. Quand on prend l'exemple de la guerre d'Algérie, avec des Français « parfaits » ou même pendant les deux guerres. Lorsque l'on demande à une personne d'arracher les

yeux à quelqu'un, il n'en faut pas beaucoup pour qu'elle prenne une pince et qu'elle le fasse. Il faut le savoir²⁶⁶. »

En 1988, pour le quarantième anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme, Jean-Jacques Goldman acceptera que sa chanson fasse l'objet d'un disque souple inédit, offert par Amnesty International.

À la faveur de son nouvel opus, qui trouve cinq cent mille acquéreurs l'année de sa sortie et près du double en fin de parcours, Jean-Jacques Goldman est en train d'acquérir une notoriété qui ne se démentira jamais. Il en évalue les premiers effets le 29 avril lors d'une journée spéciale à Metz, à l'initiative de la station FM locale Radio L et de sa maison de disques : arrivé en fin de matinée dans les studios pour intervenir en direct à l'antenne et répondre aux questions de son jeune public, il s'offre un gigantesque bain de foule juste après le déjeuner en se rendant au siège du journal *Le Républicain lorrain*, signant à tour de bras photos, affiches et pochettes de disques, avant d'affronter deux mille visiteurs en liesse au lycée Schuman pour la célébration du vingtième anniversaire de l'établissement. Le chanteur qui n'a jamais rêvé de gloire s'interroge :

— Quand j'ai vu ce qui se passait, comment ça démarrait, avec les histoires de hit-parades, d'autographes, d'interviews, toute cette espèce de foire, je me suis posé la question s'il ne fallait pas arrêter, si ça valait le coup de continuer²⁶⁷...

L'âge de son public l'interpelle :

— Au départ, je ne m'adressais pas à quelqu'un en particulier, étant donné que je parlais de problèmes qui étaient les miens. Je pensais, en les chantant, intéresser les gens de mon âge, les vingt-cinq/trente-cinq ans. Je suis complètement étonné de constater que ceux qui étaient concernés n'avaient que quatorze à dix-huit ans, je n'y suis pour rien. J'en suis très content, car c'est le public que tout le monde recherche²⁶⁸.

Cependant, il lui est difficile d'admettre l'idée que sa seule présence suffit à déchaîner les foules :

— L'essentiel de ce que j'ai à donner aux gens, je le mets dans mes chansons. Ce que je suis en tant que personnage ne me semble pas extraordinairement intéressant²⁶⁹.

L'aspect superficiel du métier, tout ce qui a trait à l'image, au physique, à l'apparence, le dépasse. Il considère cependant la situation privilégiée qui est la sienne et se trouve injuste de ronchonner alors que tant de gens rêveraient d'être à sa place.

— Je ne suis pas encore habitué au statut de vedette, à être un homme public, s'excuse-t-il. Quand je participe à une émission de télé, j'assume mon métier de chanteur jusqu'au bout. Je signe volontiers des autographes, parle de ma vie avec des inconnus, mais quand je redeviens un simple passant, j'oublie tout et il m'arrive même de répondre, quand les gens me demandent si je suis bien le chanteur Goldman : « Non, je suis son cousin. » Après, je m'en veux d'avoir eu une telle attitude²⁷⁰.

À la boutique familiale de Montrouge, le regard des clients a changé, surtout celui des jeunes filles. Jusqu'alors, Jean-Jacques Goldman alternait sans problème les émissions télé et les heures de présence au magasin, après s'être démaquillé dans la voiture.

— Un jour, il a réalisé que plein de filles venaient essayer des chaussures mais qu'elles ne regardaient pas leurs pieds. Il s'est dit : « Et merde !²⁷¹ » rapporte son ami écrivain Sorj Chalandon.

Longtemps il a repoussé l'échéance, soucieux d'entretenir sa famille, mais à la fin de l'année 1982, il prend la décision d'être chanteur à plein temps. Il admet cette fois qu'il peut vivre confortablement de sa passion. Goldman joue le jeu de la célébrité, se livrant de bonne grâce à la presse pour jeunes, tout en fixant les limites du droit au respect de la vie privée. Ainsi apprend-on qu'il s'autorise quelques jours de détente à la montagne, dans le chalet de Courchevel où il séjournait quand il était enfant, mais le photographe a pour consigne de ménager l'anonymat de celle qui partage ses vacances et sa vie. Ne chante-t-il pas, à l'attention de tous :

*Elle est là même où mes pas ne me guident pas
Et quand je suis pas là elle met mes pyjamas
Elle est plus que ma vie, elle est bien mieux que moi
Elle est ce qui me reste quand je fais plus le poids
Je ne vous parlerai pas d'elle...*

Une carrière internationale le tente-t-il ? Il affirme que non.

— Je ne fais pas de la musique pour être une vedette connue mondialement, je n'ai rien à prouver. Rien à me prouver. Je n'ai pas d'étapes à franchir. Tout ce qui m'arrive maintenant c'est trop par rapport à mes ambitions de départ qui étaient finalement de vivre normalement en faisant de la musique²⁷².

Il ne rejette pas toutefois les propositions de sa maison de disques d'adapter ses succès en anglais et en espagnol. Il existe ainsi deux

versions anglophones de *Il suffira d'un signe*, l'une chantée par Linda Singer (*Hold on Tight*), l'autre par Goldman lui-même pour une distribution en Allemagne (*Just a Little Sign*), couplée à *I Won't Talk About Her* (*Je ne vous parlerai pas d'elle*), ainsi qu'une adaptation espagnole de *Comme toi* (*Como tu*). Sans succès.

Pendant l'été 1983, on aperçoit la nouvelle idole des jeunes sur l'île de Ré pour les besoins d'une télé (*Si on chantait*, réalisée par Roger Pradines) et au Festival de la chanson d'Antibes, mais l'essentiel de son temps est consacré à la réalisation de son prochain disque. À la rentrée, c'est à Michel Drucker qu'il annonce l'imminence de sa première tournée...

VI

Ces endroits où les solitudes se multiplient...

*... dans la multitude*²⁷³.

Jean-Jacques Goldman appréhende ses premiers pas sur scène, victime d'un stress épouvantable qui se traduit par des crises de nausées impossibles à contrôler. Le grand saut s'effectue avec prudence, en deux temps : on planifie en préambule une tournée de rodage d'une quinzaine de dates dans de petites salles de cinq cents à mille places réparties dans un rayon qui va de la région parisienne à quelques communes au nord et à l'est, avec un crochet par Lyon, avant le tour officiel programmé entre février et juin, en soutien au troisième album à paraître dans l'intervalle.

— J'ai commencé par un essai, explique le chanteur, parce que je voulais savoir comment je me comportais sur scène et surtout sur le plan vocal : mes chansons sont difficiles à chanter, et d'autre part je n'étais pas sûr de pouvoir tenir pendant deux heures tous les soirs. Enfin, je voulais aussi savoir si les gens viendraient, parce que le fait d'avoir remporté un certain succès grâce aux disques ne signifie pas nécessairement que les salles vont se remplir : il y a là quelque chose de très mystérieux²⁷⁴...

La scène, où l'intime s'expose en pleine lumière, n'est pourtant pas son lieu de prédilection.

— Je sais que c'est nécessaire pour continuer à faire des disques et pour donner une légitimité, avoir une authenticité²⁷⁵, disait-il, l'air résigné, quelques mois avant d'envisager l'échéance.

Mais au fur et à mesure que le projet se précise, il entrevoit la chose différemment, s'attachant davantage à l'aspect humain qu'aux principes de marketing. Passer de la conception d'un disque à la scène, c'est une forme de trajet de soi vers l'autre. Le plaisir de la découverte et du partage. C'est cette idée, confortée par le nombreux courrier de ses fans, qui finit par séduire Goldman, au-delà de la difficulté d'avancer sans peur à sa rencontre et de se montrer à la hauteur de

l'événement.

— On ne vit que par et pour les autres, admet-il. On se nourrit des gens, de leurs histoires. Même si j'éprouve le besoin d'être souvent seul et tranquille. Un des dangers de notre métier, c'est justement de nous couper des autres, de la réalité. Le fait d'être dans des hôtels, que l'on nous paie les notes, que l'on nous appelle des taxis, que l'on nous prenne nos places d'avion... On finit par ne plus vivre les choses. Et c'est alors que l'on commence à écrire sur soi-même parce que c'est la seule chose qui continue à nous intéresser ; et l'on tourne vite en rond

276

Mais dans cette démarche vers le public, le chanteur se sent une responsabilité lourde et c'est ce qui motive l'angoisse, le doute, la crainte de mal faire. Il lui faut un spectacle honnête, où il y a autant à voir qu'à entendre. D'où la nécessité d'être solidement épaulé, de bénéficier de mains sûres et de visions éclairées.

Bernard Schmitt, professionnel de l'image, est appelé à la rescousse. Entre les deux hommes, il y a une proximité familiale, une origine communautaire partagée.

— La première fois que l'on s'est vus, Jean-Jacques devait avoir trois mois et moi un an... Nos parents étaient amis. Mais c'est surtout vers quatorze-quinze ans que l'on a commencé à pas mal se voir. J'habitais Lyon et Jean-Jacques, Paris. Passionné de cinéma, je montais souvent à la capitale pour m'enfermer à la Cinémathèque. Lors de ces voyages, je logeais chez les parents de Jean-Jacques²⁷⁷.

Après l'obtention d'un CAPES de lettres et la perspective d'une carrière d'enseignant, Bernard Schmitt renoue avec sa passion première et se lance comme assistant réalisateur, puis réalisateur de films industriels et publicitaires. Pendant ce temps, Jean-Jacques Goldman quitte le groupe Taï Phong pour se lancer en solo. Ils ont des nouvelles l'un de l'autre par leurs mères respectives qui sont restées très liées. Après la consécration que lui valent les deux tubes *Quand la musique est bonne* et *Comme toi*, Goldman contacte Schmitt pour lui demander de prendre en charge son visuel, c'est-à-dire la réalisation de ses vidéoclips (jusqu'alors confiée à RTL Productions, qui s'en chargeait gracieusement par l'entremise de Monique Le Marcis) et la conception des spectacles. La mise en images (basique : gros plan et plan pied sur fond de ciel nuageux) de la chanson *Au bout de mes rêves* marque le début d'une longue collaboration. Ensemble, les deux compères unissent leurs savoir-faire et se complètent.

— C'est très facile de travailler avec lui, parce qu'il est très

intelligent, rapporte Bernard Schmitt à propos de son ami chanteur. Il sait exactement ce qu'il veut. Il est très créatif, prêt à prendre plus de risques que ce que l'on pourrait penser. Son principe, c'est qu'il faut toujours trouver la solution. Il n'est absolument pas capricieux. Sur le tournage d'un clip, on peut l'avoir de huit heures le matin jusqu'à quatre heures le lendemain : il attendra dans un coin que l'on ait besoin de lui, sans dire qu'il veut deux loges et que l'on soit à ses petits soins. C'est quelqu'un de très agréable. Il a une manière, parfois, de se fermer complètement, quand il a un problème. Il peut tout à coup s'enfermer dans un grand silence qui peut durer pas mal de temps et l'on ne sait pas pourquoi. On se met à culpabiliser autour, sans que cela soit forcément une raison de culpabiliser²⁷⁸.

Ce besoin intermittent de solitude est revendiqué par l'artiste :

— C'est ma façon à moi de m'exprimer, de fuir, d'éclater. C'est peut-être le seul besoin fondamental que j'ai, d'être tout seul de temps en temps. Je n'ai pas besoin de gens autour de moi, je n'ai pas besoin de gens qui m'accompagnent, qui me parlent, une tribu, une espèce de cour autour de moi. Je ne supporte pas ça. J'ai besoin, très souvent, d'être tout seul. Ce n'est pas par mépris pour les autres. C'est vraiment un besoin physique. Dans ma famille, c'est pareil. De temps en temps, je me ferme, et il y a des semaines où je ne parle pas, où je ne suis pas accessible, où je ne suis pas attentif²⁷⁹.

Les répétitions commencent, en vue de la « première » fixée le 12 novembre au théâtre André-Malraux de Rueil-Malmaison. Conscient de ses faiblesses et incapacités à tenir la scène, seul, pendant deux heures, Jean-Jacques Goldman invite Bernard Schmitt à imaginer une mise en scène théâtrale ou cinématographique autour de sa personne, projection de diapositives et de films, jeux de lumières, toute une infrastructure destinée à créer des zones de diversion.

— Notre but consiste à mettre en image chaque chanson, à les visualiser, explique le chanteur. On essaie de trouver des événements scéniques qui puissent surprendre. Après avoir réuni toutes nos idées, on en jette généralement la moitié. Ensuite, il s'agit de les réaliser et de mettre le décor sur pied. On dessine ensemble ce que l'on imagine, puis on fait appel à des professionnels chargés de le concrétiser. Ensuite, on recrute les musiciens²⁸⁰.

Pour se sentir en confiance, Goldman s'entoure de fidèles comparses, Guy Delacroix (basse) et « Prof Pinpin » (saxophone), puis il rappelle Michael Jones, perdu de vue depuis l'époque Taï Phong, mais demeuré présent dans son esprit.

— En France, on trouve des guitaristes très forts et inimitables. Mais il n'en existe pas qui joue comme lui, avec des guitares saturées un peu à l'anglaise, à la *hooligan*²⁸¹.

L'erreur commise pendant ce « galop d'essai » est d'avoir gardé l'équipe des musiciens ayant participé l'été précédent aux sessions du troisième album au studio Gang. Parmi eux, Manu Katché (batterie), Kamil Rustam et Claude Engel (guitares), Jean-Yves d'Angelo (piano), Marc Chantereau (batterie).

— Autant la précision est indispensable sur un disque, autant la scène nécessite un brin de folie, remarque le fouleur de planches néophyte. La scène est éphémère, chaque note disparaît une fois jouée. Ce qui compte avant tout, c'est l'esprit d'équipe, une certaine communion qui existe entre les musiciens. Et si ce type de pari est humainement réussi dans les autocars, dans les hôtels, entre les membres de l'équipe, alors seulement on peut espérer créer le même type de relation amicale avec le public. C'est très important²⁸².

Bernard Schmitt perçoit dans les balbutiements scéniques de son ami son état d'extrême angoisse :

— C'était un peu difficile. Jean-Jacques était un petit peu « coince man ». Mais lorsqu'il s'est retrouvé avec ses musiciens, qu'il était bien avec eux, qu'il a pris sa guitare, qu'il chantait, à ces moments-là, il aime bien que des choses se passent autour de lui²⁸³.

Michael Jones, lui, se souviendra longtemps d'un gala à Sedan :

— C'était une petite salle d'environ huit cents personnes et le public était juste au bord de la scène. Il y avait des fans qui tendaient les bras, et Jean-Jacques a essayé de serrer les mains d'une ou deux personnes, et plouf, il est parti dans le public²⁸⁴ !

Ce tremplin de quinze jours se révèle toutefois positif, comme le titre donné à l'album et à la tournée à venir. En témoigne une chroniqueuse de la presse jeune, présente au théâtre d'Auxerre : « Jean-Jacques, pour son premier passage sur scène, avait réussi un coup de maître. Raffinement, clins d'œil drôles et tendres, entrain, tous les ingrédients étaient réunis pour passer avec lui et sa musique, un moment malheureusement trop court²⁸⁵. »

Rendez-vous est pris pour le *Positif Tour*. En attendant, le chanteur se concentre sur la promotion de son troisième album, sorti au début de l'année 1984 et illustré par un portrait couleur de Bettina Rheims sur lequel le chanteur se trouve l'air benêt.

— C'est la pochette la plus hideuse de l'histoire du disque ²⁸⁶ ! soupire-t-il.

On s'éloigne des influences blues et rock au profit d'une ambiance pop synthétique, comme le veut la tendance. Pour ce faire, on s'en remet au mythique compagnon musical de Barbara, Roland Romanelli, qui apporte son précieux savoir-faire et sa délicate sensibilité. Au-delà de l'expérience musicale, Goldman retient l'aventure humaine :

— Romanelli, c'est quelqu'un qui me passionne, dit-il. Il a tout en lui. Au début, c'est un accordéoniste, et il s'est mis dans les synthés. Il a une maîtrise de la technique – et c'est très difficile à maîtriser toute cette technique – et il l'occulte complètement. On n'en entend pas parler. Il met tout ça au service de son feeling et de son cœur. C'est vraiment un musicien de cœur. [...] Même en studio, il joue, il n'y a pas un spectateur, vous avez l'impression qu'il est sur scène, il vit ce qu'il fait. Mais même pour une pub, il vit ce qu'il fait ! C'est incroyable, ce musicien-là. Il transpire d'humanité ²⁸⁷.

Le musicien lui renvoie le compliment amical :

— J'avais déjà fait un bon bout de chemin avant de le rencontrer, mais il m'a tellement appris, professionnellement et humainement. Jean-Jacques, c'est l'humain dans toute sa splendeur. Il l'est autant que l'on peut l'être ²⁸⁸.

Autre *guest* de légende à laisser son empreinte musicale dans ce disque : John Helliwell, saxophoniste de Supertramp, dont on apprécie le solo dans *Long Is the Road (Américain)*.

Tandis que le vidéoclip, réalisé par Bernard Schmitt, est diffusé sur différentes chaînes, Jean-Jacques Goldman étrenne *Envole-moi*, premier *single* extrait de l'album, dans *L'Académie des neuf*, un des jeux télévisés phares d'Antenne 2 dans les années 1980, où il est l'invité de la semaine du 23 au 27 janvier et reprend tous ses tubes. Puis il poursuit sa promo le 15 février dans *Cadence 3* de Guy Lux, le 18 dans *Champs-Élysées*, et le 14 mars dans *Platine 45*. Le 7 avril, il revient en invité d'honneur dans *Champs-Élysées* pour y chanter en direct *Envole-moi*, *Dors bébé, dors* et *Quand la musique est bonne*. À Michel Drucker qui insiste sur le nouveau statut de vedette de son invité, celui-ci répond : « Le plus grand danger pour moi maintenant serait de vivre la vie de chanteur », à savoir une vie superficielle où l'entourage est à vos petits soins, « une des plus bêtes du monde : on vous appelle un taxi, on vous invite au resto, etc. À partir du moment où il ne se passe plus rien et où l'on ne vit pas des choses réelles et authentiques, je crois que l'on est cuit ²⁸⁹. »

Sur le thème des banlieues et de l'intégration, *Envole-moi* justifie l'intitulé de l'album : c'est un message positif d'espoir, qui véhicule l'idée que l'on peut s'extraire par le haut de sa condition sociale et choisir la direction de sa vie à force de pugnacité, de travail, de soutien.

*J'ai pas choisi de vivre ici
Entre la soumission, la peur ou l'abandon.*

— Il n'y a pas de fatalité à l'inculture et à la misère des cités, considère l'enfant de Montrouge. Finalement, la façon de s'en sortir, c'est l'école ! Donc c'est l'histoire d'un gamin qui demande un peu d'aide... Là, je ne sais pas à qui, peut-être à un prof, peut-être à un ami, peut-être à un livre, ou peut-être à quelqu'un qu'il ne connaît pas ! Mais il a envie de sortir de cette fatalité et il va s'en sortir de cette façon²⁹⁰.

*J'm'en sortirai, je te le jure
À coup de livres, je franchirai tous ces murs.*

En ce temps-là, dans la cité des 4000 à La Courneuve (Seine-Saint-Denis), une jeune adolescente prénommée Sylvie fréquente assidûment la bibliothèque publique et écoute en boucle Jean-Jacques Goldman. Elle trouve dans ses chansons des réponses à ses interrogations. *Envole-moi* est son hymne de jeunesse. Comme le héros de la chanson, Sylvie a la rage de vaincre et de s'ouvrir l'horizon par-delà les tours HLM de sa banlieue. D'origine juive et kabyle, elle vit au quotidien avec un beau-père violent et une mère dépassée. La culture et la danse vont la sauver. Elle fait sienne la phrase de Jean-Paul Sartre : « L'important n'est pas ce qu'on fait de nous, mais ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous. » Elle pourrait être la « petite fille » qui s'interroge sur le monde et la façon de l'appréhender, dans cette autre chanson de l'album *Positif* :

*Petite fille, à quoi tu penses
Entre un flash et deux pas de danse ?
Tous les flambeaux manquent de feu
Leurs flammes réchauffent si peu...*

Plus tard nantie d'un DESS de Lettres modernes, Sylvie interrompt

un doctorat en philosophie du langage pour faire carrière dans la publicité, avant de se lancer dans l'écriture de romans. Elle prend le nom de son mari, devient Sylvie Ohayon. Son premier livre, *Papa was not a Rolling Stone* (Robert Laffont), dans lequel elle raconte son parcours depuis La Courneuve jusqu'aux beaux quartiers parisiens, lui vaut le Prix de la Closerie des Lilas en 2011. Avec l'aide de son amie réalisatrice, Sylvie Verheyde, elle l'adapte trois ans plus tard au cinéma.

— Je voulais montrer autre chose que les clichés sur ces immeubles que l'on veut karchériser, dit-elle. Et laisser un petit héritage. Que mes enfants qui grandissent dans les beaux quartiers n'oublient pas d'où ils viennent²⁹¹.

Pour la musique du film, elle contacte le héros de son adolescence, Jean-Jacques Goldman, qui lui offre généreusement une version acoustique de sa chanson²⁹².

*Un matin de rien
Pour en faire
Un rêve plus loin*²⁹³

chante encore Goldman, sur un rythme effréné, pour exprimer un même espoir en l'avenir du moment que l'on agit sur lui.

Conquérir la liberté lorsqu'elle fait défaut pour tendre vers l'épanouissement personnel, on retrouve cette idée dans un titre plus rock, intitulé *Plus fort*. Goldman y évoque l'attentisme et l'électoratisme passif, la masse populaire qui s'accoutume à la discipline et préfère obéir à ceux qui la gouvernent plutôt qu'agir en individus libres et volontaires.

*On veut des grands desseins faciles à dessiner
Et des lendemains qui chantent sans avoir à chanter
On veut plus de savoir et bien moins de leçons
Les droits sans les devoirs, le reste sans un rond.*

— On attend du pouvoir en place qu'il résolve tous les problèmes mais depuis quelques années, on assiste au déclin des grandes idéologies collectives, commente-t-il. Maintenant, les gens commencent à comprendre que les solutions, le bonheur, ne peuvent pas venir d'en haut, des systèmes politiques. Ils sont en plein désarroi, mais ils se rendent compte que la solution doit venir d'eux, qu'il faut se relever les manches²⁹⁴.

Entre une berceuse au texte impudique et abscons (*Dors bébé, dors*, que reprendra Isabelle Aubret dans son album *Coups de cœur*, en 1992) et le swingant *Je chante pour ça*, on revient à la thématique de l'exil, omniprésente dans l'œuvre goldmanienne, avec le gosselin *Long Is the Road* qui évoque le rêve américain et ses revers de fortune. Le chanteur, qui porte l'héritage d'une famille en partance (« Dans sa pauvre valise, ses maigres affaires/Une histoire banale d'homme et de misère »), s'interroge sur l'histoire des migrations humaines :

— Ça m'a toujours fasciné de voir les migrations des pays pauvres vers les USA où l'on sait bien qu'il y a du racisme, du chômage. On n'a jamais vu des migrations en masse vers l'URSS, par exemple, où pourtant il y a du travail et pas de criminalité. Ce que les émigrants cherchent donc à trouver, plus que la sécurité, c'est la liberté²⁹⁵.

Le mystère plane autour de *Ton autre chemin*, longue et très belle plage qui clôture le disque. On croit deviner dans ses « bribes d'enfance » et l'éloignement à l'adolescence un message adressé au frère aîné, « absent souvent, puis plus longtemps ».

*Et puis la vérité, celle qu'on suppose
Celle qu'on cache, celle qu'on chuchote
Celle qui dérange, celle qu'on élude...*

D'autres y verront une amitié brisée à cause de la drogue ou d'une préférence sexuelle. Questionné sur le sujet, l'auteur évoque tantôt un ami victime de troubles psychiatriques, tantôt un personnage fictif qui correspondrait à celui qu'il voudrait être...

— Peut-être qu'à partir de cet album je me rends compte qu'il s'est créé une relation vraiment très... tendre, je n'ai pas d'autre mot, entre un public et moi et qu'il peut maintenant en attendre des chansons un peu plus privées, plus intimes, confesse Goldman. C'est comme dans la vie : il faut du temps pour connaître quelqu'un et commencer à se livrer²⁹⁶.

L'album *Positif* se vend en quelques mois à trois cent mille exemplaires et poursuit sa progression au fil du temps, ce qui vaut à son auteur-compositeur-interprète un disque de diamant, récompensant des ventes supérieures au million d'unités, en 1995. Conscient de l'éphémérité de la gloire, Jean-Jacques Goldman dédicace l'album « à tous ceux qui resteront fidèles quand il sera moins facile de l'être ». Il s'en explique :

— Tous les jours, je rencontre des artistes qui ont connu la gloire et

qui ne sont plus rien. C'est une question de circonstances, de mode et de chance ²⁹⁷.

Tout est prévu, organisé, décidé pour l'échéance :

— J'ai déjà préparé ma reconversion. Je plains les types qui connaissent le succès à vingt ans. Si ça m'était arrivé, je crois que je serais devenu fou. Mais j'ai trente-deux ans, je sais ce que c'est que la vie, ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Quand on est une vedette, les armes que l'on nous donne sont tellement énormes et dérisoires, notre pouvoir basé tellement sur rien, que ça ne peut qu'être dangereux. C'est pour ça que l'on ne peut qu'être gentil et humble ²⁹⁸.

Quelques années après, une jeune femme lui glissera un mot avant le spectacle, avec cette phrase : *Tu vois, c'est plus difficile, et on est toujours là...* À ces admirateurs qui lui écrivent ou l'apostrophent dans la rue, en quête d'une situation qui favorise le contact, la rencontre, pour percer son intimité, le chanteur a dédié cette chanson tendre et délicate, *Nous ne nous parlerons pas*, dans laquelle il fixe le lieu de ses instants à partager, là où « Nos bras ne tricheront pas/Nos mains ne mentiront pas ».

— L'imaginaire est toujours plus riche et plus beau que le réel ²⁹⁹, dit-il.

Même si « dans la salle de concert, il y a des gens avec lesquels j'adorerais passer une heure ou deux, rire, discuter ³⁰⁰... »

— Je pense que le moment privilégié fondamental, c'est celui où l'on a fait une chanson, on l'a mise en studio et les gens l'écoutent à la radio et tout à coup ils sont touchés par la même chose qui nous a touchés. Le moment-clé, il est là. Ensuite, sur scène, c'est juste le fait de fêter cette connivence ³⁰¹.

La fête bat son plein dès le 29 février, à l'endroit même où avait été donné le coup d'envoi de la tournée d'essai, soit au théâtre André-Malraux de Rueil-Malmaison. Elle se poursuit jusqu'en juin de Marseille à Lille en passant par la Suisse (Lausanne, Genève) et la Belgique (Bruxelles), puis de Nantes à Perpignan, après une halte de sept soirées à l'Olympia de Paris.

— Au début, on a pris trois jours en option, ce qui est déjà bien pour un premier passage en vedette à l'Olympia, et puis on a prolongé pendant une semaine en voyant les locations ³⁰², précise Goldman.

Soixante-cinq dates, au total ! Il fuit cependant les festivals, en

particulier celui de Bourges dont il décline l'invitation, sans rejeter définitivement l'option :

— Pour la première tournée, je partais vraiment dans l'inconnu. C'est pour ça que je n'ai pas voulu faire le Printemps de Bourges. C'était trop tôt, je n'étais pas assez rodé. Et j'ai eu peur que le public de Bourges ne soit pas le mien, ne se déplace pas pour moi. L'année prochaine. Peut-être³⁰³.

Un écran géant occupe le centre de la scène. Le générique défile sur des images de New York, puis le saxo de Philippe « Prof Pinpin » Herpin joue l'intro de *Veiller tard*, créant une communion intime entre l'artiste et son public. L'éclairage se fait progressivement et découvre un décor de cave à jazz comme on en trouve à Greenwich Village, avec petits murs de briques, néons clignotants et palmiers géants. Le chanteur apparaît assis en avant-scène, dans un halo de lumière, comme en confidence. La tenue est décontractée : veste de smoking à manches retroussées, cravate de cuir fine, chemise blanche, jean à poches trouées et baskets « Stan Smith » blanches. L'entourent des musiciens chevronnés, réunis par l'ami guitariste Michael Jones : l'Australien Lance Dixon aux claviers, Jeff Gauthier, surnommé « le batteur fou », et Claude Le Péron, le bassiste de Souchon et Voulzy.

— De vrais mordus de la scène et de la vie de tournée³⁰⁴, se félicite Goldman.

Aux manettes, le fidèle technicien du son Jean-Pierre Janiaud :

— Un musicien qui écoute et ne fait pas des morceaux de technique mais des morceaux de musique³⁰⁵.

Quant au décor, il s'anime sous les fumigènes et les lumières chaudes de Gérard Boucher, éclairagiste de théâtre qui a collaboré avec Patrice Chéreau. Dans la salle, l'ambiance est jeune, festive, bon enfant. On tape des mains avec ferveur et l'on reprend toutes les chansons que l'on sait par cœur. C'est à Bourg-en-Bresse que le journaliste Didier Varrod découvre Jean-Jacques Goldman sur scène :

— J'avais fait un reportage pour *Numéros 1* qui s'appelait *Un soir à Bourg-en-Bresse*. J'avais choisi cette ville, qui était quand même un trou perdu, parce que j'y avais passé mon bac. Je n'avais jamais pu y voir un concert à l'époque où j'étais au lycée et là, tout d'un coup, c'était hallucinant, je voyais Goldman au Parc des Expositions, une espèce de grand hangar où étaient concentrés quatre mille jeunes gens en furie qui chantaient toutes les paroles avec lui³⁰⁶.

« Une majorité de mouflets, observe avec une pointe de sarcasme l'écrivain Michel Braudeau dans *L'Express*. À peine des ados, des

préados. Du douze-treize ans, filles et garçons, tout droit sortis de La Boum 3, sans rien de sulfureux dans la socquette ni le T-shirt ³⁰⁷. » Pendant deux heures de spectacle sans entracte, tous les grands tubes se succèdent, emmenés par des interludes rieurs et des projections de films. La star des ados semble comme un poisson dans l'eau, interpellant l'un ou l'autre avec désinvolture, signalant à des admiratrices trop zélées qu'il pourrait être leur père !

— Je n'y arrive pas, je ne suis pas un vrai chanteur, lâche-t-il pour se faire prier.

Mais son aisance est feinte :

— J'ai du mal à être détendu, à prendre du plaisir. J'ai toujours peur pour tout. Ça me coûte beaucoup physiquement, nerveusement. Je dois travailler chaque intervention, je cherche mes mots. Je n'ai pas ce talent d'impro, cette magie qui se crée sur scène, un peu « cocaïnesque ». Mais ça peut venir à force de travail. Quand je serai grand, peut-être ³⁰⁸...

Sur fond d'album photo de ses jeunes années, le chanteur évoque son apprentissage musical au piano et au violon, puis sa première « sèche à six cordes » achetée d'occasion. Le public reprend en chœur *Au bout de mes rêves*, le poing levé, comme pour un hymne identitaire. « Ils ont dû voir ça dans les vieilles bandes d'archives qui passent à la télé. Révoltés ces petits ? Pas possible... Y a-t-il quelqu'un dans la salle qui sache ce que signifie un poing levé ?! », se moque à nouveau Michel Braudeau. Des titres moins attendus, parmi les plus pêchus du répertoire, trouvent leur place entre les tubes : *Minoritaire*, *Toutes mes chaînes*, *Jeanine médicament blues*, *Plus fort...* D'autres trouvent sur scène une puissance qui leur faisait défaut dans leur version initiale : *Le Rapt* et surtout *Pas l'indifférence*, chanté un ton en dessous, qui s'inscrit dans le *best of* des fans. Se glisse sur fond de bande dessinée un *P'tit blues peïnard* inédit, qui couvrira bientôt la face B du *single Long Is the Road (Américain)*. Autre clin d'œil biographique, images à l'appui : l'ancien étudiant lillois évoque le temps des galères en groupe dans les bals, les clubs et les MJC, puis s'encanaille dans un medley de quelques standards des grands pionniers du rock. Reprenant son souffle en coulisses, il abandonne ensuite la scène à « Prof Pinpin » qui joue *La Danse du Marsupilami* en souvenir des Sax Pustuls de Rennes, puis *Il suffira d'un signe* fait se lever la salle dès les premières notes. Michael Jones, à qui son ami offre le micro, capte l'auditoire avec *Streets of London* de Ralph McTell et *Say It Ain't So Joe* de Murray Head. Une myriade de lucioles tapisse ensuite la salle, tandis qu'un

chœur immense reprend *Comme toi* avec le chanteur qui démontre ses talents de violoniste. « Le show évolue, comme si on ouvrait un numéro spécial de *Podium*³⁰⁹ », écrit l'animateur belge Philippe Soreil. C'est de nouveau la folie dès l'intro musclée de *Encore un matin*, puis plus tard sur *Quand la musique est bonne*. N'y tenant plus, les admiratrices les plus téméraires sautent de leur siège et se ruent contre le devant de la scène. Elles n'en bougeront pas pendant les trois rappels, dont *Je ne vous parlerai pas d'elle*, interprété au piano, et le tendre *Dors bébé, dors* qu'il chante seul, assis, s'accompagnant à la guitare. Des larmes coulent sur quelques joues. « Hystérie ? Non. Mais la Goldmania est née, constate un chroniqueur de *Chanson Magazine*. Simple, sage et naturel, Goldman joue l'humilité. Mais le phénomène est là. [...] Il manquait un chanteur qui réconcilie la variété méprisée des uns et la chanson intelligente ignorée des autres. Allez, on le tient, notre prochain numéro un : c'est Jean-Jacques Goldman³¹⁰. »

La grande presse n'en demeure pas moins dubitative. Les sept soirées comblées à l'Olympia (où deux publics s'affrontent, celui qui se lève et veut danser contre celui qui est assis et aimerait voir), ajoutées aux soixante-cinq villes de province où l'accueil du chanteur fut tout aussi frénétique, suffisent à provoquer un certain agacement dans certaines chapelles. Le succès populaire a toujours paru suspect aux yeux des critiques. À plus forte raison quand l'objet de leur attention, celui que l'on désigne le plus souvent par ses initiales « JJG », ne craint pas de leur signifier sa méfiance et de n'accorder sa sympathie qu'à la presse pour jeunes, pour la raison évidente qu'elle est lue par son auditoire. On lui en tient grief ici et là, estimant que « ce jeune homme d'aujourd'hui vaut beaucoup mieux que cela³¹¹ ». Pourtant, quand bien même on lui reconnaît « une certaine fraîcheur et une vraie intelligence du public qui devrait lui assurer une longue carrière³¹² », on ne manque point de se gausser de la gentillesse du chanteur, de son répertoire et de son public. « Pour un peu, ils vous feraient perdre tout sens critique³¹³ ! », soupire-t-on. La presse locale n'est pas en reste : annonçant sa venue au Stadium de Marseille, on se montre persifleur à l'égard de ce « gentil Goldman » qui « fait rêver les petites filles³¹⁴ ». De sa musique ? On parle peu, finalement. « Rien de génial musicalement, rien d'exceptionnel dans le message, mais ça tourne rond et sans niaiseries³¹⁵ », se fend-on tout de même. Baptisé « le rocker mou³¹⁶ » par les uns, les autres lui trouvent « une voix de castrat endimanché³¹⁷ ». De son avenir ? On s'inquiète. « Alors une comète aveuglante et éphémère dans les cieux agités du show-biz [...]

ou bien une valeur sûre de la chanson française, une vraie vedette de demain ? C'est toute la question. Parce qu'il y a du bon et du franchement léger chez Goldman. De très bonnes idées de chansons mais des textes un peu boiteux parfois, ou bien pauvres³¹⁸. » Et de lui reprocher au passage de « faire dans le dansant » et de hanter les boîtes de France et de Navarre. Pas simple d'être l'idole des jeunes !

Didier Varrod apporte plusieurs explications à cet acharnement d'une certaine presse à l'encontre de Jean-Jacques Goldman :

— Il y a dans les années 1980 un tournant qui s'opère avec un intérêt particulier apporté à l'image et Goldman se démarque d'emblée de cette posture hyper prégnante où la forme a plus d'importance que le fond. Sa chanson *Minoritaire* est perçue comme une provocation, il y dit que ses idées ne sont pas homologuées, qu'il n'a pas de tatouage, pas le costume ni l'attitude. Par ailleurs, son omniprésence dans la presse pour jeunes l'empêche d'avoir accès à *Rock & Folk* et *Best*. À cela s'ajoute son choix délibéré de se montrer à la télévision dans les émissions les plus populaires, parce que forcément s'il s'agit de présenter un nouveau disque autant aller là où l'on fait le plus de monde. S'il se déplace quelque part, c'est pour parler de ses chansons, de son travail de création. D'où sa méfiance pour la presse généraliste : en tant qu'artiste, il estime qu'il ne peut pas répondre aux critères de la ligne éditoriale de ces journalistes qui, s'ils le sollicitent, c'est parce que son succès prend une tournure intéressante et que l'on souhaite décrypter ce phénomène. Il ne veut surtout pas qu'on le considère comme un phénomène et refuse l'idée que son succès soit plus intéressant que ses chansons. Autre chose : Goldman a un discours qui irrite ces gens. Il revendique le fait d'aimer les tubes, de composer de la musique utilitaire. Paradoxalement, il sort un album qui s'appelle *Non homologué* et creuse le sillon de la normalité, à une époque où l'on estime qu'être chanteur, aligner des tubes et rameuter des foules sur son nom n'a absolument rien de normal. C'est amusant parce que l'on a retrouvé cette volonté de normalité plus tard en politique, avec François Hollande... Par ailleurs, à une époque où se développent les nouvelles cultures de l'image, de la photographie, de la typographie, Goldman se soucie peu de l'aspect visuel des choses. Ça viendra par la suite, mais ses premières pochettes d'album font partie des plus laides de l'histoire du disque. Même les premiers clips réalisés par Bernard Schmitt n'ont rien de révolutionnaire, comparés à ceux des Rita Mitsouko, de Niagara ou d'Étienne Daho. Puis, au début des années 1980, la scène devient une religion, un passage

incontournable, les producteurs de spectacles deviennent des stars, on commence à organiser de grandes tournées avec de grands spectacles, avec une compétition entre les artistes, lequel aura le plus de spectateurs, le plus beau décor, le plus beau système d'éclairage, une espèce de surenchère, de course à l'échalote. Goldman, vers 1983, dit qu'il n'a pas envie de faire de scène, quitte à passer pour un artiste de pacotille. Puis, quand il commence à en faire, il ne communique pas, ce n'est pas dans sa mentalité de s'inscrire dans une logique de barnum. Il finira par prendre goût à la scène et, à travers les spectacles, à prêter une attention soutenue au visuel, tout ça viendra petit à petit au moment où il va raréfier sa parole et ses interventions médiatiques, quand il considérera que le lien entre son public et lui est suffisamment fort. Enfin, les années 1980 sont une période où l'on refonde l'image, le vocabulaire. Et tous ces chanteurs issus de la décennie précédente qui explosent les compteurs à ce moment-là, comme Renaud, France Gall, Michel Berger, Daniel Balavoine et Jean-Jacques Goldman, sont considérés par la presse de gauche avec condescendance, voire mépris, comme des sortes de bons samaritains au message désuet, gentillet. On se moque de leurs textes, de leur façon de formuler leur engagement. Jusqu'à un certain moment, vers 1986, où l'opinion va basculer³¹⁹.

Un portrait de vingt-six minutes réalisé par son ami Bernard Schmitt pour *Les Enfants du rock*, émission culte des années 1980, marque l'irrésistible ascension de Jean-Jacques Goldman. Diffusé le 8 décembre, il clôturé une année triomphale, d'un point de vue scénique et discographique. Au générique : les vidéoclips des trois tubes de son album *Positif*, *Envole-moi*, *Encore un matin* et le dernier, conçu comme un film de cinéma et tourné pendant l'été en Belgique pour Dream Factory, *Long Is The Road (Américain)*.

— Nous avons obtenu un budget un peu plus important grâce à C.B.S. International car ils veulent sortir *Américain* en version anglaise, explique le chanteur. Je l'ai d'ailleurs déjà enregistré, donc il fallait un clip pour l'international³²⁰.

Goldman met également en boîte *Love Me Away (Envole-moi)*. Les deux chansons sont traduites par l'auteur franco-britannique Dominique Simpson Jones, frère de Patrick Simpson Jones du *Club Dorothee*, et exportées en Angleterre, Allemagne, Espagne et au Portugal. Mais le succès de l'idole française, qui incite Warner à

commercialiser une compilation de ses premières chansons avec Tai Phong et en solo, peine à s'exporter. Devant ce nouvel échec, on ne renouvellera plus l'expérience.

VII

Je te donne toutes mes différences...

... Tous ces défauts qui sont
autant de chances ³²¹.

Au printemps 1984, la sécheresse s'abat sur l'Éthiopie et la terre aride se craquelle désespérément. Les récoltes sont perdues, le bétail se décime. Pour fuir la famine qui la guette, la population trouve refuge dans le camp de Korem, au nord du pays. La population du camp passe rapidement de huit mille à vingt-cinq mille personnes. On compte bientôt cinquante morts par jour, puis cent. Médecins sans Frontières lance un appel au secours. Des journalistes se rendent sur les lieux pour filmer l'horreur. Découvrant les images insoutenables d'enfants faméliques dans un documentaire de la BBC, le chanteur et activiste politique irlandais Bob Geldof fonde le *Band Aid*, un collectif de quarante-cinq stars de la pop britannique (Sting, Mick Jagger, Paul McCartney, David Bowie, George Michael, Phil Collins...) afin de sensibiliser le monde à ce drame humanitaire et de lever des fonds en faveur des victimes. Sorti en *single* au moment des fêtes de Noël, la chanson *Do They Know It's Christmas?* rapporte plus de soixante-dix millions de dollars.

S'ensuit *Live Aid*, un concert donné à Wembley le 13 juillet 1985 et suivi par un milliard et demi de personnes dans le monde. Invité par Monique Le Marcis et Roger Kreicher, directeur de RTL, Jean-Jacques Goldman y assiste aux côtés de France Gall, Michel Berger et Daniel Balavoine. Mais c'est Renaud, absent ce jour-là, qui, à l'initiative de sa consœur Valérie Lagrange, aura pour mission de rassembler pour la bonne cause les artistes les plus en vue de la scène musicale française, après que les Africains, emmenés par Manu Dibango, ont lancé l'opération « Tam Tam pour l'Éthiopie » et que les Américains sous la bannière « USA for Africa » ont proclamé *We Are The World*. Occupé à l'écriture de son prochain album, le « chanteur énervant » n'est pas très partant. Surtout, il s'interroge :

— Comment écrire un texte « œcuménique », assez anonyme mais aussi assez universel, débarrassé de mon univers habituel parfois argotique ou populaire ? Un texte qui aille à tout le monde et surtout qui plaise à tout le monde ³²² ?

Mais il se laisse bientôt séduire par une musique composée par son ami Franck Langolff et sa plume court toute seule. Pour rendre hommage aux enfants du continent noir, il faut ensuite réunir une quarantaine de chanteurs, parmi ses proches, ceux que l'on considère comme faisant partie de la « même famille ». Répondent présent à l'appel Francis Cabrel, Alain Souchon, Laurent Voulzy, Julien Clerc, Maxime Le Forestier, Jacques Higelin, Jean-Louis Aubert, Michel Berger, France Gall, Véronique Sanson, Catherine Lara... Ainsi naît le collectif « Chanteurs sans frontières ». C'est le guitariste et coréalisateur du projet, Thomas Noton, qui convoque Jean-Jacques Goldman, lequel se montre d'abord réticent.

— Au départ, c'était contre mes convictions, dit-il. J'ai été élevé dans une ambiance où l'on disait que la charité était à droite et la justice sociale à gauche, mais on se rend compte que l'on a beau tenir ce genre de raisonnement, les images arrivent de là-bas et finalement, on n'a pas le droit de rester spectateur, on n'a plus les excuses que les gens avaient en 1940 car ils ne pouvaient pas savoir. Maintenant, il y a l'information et cette information fait que l'on ne peut pas avoir bonne conscience. J'ajouterai même qu'aucune attitude politique ne peut être contre cette démarche ³²³.

Embarqué dans l'aventure, le barde montrougien observe de plus près le texte de S.O.S. *Éthiopie* et trouve contestable le deuxième couplet : « Sur cette terre de sécheresse/Ne fleurissent que les tombes/Des victimes de nos richesses/De nos usines, de nos bombes. » Les deux artistes en débattent.

— Il disait que la famine en Éthiopie, c'était surtout le soleil, les militaires, le régime de Mengistu, la fatalité, voire Dieu ³²⁴, se souvient Renaud.

— Je lui ai appris, informé par mon père, que l'Éthiopie n'avait jamais été colonisée, corrige Goldman. Il n'était donc pas possible de se contenter de nous accuser sans parler, par exemple, des pays voisins qui ont des milliards grâce au pétrole. On n'est pas les seuls coupables ³²⁵.

Il abordera ce thème plus tard dans la chanson *Une poussière* de l'album *Chansons pour les pieds* : « Est-ce un colonial, un conquistador ?/Est-ce un des nôtres qui fera pire encore ? » Renaud

entend les arguments. Il écrit à la place : « Malgré toutes nos richesses/Leur soleil nous fait de l'ombre. »

Publié le 19 avril, le maxi 45 tours des « Chanteurs sans frontières » s'installe aussitôt à la tête du *Top 50*, baromètre officiel des ventes de disques proposé par la nouvelle chaîne cryptée Canal +, et franchit le cap des deux millions de copies à la rentrée de septembre. Vingt millions de francs sont dégagés au profit de Médecins sans Frontières.

Mais les équipes humanitaires, qui se démènent pour apporter nourriture, médicaments, couvertures et abris de fortune aux victimes, sont bloquées *in situ* par les autorités. Tout est sous contrôle. La nourriture est réservée à certains, l'aide alimentaire détournée vers le Sud. La famine est bientôt aggravée par une guerre civile. Des millions de dollars d'aide destinés aux victimes sont détournés pour l'achat d'armes par la rébellion. Début décembre, l'organisation caritative MSF est expulsée d'Éthiopie pour avoir dénoncé l'inacceptable.

— Je ne veux plus être bénévole ou militer pour des actions en dehors de mon pays, dira Goldman au début des années 2000. Le disque pour l'Éthiopie auquel j'ai participé, par exemple. Je me suis rendu compte que nous avions très peu de résultats, que non seulement ça nous échappait, mais que c'était parfois détourné. Et puis, nous n'avions pas de recul intellectuel sur nos actions. L'histoire pour l'Éthiopie nous a montré que l'on pouvait faire du mal à un pays, ne serait-ce qu'en aidant le gouvernement en place qui était pour une large partie à l'origine de la famine. C'est comme quand on envoie du lait en Afrique. On se rend compte que les femmes arrêtent alors d'allaiter, par exemple. Là, on m'a demandé de signer une pétition pour l'accès aux soins en Afrique, pour la lutte contre le sida... Moi, j'ai besoin d'un débat entre scientifiques pour comprendre ça. Je ne dis pas qu'il faut laisser les gens mourir, mais on a besoin de personnes qui réfléchissent avant de laisser croire à toute l'Afrique que l'on peut y aller, que l'on a inventé un remède ! À l'époque, je justifiais le fait de participer à toute cette émotion sur l'Éthiopie en clamant qu'il était impossible de ne rien faire. On voyait les images à la télé et l'on pensait que l'on ne pouvait pas rester chez nous. Eh bien, si. Fallait d'abord réfléchir, comme Camus avait réfléchi. Il faut savoir qu'il y a pire que le pire³²⁶.

Le chanteur reviendra également sur son adhésion au mouvement « Touche pas à mon pote » initié par Harlem Désir. Le 15 juin 1985, pour le grand concert donné sur la place de la Concorde à Paris devant trois cent mille personnes, Jean-Jacques Goldman se félicite de

participer à l'opération au profit de S.O.S. Racisme et d'arborer sur la poitrine le fameux badge en forme de petite main jaune :

— Cela m'a fait plaisir de constater qu'il existait encore des capacités de mobilisation au détriment d'un individualisme forcené sans doute moins répandu que l'on ne le pense. Les gens sont encore capables de se rassembler et de réaliser quelque chose ensemble³²⁷.

Il est même prévu un duo avec Karim Kacel, mais la prestation est annulée, faute de temps. Comparant deux situations tout à fait incomparables, il se réjouit surtout que la jeunesse se mobilise avec autant d'énergie et de conviction :

— Là-bas [en Éthiopie] – et c'est la chose de base –, il se trouve qu'il y a la sécheresse et que des gens meurent de faim. Point. Ici, et en ce moment, il se trouve qu'incontestablement, et sans vouloir dramatiser, il y a un problème de racisme en France. Que les gens se mobilisent pour cela me paraît donc important puisqu'il existe des gens qui se mobilisent pour aller faire des ratonnades. [...] J'avoue que depuis les grandes manif lycéennes de 68 et des années 1970, j'étais un peu inquiet du peu de mobilité du monde lycéen et étudiant. Il n'y avait peut-être pas de cause suffisamment forte pour qu'ils se mobilisent. Cela prouve au moins que ces histoires de racisme les sensibilisent très fort³²⁸.

À la même période, Jean-Jacques Goldman triomphe avec *Je te donne*, un duo fraternel avec Michael Jones :

*Je te donne toutes mes différences
Tous ces défauts qui sont autant de chance...*

Le 14 juin 1986, on le retrouve en compagnie de Coluche à la fête de la Bastille pour soutenir à nouveau S.O.S. Racisme. Puis, dénonçant l'opération de récupération du mouvement par le Parti socialiste, il s'en détachera :

— J'avais toujours dit que le jour où un type de droite ne pourrait pas se reconnaître dans une formation antiraciste, ce serait un constat d'échec, dira-t-il au début des années 1990. Le jour où ils ont appelé à voter pour Mitterrand, pour moi, c'était la fin de la raison d'être de S.O.S. Racisme qui, pour moi, était un mouvement qui devait réunir tout le monde sur cette idée de base qui était l'antiracisme et l'égalité

329

Fort du succès du disque en faveur de l'Éthiopie, on envisage un rassemblement public le 13 octobre au parc de La Courneuve. On y

double l'effectif et l'on convie une quarantaine d'artistes supplémentaires. Mais c'est un fiasco : à peine quinze mille spectateurs font l'effort de braver la pluie, au lieu des cent cinquante mille attendus. « Chanteurs sans public », raille *Libération*. Daniel Balavoine, qui n'avait pu se libérer pour l'enregistrement du disque, rejoint la troupe et chante *Je marche seul*, avec Jean-Jacques Goldman. Ce sera leur unique duo.

Coluche, qui joue les amuseurs publics à La Courneuve et se voit chargé de remettre au président de MSF un chèque de dix millions de francs, est interpellé peu après par un auditeur d'Europe 1 qui le félicite pour la solidarité à l'égard de l'Afrique, mais s'interroge à propos des millions de Français qui vivent dans la misère et pour lesquels personne ne fait rien. La réflexion ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd. Le 26 septembre suivant, sur la même antenne radiophonique, l'humoriste évoque le lancement d'une cantine gratuite dans chaque grande ville de France à destination des plus démunis et lance un appel à la solidarité. Les Restos du Cœur sont nés. Dans les mois qui suivent, son projet s'étoffe et lui trotte l'idée d'une chanson pour réunir un maximum de fonds. Naturellement, il s'en remet à l'artiste qui vend le plus de disques : Jean-Jacques Goldman. Il profite de sa venue à *Nulle part ailleurs* sur Canal+ pour l'accoster dans sa loge (Coluche anime alors la quotidienne *1 Faux* dans le studio voisin). Quand un Montrougien rencontre un autre Montrougien... « Il nous faudrait une chanson, un truc qui cartonne, qui nous fasse gagner beaucoup d'argent. Toi tu sais faire. — O.K. Ça doit parler de quoi ? — J'en sais rien. — C'est avec qui ? — J'en sais rien. — Pour quand ? — La semaine prochaine ! » On ne peut rien refuser à Coluche.

— Coluche avait une puissance d'entraînement, un charisme naturel, se souvient Goldman. Les gens savaient qu'il apportait avec lui une solution³³⁰.

En trois jours, la mission est remplie. La chanson est telle que la voulait son quémendeur, instructive et fédératrice, sur un rythme accrocheur. Tout est dit en un refrain :

*Aujourd'hui, on n'a plus le droit
Ni d'avoir faim ni d'avoir froid
Dépassé le chacun pour soi
Quand je pense à toi, je pense à moi
Je te promets pas le grand soir
Mais juste à manger et à boire*

Un peu de pain et de chaleur
Dans les restos, les restos du cœur...

Pour porter le message, on convoque les personnalités du moment qui font autorité dans leur discipline :

— Coluche, c'était l'âme du mouvement. Pour le cinéma, ce fut Nathalie Baye, pour la télévision Michel Drucker. Pour le sport, Michel Platini était tout indiqué, enfin Yves Montand chanteur, acteur et remueur d'idées³³¹.

Révéle le 15 février 1986 dans *Champs-Élysées*, le vidéoclip alterne des images de l'enregistrement en studio et des bénévoles sur le terrain. Cet hiver-là, Les Restos du Cœur ont ouvert dans deux cents villes de France et servi huit millions et demi de repas. « Cette association me paraît importante pour les bénéficiaires, mais aussi pour les bénévoles. L'enthousiasme, l'idéalisme et la convivialité peuvent s'exprimer autour d'un projet concret, vivant, gai. C'est une générosité moderne, correspondant à ce que le militantisme syndical et politique suscitait auparavant », écrira Jean-Jacques Goldman en préface d'un livre consacré à l'association³³². Et de citer la phrase d'Aristote : « Faire du bien aux autres, c'est de l'égoïsme éclairé. » Touché par la générosité du chanteur, Coluche lui offre une Gretsch de couleur orange, la guitare électrique des pionniers du rock. Malheureusement, l'amitié entre les deux hommes sera de courte durée. Le 19 juin, sur le trajet à moto qui le ramène de Cannes à Opio, le trublion généreux meurt, percuté par un camion. Mais Goldman ne laissera pas s'éteindre la flamme d'espérance et de partage...

Entre l'élan humanitaire en faveur de l'Éthiopie et le lancement de la première campagne des Restos du Cœur, il s'est passé beaucoup de choses dans la carrière du chanteur préféré des Français !

De nouvelles chansons ont été conçues pendant et après sa longue tournée, certaines ébauchées dans les chambres d'hôtel, puis finalisées en studio.

— Mon prochain album sera très imprégné par les routes, les hôtels, la scène, l'énergie et les musiciens. Il respirera beaucoup l'aventure de la scène, confiait-il dans *Salut !* en juin 1984.

Aller à la découverte de son public lui aura permis de percevoir ses attentes, ce qui, au-delà des tubes de stations de radio ou de discothèques, l'interpelle, l'émeut, le fait vibrer, et finalement percer

le pourquoi de cette alliance si particulière :

— Le connaître m'a permis de me confronter à ce qui l'intéresse comme à ce qu'il y a de vrai en moi. [...] Il aime les tubes, mais n'en est pas dupe. Il sait voir plus loin. Les tubes sont indispensables pour qu'il pénètre plus avant dans les autres titres. Il faut donc qu'il se passe des choses dans l'album. J'ai compris qu'il attendait de moi une certaine sincérité, un certain naturel. Cette sincérité, ce naturel doivent être vécus pour qu'ils passent. Je suis condamné à être moi-même et non préfabriqué... Je sais que cette sincérité-là lui convient et que le jour où je ferai des chansons plastiques, il me lâchera³³³.

Dans ses balades en solitaire, l'auteur-compositeur se laisse happer par ce qui l'entoure, puis s'applique à traduire ses émotions en musique.

— Je prends des notes, je vis, je regarde, je suis acteur et voyeur... Le moment venu, la chanson est mûre. Il faut bosser, mettre en forme toutes ces notes sur le même thème, les adapter à la musique. La musique, elle, vient comme ça, en passant devant un piano à trois heures du matin. On s'assied par désœuvrement, et elle est là, ou bien elle se cache. Il faut y passer du temps, l'appivoiser³³⁴.

Désormais coéditeur de ses chansons à travers la société d'éditions musicales JRG, créée avec son frère Robert, Jean-Jacques Goldman a la liberté d'écrire et de vivre la musique comme bon lui semble, au gré de ses envies. Son prochain opus sera le reflet sincère de ses aspirations, de ses certitudes et de ses doutes.

Introduit par le solo de saxophone de Patrick Bourgoin, *Je marche seul* arrive dans les bacs avant l'été 1985, en prélude à l'album. Pour illustrer en images ce que son auteur considère comme un « hymne à la liberté », on imagine d'abord une histoire de plongeur sous-marin ou de cosmonaute revenu de la lune, puis Bernard Schmitt tisse un scénario romanesque apte à faire rêver les jeunes filles et transforme son ami chanteur en un séduisant soldat de marine mal rasé, dans un quelconque pays de l'Est, qui s'évade sur un coup de tête et passe la frontière à bord d'un train dans lequel il fait une rencontre amoureuse.

Entrée à la vingt-cinquième place des meilleures ventes de *singles* le 17 juin, la chanson y occupe le top 10 pendant quatorze semaines consécutives et se maintient classée jusqu'au 6 janvier 1986 ! Beau « tremplin » qui permet à l'album *Non homologué* de s'installer directement en tête des ventes à sa sortie, le 13 septembre, et de s'écouler à plus d'un million de copies (disque de diamant) en fin

d'exploitation. Il faut dire que l'on a ici un opus de qualité, musicalement varié et écrit avec une plume plus mature que les précédents, où excepté un ou deux titres dispensables (*Bienvenue sur mon boulevard*, *Délires schizo maniaco psychotiques*) rien n'est à jeter. *Non homologué* ? Déjà utilisée par Goldman dans la chanson *Minoritaire* de son deuxième album (« Mes ghettos, mes idées ne sont pas homologués »), la formule malicieuse semble vouloir attiser l'agacement d'une certaine presse (la sentence tombera bientôt) :

— Je savais, en sortant cet album, qu'il ne plairait ni aux tenants de la chanson traditionnelle française, ni à ceux du rock'n'roll ³³⁵.

Pour enfoncer le clou, la pochette (signée Claude Gassian) plagie celle du *Born To Run* de Bruce Springsteen !

D'entrée de jeu, survolant le champ des certitudes, le chanteur formule sur quelques riffs de guitare rock FM la liste des rôles qu'il se refuse de jouer et définit sa façon à lui d'être insolent (*Compte pas sur moi*). Puis, tournant le dos aux lieux communs modernes et réagissant à la poussée inquiétante du Front national aux récentes élections européennes, il propulse son ami Michael Jones sur le devant de la scène et lance avec lui comme un appel à la paix, mieux que comme un cri de guerre, son chant égalitaire et philanthrope : *Je te donne*. Convaincu que les différences de races et de cultures sont des richesses, à condition de vivre dans le respect mutuel, Goldman se félicite de faire danser la jeunesse sur ce nouveau tube qui relaie *Je marche seul* dans les discothèques et les stations de radio, dépassant même tous les autres en termes de ventes et restant classé numéro un pendant huit semaines au *Top 50*. Journaliste à *Libération*, Laurent Joffrin évoquera bientôt l'engouement des jeunes pour Jean-Jacques Goldman dans un essai intitulé *Un coup de jeune, portrait d'une génération morale*, soulignant l'importance des chansons, en particulier : « *Je te donne*, hymne à la différence, qui bat des records de ventes, comme pour dire qu'il y avait une France que l'on ne voyait pas dans les cages d'escaliers de HLM et les cours de bahuts. Elle se faisait pourtant entendre dans toutes les radios, *Je te donne* et son refrain candide, mais si peu innocent quand les banlieues glissent vers le Front national ³³⁶... » Plébiscité par plusieurs générations d'adolescents au fil du temps, Goldman appréciera cette sensation gratifiante d'être utile quand on lui rappellera que sa chanson est reprise dans les écoles, mais sa modestie l'empêchera de trop s'en glorifier :

— J'en suis très flatté. Mais, à mon avis, il y a eu des textes bien

plus déterminants, bien plus brillants, bien plus profonds, sur le métissage, sur l'intérêt des cultures différentes, qui ont été écrits. Il se trouve que celui-là va peut-être attirer plus facilement les mêmes parce qu'ils connaissent la chanson, qu'elle marche, qu'ils l'ont achetée et cela va être plus facile pour le prof. C'est un prétexte³³⁷.

Mais cela confirme l'une de ses certitudes :

— Je ne crois pas qu'une chanson à texte soit forcément chiante, ni qu'un tube soit forcément niais. Il existe des tubes à texte et des niaiseries chiantes³³⁸ !

L'énorme succès remporté par *Je te donne* le réjouit d'autant plus qu'il le partage avec Michael Jones. Ce n'est pas la première fois, certes, que les deux compères chantent ensemble, ils ont vécu cette expérience pendant les derniers temps de Taï Phong, puis on les a vus le 19 avril de cette année 1985 reprendre *Pas besoin de permis*, l'un des deux titres du *single* de Jones³³⁹, dans *Décibels de nuit* à la télévision. Mais recevoir une approbation aussi nette du public ne laisse pas indifférent et augure une plus étroite collaboration dans le futur...

L'amitié est une valeur sacrée pour Jean-Jacques Goldman. Il pourrait prendre à son compte la citation d'Alphonse Karr, journaliste et romancier du XIX^e siècle, proche de Victor Hugo : « Les amis sont une famille dont on a choisi les membres. » Le chanteur ratisse plus large : pour lui, l'idée de « famille » peut englober des êtres qui se connaissent à peine mais se sont reconnus comme étant d'un même rang.

*J'connais pas ta maison
Ni ta ville ni ton nom
Pauvre, riche ou bâtard,
Blanc, tout noir ou bizarre,
Je reconnais ton regard...*

— L'idée de la famille de sang est quelque chose qui ne me tient pas particulièrement à cœur, confesse Goldman. Le fait d'être du même sang ne veut à mon sens rien dire. En fait, j'ai une version affective et assez large de l'idée de famille. Quant à ma famille directe, femme et enfants, elle représente un élément très conventionnel de mon existence, voire prédéterminé. Vivre en famille doit être aussi invivable que vivre sans ! C'est ainsi³⁴⁰.

Il n'en demeure pas moins très attaché à sa famille naturelle, au point d'en être proche au sens strict du terme :

— J'habite depuis toujours le même pavillon de banlieue, situé à cent cinquante mètres de celui de mes parents, à cent vingt mètres de celui de mes beaux-parents, à cent douze mètres de celui de mon beau-frère, à cent quarante-quatre mètres de celui de ma sœur, à cinq cent vingt mètres du magasin de sport que tient mon frère et où j'ai moi-même travaillé à la fin de mes études commerciales à l'EDHEC-Lille. Nous formons une tribu³⁴¹, dit-il alors.

D'ailleurs, pour assurer les chœurs de sa chanson, n'a-t-il pas réuni en studio plusieurs membres de la « tribu » : sa femme Catherine, sa fille Caroline, ses sœur et frère Évelyne et Robert, ainsi qu'une de ses nièces, Dorotheé ?

Famille, très belle ballade aux accents de gospel, est dédiée à la chanteuse Danielle Messia, emportée par un cancer au début de l'été. Jean-Jacques Goldman venait d'apprendre sa disparition prématurée à vingt-neuf ans au moment du bouclage du disque. Les deux artistes s'étaient rencontrés en 1983 : il aimait sa voix fiévreuse et l'intensité frissonnante de ses textes qui abordaient des thèmes qui lui sont chers, comme les origines et la nostalgie de l'enfance, l'héritage familial, la différence, la solitude.

— C'était une fille que je connaissais très peu, on s'était peut-être vu cinq fois, on s'était assez peu parlé et pourtant j'avais une intimité avec elle, témoigne-t-il. On sentait que l'on avait des tas de choses en commun et que l'on faisait partie d'une même famille de pensée. On avait les mêmes doutes et les mêmes espoirs sans avoir jamais déjeuné, ni passé la soirée ensemble³⁴².

Tous deux d'origine juive (elle était née à Jaffa, en Israël, d'un père juif soudanais et d'une mère d'origine polonaise), ils avaient pour point commun d'être des enfants d'exilés.

— C'était une fille qui n'était pas née douée pour le bonheur. Un peu comme moi... Nous sommes des enfants de personnes rescapées, donc pas faits, au départ, pour le bonheur. Malgré ça, et de façon frappante dans sa chanson *Grand-mère Ghetto*, sa démarche a toujours été cette envie de vivre, envie de futilités et de bonheur. Et finalement le bonheur n'a pas voulu d'elle. C'est trop atroce³⁴³...

À sa demande, il lui avait composé des musiques et elle avait écrit *Le Temps des enfants* sur l'une d'elles. En 1986, Jean-Jacques Goldman contribuera discrètement à la sortie d'un album studio inédit de Danielle Messia, *Les Mots*, à l'initiative du journaliste breton Gérard Classe. Agent de la chanteuse, ce dernier ne cessera de remercier le chanteur pour son soutien indéfectible. Il raconte leur amitié née

autour d'une tombe :

— J'ai connu Jean-Jacques juste après la mort de Danielle. Elle me parlait souvent de lui. Je suis certain qu'ils auraient fait quelque chose ensemble, si elle avait vécu : il lui aurait écrit un album ou ils auraient chanté en duo. Ils étaient tellement proches par leur cheminement, leur sensibilité. C'est Jean-Jacques qui m'a appelé quand Danielle est décédée. Il ne me connaissait pas et avait vu mon nom sur le dernier album de Danielle, *Carnaval*, qui venait de sortir. Il n'était pas au courant de sa maladie. On a parlé pendant une heure et demie au téléphone. J'étais vraiment stupéfait qu'un garçon comme lui, qui était alors au sommet de sa carrière, s'attarde ainsi à me parler de Danielle, je sentais qu'il était très attaché et bouleversé par sa mort. Il a voulu que nous allions ensemble sur sa tombe. On s'est donné rendez-vous sur les Champs-Élysées, devant *Lido Musique*. Je m'inquiétais du fait que nous risquions d'être assaillis, il me dit qu'au contraire c'était l'endroit où l'on passe le plus facilement incognito parmi la foule. Et nous voilà tous les deux au cimetière de Pantin sur la tombe de Danielle le 11 octobre 1985, le jour de son anniversaire à lui. On est restés là un bon quart d'heure, je l'ai laissé se recueillir. Puis, il s'est tourné vers moi et m'a demandé : « Elle a été enterrée religieusement ? » J'ai répondu que oui. Et il a fait : « Ah bon, tant pis. » (*Rires.*) Ça m'avait frappé cette remarque. En partant, nous avons longé la longue allée du cimetière et nous étions presque au bout quand il a dit : « Oh zut, on ne lui a pas acheté de fleurs. » Je lui ai proposé d'en mettre pour lui la prochaine fois, mais il a tenu à aller lui-même en acheter et il est revenu déposer le bouquet. J'étais sidéré et touché de tant d'attentions de sa part. Comme c'était un caveau provisoire³⁴⁴, il voulait savoir s'il y aurait un monument particulier, je sentais qu'il avait envie de participer à quelque chose. Il m'a demandé de le tenir au courant. Il m'a dit aussi de le prévenir si j'entreprenais quelque chose pour elle, professionnellement. Il accepterait de m'aider, si j'avais besoin. À ce moment-là, j'avais envie de ressortir deux albums Barclay de Danielle, *De la main gauche* et *Le Paradis des musiciens*, qui avaient été pilonnés. Jean-Jacques me dit la difficulté de rééditer des disques tels quels après une première diffusion, mais il promet de voir ce qu'il est possible de faire. Une semaine après, il rappelle et me met en relation avec Alain Lévy, le patron de Polygram. Et les deux LP supprimés du catalogue de Danielle ont été réédités à deux mille exemplaires chacun. Cette initiative a permis la sortie du 45 tours *De la main gauche*, qui a connu une belle carrière au Québec.

Pour *Le Temps des enfants*, j'avais retrouvé ce texte dans les papiers de Danielle, après son décès. L'un de ses compositeurs attirés, Georges Nawrocki, m'a fait entendre la bande démo de la chanson et m'a dit que la musique ressemblait à du Goldman. Marc Lumbroso, que je suis allé rencontrer chez Polydor, me l'a confirmé. Puis, j'ai obtenu l'autorisation de la mettre telle quelle sur l'album *Les Mots*, parmi des bandes de travail et d'autres titres inédits provenant d'un disque que Danielle avait enregistré avant son premier LP Barclay et qu'elle n'avait jamais sorti. Jean-Jacques m'a demandé si j'avais besoin d'argent pour sortir ce disque. Un jour, il est venu à Brest pour chanter, et comme à chaque fois, il m'a gentiment accordé une interview à son hôtel pour *Le Télégramme*. Là, il me demande si j'ai fait un devis pour l'album. J'étais un peu gêné, puis j'ai dit qu'il me manquait environ trente mille francs. On se revoit ensuite dans sa loge. Il y a dix mille personnes qui l'attendent, des jeunes qui braillent comme des fous. Il est à cinq minutes de monter sur scène, il va pour quitter sa loge, puis soudain il se tourne vers moi et me dit : « C'est combien déjà la somme ? » Et il sort son carnet de chèques... Il me rendra encore service à diverses occasions par la suite... Chaque fois que j'ai monté des spectacles autour de Danielle Messia, il ne manquait jamais d'envoyer un petit mot que je lisais au public. Nous continuons à échanger par écrit. Jean-Jacques est un homme extraordinaire, d'une simplicité et d'une fidélité rares³⁴⁵.

Les valeurs de générosité que porte Jean-Jacques Goldman sont exprimées dans *Parler d'ma vie*, avec la tentation proclamée de demeurer en marge d'un système déshumanisé où tout s'achète et tout se vend :

*Pourquoi vendre toujours quand y a tant à donner ?
T'as beau m'expliquer qu'ça fait partie d'un système
Il me faut bien des pilules pour l'avaler.*

On note la présence à l'accordéon de Roland Romanelli. Et c'est l'immense jazzman américain Chet Baker que l'on entend au final dans un mélancolique solo de trompette.

— Au début, je ne pensais pas du tout à lui, précise Goldman. Pour moi, le thème qu'il joue à la trompette devait être interprété à l'harmonica. Parce que c'est aussi un son très triste, très nu. Puis, je l'ai fait écouter à un copain qui est fan de jazz, ce que je ne suis pas. Il m'a dit que cela pourrait être encore plus triste et plus profond avec

une trompette bouchée. Un peu à la Chet Baker. Je lui ai demandé de me faire écouter ce type et il m'a filé quelques disques. J'ai écouté ce son... si beau, très triste, avec du souffle... C'était parfait. Alors, je lui ai fait parvenir une maquette. Ça l'a intéressé. Il est venu et l'on a passé la nuit à enregistrer. C'est un des privilèges de ce métier. Pouvoir faire ce genre de rencontre³⁴⁶.

Jusqu'ici la thématique du sentiment amoureux n'avait guère sa place dans le répertoire goldmanien. Avec *Pas toi* (troisième *single* sorti en mars 1986) et *Confidentiel*, elle est abordée sous son aspect douloureux, lié à la rupture, une situation que le chanteur déclare ne pas être autobiographique.

Passe la chance
Tournent les vents
Reste l'absence
*Obstinément*³⁴⁷...

Le romantisme à la Goldman, c'est aussi de dresser des portraits de femmes idéalistes et nostalgiques, comme dans *Elle attend*, ou celles qui comblent leur ennui comme elles peuvent, *La Vie par procuration*.

— Je suis beaucoup touché par ces femmes qui rêvent, dit-il. Je ne dis pas qu'elles me plaisent forcément, mais ce sont des personnages qui me touchent, surtout le côté « je vivrai plus tard »³⁴⁸.

« *Non homologué* est bien l'album de la maturité, écrit Fred Hidalgo. Les paroles s'accouplent à la musique en osmose parfaite, l'émotion et la séduction alternent avec bonheur, la voix même de Jean-Jacques a gagné en gravité, en ampleur³⁴⁹. »

Une dédicace, sur la pochette : *Les chansons sont souvent plus belles que ceux qui les chantent, pardon à ceux que j'ai pu décevoir ou choquer par une attitude, un mot, une absence, un silence*. Le message rejoint celui exprimé dans *Nous ne nous parlerons pas*, comme s'il méritait d'être appuyé. L'angoisse de ne pas être à la hauteur, assortie à la crainte de décevoir l'autre, résulte du désir de plaire.

— Je suis sûr que je ne peux que décevoir ceux qui en viendraient à me connaître vraiment³⁵⁰, affirme Goldman. Très souvent, les gens se font une image quasi immaculée de vous. Où l'on est disponible en permanence, rarement indifférent, toujours altruiste ! Mais cette vision est trompeuse parce que l'on met dans les chansons ce que l'on aimerait être, ou à la limite ce que l'on est quelquefois. On fait abstraction du quotidien, du côté banal. Un chanteur peut avoir un

La séduction, selon Jean-Jacques Goldman, passe par l'immédiateté et l'authenticité. Et c'est tel qu'en lui-même qu'il aborde sa « deuxième visite » au public, un périple qui va s'étendre d'octobre 1985 à décembre 1986 et promener le chanteur ainsi que sa troupe des Antilles jusqu'en Polynésie en passant par le Canada, l'Afrique de l'Ouest et la Nouvelle-Calédonie, après avoir sillonné la France, la Suisse et la Belgique. En trois étapes intercalées par de longues pauses pour se ressourcer en famille, ce gigantesque « tour » va rassembler pas moins de six cent mille spectateurs, avec en point d'orgue une longue escale au Zénith de Paris, du 3 au 20 décembre 1985.

Après s'être envolée pour les Antilles dès le 14 octobre, au lendemain du concert des potes à La Courneuve, l'équipe au complet, soit une quarantaine de personnes, est à pied d'œuvre pour les cinq concerts de rodage prévus à La Réunion (le cinquième sera annulé à cause de la pluie), puis à l'île Maurice où le chanteur conjugue vacances en famille et activités professionnelles. Le tour de chauffe avant le Zénith se poursuit en métropole à partir du 18 novembre à Romorantin-Lanthenay, au cœur de la Sologne, puis pendant une semaine à Évreux, Montluçon, Annemasse, Orléans et Poitiers, cependant que deux émissions spéciales sont consacrées au chanteur les 27 et 29, l'une à la télé régionale, *Rhapsodie en vert* à Saint-Étienne (FR3 Rhône-Alpes), l'autre sur une chaîne nationale, *Aujourd'hui la vie* (Antenne 2), où la parole est donnée aux fans.

— Ce n'est pas un concert que je fais tout seul, prévient-il. On est toute une équipe de musiciens, qui seront totalement impliqués dans le spectacle. Je ne suis pas un chanteur avec ses musiciens derrière, c'est vraiment un groupe qui joue³⁵².

À celui qui s'enquiert de la mise en scène et d'éventuelles surprises, on signale qu'il n'y aura ni danseuses avec numéros de claquettes ou ballets nautiques, ni cracheurs de feu, juste un spectacle articulé autour des chansons, lesquelles seront différemment orchestrées et illustrées par des animations sur grand écran, comme dans le « tour » précédent.

— Je ne suis pas une bête de scène, ni un grand danseur. Que l'on ne s'attende pas à me voir dans un super show avec des effets spéciaux insensés, ce n'est pas mon truc³⁵³.

C'est dit. La sensation de faire corps avec ses partenaires, et par là

même avec la musique et l'ambiance autour, ajoutée à l'accoutumance avec la scène et une meilleure connaissance du public, met le chanteur en confiance. L'échange sera désormais plus libre et plus complice.

— La scène me faisait peur. J'ai appris à l'aimer³⁵⁴, avoue-t-il.

Il en remercie le public :

— Ce sont les spectateurs qui m'ont appris la scène, qui me l'ont fait aimer. *A priori*, je suis le contraire d'un homme de scène. Gauche, lent à la repartie, introverti. Mon énergie, c'est celle qu'ils me communiquent³⁵⁵.

En dehors de la scène, il goûte aussi le plaisir des tournées :

— Je ne savais pas que c'était aussi bien. En particulier, le rapport avec les musiciens, cette vie de communauté. On arrive à soixante dans une ville, et l'on a l'impression de la réveiller un petit peu, et de changer de ville le lendemain³⁵⁶.

Chacun doit néanmoins trouver ses marques avant d'affronter le Zénith de Paris où le spectacle se joue pendant dix-huit soirs à guichets fermés, après l'ajout de six dates supplémentaires – à peine les réservations ouvertes, un raz-de-marée a déferlé, incitant la production à renoncer à sa campagne d'affichage, devenue inutile.

C'est un journaliste par trop zélé de *L'Événement du Jeudi* qui va se poser en propagandiste insolite après les deux premiers soirs de représentation ! Ce spécialiste du bon mot, amateur de poésie et de chansons « à texte », volontiers cynique et désabusé, s'appelle Patrice Delbourg. Son intention clairement affichée est de se venger sur Goldman de toute la variété populaire qu'il exècre par-dessus tout. « Le navrant Jean-Jacques Goldman maintient ses dates de décembre (au Zénith). Préparez les chaloupes ! », lance-t-il d'abord comme un cri d'alarme. Puis, dans un article titré « Il va bourrer le chapiteau du Zénith et pourtant... Jean-Jacques Goldman est vraiment nul ! », notre « moraliste frondeur » va s'adonner, la plume vaillante, à son travail de sape. « Tous les hommes sont nés chanteurs... sauf quelques chanteurs », écrit-on en préambule, visant bien sûr Goldman, « chantré mou », « BHL de la ritournelle », « muscadin du vinyle », « adepte du tube éprouvette » qui s'y connaît dans « l'art de faire le plein avec du vide », tant il « s'approche au plus près du degré zéro de la chanson française » et « gère mièvrement son patrimoine d'inanité sonore ». De ses prestations scéniques ? On évoque un « gentil patronage » et une aisance de « louveteau dans le vestibule d'un *life show* ». Et quand sa « voix s'étrangle dans les aigus, semblable aux piailleries d'une orfraie tétanisée », on s'inquiète des « premiers rangs » qui « craignent une

otite » jusqu'aux « balcons » qui « demandent des Cotons-Tiges ». De son répertoire ? On ne discerne que « refrains boiteux » et « bredouillis énamourés » qui « semblent hâtivement traduits du moldo-valaque ». Conclusion ? « Dire que Jean-Jacques Goldman est un produit pharmaceutique au goût saumâtre et aux effets secondaires fâcheux n'est pas un outrage, c'est un diagnostic. Mais les gens aiment bien les purges. Comme les gousses d'ail, elles éloignent les mauvais génies. La preuve du pire, c'est parfois la foule. Elle sera au rendez-vous ³⁵⁷. » N'en jetez plus, la cour est pleine !

De nombreux lecteurs et abonnés, fans ou non-fans du chanteur, réagissent avec virulence à cet article et leurs protestations sont entendues par Jean-François Kahn, fondateur et directeur de l'hebdomadaire, qui désavoue bientôt son chroniqueur par un éditorial titré « J'adore Goldman » ! S'ensuit un prétendu « plaidoyer » en faveur du chanteur, mais sa signataire, Marie Müller, critique au *Nouvel Observateur*, s'enlise dans la contradiction, à la fois charitable (« Goldman est-il coupable ? » Réponse : non ! Donc, « je demande le non-lieu ») et accablante (« S'il y a un phénomène Goldman, c'est celui-là : qu'un jeune homme aussi férocement banal soit devenu le chanteur le plus populaire des années 80 ³⁵⁸ »). Il n'y a pas là matière à protester. Cette journaliste peut bien penser qu'il est banal, peu lui chaut. Sauf qu'elle se hasarde soudain à l'évocation de ses origines (« Fils d'un Juif allemand et d'une juive polonaise ») et son insistance (on note que le « mignon » n'arbore pas une « étoile de David sur les poils du torse ») en devient douteuse. Plus loin, contestant sa créativité artistique, elle ajoute : « Il ne choisit rien. Sauf son nom : il a refusé d'en changer, malgré l'insistance des managers. »

C'en est trop. En vertu du droit de réponse, le calomnié prend sa plume et signifie à la calomnieuse son manque de rectitude : « Mon père n'est pas "juif allemand" mais "juif français" et ma mère n'est pas "juive polonaise" mais "juive française". Je regrette d'avoir à rectifier ce genre d'"erreur" dans les colonnes du *Nouvel Observateur*. "Il ne choisit rien" ; c'est vrai sauf quelques "détails" : les musiques que je compose, les textes et arrangements que j'écris, la réalisation et les instruments dont je joue. Le "reste" m'intéresse effectivement moins... S'il est exact que je ne revendique ni look, ni vie privée tapageuse, ni "message" susceptible de faire "bander" Marie Müller, j'avoue ne pas être mécontent d'entendre les gens chanter "Je te donne toutes mes différences, tous mes défauts qui sont autant de chances", à quelques mois d'une campagne électorale qui s'annonce plutôt... louche. Enfin,

concernant mes réticences vis-à-vis de la presse dite “grande”, les lecteurs comprendront peut-être mieux mon manque d’enthousiasme et de plaisir à rencontrer ce type de... (j’ai failli dire journaliste). Cependant, j’avais appelé votre collaboratrice (à sa demande) mais, décrétant que je n’avais pas “la voix de Jean-Jacques Goldman”, elle a cru à une blague téléphonique d’un de ses amis (apparemment plein d’humour) et m’a raccroché au nez³⁵⁹ ! »

S’interrogeant sur ce curieux acharnement d’une presse de gauche à l’égard du chanteur, le journaliste et romancier Philippe Labro ne peut s’empêcher d’y voir « un reproche informulé, comme s’ils en avaient voulu à Jean-Jacques qu’il n’ait pas prolongé Pierre – qu’il ne l’ait pas déployé comme un drapeau. Et s’ils ne l’accablaient pas de je ne sais quelle “trahison”³⁶⁰... »

Entre-temps, Goldman a réglé ses comptes avec ladite « grande presse », tout en finesse et en malice, par l’ajout dans son programme de spectacle d’un florilège des critiques les plus perfides parues sur son compte, puis par leur reproduction sous forme de page publicitaire (à ses frais) dans les deux quotidiens à gros tirage *Libération* et *France-Soir*.

— Je voulais juste que leurs noms restent, qu’ils le signent. Qu’ils l’assument ce truc-là. Et pas qu’ils disparaissent avec deux-trois initiales et un quotidien qui sera jeté le lendemain³⁶¹.

Puis, au milieu de tout ce fiel, une mention manuscrite pour les fidèles : *Merci d’être venus quand même...*

Blessé, Jean-Jacques Goldman ? On le serait à moins, même si l’on se prétend peu sensible à la critique. Ici, c’est du dézingage en bonne et due forme !

— Ce qui m’a blessé, c’est que l’on s’attachait à la forme, réagit le diffamé. Aux apparences, au mépris du fond. [...] Mais j’ai toujours été assez prétentieux là-dessus. Je n’ai jamais eu de complexe culturel, dans le sens où je savais avoir fait plus d’études que la plupart des gens qui me critiquaient. Pas de complexe musical non plus, car je crois savoir ce qu’est la musique et, une guitare à la main, je n’ai pas peur de grand-chose. Enfin, pas de complexe d’origine, genre complexe du petit-bourgeois, puisque je viens d’un milieu d’immigrés. Non, je savais que c’était juste des manifestations banales de bêtise et d’incompétence³⁶² !

Et le chanteur de s’avouer « terriblement, maladivement, pathologiquement rancunier³⁶³ ».

Fallait-il alors, ainsi que le préconisait Ferré, verser « des tonnes de

crachât sur la Critiquature ³⁶⁴ » ? Goldman s'en tient à garder ses distances avec une certaine presse, comme il l'a toujours fait.

— Je ne rencontre pas les médias par plaisir, sans vraie raison, tout simplement pour « m'exprimer », précise-t-il. Ma place n'est pas de me trouver sur les couvertures des magazines. Je demande donc à ne pas y figurer. La chanson ne doit pas se trouver en première page d'un magazine. Il se passe d'autres choses dans le monde dont la place est en première page. Ce n'est pas de la modestie, seulement de la lucidité ³⁶⁵.

Et il n'accorde d'interview que si l'interlocuteur se montre empathique et bienveillant.

Ainsi, en vue d'un dossier d'une quinzaine de pages pour *Paroles et Musique*, « mensuel de la chanson vivante », paru au moment où pleuvent les médisances, il entame une longue et fidèle amitié avec son créateur Fred Hidalgo et répond aux questions de ses deux partenaires journalistes, Jacques Erwan, par ailleurs programmateur au Printemps de Bourges et au Théâtre de la Ville de Paris, et Marc Legras, collaborateur à l'émission *Aujourd'hui la vie* (Antenne 2).

— Pour une bonne partie du public – et sans faire de parano –, j'occupe un rang un peu particulier pour ce qui est de la haine et du mépris, leur confie-t-il. Je suis, pour pas mal de journaux, une référence, une espèce de Satan représentant à peu près tout ce qu'il ne faut pas faire. Je suis assez conscient de l'intérêt que je peux susciter pour certaines personnes, comme je me rends également compte de l'aversion que je peux provoquer. [...] Je ne crois pas que l'on remette mes chansons en cause, mais plutôt les émissions dans lesquelles je passe, les journaux et le public de filles très jeunes qui s'intéressent à moi. On ne pardonne probablement pas des choses immédiatement très énervantes : ma façon d'être en télé, un côté un peu mignon. Peut-être vivons-nous dans un pays où l'on n'aime pas les chanteurs à la mode ³⁶⁶ !

Puis, c'est au tour de Jean-Louis Foulquier, confident des artistes sur France Inter et créateur des Francofolies de La Rochelle, de le prendre sous son aile, à la faveur de Didier Varrod qui se fait l'entremetteur de la rencontre :

— J'ai donné les clés à Jean-Louis pour comprendre et accepter Jean-Jacques. Je lui ai dit d'abord que ce gars-là faisait tout ce qu'il ne fallait pas faire pour être aimé et que l'ensemble de la presse de gauche le descendait en flamme, ce qui ne pouvait que réjouir Foulquier qui, précisons-le, était de droite ; enfin, le troisième point

d'ancrage entre les deux hommes, c'est Léo Ferré³⁶⁷.

Le personnage de Foulquier, bon vivant, curieux, chaleureux, parfois ronchon, mais toujours honnête et profond, plaît aussitôt à Goldman.

— Quand tu étais devant ce gars-là, même si tu ne faisais pas partie de ses intimes et de sa famille artistique, il te recevait bien, humainement, avec gentillesse, avec bienveillance, témoignera-t-il le jour de sa mort au micro de Didier Varrod. Et quand il fallait se taire, il se taisait. Il ne la ramenait pas, même s'il était le grand bonhomme de la chanson de l'époque, il se mettait presque tout de suite en dessous de toi qui arrivais avec un travail. Ça, c'était assez unique³⁶⁸.

Goldman sera toujours partant pour participer à *Pollen* et chanter à l'invitation de Foulquier.

— Le courage, insiste-t-il, c'est pas d'aimer les gens qui sont académiques, c'est très facile à France Inter d'aimer les chanteurs à texte et c'était beaucoup plus courageux d'être capable – et c'était le seul – d'inviter quelqu'un qui faisait la une de *Salut les copains*, d'aller au-delà des apparences³⁶⁹.

Pour clore le sujet, le chanteur en vient à ce qui lui paraît essentiel, ce pour quoi il fait ce métier :

— La seule respectabilité qui m'importe est celle que le public m'accorde. Le fait que des gens m'écrivent pour me dire « J'ai été touché par ce que tu chantes » me suffit amplement³⁷⁰.

Il entre en scène, la guitare électrique en bandoulière sur un vieux jean délavé (comme il l'avait promis sur le petit mot manuscrit qui accompagne le billet), dans une débauche de lumière bleutée et de fumigènes. Après un « bonsoir » lancé à la cantonade, Jean-Jacques Goldman accueille et présente un à un ses six musiciens dont on connaît tous les visages ou presque : Michael Jones à la guitare et au chant, Claude Le Péron à la basse, Jeff Gauthier à la batterie, « Prof Pinpin » aux percussions et au saxophone, Lance Dixon aux claviers, assisté par Philippe Grandvoinet, seul petit nouveau de la bande. Droit dans ses bottes ou dans ses baskets (selon le soir), portant gilet noir et chemise blanche ample, le chanteur se revendique « minoritaire » puis distille entre deux confidences un répertoire solide, dont une large part de tubes (certains ramassés en un medley au fil de la tournée), dans un décor de gigantesque chaîne hi-fi, magnétophone à bandes et walkman, conçu par le fidèle Bernard Schmitt. *Encore un matin, Il suffira d'un signe*. L'ambiance est rock, sous la houlette de l'Anglais Andy Scott, magicien du son. Tandis que sur les deux écrans géants se

projettent des figures géométriques multicolores, le chanteur arpente la scène avec aisance, débarrassé de la gêne des premières fois, souriant, sautillant, blaguant entre deux chansons. « Tout mais pas l'indifférence », confie-t-il d'une voix douce à un public conquis, un tiers de garçons pour deux tiers de filles entre quinze et vingt-cinq ans. On comptera quelques évanouissements, sans gravité. Un dialogue s'instaure : le chanteur se morfond d'avoir été quitté par sa copine, laquelle lui a préféré son meilleur ami. « Dans ces cas-là, il n'y a qu'une chose à faire », soupire-t-il. « Quoi ? » crient les filles dans la salle. « Eh bien, aller faire un tour en ville, seul et anonyme... » Et derechef, la sono frappe avec force dès les premières notes de *Je marche seul*, qui fait se dresser la foule. « Goldman ne bluffe pas, écrit le reporter belge du *Soir* après le spectacle donné à Bruxelles. Son titre de superstar (qu'il récuse pourtant en toute simplicité), il ne l'a pas volé³⁷¹. » L'élégant troubadour puise dans son répertoire les portraits de personnages féminins : *Petite fille* (avec le beau solo de saxophone de « Prof Pinpin »), *Elle attend*. Des visages défilent sur l'écran, dont Goldman lui-même en gros plan lors d'un précédent concert. Sur la scène du Zénith de Paris, ô surprise, il accueille trois de ses anciens partenaires de Taï Phong, puis, s'installant au piano, ressuscite *Sister Jane* (ailleurs, Goldman la chantera seul).

— J'avais hésité à le faire lors de ma première tournée parce que les gens ne savaient pas encore bien qui j'étais ni qui j'avais été, dit-il. Mais c'est une chose qui m'a beaucoup été demandée et il m'a semblé que c'était une bonne manière de montrer la continuité des choses. Montrer que l'on n'arrive pas d'un seul coup. C'est un clin d'œil et une manière de rappeler les galères des années passées avant d'apercevoir la partie visible de l'iceberg³⁷².

Abandonnant la scène à l'ami Michael Jones, qui chante *Guitar Man*, Jean-Jacques Goldman le rejoint aussitôt après pour un *Je te donne* détonant. S'en vient une troupe de quinze chanteurs de gospel pour prêter leurs voix à *Long Is the Road (Américain)*.

— Ils faisaient une tournée en Europe et sont passés par Paris, raconte Goldman. Nous sommes allés les voir : le choc ! Par la suite, nous avons traversé l'Atlantique pour les rejoindre à New York et leur proposer de participer au spectacle du Zénith. [...] Ce ne sont pas des professionnels mais des amateurs qui chantent dans les églises. Ils ont dû demander un congé pour venir chanter ici. Ce sont des gens très simples, très directs, très attachants. Les chanteuses sont de vraies bêtes de chant. Elles sont possédées ! Habitées³⁷³ !

Puis, en quête d'une choriste de même envergure pour la suite de la tournée, Goldman recrutera Carole Fredericks, sur les conseils de Michael Jones, et en fera sa partenaire attitrée.

Née à Springfield, Massachusetts, d'une institutrice chanteuse de jazz dans un big band et d'un père pianiste parolier, la « black mama » à la voix puissante et au rire communicatif a baigné dans la musique dès son plus jeune âge. Septième d'une famille d'artistes, dont cinq sont musiciens (l'un d'eux est le bluesman Taj Mahal) et deux peintres, elle s'installe en France en 1979 où elle commence par chanter des gospels. Elle se fait rapidement une place de choriste auprès de nombreux artistes français, de France Gall à Patrick Bruel en passant par Eddy Mitchell.

— Jean-Jacques m'a appelée pour faire des chœurs sur une chanson pour sa tournée d'été, racontera-t-elle. Je connaissais ses succès comme *Quand la musique est bonne* car deux ans auparavant, je l'avais croisé à une émission de télé, et je m'étais présentée. Sa timidité m'avait frappée. Longtemps après, je lui ai évoqué cet épisode, mais il ne s'en souvenait plus. Normal, c'était lui la vedette et moi la choriste (rires)³⁷⁴ !

Pause tendresse. *P'tit blues peinard. Veiller tard. Comme toi*, avec le violon lancinant de Patrice Mondon. Dans la salle, des milliers de chœurs et de flammes. « Une communion amicale, fraternelle, une complicité collective de feu de camp, de jamboree, de fête nocturne³⁷⁵ », écrit le journaliste local de *La Voix du Nord* au lendemain du premier des quatre spectacles donnés à Lille. *Quand la musique est bonne*. L'explosion à nouveau. Et une armée de jeunes gens contre la scène, chantant, bras levés. *Sans un mot*. Guitares véloces et rythmique puissante. Puis, mélancolie et nostalgie : *Pas toi et Ton autre chemin*, avant les rappels. « Il effeuille son agenda de souvenirs, de confidences, de succès, avec le geste économe, métronome, pour capturer, un instant après l'autre, le temps qui passe. Et la foule chaloupe, défaille, s'enflamme, s'envole³⁷⁶ », poursuit le journaliste lillois. *Plus fort. Au bout de mes rêves. Envole-moi*. Le chanteur demande à la foule déchaînée de le laisser partir. Il finit par s'échapper après une déclaration d'amour en douceur, comme murmurée à l'oreille, *Confidentiel*, qu'il chantera avec une infinie émotion le 18 janvier dans *Champs-Élysées* en hommage à Daniel Balavoine, mort accidentellement quatre jours plus tôt.

— Beaucoup de gens m'avaient demandé auparavant si cette chanson avait été écrite pour un disparu. Ce n'était pas le cas. Je

terminais déjà mes concerts ainsi au Zénith, où Daniel était venu me voir³⁷⁷, dira-t-il.

La deuxième étape de la tournée commence par trois soirs au théâtre de Verdure de Nice du 26 au 28 février, pour s'achever le 29 mai au hall Béarn de la Foire-Exposition de Pau, après avoir sillonné la France, avec parfois deux passages par ville (Montpellier, Marseille, Grenoble, Nancy, Rueil-Malmaison, Rennes, Nantes, Angers, Bordeaux), voire trois (Toulouse, Lyon) ou quatre (Lille), avec un crochet par la Belgique et la Suisse (trois soirs à Bruxelles et à Genève).

— C'est la vie en surmultiplié, se réjouit Goldman. Tu découvres plein d'endroits nouveaux, plein de visages nouveaux, de salles différentes, de concerts différents³⁷⁸.

Se livrer aux journalistes de la presse écrite ou de la radio l'enchantait beaucoup moins :

— Tous les jours pendant une heure, une heure et demie, tu parles de toi. C'est épouvantable. À la fin, tu as l'impression qu'il n'y a plus rien d'autre qui existe. Je crois que c'est un danger. Parce que l'on peut y prendre du plaisir³⁷⁹.

Mais il n'est pas le genre d'artiste à prendre la grosse tête. En témoigne Patrick Jankielewicz, venu à sa rencontre lors de son passage à Lille :

— Goldman préfère regarder autour de lui plutôt que de parler de lui : il observe, avec toujours ce petit sourire énigmatique, presque intérieur. Ce garçon est désarmant. Insaisissable. Irraisonnable. À dix minutes de monter sur scène, il joue encore au ping-pong, en parvenant à se concentrer sur la balle, tandis qu'à trente mètres de là, résonnent les « Gold-man – Gold-man » d'un public impatient. Mais ce n'est pas de l'indifférence, seulement une espèce de distance de la part de l'artiste, par rapport à ce qu'il fait « par passion et par plaisir ». Ou peut-être une incroyable lucidité quant au phénomène qu'il déclenche. Goldman a les pieds sur terre. Trop pour certains, semble-t-il. L'ennui avec ce chanteur à la bonne bouille de garçon sain nourri au lait, c'est qu'il est trop normal. Et dans le show-biz, la normalité est une chose trop rare pour ne pas devenir anormale³⁸⁰.

En juin, le brûleur de planches assure la promotion de *Pas toi*, son nouveau *single* à succès, qui s'accompagne d'un vidéoclip apparenté à une bande-annonce de film de cinéma. Le thème : l'intrusion d'une jeune fille, jouée par l'actrice Gaëlle Legrand, dans la relation amicale entre deux hommes (Jean-Jacques Goldman et son metteur en images

Bernard Schmitt), avec en toile de fond la plage sous la pluie et la mer agitée.

La pluie l'attend encore dans la Belle Province où il se rend pour la première fois le 13 juillet en clôture du dix-neuvième festival d'été de Québec. La presse annonce « le tournoi des chefs », étant donné que l'idole française doit partager la scène en plein air du Pigeonnier avec la figure emblématique locale Robert Charlebois. Un événement qui rassemble quinze mille personnes, malgré la pluie battante. Les deux artistes se succèdent, chacun avec son propre groupe, puis fusionnent en duo en puisant dans leur répertoire respectif, *Famille* de l'un, *Le Mur du son* de l'autre.

— Ça tombait comme des cordes, ça n'avait pas arrêté une minute, dira Charlebois. C'était télévisé et les images étaient très, très belles. Mais les gens n'aiment pas ça quand il pleut. Ils se tiennent après leur parapluie et ils n'applaudissent pas. Et comme les applaudissements sont le pain de l'artiste, nous, on n'est pas nourris³⁸¹ !

Un avis que ne partage pas Goldman qui confie à son retour :

— C'est triste à dire, mais la pluie a rapproché les gens et a contribué à rendre l'ambiance aussi chaleureuse³⁸².

D'ailleurs, il prend rendez-vous pour dix dates en octobre dans tout le Canada, avec deux escales à Québec et deux autres à Montréal.

— J'admire Goldman, car sa démarche est belle. C'est frapper fort, frapper l'imagination populaire. Pas pour faire du fric (et en plus il en fait !), mais pour émouvoir les gens³⁸³ ! confiera Charlebois en 1997, tandis que « l'homme en or » vient de lui écrire *Le Plus Tard Possible*, une chanson désinvolte sur le thème de la mort ou comment réussir sa sortie.

Une courte mais intense tournée de huit dates, en marge de son long périple, attend aussitôt après notre chanteur globe-trotter, entre le 17 et le 26 juillet.

— Nous allons jouer à la belle étoile ! Dans des arènes, des stades... Nîmes, Fréjus, Béziers, Biarritz... Il y aura un nouveau décor, un nouveau spectacle et sans doute une première partie. Ce sera un autre état d'esprit. Un vent de vacances et de décontraction soufflera dessus³⁸⁴ !

On appellera cet intermède : « Veiller tard en juillet ». La première partie est assurée par le groupe Cock Robin, qui vient de triompher avec *When Your Heart Is Weak* et *The Promise You Made*. Le chanteur Peter Kingsberry n'a pas de mots pour signifier la bienveillance de son hôte français :

— Nous prenons beaucoup de plaisir à jouer l'ouverture du spectacle de Jean-Jacques Goldman. C'est la première fois que l'artiste tenant le haut de l'affiche nous respecte et nous considère réellement comme des *guest stars*. D'ordinaire, aux États-Unis en tout cas, les groupes de support sont toujours méprisés. Nous en avons fait l'expérience ! Jean-Jacques nous a dit qu'il aimait notre musique. Chaque soir, il s'installe dans un petit coin de la scène lorsque nous jouons devant le public³⁸⁵.

La tournée redémarre en octobre au Canada pour s'achever deux mois plus tard à Nouméa et Tahiti, après la sortie d'un double album *En public* dont est extrait le simple *La Vie par procuration*.

Élu par ses pairs interprète masculin de l'année lors des deuxièmes Victoires de la Musique, décernées le 22 novembre en direct du Moulin Rouge, Jean-Jacques Goldman ne boude pas cet honneur mais relativise :

— Si tu es sensible à ces récompenses, il faut que tu sois sensible aussi aux critiques négatives. On ne peut pas être sensible qu'aux choses positives. Si j'avais été sensible aussi aux critiques négatives, je serais probablement en train de garder des chèvres dans le Caucase. Ni les excès d'honneur ni les excès d'indignité ne doivent te perturber³⁸⁶.

Le 10 janvier suivant, un nouveau reportage réalisé par Gérard Calvet pour *Les Enfants du rock* propose des images inédites de sa longue et triomphale tournée 1985-86. La « goldmania » est à son comble !

— J'ai toujours nié la notion de star. Je n'y ai jamais cru jusqu'au jour où j'ai vu Hallyday. Quand il entre quelque part, il se passe vraiment un truc³⁸⁷, déclare Jean-Jacques Goldman.

Première rencontre : les deux artistes chantent en duo *Quand la musique est bonne* le 9 septembre 1984 dans les studios de RTL pour une émission de Sam Bernett. À cette période, Hallyday traverse un passage difficile, sans vrai succès populaire depuis cinq ans (le dernier tube en date est *Ma gueule*), et a conscience qu'il doit impérativement négocier un virage dans sa carrière. Alain Lévy, qui a développé sa culture musicale chez CBS, notamment avec Goldman, dirige alors Polygram France, la maison de disques du rocker. Il suggère de confier la réalisation de son prochain album à un auteur-compositeur en vue et de talent. On opte pour Michel Berger. L'album *Rock'n'roll attitude*, dominé par plusieurs tubes, dont l'immarcescible *Quelque chose de*

Tennessee, parachève la métamorphose de Johnny, opérée au cinéma avec le film de Jean-Luc Godard (*Détective*) et dans la vie intime à la faveur de Nathalie Baye. C'est un tournant majeur, dont les effets se feront sentir efficacement pour de longues années. Poursuivant dans la même idée de confier la réalisation de chaque album à un concepteur différent – les noms de Robert Charlebois, Julien Clerc et Elton John ont été avancés – et dans le but de toucher un public jeune, c'est vers Jean-Jacques Goldman que l'on se tourne à présent. Un contact est pris le 15 décembre 1985 sur la scène du Zénith où triomphe ce dernier : les deux chanteurs y reprennent en duo *La Musique que j'aime*

388

— Je n'aurais pas dix bonnes chansons à lui donner, commence par dire Goldman, dont l'année est particulièrement chargée, mais si j'en ai trois ou quatre qui tiennent la route³⁸⁹...

Finalement, il lui suffira de reconsidérer d'anciennes ébauches réalisées à la fin des années 1970 et écrites justement en pensant à un chanteur de la trempe d'Hallyday. Bientôt, on parlera de six chansons, puis de l'album complet.

Il s'appellera *Gang*, étant donné que les sessions ont lieu au studio éponyme, de septembre à décembre 1986, avec l'équipe habituelle de Jean-Jacques Goldman, lequel se montre omniprésent aux arrangements, guitare, piano, chœurs. Mais sa relation avec le rocker se révèle moins étroite que l'on peut l'imaginer. Pour des raisons géographiques, d'abord : Johnny tourne un film en Hongrie (*Terminus*, de Pierre-William Glenn) et les deux artistes communiquent beaucoup à distance ; mais aussi pour des motifs de personnalité : les deux hommes souffrent d'une même timidité plutôt handicapante et d'une pudeur qui les empêchent de se livrer intimement.

Ils se vouent cependant une admiration réciproque.

— Jean-Jacques est un garçon plein de chaleur humaine ; qu'il soit en studio, en tournée ou dans la vie privée, il reste toujours égal à lui-même. Et nous avons en commun une passion, la musique, que nous ressentons de la même manière³⁹⁰, dit Johnny.

— Son instinct, très sûr, et sa confiance en lui, si fragile, me touchent profondément, enchérit Goldman. Sa voix est chargée d'expérience, de vérité, de choses vécues. S'il avait été juste un personnage et pas un tel chanteur, ça ne m'aurait pas intéressé³⁹¹.

La personnalité de l'artiste et sa relation si particulière avec le public ont grandement motivé l'auteur-compositeur.

— Il y a dans l'affection très profonde du public pour Johnny

Hallyday un phénomène qui va au-delà des sexes et des classes sociales, fait-il remarquer. Le comprendre nous éclairerait probablement sur nous, Français³⁹².

Finalement, la création n'aura pas souffert de leur retenue. On devine au contraire une belle synergie dans le choix des thèmes abordés, tant les textes écrits par Goldman – à deux exceptions près : *Toute seule*, que n'importe quel interprète pourrait s'approprier, et *Ton fils*, qui traite de la difficulté d'intégration des enfants d'immigrés – semblent coller à la personnalité de Johnny. *L'Envie*, par exemple, qui ouvre l'album, est une chanson dans la pure veine Hallyday, à l'esprit rock, un bijou pour la scène.

*Qu'on me donne l'obscurité puis la lumière
Qu'on me donne la faim, la soif puis un festin
Qu'on m'enlève ce qui est vain et secondaire
Que je retrouve le prix de la vie, enfin !*

Du sur-mesure encore avec *Dans mes nuits... on oublie*, qui sonne rock, et *Encore*, clin d'œil au rockabilly, toutes deux sorties des tiroirs (comme *L'Envie*, d'ailleurs) où l'auteur-compositeur les avait rangées en attendant le jour J et l'heure H ! Puis, inspiré de la vie intime du rocker, il a écrit *Laura* – l'idée de chanter un hymne à sa fille rebutait Hallyday au départ, mais il s'est laissé convaincre par les mots sensibles et délicats de l'auteur.

— Je voulais avoir un droit de regard sur cette chanson, surtout sur celle-là. Jean-Jacques l'a très bien accepté. Il a même modifié certaines phrases et remplacé, comme je le souhaitais, “te regarder pousser me fera vieillir” par “tu m'inventes un avenir”. Il savait ce que Laura représentait pour moi. Il m'avait compris. Pas de discussions inutiles ni de longues explications. C'est rare chez un auteur³⁹³.

Tu peux chercher a été conçue sur une suggestion de l'interprète et s'adresse manifestement à Nathalie Baye, son amour perdu. Le thème de la séparation s'exprime aussi dans *J'oublierai ton nom*, duo franco-anglais partagé avec la chanteuse Carmel (Michael Jones a écrit le texte anglais). Mais le chanteur garde l'espoir au cœur, misant sur une rencontre prochaine : *Je t'attends*. Même si l'espoir s'avère un rien désabusé : *Je te promets*, admirable chanson interprétée en alliant subtilement puissance et délicatesse.

— Quand on a des interprètes de cette qualité, c'est comme un charpentier avec de bons outils³⁹⁴ ! se félicite l'auteur-compositeur.

*Et même si notre histoire se termine au matin
J'te promets un moment de fièvre et de douceur
Pas toute la vie mais quelques heures...*

Arrivé dans les bacs le 6 décembre, l'album *Gang*, certifié platine en quinze jours, décliné en cinq tubes et quatre singles, va diversifier l'auditoire du rocker, étendre son public à tous les âges et toutes les catégories sociales. Bientôt, ce large public va remplir les stades.

La semaine qui suit la sortie du disque, Jean-Jacques Goldman part à la découverte de la Chine, avec France Gall et Michel Berger, sur une idée de Michel Denisot pour *Zénith*, son émission sur Canal+. Il enregistre *Je marche seul* dans la rue piétonne de Nankin, au cœur du centre historique de Shanghai, parmi une foule de passants, à pied, à vélo, en autobus et en trolley, puis *Au bout de mes rêves* sur le Bund, en bordure du fleuve Huangpu Jiang. Le lendemain, on le filme chantant *La Vie par procuration* dans le temple Longhua, le plus grand et le plus vieux temple bouddhiste de la ville, puis *Parler d'ma vie* dans les rues de la vieille cité. En dehors des heures consacrées au tournage, le chanteur en profite pour faire du tourisme. « Il partait au hasard. Sans interprète. Il pouvait réaliser l'impossible : se déplacer incognito sans être sollicité par ses fans. Marcher seul. Dans les ruelles du vieux Shanghai ou le long des échoppes typiques, Goldman a laissé sa tenue d'artiste au vestiaire. Il a joué les promeneurs solitaires et parcouru des dizaines de kilomètres à pied, noyé dans une foule inconnue. Mais à quoi a-t-il rêvé ? [...] Peut-être Jean-Jacques a-t-il pris des notes mystérieuses sur son petit calepin ? Quelques mots, quelques émotions, l'expression d'un regard, un sourire ou un visage d'enfant, qui inspireront des chansons que le souvenir de Chine aura éveillées en lui³⁹⁵ », commente un journaliste venu accompagner l'événement.

VIII

T'as la lumière...

... et puis après ³⁹⁶ ?

Qu'est-ce que le succès a changé de fondamental chez Jean-Jacques Goldman ? Le chanteur préféré des Français a coutume de dire qu'il aurait pu continuer à faire de la musique en dilettante, tout en travaillant dans la boutique familiale, et que cela aurait suffi à son bonheur. Il regrette parfois l'anonymat, la possibilité d'aborder quelqu'un dans la rue sans que sa notoriété fausse immédiatement le rapport :

— C'est-à-dire que quand je suis au cinéma et que je vais pisser, les gens disent : « Goldman va pisser. » Quand je suis dans un café et que je fais tomber un verre, les gens disent : « Goldman était là, il a fait tomber un verre. Il est maladroit. » Quand je tire la langue à quelqu'un, en bagnole, les gens disent : « Goldman n'est pas aimable. » Tout ce que l'on fait n'est plus anodin. On est observé et il faut vivre avec ³⁹⁷ !

Il ne nie pas que l'argent, tout en étant redoutable si on l'envisage comme une puissance obscure de pouvoir et de domination, confère une indépendance professionnelle qui n'est pas négligeable. Et une liberté dans la vie de tous les jours. C'est un luxe par exemple de payer quelque chose sans y penser, une chambre d'hôtel, un dîner au restaurant, un taxi, une place en première classe dans un avion, comme par inadvertance. On apprend dans la revue *Capital* que le contrat du chanteur avec sa maison de disques lui octroie un niveau de royalties (pourcentage touché sur le prix de gros du disque) de 32 % – contrat renégocié à la hausse, entre 37 et 38 %, en 1994 par son frère Robert (homme-orchestre de la PME Goldman) –, alors qu'une star confirmée se contente en général de 20 %. Pour une meilleure compréhension, le journal traduit de façon concrète : « Pour chaque CD vendu par Sony à un détaillant (80 francs), Goldman touche de l'ordre de 25 à 30 francs. Comme il vend, en moyenne, un

million d'albums, cela donne une idée du pactole ainsi amassé³⁹⁸. »

Et l'on précise qu'en tant qu'auteur, compositeur et éditeur, Jean-Jacques Goldman double les revenus provenant de la vente de ses disques.

— J'ai beaucoup d'argent mais, au-delà d'un certain seuil, il ne me sert à rien, dit-il. Attention, je ne m'en fiche pas : j'ai toujours été angoissé à l'idée de ne pas pouvoir payer mon loyer. Mais tant que je peux m'habiller, acheter deux motos et une maison où je veux, et que je peux partir en voyage quand je veux, ça me va. [...] Rien n'a changé depuis mon enfance. Mes parents n'étaient pas riches, mais j'ai toujours eu les moyens de m'acheter un bouquin, de prendre un billet de train et j'ai eu chaud en hiver³⁹⁹.

Dans la famille, on estimait que le bonheur n'avait pas de prix et l'argent pas d'odeur.

— J'ai toujours su que les vrais plaisirs de l'existence sont assez bon marché. [...] Que la richesse, c'est un livre de poche, un poulet grillé aux herbes de Provence par Mme Simone. Une plage avec du soleil, un concert à 180 francs la place, un match de tennis avec un ami⁴⁰⁰.

Il trouve souvent le monde des gens friqués pathétique et vulgaire. Les mondanités, très peu pour lui.

— Ce sont les gens sans histoires qui me touchent le plus, car j'ai été de leur bord pendant très longtemps. Jusqu'à trente ans, j'ai vécu dans l'anonymat le plus complet. Personne n'est indispensable. Le reconnaître, c'est être lucide⁴⁰¹.

Le fait d'avoir connu une notoriété tardive le préserve d'une trop haute estime de soi et d'une fausse perception des choses. Se tenir de préférence à l'écart de la société des paillettes l'empêche de perdre le sens des réalités. L'important ?

— Ce qui arrive à tout le monde. Les vrais problèmes. Les relations avec autrui⁴⁰².

Son luxe ?

— Pouvoir travailler avec les gens qui me plaisent⁴⁰³.

Si on lui demande de se définir, il répond après réflexion :

— Je suis quelqu'un de simple, de sensible, d'attentif. Je suis toujours à l'écoute des autres. Je continue d'évoluer, j'essaie de m'améliorer, d'apprendre chaque jour des choses nouvelles. D'aller de l'avant⁴⁰⁴.

Ses valeurs sont l'amitié, la fidélité, le sens du partage.

— Je ne suis pas allé vivre en Suisse ! Ce qui me permet de payer 60 % d'impôt sur le revenu, plus tout le reste, ce qui me ravit. Plus

j'en paye et plus je suis content. [...] D'ailleurs, je me trouve surpayé par rapport à ce que je fais⁴⁰⁵.

Alors il arrive à cet « anonyme de luxe », comme il aime à se qualifier, d'en faire profiter des amis qui n'ont pas les mêmes moyens. Ou des associations humanitaires (Les Restos du Cœur, Amnesty International, Sidaction). Il considère que gagner de l'argent n'est pas malsain, à partir du moment où cet argent est le fruit d'un travail, mais il est contre l'héritage, qu'il considère comme le contraire du principe d'égalité et surtout parce qu'il ne rend pas service à celui qui en bénéficie.

— Il n'y a que les routes qui sont belles. C'est d'accéder à quelque chose qui fait les épices et l'intérêt de l'existence⁴⁰⁶.

En novembre 1986, toute une génération étudiante et lycéenne envahit les rues de Paris et des grandes villes de France pour obtenir le retrait du projet Devaquet, du nom du ministre délégué à l'Enseignement supérieur sous le second gouvernement Chirac et premier gouvernement de la cohabitation – son projet de loi visant à réformer les universités entend instaurer notamment une sélection à l'entrée ou la possibilité de fixer librement les droits d'inscription, ce qui revient à empêcher les enfants des classes populaires à accéder aux études supérieures⁴⁰⁷. « Devaquet si tu savais, ta réforme, ta réforme, Devaquet, si tu savais, ta réforme où on s'la met ! Aucu-, aucu-, aucune hésitation, sinon c'est la révolution ! » chante à pleine voix ce long et vaillant cortège qui, en d'autres circonstances et si l'on en croit Laurent Joffrin, chef du service société de *Libération*, puise plus volontiers dans le répertoire de Jean-Jacques Goldman, *Je te donne* ou *Envole-moi*. Le journaliste écrit qu'une nouvelle classe d'âge adolescente s'est constituée en « génération politique », qu'il qualifie de « génération morale⁴⁰⁸ » – il ajoutera « pragmatique » lors d'un colloque autour du même thème –, qui se nourrit des films de Spielberg et des chansons de Goldman. Selon lui, un chanteur « capable de drainer, sans une once de publicité, toute la jeunesse d'une ville » ne peut laisser indifférent. Il ne le nomme pas « maître à penser, car il n'exerce pas de magistère intellectuel », mais « maître à sentir, maître à réagir de la jeunesse⁴⁰⁹ ». C'est la même idée qu'exprime *L'Événement du Jeudi* quand il désigne Goldman comme le porte-parole d'une génération positive, « la génération de l'émotion⁴¹⁰ ».

« Les jeunes ne sont plus ce qu'ils étaient, renchérit Franz-Olivier Giesbert dans un éditorial du *Nouvel Observateur*. Naguère, ils haussaient les épaules. Aujourd'hui, ils retroussent leurs manches. Après la "bof génération", voici la "bosse génération". [...] Apparemment, elle n'a plus qu'une obsession : trouver un job. Certes, la société postmoderne n'est pas sortie de la logique de la personnalisation. Mais les jeunes ne disent plus vraiment "Moi, je". Ils recommencent même à dire "Nous". Chez eux, Mitterrand fait un tabac, Barre un bide. Ils croient aux droits de l'homme. Et leur maître à penser – ou à rêver – s'appelle Jean-Jacques Goldman. Regardez-les bien. Ils se veulent faits pour les grandes causes. En attendant, le destin les voue trop souvent aux crève-cœur. Un destin qui a pour nom : ANPE ⁴¹¹. »

Pour le journaliste du *Monde*, « les grands mots et les bons sentiments » de « l'idole des lycées » ne semblent pas aller au-delà d'un phénomène de mode qu'ont connu en leur temps Johnny ou Sardou : « Goldman, c'est fait surtout pour bouger, danser, refaire le monde le poing levé le temps d'un concert. Il n'y a peut-être pas grand-chose derrière, mais les variétés avaient sans doute besoin de ses chansons à hurler ⁴¹². »

Le phénomène trouve un écho hors des frontières. Après que le chanteur a donné une soirée exceptionnelle au Palladium de New York (le 3 mars), le *Herald Tribune* se fend d'un long article intitulé « *The Normal Pop Idol* », dans lequel il fait part de l'optimisme des observateurs français : « Après des années où la jeunesse et sa musique étaient porteuses de révolte et de cynisme, Goldman, trente-cinq ans, incarne aujourd'hui le culte de la tolérance et des valeurs familiales traditionnelles transmises par une musique déchaînée et une image polie et calme ⁴¹³. »

— Après l'article de *L'Événement du Jeudi*, il y a eu un sursaut dans la presse de gauche, notamment de *Libé*, signale Didier Varrod. Il y a en 1987 ce livre fondateur de Hamon et Rotman, *Génération*, qui relate l'engagement d'une jeunesse de gauche depuis les années 1950 et en particulier le parcours de Pierre Goldman, icône de l'extrême gauche française des années 1970. À ce moment-là, quand Jean-Jacques Goldman se fait descendre en flèche par *L'Événement du Jeudi*, il y a une espèce de retour de bâton qui s'opère presque spontanément dans les milieux de gauche, avec Laurent Joffrin en tête de pont. On a connu en peu de temps la montée de l'extrême droite, la cohabitation, la loi Devaquet, la mort tragique de Malik Oussekine, la création de

SOS Racisme... Et l'on se rend compte soudain que l'on est en train de passer à côté de la jeunesse. Qui est-elle ? Du coup, Goldman devient avec Renaud et Balavoine l'une des références de cette jeunesse dans la rue qui s'engage contre la politique de cohabitation de Chirac et que Mitterrand va récupérer à travers SOS Racisme⁴¹⁴. »

Si ses chansons provoquent les consciences, Jean-Jacques Goldman refuse cependant de cautionner un mouvement qu'il qualifie de « récupérateur » et s'ériger en porte-drapeau d'une jeunesse, fût-elle acquise à sa cause. Il ne pense pas qu'un chanteur délivre un message.

— Le chanteur, c'est un témoin, un voyeur des choses qui se passent à un certain moment. C'est vrai que les chansons sont un révélateur, des espèces de repères assez fidèles d'une époque, d'un moment, et de certaines préoccupations⁴¹⁵.

Il prétend ne rien revendiquer, surtout pas une parole politique, même s'il affirme des idées de gauche et se montre fumasse quand Johnny Hallyday utilise *Je t'attends*, la chanson qu'il a écrite, pour soutenir le candidat RPR Jacques Chirac.

— Je comprends que vous puissiez aduler un grand penseur, un grand scientifique, un grand médecin, mais quelqu'un qui fait des chansons, qui passe à la radio, je ne comprends pas qu'on lui fasse endosser quelque chose qu'il n'est pas capable d'endosser, objecte-t-il. C'est pas de la modestie : moi je suis capable d'endosser le rôle de celui qui fait danser les gens dans les bals ou dans les boîtes, ça je sais faire, il n'y a pas de problème, mais que l'on ne me demande pas des avis sociaux, des avis politiques, des avis sur l'avenir de l'humanité que le fait d'avoir écrit « Quand la musique est bonne, bonne, bonne » ne me donne pas⁴¹⁶. Et d'ajouter : Ma réflexion n'est pas supérieure à celle des gens qui achètent mes disques. Je pourrais aussi bien écouter leur avis qu'eux le mien⁴¹⁷.

Il ne lui paraît donc pas indispensable de répondre aux invitations de journalistes de télévision qui souhaitent le faire parler des problèmes du monde ou de sujets qui débordent le cadre artistique. En revanche, il se déplace volontiers à Matignon parmi une délégation d'artistes, à l'invitation du Premier ministre et à la rencontre de conseillers en culture et en communication, lorsqu'il s'agit de soutenir le maintien de la chaîne TV6 ou la création d'une nouvelle chaîne musicale dans le but de défendre efficacement la chanson française contre l'invasion anglo-saxonne. Même si la décision finale n'est pas à la hauteur de ses doléances :

— Ç'a été un dialogue de sourds. Nous parlions qualitatif et eux

répondaient quantitatif : par exemple, ils nous donnaient des assurances en ce qui concerne le pourcentage de musique qui serait diffusé sur la nouvelle chaîne M6. Mais peu importe pour eux que cette diffusion ait lieu, comme c'est le cas actuellement, entre 9 heures ou 10 heures du matin et midi – c'est-à-dire quand les gens travaillent ou les jeunes sont au lycée – et entre minuit et 2 heures quand tout le monde dort... Ou encore s'il y a un clip de temps en temps seulement, entre deux publicités ou deux séries américaines. Quel intérêt pour la musique ⁴¹⁸ ?

Et s'il accepte, en février 1988, de participer au débat public en interviewant Michel Rocard dans les colonnes du *Nouvel Observateur*, c'est – dit-il – en tant que citoyen s'adressant à un autre citoyen.

— Vers 1986 et 1987, on ne sait pas trop où situer Goldman politiquement, rappelle Didier Varrod. On le sait plutôt de gauche, investi dans le mouvement contre le racisme, auprès de Harlem Désir. Et il ne s'exprime pas encore clairement contre Mitterrand, il ne dit pas son aversion pour cet homme qui va bientôt être réélu à la faveur d'une campagne astucieusement menée et le soutien d'une presse vouée à sa cause, emmenée par le mensuel *Globe* – dont je connais bien l'histoire pour y avoir travaillé. En revanche, dès 1988, il y a cet acte fondateur qui est d'accepter d'interviewer Michel Rocard pour *Le Nouvel Obs* et d'affirmer haut et fort que la gauche qui est la sienne c'est la gauche réformatrice et non la gauche archaïque de Mitterrand ⁴¹⁹.

Surtout, Goldman admire l'homme Rocard :

— Les hommes politiques qui fraient avec le spectacle essaient de nous séduire. Ils nous prennent pour des imbéciles, ils sont pathétiques. Rocard est le seul qui n'ait pas essayé de me séduire, ce que j'ai trouvé séduisant ⁴²⁰.

Ensemble, les deux hommes abordent divers sujets tels que l'école, l'avenir des enfants, le rôle du président de la République pendant la cohabitation, les droits de succession, les fonctionnaires à propos desquels Goldman a des idées très arrêtées et leurs prétendus privilèges, le tiers-monde, Les Restos du Cœur... Et quand il demande à Michel Rocard ce que signifie « être un homme de gauche en 1988 », il approuve les arguments de son interlocuteur : « Trois choses. D'abord l'impératif de solidarité : ne jamais accepter de laisser des gens au bord de la route. Ensuite la lutte pour l'égalité des chances : c'est pourquoi la priorité des priorités aujourd'hui, c'est l'école. Enfin, la reconnaissance du fait que les fonctions de l'État ont changé : il est

là pour préparer l'avenir et fixer les règles du jeu mais pas plus. Pas pour produire à la place des producteurs. Ni pour tout régir par la loi, les règlements, les décrets, les arrêtés, les circulaires et le petit doigt sur la couture du pantalon ⁴²¹. » À l'approche de l'élection présidentielle à laquelle Michel Rocard renonce finalement à être candidat pour se ranger derrière François Mitterrand, en échange de la promesse du poste de Premier ministre, le citoyen Goldman observe l'enjeu minime qu'elle représente :

— Il y a un consensus entre les partis, le choix n'est plus « capitalisme ou pas », tout le monde est d'accord pour un libéralisme plus ou moins dirigé... Le seul point d'interrogation, c'est l'émergence de l'extrême droite ⁴²².

Pour l'heure, la situation est inquiétante, mais pas dramatique :

— Le Front national ne me fait pas peur. Le seul engagement efficace serait de renouveler les partis institutionnels. Je pense que le Front national est peut-être pour 3 % un vote d'adhésion. Par contre, pour moi, c'est un vote de non-hygiène comme les rats qui viennent quand c'est sale. Il suffit de nettoyer. Les rats s'en vont. Le seul militantisme efficace que l'on puisse avoir, c'est simplement de nettoyer la politique française. Les Français ne sont pas racistes. Les Français ne sont pas d'extrême droite, je n'ai absolument aucun doute là-dessus. C'est un vote de réaction par rapport au pourrissement des partis et à leur éloignement. En particulier par rapport aux années Mitterrand ⁴²³.

Quant à la génération dont il serait le porte-drapeau, il reconnaît qu'elle est bien moins chanceuse que la sienne, même s'il en vient toujours à relativiser et à faire preuve d'optimisme :

— J'ai eu de la chance, une chance que certains jeunes aujourd'hui n'ont pas. Ce qu'on leur montre, ce sont des vies où l'on n'a pas grand choix entre vernis et Valium. Les parents, les éducateurs n'assument plus leur rôle. Du moins en ville. En province, on sait mieux que la vie, ce n'est pas seulement regarder la télé. Tout ne va pas si mal dans le monde, la vie associative, par exemple, qui est pleine de richesses en objectifs et en hommes ⁴²⁴.

Puis, d'une pirouette, empruntant à Léo Ferré, on en revient à un registre plus légitime :

— Je ne suis qu'un artiste de variétés, et ne peux rien dire qui ne puisse être dit « de variété » car l'on pourrait me reprocher de parler de choses qui ne me regardent pas ⁴²⁵.

Goldman ne se considère pas comme un chanteur engagé, dans le

sens où la chanson engagée accuse, dénonce, défend une cause.

— Je trouve cependant que c'est quelqu'un qui s'est engagé tout de suite, objecte Didier Varrod. Parce que *Minoritaire, Pas l'indifférence, Il suffira d'un signe, Comme toi, Envole-moi, Je marche seul*, plus tard *Là-bas, Né en 17 à Leidenstadt* – on peut en citer d'autres –, ce sont quand même des chansons fortes et engagées. Ce qui fait que l'on sort de la typologie de l'artiste engagé, c'est que celui-ci se positionne dans un camp, il est irréductible dans son orientation politique. Tandis que Goldman s'est toujours positionné dans ses chansons au centre des débats, comme quelqu'un capable d'écouter des avis contraires ou contradictoires sur une même problématique. En fait, son engagement, c'est l'humilité. Face à tous ces gens qui savent, qui prétendent détenir la vérité et imposent une sorte de prêt-à-penser, Goldman remet l'humain au centre de l'engagement avec toutes les failles de sa pensée et de sa condition. C'est ni blanc ni noir. Mais entre gris clair et gris foncé ⁴²⁶.

Le double album qui sort au début de novembre 1987, précédé pendant l'été du tube entêtant *Elle a fait un bébé toute seule* (initialement composé en reggae pour Philippe Lavil, qui l'a refusé), est un « constat d'époque », ainsi que le caractérise lui-même son auteur-compositeur-interprète. Le titre, *Entre gris clair et gris foncé*, qui est celui d'une des vingt chansons, répond à cet état de fait, ainsi qu'à un constat plus personnel, relatif à l'âge, au temps qui passe :

— Se dire que dorénavant les choses ne seraient ni toutes blanches ni toutes noires, et qu'il faudrait bien faire avec ⁴²⁷ !

Un album de fin de cycle... Des interrogations, parfois teintées de blues, ont accompagné sa conception, l'impression « de n'avoir plus rien de nouveau à apporter, tant sur le plan musical qu'à celui des textes ⁴²⁸ », la hantise de tourner en rond et de se répéter qui avait jadis conduit Jacques Brel à quitter la scène.

— La chanson, c'est un art qui s'adresse plus aux jeunes que la littérature. C'est un peu comme le cinéma et le théâtre. Donc je pense que le gros de ce que j'avais à faire, de ce que j'étais capable de faire a été fait. Ça ne veut pas dire que je ne continuerai pas à prendre du plaisir à en faire, mais je vois l'avenir, disons, d'une façon plus tranquille ⁴²⁹.

Et pourtant, Goldman n'a jamais été aussi prolifique !

Les tonalités de gris annoncées s'expliquent aussi par l'alternance de deux couleurs musicales, l'une inscrite dans l'époque et dans la continuité des deux derniers albums, soit obtenue avec l'habillage

synthétique des ordinateurs et boîtes à rythmes, l'autre intimiste et épurée – ce second volume est constitué de chansons écrites depuis la fin des années 1970 et laissées de côté, que Jean-Jacques Goldman a choisi de revisiter dans un petit studio en prise directe avec de « vrais » instruments. Jouant ainsi sur un parfait contraste, le chanteur aborde ses sujets de prédilection : la quête de sens et d'utilité (*À quoi tu sers ?*, *Il changeait la vie* et, dans une moindre mesure, *Fais des bébés*), l'aseptisation de la société (*Entre gris clair et gris foncé*), les différences « qui sont autant de chances » (*C'est ta chance*), les pensées positives et les bonnes intentions (*Je commence demain*), les lieux d'où l'on vient « et où tout finira » (*Il y a*)... La vie de tournée lui inspire *Des bouts de moi* et *Tout petit monde*. Il trace son autoportrait en forme d'apologie de la douceur (*Doux*), mettant en exergue le pouvoir que la musique exerce sur lui (*Peur de rien blues*). De façon plus ou moins badine, il rend un hommage appuyé aux femmes modernes, libres et autonomes, à travers *Filles faciles*, en souvenir de ses années de bal, et *Elle a fait un bébé toute seule*, que lui dicte l'air du temps. Imprégné par la lecture du *Prophète*, long poème en prose de Khalil Gibran, hymne à la vie et à l'épanouissement de soi, traitant des rapports de l'homme avec ses semblables, il en retient une phrase sur la conception de l'amour, que l'auteur définit comme un temple dont les colonnes doivent être suffisamment espacées les unes des autres pour que le toit tienne, et ça lui inspire à la fois *Puisque tu pars* et *Appartenir*.

— Le seul rapport satisfaisant à deux, ce sont deux personnes qui tiennent debout, seules déjà et avant la rencontre avec l'autre ⁴³⁰, en déduit-il.

Déclinée en diverses étapes, la relation amoureuse va de la quête de l'autre (*Quelque part, quelqu'un*) jusqu'à la séparation, abordée d'un point de vue tendre et romantique (« Il me restera du temps qui passe/ Et la vie, celle qui fait mourir ⁴³¹ »), ou cynique et pragmatique (« Tout doit être bien clair et surtout bien égal/ On partage les choses quand on partage plus les rêves ⁴³² »). Et c'est l'amour filial qu'il exprime dans *Qu'elle soit elle*, adressée à sa fille Caroline.

Enfin, le choix forcé de l'exil, l'esprit de conquête de terres lointaines, l'idée que l'avenir est ailleurs, toute cette thématique récurrente dans l'œuvre de Goldman revient dans les deux meilleures chansons de ce double album : *Puisque tu pars* et *Là-bas*. La seconde, écrite pour être un duo, exprime en outre (de manière caricaturale) la différence de perception du bonheur à deux entre un homme et une femme :

— J'ai voulu montrer la capacité des femmes à être heureuses, quelles que soient leurs conditions matérielles. Elles mettent en avant des valeurs plus fondamentales, comme l'amour, le fait d'avoir un homme, de fonder une famille. Ce sont des valeurs qui ne sont pas forcément masculines. Les hommes, eux, ont tendance à porter au pinacle l'évasion pour accéder à des plaisirs vraiment matériels. Ce n'est pas une chanson qui veut prouver à tout prix quelque chose. Elle n'est pas faite pour trancher sur cette idée. Dieu merci, il existe des femmes indépendantes, qui ont envie elles aussi de voyager et qui conçoivent la vie autrement que dans le cadre du foyer. Mais cela dit, la tendance instinctive des femmes reste la tradition. C'est un fait. Ce n'est ni bien ni mal ⁴³³.

— *On a tant d'amour à faire
Tant de bonheur à venir
Je te veux mari et père
Et toi, tu rêves de partir*
— *Ici, tout est joué d'avance
Et l'on n'y peut rien changer
Tout dépend de ta naissance
Et moi je ne suis pas bien né...*

Pour lui donner la réplique, Goldman fait appel à une jeune femme prénommée Sirima qui chante dans le métro parisien. Née en 1964 en Angleterre d'une mère française et d'un père sri-lankais, Sirima Wiratunga passe son enfance au Sri Lanka où elle grandit dans un univers musical, bercée par la guitare de son père, les musiques folkloriques du pays et les chants religieux. Ses parents divorcent alors qu'elle n'a que huit ans et elle suit sa mère en Angleterre où elle découvre la pop music et se passionne pour les comédies musicales. Avec ses sœurs et ses frères, elle forme un groupe folk et chante dans les églises. À sa majorité, elle vient à Paris en tant que jeune fille au pair pour y apprendre le français. Elle y vit au jour le jour. Faisant la connaissance de musiciens et chanteurs de rue, en particulier d'un accompagnateur guitariste rencontré dans un bar chinois, elle descend dans le métro, station Châtelet-Les-Halles, et égrène un répertoire de chansons folk empruntées à Joan Baez ou Paul Simon. C'est là qu'un jour Philippe Delettrez est cueilli par sa voix, à la fois suave et puissante. Saxophoniste, compositeur et producteur, il l'aborde et lui propose de participer à ses spectacles. Nous sommes en 1986. Jean-

Jacques Goldman vient d'écrire *Là-bas*, il cherche une interprète féminine pour ce duo. Philippe Delettrez, qui est ami avec « Prof Pinpin », le saxophoniste du chanteur, lui confie une cassette de Sirima. La suite, c'est Goldman qui la raconte :

— Elle possédait exactement ce que je recherchais : beaucoup de feeling et la même facilité à chanter doucement, à susurrer, qu'à exploser avec une vraie puissance vocale. C'est rare. [...] Sirima est douée pour tout. J'étais pourtant encore inquiet car elle chantait en anglais et j'avais peur qu'elle ait un accent trop prononcé. Mais lorsque nous nous sommes rencontrés et qu'elle s'est mise devant le micro, j'ai su immédiatement qu'elle était la personne que je recherchais. J'étais emballé et prêt à entrer en studio. Elle, en revanche, a demandé à écouter la chanson d'abord. Elle a réfléchi avant de donner son accord. Et j'ai beaucoup aimé ça. Sirima est quelqu'un d'entier qui sait ce qu'elle veut⁴³⁴.

L'entente est réciproque :

— Comme lui, je parle peu, je ne me lie pas facilement et sors rarement. Et si nous nous sommes si vite compris, c'est parce que nous avons la même perception de l'existence et de notre métier⁴³⁵.

Sirima irradie par sa beauté et la profondeur de son regard dans le vidéoclip de la chanson, tourné en novembre 1987 à Almería, en Espagne, sous la direction de Bernard Schmitt, et bientôt couronné d'une Victoire de la Musique. *Là-bas* est un tube énorme : il s'en vend près de six cent mille *singles* pendant l'hiver 1987, ce qui conforte le succès du double album, officialisé disque de diamant (un million de copies) en 1988.

À l'invitation de Jean-Louis Foulquier et Didier Varrod, Jean-Jacques Goldman enregistre au Square, restaurant parisien proche de l'Olympia, l'émission *Pollen* qui sera diffusée le 8 avril sur France Inter cependant qu'il sillonne la côte africaine. Il y chante en s'accompagnant à la guitare acoustique *Il y a, Reprendre c'est voler* et *Confidentiel*, puis partage avec Michael Jones et Jean-Félix Lalanne un medley d'une douzaine de ses succès.

Lauréat de la Victoire de la Musique récompensant l'artiste ayant réuni le plus grand nombre de spectateurs lors de sa précédente tournée, l'« homme en or » a l'intention de frapper plus fort si l'on en juge par l'agenda 1988-1989 qui prévoit pas moins de cent quarante-sept concerts entre le 16 mars et le 29 janvier. Sur les billets (doux) qui s'arrachent comme des petits pains et sont autant de bostons d'invitation à la fête, il est imprimé ce mot manuscrit : *Le moment*

venu, les lumières s'éteindront et la musique commencera, peut-être nous nous apercevrons, peut-être nous sourirons-nous, et peut-être vous dirai-je : Ça a été si long...

C'est par une tournée des capitales africaines que s'ouvrent les festivités, dans une perspective autant humanitaire que musicale. Le spectacle est donné à Dakar (Sénégal), Lomé (Togo), Abidjan (Côte d'Ivoire), Libreville (Gabon), Brazzaville (Congo) et Kinshasa (Zaire), puis dans les îles de l'océan Indien pendant la première quinzaine d'avril : la Mauritanie et La Réunion, avant Madagascar. C'est en catastrophe que le périple s'achève à Tananarive, la capitale malgache, par la faute des organisateurs locaux qui ont sous-estimé la popularité du chanteur et programmé le concert au petit stade couvert de Mahamasina, d'une configuration de deux mille cinq cents places, alors que le jour dit (le 13 avril), plus de vingt mille personnes se pressent autour de l'entrée.

— Il ne s'était rien passé là-bas depuis 1968, explique Thierry Suc, le tourneur de Goldman. Quand on nous a dit : personne n'est allé à Madagascar depuis vingt ans, on ne savait pas, on pensait que l'on allait faire cinq cents personnes⁴³⁶.

Et la soirée vire au drame. Au lieu d'apaiser la foule, les militaires chargés du service d'ordre vont imposer un racket auprès des détenteurs de billets et aggraver la situation au cours du spectacle, entraînant bousculades, jets de pierre et échauffourées. Bilan : un mort et quatorze blessés. « La population calme et respectueuse depuis les aurores faisait le siège du sanctuaire qui dans la soirée connut l'enfer, relate *Le Journal de La Réunion*. L'émeute qui interrompit le programme ne fut que le témoin d'une organisation assassine et surtout peu judicieuse mais certainement pas la caution de quelque rancœur envers le chanteur. L'extase était au rendez-vous et Jean-Jacques Goldman avait tout pour l'honorer. Seulement l'euphorie fit place au cauchemar⁴³⁷. » Bouleversé par la tournure des événements, le chanteur s'attarde auprès de quelques fans et promet qu'il reviendra bientôt pour donner « un grand et vrai spectacle pour toute la population », à condition que les règles de sécurité soient assurées. Il lui faudra attendre 1999 pour que soit organisée sa venue dans de bonnes conditions.

De retour en métropole, il donne quatre représentations à Saint-Étienne à la fin avril, avant d'inviter le public parisien à venir l'applaudir dans différentes salles et ainsi goûter plusieurs ambiances, du Bataclan au Zénith en passant par l'Olympia et le Palais des sports,

entre le 5 mai et le 11 juin, dont cinq soirs de prolongation ajoutés au Zénith à la suite du succès des réservations (sans publicité ni affichage), soit cent cinquante mille billets vendus uniquement pour Paris. C'est Georges Moustaki qui a inauguré ce concept de tournée parisienne deux ans plus tôt, en proposant dix-neuf concerts dans quinze lieux différents, de la salle Gaveau à l'Eldorado Bobino en passant par divers théâtres et salles des fêtes. Sans doute Goldman a-t-il aimé l'idée d'aller chanter à pied ou à moto, comme l'envisageait le grand Georges. En tout cas, le principe d'adapter le spectacle selon la configuration d'une salle le séduit beaucoup :

— On ne peut pas avoir les mêmes rapports avec sept mille personnes qu'avec sept cents. Et moi j'avais envie de revenir à des salles plus petites, un peu un luxe que je me payais pour avoir un type de rapports différents, c'est-à-dire sans décor, sans lumières très grosses, sans projections. Juste la musique, et eux tout près ⁴³⁸.

L'intimité du Bataclan ravit ses fans, heureux de le toucher des yeux et du cœur, tout en gardant une distance respectable, comme si depuis toutes ces années s'était instituée une sorte d'accord tacite entre lui et eux – certaines groupies qui faisaient le pied de grue devant son hôtel en tournée ont sans doute gardé en mémoire la remarque inflexible de l'idole : « Ne restez pas là, c'est aussi humiliant pour vous que pour moi. » Et puis le temps passé a ouvert une phase nouvelle dans sa carrière. Adieu « l'idole des lycées » dont les minettes punaisaient le poster dans leur chambre ? Il avait supposé que ce moment viendrait, qu'une partie de ces jeunes filles énamourées irait aimer ailleurs et que son auditoire se ferait plus restreint, se limitant aux irréductibles, ceux-là qui auraient grandi avec ses chansons et lui seraient restés fidèles. Il ne s'en plaignait pas, oh non, il avait hâte que l'heure vienne.

— Pour moi, c'est un peu un rêve. J'attends ça avec impatience, tout en ayant été follement content de tout ce que j'ai vécu là et d'avoir été ça aussi, mais ça commence à me peser un peu ⁴³⁹.

Puis, de ville en ville, il constate *a contrario* que son public s'est étoffé et rassemble plusieurs générations.

Sa place dans la chanson équivaut désormais à celle de Francis Cabrel ou d'Alain Souchon, sans qu'il y ait concurrence entre eux.

— Il ne faut pas se baratiner, on ne devient pas chanteur pour concurrencer Plácido Domingo ou pour gagner de l'argent mais pour étaler un peu ses états d'âme et surtout pour faire hurler les filles, fait remarquer Souchon sur un ton badin. Faire hurler les filles était donc

mon occupation et ça allait, elles hurlaient bien. Et puis Jean-Jacques Goldman est arrivé et elles ont hurlé plus. J'ai donc eu un *a priori* défavorable sur lui. Mais le phénomène s'est amplifié et étant d'un naturel pas jaloux, plutôt bon gars, je me mis à écouter *Je te donne, Comme toi, Je marche seul* et j'y ai trouvé ce que j'aime dans les chansons : quelque chose de facile et profond, unique et universel qui nous donne envie de bouger, de siffler, mais aussi nous rassure sur nos inquiétudes. Quelque chose de vrai qui manque souvent dans les chansons. Un regard porté sur le monde d'une vision claire. Après je l'ai croisé, rencontré, je me suis aperçu qu'il donnait sans compter son temps et son talent pour des causes auxquelles il croit, évidemment Les Restos, mais il peut également partir jouer de la guitare derrière un chanteur inconnu parce qu'il aime sa musique. Et voyez-vous, malgré sa puissance de travail qui frise la folie, son physique agaçant, son compte en banque exaspérant, je suis bien content d'être ami avec lui⁴⁴⁰.

Quant à Francis Cabrel, il rejoint Goldman sur scène le 26 septembre à Toulouse pour deux duos : *La Musique que j'aime* de Hallyday et *La Dame de Haute-Savoie*.

Autres visiteurs surprises : Yves Simon et Laurent Voulzy viennent l'applaudir au Zénith de Paris, puis, dans la loge du chanteur, germe l'idée d'une participation à l'album *Liaisons*, sur lequel Yves Simon est en train de travailler (Goldman fera les chœurs sur les chansons *La Nuit, les Désirs* et *Crime d'amour*).

— C'est ce soir-là, dans les coulisses après le concert, que ça s'est décidé, raconte Yves Simon. Jean-Jacques m'a dit : « Puisque tu fais un disque, je veux chanter dessus » et Laurent se sentait merdeux parce qu'il devait venir chanter sur le précédent et n'était pas venu. Ils ont tenu leurs promesses... Laurent, je le connais depuis dix ans puisqu'on était ensemble chez RCA, et Jean-Jacques, on se voit régulièrement depuis six, huit mois. En studio, chaque fois que j'augmentais le volume de sa voix d'un centième de millimètre, elle me passait à travers comme une scie circulaire⁴⁴¹...

Nous voilà au cœur du Zénith. Le chanteur est au piano, tandis que ses sept musiciens venus des coulisses s'avancent un par un pour lui claquer la bise. « Tu es de ma famille, de mon ordre et de mon rang » : le message est pour eux, autant que pour les spectateurs qui se lèvent pour l'entonner d'un même chœur. Une fois les présentations faites et quelques mots lancés à l'assistance, les guitares électriques assènent l'intro de *Compte pas sur moi*. Un feu d'artifice jaillit dans un décor

d'apparence minimaliste qui évolue au fil du spectacle et en fonction de la configuration de la scène. Une ambiance de folie s'installe sans tarder. Pris dans le halo d'une poursuite, Goldman enchaîne seul, guitare en bandoulière, avec *La Vie par procuration*. Il porte veste et jean noirs, polo et baskets blancs. « Il vous faut toujours du neuf ? » hurle-t-il à l'adresse d'un public bouillant qui acquiesce avec la même intensité. « Avec des couleurs ?... Du gris clair... et du gris foncé ! » La chanson évoquée est revisitée avec une orchestration plus dynamique que celle de l'album, sous les feux du magicien de l'ombre et de la lumière Jacques Rouveyrollis, et s'achève par le solo de saxophone d'un « Prof Pinpin » affublé d'un costume couvert de loupottes clignotantes. Puis s'ouvre une parenthèse mélancolique : assis entre les deux batteries qui dominent le décor (un nouveau venu, Jean-Claude Givone, prête main-forte à Jeff Gauthier), Goldman égrène les premières phrases de *Pas toi*, aussitôt relayé par un immense chœur qui le soutient jusqu'aux dernières notes, puis poursuit avec *Reprendre c'est voler*, prétendant que « les chansons d'amour heureuses n'ont pas d'intérêt » (il alterne certains soirs avec *Brouillard*). On remarque la présence nouvelle aux claviers de Jacky Mascarel, remplaçant Lance Dixon. L'intermède s'achève par le saxo pleureur de « Prof Pinpin », avant que l'orchestre ne reprenne en puissance. *C'est ta chance* – qui fait l'objet en avril d'un *single* et d'un vidéoclip racontant sous forme d'un dessin animé réalisé par le Britannique Sean Philips la vie romancée de Sirima. *Fais des bébés*. Le chanteur entame un monologue sur une rencontre amoureuse dans le métro, une histoire sans queue ni tête volontairement entretenue pour tenir en haleine le public et introduire *Elle a fait un bébé toute seule*, tandis que défilent sur écran géant les images du vidéoclip. Michael Jones, qui l'accompagnait au banjo, garde la scène pour un titre en solo et, selon les soirs, un duo. Goldman se présente tel qu'en lui-même, *Doux*, soutenu par la salle au complet et le chœur des musiciens rassemblés autour de lui. Servi par un film d'animation en pâte à modeler où apparaissent des images symboliques de l'Amérique, *Long Is the Road* précède *Il changeait la vie* et *Peur de rien blues*. C'est alors que l'avant-scène, où se trouvent les guitaristes Goldman, Jones et Claude Le Péron, s'élève dans les airs au-dessus des spectateurs des premiers rangs, éberlués. Ramenés sur la terre ferme, les trois compères s'échauffent sur *À quoi tu sers ?*, avec le concours de « Prof Pinpin » au saxo. *Là-bas*. L'entrée en scène de Sirima sur les images du clip soulève des acclamations nourries – la chanteuse, qui prépare un album en solo, cédera la place tout au long

de la tournée à Carole Fredericks ou Joniece Jamison. *Je te donne* rameute une foule compacte contre l'estrade, avant une fausse sortie du chanteur et de ses musiciens. On lève les bras et tape des mains pour rythmer le long medley qui s'ensuit, illustré d'un film réalisé lors des tournées précédentes. L'émotion enfin, avec la bien nommée *Puisque tu pars*, single de l'été, reprise en chœur. Et la scène s'élève à nouveau dans une débauche de lumières et de fumigènes. Quelques minutes après, les milliers de gens qui quittent la salle ont encore des étoiles plein les yeux.

« Les chansons de Jean-Jacques Goldman lui ressemblent, écrit Claude Fléouter dans *Le Monde* ⁴⁴². Elles racontent, sans affectation, des choses simples, des sentiments, des émotions, des “bouts de soi” laissés au creux de tel ou tel endroit. Chaque concert est chaleureux, se déroule sur une dynamique irrésistible, en symbiose avec un public heureux d'un partage des émotions spontanément offert par un chanteur dépourvu de toute démagogie. »

Après un concert à Vincennes le 19 juin, Jean-Jacques Goldman donne le signal de sa tournée estivale aux Francofolies de La Rochelle le 8 juillet, et c'est une première ! Le chanteur s'est toujours montré réticent vis-à-vis des festivals.

— Mon plaisir, c'est le nôtre, celui de passer une soirée ensemble, autour de choses qui nous ont touchés, dit-il en s'adressant à son public. C'est pourquoi je ne cherche pas à jouer devant des « curieux » (festivals, etc.). La « promotion », pour moi, consiste à faire savoir, pour ceux qui sont vraiment concernés, que des concerts ont lieu, point. Pas à racoler le plus de monde possible ⁴⁴³.

Son ami Jean-Louis Foulquier a trouvé les mots pour le convaincre :

— Je lui ai expliqué que si l'on avait créé les Francofolies à La Rochelle, c'est pour qu'une fois par an on puisse fêter la chanson francophone et que s'il ne venait pas, il manquerait quelqu'un ⁴⁴⁴.

Et Jean-Jacques a répondu :

— Moi je me rappelle quand je partais en Angleterre en auto-stop pour voir les festivals, l'île de Wight, tout ça. Plus que la musique, même si l'on cherchait deux, trois têtes d'affiche, on aimait surtout ce qu'il y avait autour, l'ambiance, les campings, l'auto-stop, les rencontres. Rien que pour ça, pour qu'il y ait des jeunes qui se réunissent pour un motif, je crois qu'il vaut mieux que ce soit la chanson ⁴⁴⁵.

Cependant, malgré une très forte demande qui n'a nécessité aucun racolage, le chanteur numéro un a préféré l'écrin douillet et le millier

de spectateurs de La Coursive (pour deux concerts) plutôt que la grande scène de l'Esplanade Saint-Jean-d'Acres au pied des tours. Pour faire la route de Paris à La Rochelle, il étrenne sa moto flambant neuve, une Honda Transalp Trial, escorté par sept autres motards, dont son frère Robert et Michael Jones.

Entre le 3 et le 11 août, de Dax à Annecy en passant par Béziers, Montpellier, Fréjus, Orange, Nîmes et Vienne, il retrouve avec plaisir l'ambiance des arènes et des théâtres de plein air. Il emmène le groupe Canada, rencontré dans les studios de RTL, à qui il a confié sa première partie – c'est le début d'une amitié et d'une prochaine collaboration musicale, en particulier avec Erick Benzi (claviers) et Gildas Arzel (guitare).

La tournée reprend le 13 septembre à Dijon et se poursuit jusqu'au 29 janvier, avec deux pauses pour les vacances de la Toussaint et de Noël, ainsi qu'un retour au Zénith de Paris le 11 décembre pour une soirée spéciale au profit d'Amnesty International, aux côtés de Véronique Sanson et de Jacques Higelin. Bernard Schmitt et une équipe de techniciens audiovisuels suivent le périple afin d'en immortaliser les meilleurs instants sur un film vidéo, intitulé *Traces*, qui sera accompagné d'un double CD dans le courant de l'année 1989. Dans la plupart des grandes villes, l'affluence est telle que l'on double ou triple les dates. Ainsi à Lille, où le chanteur recueille les louanges de *La Voix du Nord* au lendemain de la première de sa trilogie : « Il est à la musique ce qu'Éric Rohmer est au cinéma. Comme lui, il égrène des souvenirs qu'il semble avoir conservés dans quelque opusculé⁴⁴⁶. » Même triomphe à Lyon, où les trois soirées au Palais des sports rassemblent trente mille spectateurs. « Dans la lignée des records d'affluence des Rolling Stones, en 1980, à Gerland⁴⁴⁷ », signale la presse locale qui, l'après-midi du 19 novembre, vient surprendre le chanteur en famille à Vénissieux, assistant à la remise de Légion d'honneur à Alter Goldman, son père. « Au loin, derrière les grilles, indifférentes aux discours et à la sonnerie aux morts, les minettes épuisent leur *Instamatic* à mitrailler leur chanteur, écrit-on. Un vieux résistant évoque au micro quelques souvenirs de lutte et fait allusion à son camarade Goldman. Il reconnaît que ce n'est plus de son âge, mais ne peut s'empêcher de dire que là, dans le public, il y a Jean-Paul Goldman. S'excusant pour son lapsus, il reprend pour citer Jean-Claude Goldman. Fou rire général. Effectivement, ce n'est plus de son âge, tout ça⁴⁴⁸. » La peine succède à la joie : Alter Mojsze Goldman meurt le 1^{er} décembre, alors que son fils séjourne à Bruxelles où il se

produit pendant six soirs consécutifs (il y clôturera sa tournée pendant trois soirs supplémentaires du 27 au 29 janvier). Un entrefilet dans *Libération* annoncera la nouvelle quelques jours après. Les obsèques ont lieu à Montrouge dans la plus grande discrétion. Jean-Jacques Goldman fait l'aller-retour dans la journée. Il a chanté tous les soirs, sans rien laisser paraître. Au sortir de Forest National, un journaliste belge déborde le cadre professionnel pour témoigner de son admiration : « Je viens d'assister à son dernier concert de cette première vague, et pendant tout le spectacle, je n'ai pu m'empêcher de penser à ce qui devait se passer dans sa tête. Et déjà je retournais des phrases pour tenter de dire le plus justement combien ce fut superbe, et ce que cela signifiait aussi qu'il tienne à être sur scène et qu'il y trouve probablement un réconfort. Il n'est guère d'artistes pour aimer autant leur musique et leur public. Et même il n'y a pas beaucoup d'hommes pour réagir comme il l'a fait, en faisant sa peine discrète pour qu'elle n'incommode pas la vie des autres. Alors si j'écris ces quelques lignes trop personnelles pour ne pas être maladroit, c'est qu'il faudrait que le public sache qui il aime. Ce n'est pas rien de l'admirer et de vouloir un peu le mériter. Nous n'avons pas le problème d'être une star à visage humain, mais ce ne serait pas déjà si simple d'être parfois un homme sur ce modèle⁴⁴⁹. »

En supplément à la tournée officielle, Jean-Jacques Goldman joue les prolongations pendant l'année 1989. Du 9 au 15 mars, il séjourne à Cayenne où il chante le soir du 11. François Alquier, alors journaliste animateur à RFO Guyane, en garde le souvenir heureux d'un fan qui a réalisé son rêve. On l'envoie en effet interviewer son idole dans sa suite de l'hôtel Polygone. Une première rencontre avait déjà eu lieu à Montpellier trois ans plus tôt, immortalisée par quelques photos prises à l'extérieur dans la froidure de l'hiver : le jeune animateur travaillait alors pour l'antenne locale de Radio Nostalgie pendant les permissions de son service militaire et avait réussi à dialoguer avec le chanteur à la sortie de son concert au Zénith. Cette fois, en Guyane, après un premier entretien accordé le soir du 9 mars, le jeune journaliste va profiter de la présence du chanteur pendant tout son séjour, ce qui n'est pas pour lui déplaire.

— D'emblée, nous avons eu un bon feeling, raconte François Alquier. Il faut dire que le premier soir, mon magnétophone n'avait pas fonctionné et j'avais été forcé de le rappeler pour convenir d'un autre rendez-vous le lendemain. Ça avait pris l'allure d'un gag et nous avons donc sympathisé dans cette bonne ambiance. Jean-Jacques

Goldman est quelqu'un qui sait vite à qui il a affaire, je crois. Il semble avoir un regard affûté sur les gens. Si la personne qui vient vers lui est avenante, comme je crois l'être, il réagit avec confiance. Il voyait en outre que je connaissais sa carrière avec précision, puisque j'étais fan. À la fin de l'interview, il m'a demandé tout naturellement ce que je faisais pendant le week-end et m'a invité à l'accompagner avec ses musiciens sur les îles du Salut. C'était le 13 mars, deux jours après son concert. Nous nous sommes retrouvés à l'embarcadère de Kourou, direction l'île Royale ⁴⁵⁰.

Comme beaucoup de gens qui l'approchent, François Alquier est séduit par la simplicité du personnage :

— J'ai le souvenir d'un moment où nous étions tous les deux à bavarder, puis tout à coup, il me dit : « Tu sais, moi je prends le métro comme tout le monde. » Devant mon air dubitatif, il fouille dans sa sacoche et me sort des tickets de métro. Il voulait prouver qu'il était comme tout le monde, ou tout au moins qu'il se comportait comme tout le monde. Il avait cette obsession de se montrer comme un gars ordinaire, alors qu'il était fatalement extraordinaire par le succès qu'il remportait. C'est ce que j'ai perçu de lui. En tout cas, il était approchable, disponible. Et super gentil, généreux. Il m'avait donc invité, c'était lui qui payait tout, l'hôtel, les repas. J'étais tout le temps avec eux, il était toujours aux petits soins, il ne m'a pas laissé dans un coin ⁴⁵¹.

Durant l'été, Jean-Jacques Goldman se produit en Asie, en Thaïlande et à Bali, puis à Los Angeles pour une soirée unique au Palace le 5 août devant un public majoritairement français, après un séjour en Polynésie entre le 22 et le 27 juillet. Invité dans l'émission *Heiva 89* sur la chaîne RFO, il se réjouit de ses deux prestations à Nouméa, même si la seconde s'est déroulée sous la pluie, et du concert qu'il doit donner le soir même à Tahiti. Il évoque la relation qu'il entretient avec ses fans et le respect qu'ils ont pour lui :

— Je crois que le public aujourd'hui est moins bête qu'avant. Il est moins impressionné par quelqu'un qui arrive avec quatre gardes du corps, trois fausses blondes et deux Rolls Royce. Pour moi, la vie de star telle qu'on l'imagine est une vie très misérable. Les gens restent dans des limousines, ils sont dans des hôtels dont ils ne peuvent pas sortir, ils mangent probablement avec leurs gardes du corps, leurs impresarios, qui ne sont pas forcément des gens intéressants. Je trouve que c'est la fin du monde cette vie-là ! Donc c'est peut-être par ambition que je ne veux pas vivre cette vie stupide, hygiénique et

D'une tournée, l'autre. Jean-Jacques Goldman n'a guère le temps de se poser en famille qu'il doit s'atteler aux répétitions du spectacle de la « tournée des Enfoirés », première du nom, entreprise à l'initiative de sa présidente Véronique Colucci et du producteur Claude Wild pour le cinquième anniversaire des Restos du Cœur. Inspirée par les concerts pour les droits de l'homme donnés l'année précédente par Tracy Chapman, Peter Gabriel, Youssou N'Dour, Bruce Springsteen et Sting, elle réunit pour sept représentations cinq des plus grandes stars hexagonales, Véronique Sanson, Eddy Mitchell, Michel Sardou, Johnny Hallyday et Jean-Jacques Goldman. Chacun a répondu présent et accepté d'offrir gratuitement sa prestation, ainsi que ses droits d'auteur à l'œuvre créée par Coluche.

— Mon action aux Restos du Cœur est relative à ce que je sais faire, témoigne Goldman. Si j'étais cafetier, j'irais servir des cafés. Personne aux Restos n'est content qu'ils existent. Ils savent que les Restos ne sont qu'un pansement et qu'il vaudrait mieux guérir la plaie. J'aide les Restos par conviction, par respect devant l'extrême honnêteté du mouvement. Je le fais plus par dégoût de ne rien faire que par envie de faire, de réagir comme les milliers de bénévoles : concrètement, face à l'inefficacité des solutions politiques⁴⁵³.

Et si on lui fait remarquer que c'est à l'État de prendre en charge le sort des démunis, il objecte avec fermeté :

— C'est pratique de dire cela. Il restera toujours des poches de misère. C'est dans ces niches-là, que la société ne peut pas couvrir, que les Restos sont actifs. Si, quand il y a un mec par terre dans la rue, il fallait appeler un autre mec pour aller lui parler, quelqu'un qui serait payé pour ça, eh bien, je serais très triste de vivre dans cette société-là⁴⁵⁴.

« Rarement une opération de solidarité suscitée par le show-biz français a rencontré autant de collaboration, lit-on dans *Le Monde*. Les deux meilleurs éclairagistes (Jacques Rouveyrollis et Alain Lonchamps), le gratin des sonoriseurs et des musiciens de variétés participent à cette tournée. La Direction de l'aménagement du territoire met un avion et son équipage à la disposition des artistes pendant une semaine. Les municipalités offrent leurs salles gratuitement, ou, si elles sont gérées par une société d'économie mixte, font un don à l'association des Restaurants du Cœur d'un montant correspondant au coût de la location. Canal + se comporte en mécène et achète le spectacle filmé pour près de deux millions de

francs. Seule la radio, en l'occurrence Europe 1, semble avoir mollement réagi et, selon le promoteur de la tournée, "n'a pas tenu les promesses auxquelles la station s'était engagée quand elle a voulu récupérer à son profit l'événement"⁴⁵⁵. »

Au Palais des sports de Lyon, où le coup d'envoi est donné, puis à Vitrolles (Stadium), Montpellier (Zénith), Bordeaux (patinoire de Mériadeck), Toulouse (Palais des sports), Paris (Zénith) et Lille (Espace-Foire), les cinq artistes sont accompagnés par un orchestre commun, composé de Michael Jones, Norbert Krief et Hugo Ripoll (guitares), Dominique Bertram (basse), Patrick Bourgoin (saxophone), Bertrand Lajudie (claviers), Marcello Surace (batterie), Érick Bamy, Slim Batteux, Yvonne Jones et Michel Chevalier (chœurs). Chacun interprète trois chansons de son répertoire, puis se livre à des duos (Goldman chante *On m'attend là-bas* avec Sanson et *Ton fils* avec Sardou), avant de se retrouver tous au final sur *Je t'attends* et la rituelle *Chanson des Restos*. Un album intitulé *C'est des mecs y chantent* et une vidéocassette, produite par Canal+, seront commercialisés après une diffusion (partielle) du spectacle donné à Paris sur Antenne 2 le 23 décembre.

L'opération obtient un important retentissement et permet de recueillir beaucoup d'argent. Pourtant, Jean-Jacques Goldman s'étonne qu'elle ne soit pas reconduite l'année suivante. On lui répond qu'il n'y a personne pour s'occuper de l'organisation et de la gestion d'un tel spectacle. Personne ?

— Et là, je me suis dit : si c'est pas notre boulot de faire un spectacle, c'est le boulot de qui ? Et j'ai contacté Véronique [Colucci]. J'ai dit : « Faisons quelque chose, c'est pas possible de laisser ce qui a été fait comme ça, essayons de prendre un rythme pour que tous les ans il y ait un rendez-vous médiatique, donc financier pour les Restos⁴⁵⁶. »

Ainsi, pendant trente ans, l'ancien boy-scout va rameuter ses troupes et contribuer à faire du spectacle annuel des Enfoirés le show télévisé le plus regardé de France. Surtout, il va permettre de collecter des fonds pour nourrir chaque année des milliers de gens. Quand on lui en fait le compliment, Goldman oppose modestement à la notion d'engagement militant celle de plaisir :

— On se met ensemble, on a du plaisir à être ensemble, on a du plaisir à travailler ensemble, et puis le projet marche. [...] Parce que l'on sait très bien, d'une part, que l'on ne va pas changer les choses définitivement avec Les Restos du Cœur et, d'autre part, que si Les

Restos du Cœur n'existaient pas, il n'y aurait pas la faim en France. Il y aurait d'autres organismes qui l'ont toujours fait d'ailleurs, des organismes soit municipaux, soit politiques, soit religieux qui s'occuperaient de cela. Donc, ce sont des grosses questions, cela ⁴⁵⁷.

Et à ceux qui lui reprochent d'entretenir une population d'assistés, il objecte :

— Est-il possible, à l'heure actuelle, de se passer de cette forme d'action dans un système où prévalent les lois du marché, en matière de travail et d'urbanisme ⁴⁵⁸ ?

Au cours de ces deux dernières années qui ne furent pas chômées, Jean-Jacques Goldman a trouvé encore le temps de s'occuper à d'autres projets. Ainsi écrit-il *L'Absence* pour Rose Laurens, à la demande de la chanteuse qui traverse une période difficile : son compagnon Jean-Pierre Goussaud, qui est aussi son compositeur (elle lui doit son gros succès *Africa*), se bat depuis quelque temps contre un cancer. Francis Cabrel, Yves Simon et Yves Duteil lui ont déjà écrit des textes. Pour son prochain album, elle songe à Jean-Jacques Goldman.

— Un jour, Jean-Pierre, qui était donc très malade, me fait écouter des musiques qu'il venait de composer. Parmi elles, celle qui allait devenir *L'Absence*. C'était très beau, car il y avait en plus toute la couleur sur la maquette. Comme je savais que Jean-Pierre adorait Goldman, comme beaucoup d'entre nous, je me suis dit que j'allais lui demander un texte. Pas pour moi, mais pour Jean-Pierre. Pour lui, je voulais tout ce qu'il y avait de plus grand ⁴⁵⁹.

Très pris par la préparation de chansons nouvelles et les dernières dates de sa longue tournée, Goldman promet d'écrire sur l'une des trois musiques qu'on lui confie. Plusieurs arguments l'ont sans doute séduit, outre la musique elle-même : les origines de Rose Podwojny (le vrai nom de la chanteuse) dont les parents sont des exilés polonais et l'âme slave qui transparaît jusque dans son timbre de voix au vibrato si particulier. Et c'est dans une chambre d'hôtel à Munich, la ville de naissance de Ruth Goldman, où Jean-Jacques passe quelques jours de vacances, que va naître le texte de *L'Absence*. Et comme l'interprète de *Je te donne* ne sait pas faire les choses à moitié, il propose de venir en studio lors de l'enregistrement pour y faire les guitares et les chœurs. Hélas, l'album de Rose Laurens, publié en 1990, n'aura qu'une faible audience. Trois ans plus tard, Goldman repensera à cette chanson quand Étienne Daho le sollicitera parmi vingt-sept autres artistes pour

le double CD collectif *Urgence*, au profit de la lutte contre le sida. Ses mots sonnent comme une déclaration d'amour à un ami malade : « Le tango lent de ton sang dans mes veines/J'entends battre ta vie plus que la mienne. » Souhaitant lui donner une autre chance pour une bonne cause, il l'enregistrera donc à son tour, après en avoir informé sa créatrice.

Une expérience nouvelle occupe encore Jean-Jacques Goldman entre deux pauses dans sa tournée : il se partage avec Roland Romanelli la composition de la bande originale du film d'Alexandre Arcady, *L'Union sacrée*, avec Patrick Bruel. Outre les deux instrumentaux *Thème de Lisa* et *Dîner asiatique*, il écrit la chanson *Brother*, interprétée par Carole Fredericks. Un projet lui trotte déjà dans la tête... L'année suivante, il récidive à la demande de son ami Bernard Schmitt qui réalise son premier long-métrage, *Pacific Palisades*. La présence lumineuse de Sophie Marceau ne sauve pas le film du naufrage et la bande originale n'est pas commercialisée, malgré le superbe thème chanté par Ray Charles.

L'année 1989 s'achève tragiquement. À quelques jours de la sortie de son album en solo, *A Part of Me*, pour lequel elle s'est beaucoup investie, Sirima meurt sauvagement poignardée par son compagnon, un guitariste nommé Kahatra Sasorith qui ne supportait pas son succès. La jeune femme avait vingt-cinq ans. Elle venait d'accoucher d'un petit garçon nommé Kym. La nouvelle bouleverse Jean-Jacques Goldman, qui soutenait ses projets artistiques et lui avait à nouveau donné la réplique dans l'un des titres de son album, *I Need to Know*.

IX

J'aimerais tant être au pluriel...

*... quand mon singulier
me rogne les ailes ⁴⁶⁰.*

C'est au douzième étage d'un immeuble parisien, à quelques enjambées du parc Montsouris, que Jean-Jacques Goldman s'est trouvé un havre de paix pour composer en toute quiétude. Sur la sonnette en bas, il n'y a pas son nom, mais un pseudonyme pour ne pas attirer les curieux. Mais, à force de faire des allées et venues à moto, le voisinage a fini par le repérer. L'appartement, sans vis-à-vis, n'est pas très grand, mais cosy : trois pièces, dont une cuisine étroite pour y manger sur le pouce quand la faim le surprend, un salon sommairement meublé, et une pièce d'angle où il dispose de tout le matériel pour travailler ses chansons.

— Ici, c'est chez moi, dit-il à Philippe Labro, venu l'interviewer pour *Le Point*. C'est là que je compose et écris. À la maison, c'est l'univers de ma femme et de mes enfants, le mien aussi, certes, mais je passe ici tout le temps de mon élaboration. Il m'est nécessaire d'être seul, de pouvoir faire le bruit que je veux, m'endormir ou me réveiller à n'importe quelle heure. C'est mon atelier, en somme. On appelle ça un « home studio » dans le jargon des musiciens de rock, et si vous ne voyez rien à côté de mes outils de travail, c'est parce que je suis aveugle à ces choses-là : décor, couleurs, moquette ou pas ⁴⁶¹.

Les outils de travail ? Un ordinateur Atari relié à un synthé, un magnétophone Akai à douze pistes, un mixer Boss BX 16, des boîtes à rythmes et des baffles répartis dans ce qui constitue son petit studio d'enregistrement personnel.

— C'est un changement fondamental, dit-il. Il a fallu que je m'y mette. On est à cent lieues de Brassens écrivant ses notes et ses rimes, mais, en même temps, le problème de base reste identique. Il faut d'abord inventer ⁴⁶².

Inventer. Évoluer. C'est dans cette optique que l'auteur-compositeur-

interprète prépare son prochain album entre janvier et octobre 1990. Un album différent. Une sorte de retour aux sources : revenir à l'esprit de groupe de ses jeunes années. Avant que l'idée soit clairement définie, elle a fait son chemin pendant la tournée. Quelques chansons étaient écrites, mais calibrées pour des duos ou des trios. Tandis qu'ils roulaient d'une ville à l'autre, Jean-Jacques Goldman exposa le problème à Michael Jones :

— Voilà. Les chansons, je ne peux pas les chanter seul. Donc je voudrais que tu les fasses avec moi.

Ce n'était pas une proposition, mais une offre qui ne pouvait être refusée. Puis, après un temps de réflexion, il ajouta :

— Mais il nous faut une troisième personne⁴⁶³.

Une femme, de préférence. Le nom de Carole Fredericks leur vint spontanément : la chanteuse assurait les chœurs sur la tournée et enregistrait à la même période *Brother*, la chanson du film *L'Union sacrée* qu'avait composée Jean-Jacques. On fit un essai à trois, pour voir si les voix se mariaient bien. Oui, ça sonnait exactement comme le voulait Goldman. Alors, au retour d'une séance d'enregistrement, il fit la proposition à Carole Fredericks.

— On était au Bourget. On attendait l'avion pour redescendre dans le Sud, et l'on a annoncé ça à Carole. Elle ne savait plus quoi dire⁴⁶⁴, se souvient Michael Jones.

Dans l'esprit du chanteur « non homologué », il ne s'agit pas véritablement d'un changement mais de l'aboutissement d'une complicité amicale et, en même temps, d'une évolution artistique motivante :

— Le fait d'avoir chanté sur scène avec eux m'a influencé pour écrire de cette façon-là, pour plusieurs chanteurs. Dans les chansons, on se répond, on chante ensemble. C'est une chose qui m'a redonné envie. J'ai eu l'impression de faire quelque chose de nouveau⁴⁶⁵.

Comme le souligne Carole Fredericks, « Jean-Jacques a simplement voulu régulariser la situation », et elle lui en sait gré : « C'est un musicien généreux qui n'a pas peur de partager. [...] Je ne connais pas beaucoup d'artistes français qui auraient eu cette attitude, pourtant, ça se fait dans tous les autres pays⁴⁶⁶. »

Une orientation musicale plus sophistiquée se dessine grâce à l'ingénieur du son Andy Scott, portée par une équipe pour l'essentiel renouvelée avec entre autres les deux anciens du groupe Canada, le claviériste Erick Benzi aux arrangements et à la programmation, et Gildas Arzel aux guitares. C'est donc la fin d'une longue collaboration

avec Marc Lumbroso.

— Nous avons travaillé ensemble jusqu'au premier album de Fredericks-Goldman-Jones, raconte ce dernier, et encore, je n'ai pas fait grand-chose dessus, mais Jean-Jacques tenait à ce que je sois crédité quand même. En fait, je lui dois beaucoup car c'est grâce à lui si j'ai été ensuite embauché comme directeur artistique par Alain Lévy, ancien patron de CBS passé à la tête de Polygram. Jean-Jacques lui a recommandé de me prendre, prétendant que j'étais le meilleur. Neuf mois après, j'étais président de Polydor. À partir de là, je ne pouvais plus conjuguer les deux activités et j'ai cessé de travailler avec Jean-Jacques, tout en restant son ami. J'ai donc commencé une carrière de patron de maison de disques et Jean-Jacques a fait ses disques avec d'autres collaborateurs. Mais je garde un souvenir joyeux de cette période. On a toujours pris beaucoup de plaisir à enregistrer ensemble, on a beaucoup ri et il n'y a jamais eu la pression du succès. On faisait les choses comme elles venaient, comme on les sentait, dans la bonne humeur. Le succès, l'argent, la notoriété n'ont jamais été des sujets de conversation entre nous⁴⁶⁷.

Enregistré d'avril à octobre entre Bruxelles (ICP Recording Studios) et Suresnes (studio Guillaume Tell), le nouvel album s'articule essentiellement autour de ballades guitares-voix, se mêlant ici au rock californien, prenant là des élans world. L'inspiration californienne, très nette dans *C'est pas d'amour* ou dans l'intro de *Né en 17 à Leidenstadt*, résulte de la rencontre musicale entre Jean-Jacques Goldman et Bruce Hornsby, suivie d'un rendez-vous manqué :

— Il y a eu un croisement quand il a donné son concert à La Cigale, concert fabuleux d'ailleurs. Ensuite, il y a eu échange de maquettes. Je lui avais demandé s'il pouvait produire deux titres, qui étaient *Né en 17 à Leidenstadt* et *À nos actes manqués* qui sonnaient très *West Coast* au départ sur les maquettes. Il avait écouté les maquettes, il avait accepté, on avait commencé à travailler par cassettes interposées ; et puis, il a eu du retard pour son album, et il m'a proposé une date qui était un peu trop tardive pour moi, et j'ai dû renoncer à cette collaboration⁴⁶⁸.

Comme titre, on envisage un temps *Recréation* (dans le sens de « nouvelle création »)⁴⁶⁹, puis on songe à *Voix et guitares*, avant d'opter plus simplement par les noms des trois interprètes, cités par ordre alphabétique : *Fredericks-Goldman-Jones*. On appréhende l'accueil qui sera réservé au disque, comme si le fait de partager l'affiche en trois pouvait diviser le succès d'autant. Dès novembre, à la faveur d'un

premier *single*, *Nuit* s'installe en douceur dans les radios et, couplé au plus dynamique *Je l'aime aussi*, annonce la couleur. Lorsque l'album arrive dans les bacs le mois suivant, l'angoisse se dissipe.

— J'ai été inquiet, enthousiaste, déprimé. J'ai vécu toutes les phases, toutes les émotions, mais maintenant je sais que j'ai fait du mieux que je pouvais, donc pour moi c'est fini, lâche Goldman, soulagé. Je vais reprendre du poids ⁴⁷⁰ !

Pourtant, l'élan fraternel et fédérateur ne convainc pas unanimement, si l'on en juge par la réaction du critique musical du *Monde* qui ne parvient pas à envisager les deux partenaires de la star du Top 50 autrement que comme des subalternes. « Malgré les prétentions démocratiques du titre et de la pochette, écrit-il, ils ne sont que des paravents : le disque a été composé, écrit (à l'exception des quelques couplets en anglais, signés Jones) et produit par Goldman. C'est un chanteur qui voudrait revenir au cocon du groupe, mais à qui sa gloire interdit ce chemin. » Et il poursuit comme s'il chroniquait un disque solo : « Goldman sait être mal comme personne, l'innocence de sa voix claire et fragile fait voler l'infinie tristesse de son propos jusqu'à la cible. Plus il est maladroit, plus il est juste. » Ou encore : « C'est une part du mystère de Jean-Jacques Goldman : savoir entretenir l'attente de grandes choses à venir sans jamais tout à fait la satisfaire ni la désespérer ⁴⁷¹. » A *contrario*, la fusion des trois artistes emporte l'adhésion de *Télérama* : « L'essentiel pour nous, c'est la connivence, l'accord, l'émotion surgie et partagée ⁴⁷². » Le public acquiesce massivement : entré directement en tête des ventes la semaine qui suit sa sortie, ce futur disque de platine (deux millions d'exemplaires vendus) sera décliné en six *singles* à succès.

Un, deux, trois, qui sonne très rock, est le titre le plus fédérateur autour d'une passion commune, la musique. Le trio l'étrenne le 1^{er} février 1991 dans *Pollen* (France Inter), en direct de Lyon – ils y chantent encore *Nuit* et *Je te donne*. À *nos actes manqués*, qui sort en *single* au printemps et fait l'objet d'un vidéoclip tourné à Lyon dans la froidure de l'hiver, doit son empreinte antillaise à Erick Benzi. La chanson énonce tous les loupés d'une vie, les renoncements, les rendez-vous avec soi ou avec les autres que l'on n'a pas su ou voulu honorer (« Un thème typiquement quadragénaire ⁴⁷³ ! » selon Goldman). Ces rendez-vous manqués, à cause d'idées préconçues, rumeurs et craintes irraisonnées, sont aussi le thème de *Peurs*, où l'on retrouve des accents africains dans les chœurs. *Vivre cent vies* évoque sur un ton rieur et une rythmique rock FM la possibilité d'être tout et

son contraire, singulier et pluriel, star et anonyme, juge et assassin. À bientôt quarante ans, le chanteur reconnaît être à l'âge des bilans :

— Comme tout le monde, j'aurais aimé vivre cent vies. J'enrage quand j'entends des chansons que je n'ai pas écrites, quand je pense à tous mes actes manqués. Mais c'est ainsi. Je ne suis pas résigné, simplement plus dupe des illusions de mes vingt ans⁴⁷⁴.

De l'intimité de l'amour (*Nuit*), on égrène les sentiments, trahisons et exhibitions qui nous en éloignent (*C'est pas d'l'amour, Je l'aime aussi, Chanson d'amour... !*).

— Quand je vois des jeunes de vingt ans, un samedi, à la sortie de la mairie, et que je songe qu'ils s'imaginent vivre cinquante ans le même amour, cela me fait frissonner. Je n'aime pas les clichés de l'amour que l'on propose trop souvent. Ces bonheurs de façade qui sont des mensonges. Ils font rêver certains, mais ils font mal aussi à ceux qui ne vivent pas sur les mêmes sommets et croient, du coup, avoir raté leur vie⁴⁷⁵.

On s'interroge sur ses croyances, ses certitudes.

— Rien n'est évident dans nos sentiments, nos jugements, nos amours. Ma dernière tournée, qui a duré dix-huit mois et qui m'a permis d'aller un peu partout dans le monde, m'a confirmé cette certitude : il n'est facile de juger les autres que de loin⁴⁷⁶.

Ainsi, à la question que se pose chacun à tour de rôle dans le magnifique *Né en 17 à Leidenstadt* (Leidenstadt, « ville de la douleur » selon la traduction littérale, est une cité fictive) : si j'avais été allemand sous le régime nazi ? Irlandais catholique à Belfast ? Blanche et riche à Johannesburg ? qui peut dire avec certitude ce qu'il aurait fait, à quel camp il se serait rallié, sans chercher à tout prix à se donner bonne conscience ?

*Serions-nous de ceux qui résistent ou
bien les moutons d'un troupeau
S'il fallait plus que des mots ?*

— Je n'ai pas de doutes sur mes choix, même si je m'attends au tournant, réagit Goldman. Mais je suis souvent énervé par la morgue vertueuse des gens qui défilent, quand je sais qu'il existe des fascistes potentiels au sein des troupes de la vertu. C'est facile, ça se voit dès la première crise, dès qu'un manque apparaît. Il suffit d'un manque d'essence. Il y a une façon, dans notre pays, d'accuser les petits Blancs, les soldats irakiens, les autres, ces « improbables consciences, larmes

au milieu d'un torrent ». Je crois qu'il est commode d'être vertueux, en France, et qu'il faut tenter de juger en se débarrassant de cette prétention⁴⁷⁷.

Enfin, *Tu manques* se distingue des neuf autres plages du disque par sa longueur et le fait que Jean-Jacques Goldman la chante seul. Pour cause : il s'agit d'un message adressé à son père, disparu l'année précédente. « Tu manques, si tu savais/Infiniment, tout doucement... » Elle s'inscrit dans la lignée des chansons intimes qui remplissent les salles de concert de petites lumières, comme *Veiller tard* ou *Confidentiel*.

— Ce sont des chansons qui viennent une nuit généralement, commente Goldman. Pour moi, c'est le souvenir que j'ai de ça, d'une nuit passée sur ce titre : il y a trois accords, ça dure dix minutes. Le texte est venu assez rapidement. Et puis ensuite, on a enregistré cette chanson complètement *live*, c'est-à-dire d'un côté le bassiste Pino Palladino, un immense bassiste, Claude Salmieri à la batterie et deux guitaristes que j'adore qui sont Basile Leroux et Patrice Tison, Erick [Benzi] aux claviers, moi au piano et à la voix, les lumières qui se baissent et l'on a enregistré ce titre-là, *live* comme ça, dix minutes de musique. C'est vraiment un vrai souvenir⁴⁷⁸.

Après huit ou neuf mois passés en studio et une longue période de promotion médiatique, alternée avec des vacances familiales à la montagne, l'envie est brûlante pour Jean-Jacques Goldman et ses deux partenaires d'offrir leurs créations au public. Pour la première fois, l'auteur-compositeur a le sentiment d'avoir écrit des chansons destinées à la scène.

La tournée *Fredericks-Goldman-Jones* est conduite selon un rythme coutumier qui consiste à roder le spectacle dans les îles (La Réunion, Maurice) entre le 14 et le 23 mai et profiter ainsi d'un environnement pour le moins agréable.

— Je me suis rendu compte que c'était très stimulant de commencer ici, note Goldman. Ça nous permet de partager d'autres choses que des répétitions et des concerts. Ne serait-ce que des repas, des journées, des activités, des sorties, des bouts de vie en commun. Et quand on revient, on est une espèce de « gang », de commando musical... J'ai l'impression qu'au-dessous de la Méditerranée, partout la musique est vraiment reine. Dans toute l'Afrique... Ici la musique fait partie de la vie et tous les genres sont acceptés : antillais, rock, variétés⁴⁷⁹...

S'ensuit une dizaine de dates dans de grandes villes de la métropole (Toulouse, Bordeaux, Montpellier, Marseille, Lyon, Saint-Étienne) et

une soirée à Lausanne, avant d'aborder du 4 au 9 juin une expérience inédite de six concerts à la belle étoile au bois de Vincennes. L'idée était de retrouver à Paris la folle ambiance des nuits d'été dans les arènes du sud de la France. Comme Roland-Garros ne pouvait être aménagé en espace pour la musique, il fut décidé de concevoir une enceinte idéale à la Cipale, le vélodrome à ciel ouvert du bois de Vincennes. Pour ce faire, deux jeunes architectes d'une vingtaine d'années nommés Jean-Michel Laurent et Xavier Grosbois, patrons de la société LG Design située à Montrouge (Alexis, le frère de Xavier, est un compagnon de tennis de Jean-Jacques Goldman et le gérant de son fan-club), ont imaginé une arène avec deux tiers de places assises et des gradins métalliques disposés en pente raide comme au théâtre antique d'Orange afin que les spectateurs (dix mille par soir) aient le sentiment de se trouver au plus près de la scène. Celle-ci, échafaudée en blocs verticaux et plates-formes mobiles, permet aux musiciens et chanteurs de circuler avec une formidable aisance, de façon latérale ou d'un niveau à l'autre au gré de la réalisation de Bernard Schmitt, lequel a également conçu comme à l'accoutumée les films projetés sur les grands panneaux blancs en toile de fond. Les riverains du bois de Vincennes auront l'agréable surprise de recevoir un courrier photocopié, écrit de la main de Jean-Jacques Goldman, leur présentant des excuses anticipées pour les nuisances occasionnées par cette série de concerts et offrant une invitation à venir participer à la fête le soir de leur choix. Vous avez dit fair-play ?

À l'exception de « Prof Pinpin » remplacé au saxophone par Christophe Nègre, on retrouve soudé autour du trio vedette un orchestre familial – Claude Le Péron (basse), Christophe Deschamps et Marcello Surace (batterie), Jacky Mascarel et Philippe Grandvoinet (claviers) –, augmenté par le trompettiste Guy Bodet et le trombone Denis Leloup. Après la prestation du guitariste et chanteur Gildas Arzel qui a pour mission de chauffer l'assistance, le spectacle s'ouvre en douceur avec *Nuit*, au moment où précisément elle commence à tomber. Jean-Jacques Goldman apparaît détendu à l'ombre de ses complices, heureux de ce partage fraternel.

— Carole et Michael sont très à l'aise sur scène. Être à trois dilue les responsabilités et stimule. J'adore ça⁴⁸⁰ ! se réjouit-il.

Dans l'esprit de tous, il n'en demeure pas moins le patron, le coordonnateur en chef de la tournée. En témoigne Thierry Suc, son tourneur :

— C'est quelqu'un de très, très professionnel, qui aime s'occuper de

tout, de voir un peu tous les détails de l'affaire. Il s'occupe aussi bien du réglage des lumières, que le son soit bon, que les musiciens soient bien. C'est quelqu'un de fantastique. Il va au bout de ce qu'il a envie de faire. C'est quelqu'un de profondément généreux avec les autres. Il sait ce qu'il veut et ne supporte pas la médiocrité. Je crois que c'est son principal défaut, ce qui est en fait une qualité. Il exige que tout le monde soit à sa place, et fasse ce qu'il a à faire. C'est ainsi que l'on essaie de faire un spectacle de la meilleure qualité possible⁴⁸¹.

Celui-ci, servi par la mise en lumières du « magicien » Jacques Rouveyrollis et le son exceptionnel rendu par le non moins talentueux Andy Scott, se construit comme on pouvait s'y attendre autour du dernier album dont huit chansons sur dix sont reprises, mêlées ici et là par d'anciens titres solos revus et corrigés en version chorale, comme *Il suffira d'un signe*, *Il changeait la vie*, *Je marche seul* ou *Je commence demain* (repris par tout l'orchestre). La plupart des grands tubes sont rassemblés en un long medley acoustique, un couplet, un refrain pour chaque titre, qui trouve place entre l'intense *Né en 17 à Leidenstadt* et le festif *Je te donne*, à quelques minutes du final. Pour *Là-bas*, Goldman n'a pas souhaité remplacer Sirima et c'est le public qui chante à sa place tandis que son visage apparaît en toile de fond, ce qui soulève un vent d'émotion. Les lumières se rallument après le désormais traditionnel *Puisque tu pars*, qui fait dresser les poils et dont on ne jurerait pas que le destinataire initial fût le public ainsi que son auteur se plaît à l'affirmer (il suffit d'en lire attentivement le texte).

Du 10 au 20 juin, la tournée « FGJ » se poursuit de Rennes à Limoges en passant par Nantes, Angers, Metz, Dijon, Lille et Bruxelles. Une huitaine de dates en juillet et août dans des théâtres de plein air, avec une soirée exceptionnelle à Nyon, en Suisse, où le trio chantant rassemble vingt-cinq mille spectateurs, précède quelques jours de vacances familiales en Corse. La rentrée a lieu au Zénith de Paris, du 25 au 28 septembre, avec la visite surprise de Francis Cabrel le dernier soir. Puis, le périple reprend pour sillonner toute la France, avec des escales à Bruxelles et à Neuchâtel, pour s'achever (provisoirement) par deux soirées à Bordeaux les 21 et 22 décembre. De passage à Reims, Jean-Jacques Goldman confie au journaliste local :

— Je ne raisonne plus en termes de carrière, car j'ai eu tout ce que je voulais. Je veux donc continuer à m'amuser, prendre du plaisir à ce que je fais et en procurer à mon public⁴⁸².

Le chanteur vient d'avoir quarante ans. La maturité, enfin. Elle est visible aussi dans la salle. Depuis la scène, on aperçoit des têtes

blondes et brunes qui se mêlent aux cheveux gris. Un public hétérogène. Une relation plus raisonnable, aux yeux de l'ancienne idole des minettes. Et le sentiment par ricochet d'être pris davantage au sérieux par ses pairs.

— J'ai l'impression d'être un peu mieux à ma place, à côté des gens de mon âge qui font leur métier sérieusement, tranquillement, avec envie, plutôt qu'être un phénomène de « génération Goldman » un peu ridicule. Ces clichés m'ont gêné, alors je suis plutôt soulagé que ça se termine ⁴⁸³.

Quarante ans. Une étape dans une vie.

— C'est vraiment à partir de cet âge-là que l'on se rend compte que nos jours sont comptés. Pas nos jours de vie mais nos jours de fin de jeunesse ⁴⁸⁴.

Par deux fois dans le courant de l'année, RTL (la radio qui a été à l'origine de son succès et continue de le suivre fidèlement) lui donne l'occasion de lorgner dans le rétroviseur : avec Évelyne Pagès dans *Grand Format* le 29 juillet, puis cinq soirs consécutifs dans *Génération Laser* du 15 au 19 novembre. Le journaliste et romancier Philippe Labro, également directeur des programmes de RTL, vient à sa rencontre chez lui, puis en tournée, afin d'analyser et de comprendre dans un long article pour l'hebdomadaire *Le Point* « ce qui aura été [son] attitude sur les dix ans écoulés », aussi bien d'un point de vue artistique qu'humanitaire. Il écrit à propos de l'artiste fédérateur et générationnel : « Il aura su trouver, en plusieurs circonstances, cette "étincelle" qui fait de certaines de ses chansons de véritables petites vignettes sur notre époque ⁴⁸⁵. » Quarante ans d'âge et dix de carrière. Ça se fête ! À l'automne, Sony commercialise une intégrale de l'œuvre goldmanienne depuis 1981, soit huit CD qui reprennent l'ensemble des enregistrements studios et publics du chanteur, avec en bonus un volume proposant une quinzaine de versions inédites.

— La suite ? Je n'ai pas peur du temps qui passe... Combien de temps continuerai-je à chanter ? Je ne pense pas en termes de carrière. Je continuerai à composer et à chanter tant que j'en aurai du plaisir, tant que j'en aurai envie ⁴⁸⁶.

Pour l'heure, après des fêtes de fin d'année passées en famille, il entame sa longue collaboration en tant que directeur artistique auprès des Restos du Cœur en réunissant comiques et chanteurs à l'Opéra Garnier le 9 janvier pour ce qui va devenir la rituelle grande soirée annuelle des Enfoirés. Puis, il continue à voyager avec ses deux acolytes tout au long de l'année 1992 et à proposer leur spectacle en

Guyane et aux Antilles, puis à Casablanca (Maroc) et dans les pays d'Asie (Vietnam, Cambodge et Corée du Sud) aux prémices de l'été.

Le journaliste François Alquier le retrouve pour une interview pour RFO Guyane le 15 mai, le jour du concert donné au Polygone, à Cayenne.

— Il avait demandé à ce que ce soit moi qui l'interviewe, témoigne-t-il. Mon directeur des programmes m'a envoyé le matin à son hôtel afin de lui poser quelques questions pour la radio. Puis, nous le recevions l'après-midi pour une émission spéciale de quarante-cinq minutes pour la télé, *Le Mayouri Club*. C'était en direct du Zéphir, une salle de spectacle à Cayenne qui accueillait le soir même un match de boxe important, retransmis par la station. Donc, truc de fou, nous avons accueilli Jean-Jacques Goldman, Carole Fredericks et Michael Jones au bord du ring. Mais tout s'est déroulé dans une ambiance conviviale et généreuse⁴⁸⁷.

Pour témoigner à nouveau de la générosité du chanteur, François Alquier ajoute :

— Un jour, il m'a envoyé, chez moi en Guyane, un « gros » chèque destiné à l'association dans laquelle j'offrais quelques heures de mon temps par semaine. Je ne lui avais rien demandé. Juste, il était au courant... Il s'était simplement renseigné de son côté sur les activités de l'association et avait agi en toute discrétion⁴⁸⁸.

Après le Maroc, envisage-t-on de se produire dans d'autres pays arabes ?

— Non, dit Goldman. Le choix de donner des concerts au Maroc m'a semblé intéressant car le Maroc est un pays francophone, ouvert à l'Europe. C'est une expérience nouvelle. Il s'est passé quelque chose de très fort à Casablanca. Je suis agréablement surpris de l'accueil des jeunes Marocains et de leur sensibilité à ma musique. N'ayant pas les moyens certainement, pour la plupart, d'importer des disques laser ou des cassettes, ils ont néanmoins chanté avec moi, avec mes musiciens jusqu'à la fin. C'est une expérience inoubliable dont je conserverai le souvenir⁴⁸⁹.

S'il consent du bout des lèvres à être envisagé comme un messenger, il affirme toutefois que ses messages « sont adressés à tous les publics, à tous les êtres humains en général ». Et d'ajouter :

— C'est dur aujourd'hui de vivre, pour tout le monde, à la différence que nous, chanteurs, nous avons l'occasion de le dire. Mon message principal serait la tolérance vis-à-vis des autres, aussi envers soi-même. Il faut essayer de prendre en main sa propre existence et

d'aller jusqu'au bout de ses passions... Vivre sa propre vie et non pas celle que l'on nous impose et essayer de s'épanouir, malgré le monde difficile dans lequel nous évoluons. Mais vous savez, dans mes chansons, j'ai plus de questions que de solutions à proposer ⁴⁹⁰.

Jean-Jacques Goldman sait cependant trouver des solutions salutaires quand il le faut, mais il n'éprouve pas le besoin de le chanter sur les toits. Par exemple, pour soutenir la société LG Design de Montrouge, dirigée par Jean-Michel Laurent et Xavier Grosbois (les deux concepteurs de la scène du Vélodrome du bois de Vincennes), et permettre aux ouvriers de conserver leur emploi à temps plein, il passe un contrat avec son ami Alexis, graphiste, pour une commande particulière : la réalisation en métal gravé des boîtiers de ses CD, à commencer par *Fredericks-Goldman-Jones sur scène*, qui sort le 4 décembre et compile plusieurs captations de la tournée.

Écrire une comédie musicale a obsédé quelque temps Jean-Jacques Goldman, sans qu'il parvienne à mener ce projet à terme.

— J'avais commencé à en écrire une que j'ai bien fait de ne pas sortir car juste après, le film *Titanic* est arrivé. Ce qu'il en reste se trouve sur le deuxième Céline Dion, ça s'appelle *Sur le même bateau*. Je ne voulais pas reprendre une grande histoire comme *Les Dix Commandements* ou *Notre-Dame* mais en écrire une, un scénario. Et je me suis rendu compte à quel point j'étais incapable d'écrire une histoire avec des rebondissements ⁴⁹¹.

Dans *Rouge*, le second opus du trio Fredericks-Goldman-Jones, qui se présente paradoxalement comme le disque le plus personnel de son auteur-compositeur, on perçoit cependant le préambule d'une comédie musicale qui aurait pour lieu Paris au temps béni du Front populaire, l'explosion sociale, les « beaux espoirs » des « beaux camarades », les rêves de « bonheur pour tous », « le pain, la paix et la liberté », le « rouge après le noir ».

*On aura nos dimanches
On ira voir la mer
Et nos frères de silence
Et la paix sur la terre
Mais si la guerre éclate
Sur nos idées trop belles
Autant crever pour elles*

C'est un disque hors des sentiers battus du show-business, composé de chansons qui ne courent pas après le tube, écrites par plaisir, pour l'amour des siens. C'est le retour du fils qui s'en est allé, celui-là qui a pris de la distance « comme on s'éloigne/pour mieux voir un tableau ⁴⁹³ », sans jamais se détacher de l'histoire familiale. Parce qu'il faut du recul, parfois, pour se comprendre et mieux s'aimer.

— J'ai l'impression que tout ce que je fais, c'est d'essayer de ressembler à mon père. Les valeurs sont les mêmes. L'attitude est la même ⁴⁹⁴.

Dans le vidéoclip de *Rouge*, réalisé par Tony Van Den Ende, un vieux monsieur qui pourrait être Alter Goldman feuillette l'album photo d'une jeunesse militante et résistante. C'est un hommage rendu aux « petites gens, ces gens de peu ⁴⁹⁵ », à « cette France que mon père a choisie, pour laquelle il a eu un amour fou. Ce pays dont je suis éperdument amoureux ⁴⁹⁶ ». Ce sont des chansons pour que l'on se rappelle les valeurs communes qui rassemblent. « Parce que les absents et nos mémoires/Parce qu'avec le temps, va/Tout, [dit-il, clin d'œil à Ferré], tout s'en va ⁴⁹⁷. » Pour éviter de tout balayer d'un revers de manche, les hommes et les idées. Pour que le mot « communisme » ne se résume pas à la Nomenklatura. Parce que l'idéal est beau et le demeure à jamais, quoi qu'il advienne.

— Ce sont des idées d'altruisme, la certitude que les solutions ne sont pas individuelles, mais collectives qu'on le veuille ou non. Même s'il faut tirer des leçons du passé ⁴⁹⁸.

Parce qu'il est peut-être vain de vouloir décrocher la lune mais que l'on peut, plus prosaïquement, faire un geste vers celui qui a faim et froid ou qui se bat contre la maladie. C'est le combat pour la justice et l'égalité des chances (« Y aura des écoles pour tout l'monde/Que des premières classes, plus d'secondes ⁴⁹⁹ »), le rejet des vies programmées en fonction des origines, de la situation familiale ou sociale (« Du temps qu'on aura cru saisir.../Des vies où l'on aura eu peu, si peu à choisir ⁵⁰⁰ »). Parce que « le rouge est la couleur de l'espoir. Celle du sang qui coule dans nos veines, celle de la peau lorsque l'on ressent quelque chose de très fort ⁵⁰¹ ». Rouge... la couleur de la jeunesse (« Elle avait dix-sept ans, elle avait tant et tant de rêves à vivre ⁵⁰² ») et de la liberté (« Aussi loin qu'il le peut/Où ses rêves l'entraînent/Quand il ferme les yeux ⁵⁰³ »). La couleur de la vie (*Juste après*). Rouge... c'est le feu, la colère, la révolte. Contre « des mensonges-vérités..., des

marchands, des tapis, qui peuvent tout acheter ⁵⁰⁴ ». Parce que les trahisons sont insupportables, surtout quand elles viennent de gens qui se réclament de la gauche :

— Lorsque j'écris ça, on vit la fin des illusions. L'ère Mitterrand s'achève, c'est une époque épouvantable : l'époque Tapie, qui glorifie les gagnants et rejette les autres, l'époque du cynisme institutionnalisé. C'était d'autant plus important, pour moi, de rendre hommage à ces militants que j'ai côtoyés toute ma vie, qui mettaient toute leur énergie, de façon désintéressée, au service des autres. [...] oui, en cette époque qui les rejetait aux oubliettes de l'Histoire, je voulais leur rendre hommage ⁵⁰⁵.

La chute du mur de Berlin, quatre ans plus tôt, a tourné une page sanglante de l'Histoire, pour en finir avec la monstrueuse caricature du communisme que représentait le stalinisme, mais n'a pas offert une autre perspective pour que le rêve du peuple devienne réalité. On espérait la liberté, le pluralisme, la démocratie. Et le mur de l'argent a inévitablement remplacé « le mur de la honte ».

— Le vrai débat, il est là, maintenant, dit Goldman. C'est-à-dire, est-ce la solution, c'est le système des gagnants et des perdants ? Les gagnants ayant les moyens de construire des murs autour d'eux de façon à se protéger des perdants et de posséder des voitures blindées de façon à ne se voir qu'entre gagnants. Ou est-ce que c'est de vivre avec une société qui soit cohérente ? Avec des gens qui bougent. Aux États-Unis, ils ne sont pas au courant qu'il y a un lien entre tous les humains. Ce n'est pas leur système de vie. Je me dis qu'ils passent à côté de quelque chose. Ce n'est pas intéressant de vivre avec des murs autour de soi et de ne rencontrer que des gens qui nous ressemblent ⁵⁰⁶.

L'effondrement du bloc communiste a provoqué surtout une explosion des nationalismes à l'Est, notamment dans les Balkans avec l'éclatement de la Yougoslavie. La guerre entre Serbes, Croates et Bosniaques, conséquence d'une politique de nettoyage ethnique, rappelle les horreurs de la dernière guerre mondiale. C'est à ces « frères » que Goldman s'adresse, et à tous les autres, Hutus et Tutsis, Palestiniens et Israéliens, « jouets de l'Histoire qui est en train de se faire. Chacun avec une photo de femme dans son portefeuille et une mère qui va pleurer ⁵⁰⁷ ».

*Frères, la même jeunesse, même froid sous la même pluie
Frères, mêmes faiblesses,*

*la même angoisse aux mêmes bruits
Frères, frères de pleurs, frères douleurs
Du même acier dans les mêmes ventres déchirés...*

Ce sont des chansons qui évoquent le lien universel entre les hommes. « Mêmes rengaines au Caire à Sydney, dis-moi que tu m'aimes, même, même, même, si tu sais/Que le temps rapace, que le temps vautour, que le temps nous lâche, lasse, glace et gagne toujours⁵⁰⁸. » Le regard tourné vers l'autre, le rite de partage, la lumière consolatrice que l'on trouve dans l'amour ou l'amitié.

— Je suis sûr que même dans les camps de Somalie ou entre deux nuits de règlements de comptes entre l'ANC et les Zoulous, où il y aura vingt-sept morts en un week-end, il y a une fille qui pose sa tête sur l'épaule d'un type et elle a l'impression d'être invulnérable, et le mec a cette même impression, l'espace d'un moment⁵⁰⁹.

Par son concept abouti, la poésie de ses textes et la flamboyance de sa musique, portée par les chœurs grandiloquents de l'ex-Armée rouge et des Voix bulgares, tout en conservant le son Goldman, *Rouge* est sans aucun doute l'album le plus ambitieux de la carrière du chanteur. L'enregistrement s'est étendu sur neuf mois, la durée d'un accouchement, de février à octobre 1993 pour une sortie en décembre, promenant l'équipe de Paris à Bruxelles en passant par Aix-en-Provence. Pour la chanson titulaire, *Rouge*, l'équipe s'est déplacée à Moscou, à la Maison d'État de Radiodiffusion et d'Enregistrement pour y chanter avec l'Ensemble académique Alexandrov de chant et de danse de l'Armée russe.

— Chacun son mythe, sourit Goldman. Y en a qui rêvent d'enregistrer à Nashville, moi c'est avec les Chœurs de l'Armée rouge⁵¹⁰.

Et d'ajouter en réponse à une prévisible objection :

— Tu as beau penser à l'Afghanistan, tout ce que tu veux... les voix restent très belles, les chants restent beaux. Pour moi, ça évoque plus Potemkine que les bombes tuant les enfants en Afghanistan⁵¹¹.

La chanson *Rouge* sera entonnée par quelques manifestants pour l'école publique le 16 janvier 1994, puis dans d'autres occasions par les déçus du socialisme.

Rouge, c'est aussi un livre original, joint à un coffret avec le CD ou indépendant, conçu selon trois regards qui unissent la chanson, la peinture et la littérature dans un même écrin : le chanteur-auteur y apporte l'éclairage d'après lequel on doit envisager ses textes ; le

peintre et illustrateur Lorenzo Mattotti les habille d'images, de dessins, de story-boards et d'esquisses oniriques, lumineux et multicolores ; et Sorj Chalandon, grand reporter à *Libération*, imagine en marge de chaque chanson une nouvelle percutante qui en serait le prolongement. « C'est un travail de trois personnes sur un terreau commun... et au final, on se demande si c'est un livre à écouter ou un disque à regarder ! » déclarent-ils d'une même voix lors d'une rencontre au Forum Fnac en ouverture d'une exposition itinérante.

Sollicité par Amnesty International pour participer à « Musique contre l'oubli », gala annuel caritatif prévu le 10 juin 1994 au Zénith, parmi d'autres artistes connus pour leur engagement humanitaire, comme Johnny Clegg ou Manu Dibango, Jean-Jacques Goldman propose de s'impliquer autrement : il réserve l'écrin parisien du New Morning, dans le quartier de la Porte Saint-Denis, pour y donner du 26 au 29 avril quatre représentations exceptionnelles (quatre cent cinquante spectateurs par soir) dont l'intégralité de la recette ira à l'ONG. Après le prélude rituel dans les îles de l'océan Indien, c'est donc dans un cocon intime à l'acoustique enveloppante (un son clair et ample grâce au talent de Dominique Chalhoub) que se retrouve le trio Fredericks-Goldman-Jones pour un concert plutôt « débranché ». Autour des habitués musiciens (six au total), on revisite dans une couleur jazz blues quelques perles du répertoire, de *Veiller tard* qui ouvre le spectacle avec Jean-Jacques Goldman seul en scène, à *Confidentiel* en passant par *Ne lui dis pas*, *Quelque chose de bizarre*, *Il y a*, *P'tit blues peinard*, *C'est pas d'amour* ou *Pas toi* (superbe version acoustique à trois qui fera l'objet d'un *single*), avant un triptyque de rhythm'n'blues qui rappelle à Goldman ses années de bal : *Think* d'Aretha Franklin, *Knock on Wood* d'Eddie Floyd et *Tobacco Road* dans la version des Spooky Tooth. Viennent prêter leurs voix les deux choristes afro-américaines Beckie Bell et Yvonne Jones. Le tout est entrecoupé d'échanges détendus, d'improvisations, de rires avec un public à portée d'yeux et de voix. La seconde partie, sans entracte, rompt avec l'acoustique et s'électrise pour proposer un aperçu de l'album *Rouge*, que l'exiguïté de l'endroit et l'atmosphère feutrée délestent de sa grandiloquence. Plus de deux heures de concert, pour la bonne cause : les spectateurs en ont pour leur argent. Quant à Jean-Jacques Goldman et ses deux comparses, ils apprécient tant cette proximité chaleureuse qu'ils vont faire en sorte de la retrouver l'année suivante lors d'une tournée dite « des campagnes ».

En attendant, c'est un concert plus emphatique qu'ils présentent

entre le 4 mai et le 12 août dans toute la France, avec sept dates en Belgique (cinq à Bruxelles, deux à Liévin), deux en Suisse (Lausanne) et une escale de neuf soirs au Zénith de Paris du 13 au 22 mai, plus deux soirs supplémentaires en juillet. Au total : soixante-seize concerts dans quarante-sept villes ! Le concept du dernier album a attiré les sympathies du Parti communiste qui aurait bien souhaité avoir le chanteur et ses acolytes à la Fête de l'Huma, mais la réponse de l'intéressé est cinglante :

— Depuis la sortie du disque, je reçois, toutes les semaines, une lettre du Parti communiste français qui me demande de participer à l'une ou l'autre chose. Alors, à chaque fois, je leur explique que pour moi, ils sont les fossoyeurs de ces idées-là et qu'ils n'ont pas dû bien comprendre *Rouge*⁵¹².

Un bruit de percussions, constant comme un cœur qui bat, ouvre le spectacle. Vêtu d'une veste d'officier aux galons dorés, Jean-Jacques Goldman apparaît seul, guitare à la main, dans ce qui ressemble à une usine désaffectée, « bouleversant, parce qu'il incarne toute la fragilité humaine, notre désarroi⁵¹³ », il chante : « Parce que la pluie, le sort/ Les vents, la nuit, dehors/ Les mots tremblants qu'on ne sait plus croire... Serre-moi. » Une grande palissade qui barre la scène s'écroule soudain dans un épais nuage de fumée, symbolique de l'effondrement du mur de Berlin et des régimes communistes en Europe de l'Est. Un décor de fin du monde (d'un monde) s'offre à nos yeux dans une lumière vermillon. Sous les trépidations étourdissantes des stroboscopes assorties à une musique jouée avec une brutalité sourde, ses deux partenaires et l'ensemble de l'équipe rejoignent Goldman sur *Des vôtres*, qui poursuit dans la thématique de l'album *Rouge* dont seul un titre ne sera pas chanté (*Elle avait 17 ans*). Dans une même débauche de décibels, Carole Fredericks et Jean-Jacques Goldman enchaînent en duo par *Envole-moi*, dont l'interprétation rageuse rappelle à ceux qui l'auraient oublié la révolte positive de son texte. *Que disent les chansons du monde ?* précède *Comme toi* pour signifier par un solo de violon tzigane qui pleure sous les doigts du chanteur que la force de l'amour ne suffit pas toujours à combattre la haine et la folie des hommes. Mais on n'est pas là pour déprimer et, passé *Être le premier* que Goldman chante seul, *Je commence demain* est ponctué d'une séquence gaguesque où le trio, plus complice que jamais, s'exhibe avec des palmes fluorescentes aux pieds. Un masque en relief géant dévoile différents visages au gré des projecteurs sur la chanson *Des vies*. La flamme d'une bougie posée sur le piano où s'installe

Goldman pour interpréter *Confidentiel* s'élève dans le ciel et embrase des milliers de lucioles partout dans la salle, du parterre jusqu'en haut des gradins. Le journaliste belge Thierry Coljon, présent lors de la première à Forest National, applaudira « le gigantisme d'une superproduction » marié « avec l'intimisme d'un ton proche et sympathique. La puissance avec la douceur ⁵¹⁴ ». Après *C'est pas d'amour, Un, deux, trois* crée une ambiance légère de surbourn des sixties au milieu des décombres. La sono bastonne à nouveau du feu de Dieu avec *On ne change pas* où quelques comptes sont réglés, y compris dans l'enceinte du Palais des sports de la cité phocéenne où Goldman lance à la cantonade un message en direction de Bernard Tapie, accusé d'abus de biens sociaux dans l'affaire de son yacht *Le Phocée* : « Est-ce que Marseille est à vendre ? » L'espoir n'est pas perdu : « Remonter les rivières, persister et signer, une autre vie, d'autres frontières, c'était nos slogans, nos idées, on n'a pas changé. » Des visages de soldats accompagnent les « frères de pleurs/frères douleurs », puis l'émotion est à son comble avec la projection sur la chanson *Juste après* du reportage qui l'a inspirée, celui d'une infirmière au Zaïre qui sauve de la mort un nouveau-né.

— Je suis tombé sur cette émission de télévision par hasard, en pleine nuit, raconte Goldman. À un moment, on voyait une femme blanche dans un dispensaire de brousse, une sœur ou une infirmière assez âgée. Elle venait d'accoucher une femme. L'enfant ne respirait pas. Je regardais ça en zappant, entre deux clips. C'était incroyable, presque insupportable. Cela a duré quelques minutes, deux ou dix, je ne sais pas. Cette femme silencieuse, en train d'essayer de le ranimer. Pas un commentaire, rien, l'image brute. Elle qui le frappait, le secouait, le pendait par les pieds, le baignait d'eau froide, le giflait. C'était très violent. Et puis l'enfant a cligné des yeux. Revenu à lui, vivant, ignorant la chance inouïe qu'il a eue de croiser le chemin de cette femme. J'étais très ému, presque essoufflé. Je me suis demandé ce que l'on pouvait bien faire après ça. Même si c'est son quotidien, son boulot, comment peut-on redescendre sur terre après avoir redonné une vie qui n'existait plus ⁵¹⁵ ?

L'histoire de cette infirmière africaine relativise à ses yeux l'importance d'un chanteur :

— On a toujours l'impression quand même que si l'on n'existe pas il y aura toujours quelqu'un d'autre pour jouer ce rôle. Personne dans notre métier n'est indispensable ⁵¹⁶.

Le journaliste d'*Ouest-France*, au lendemain du concert donné dans

la salle Omnisports (futur Le Liberté) de Rennes, n'en apprécie pas moins ses « chansons chaleureuses, positives » et rapporte la relation unique qui existe entre le chanteur et son public : « Le public, son public, aime ce regard d'amour, de tendresse sur les autres. Ses mots respirent l'air du temps, cette envie ou ce rêve de bonheur que nous portons tous en nous ⁵¹⁷. » Les musiciens martèlent des barils aux couleurs fluorescentes, style tambours du Bronx, pour introduire une version tonique d'*À nos actes manqués*, puis les Voix bulgares viennent en renfort soutenir *Fermer les yeux*, magnifique chanson bientôt publiée en *single* et habillée d'un vidéoclip sous forme de conte onirique par le réalisateur publicitaire David Mileikowsky. Sur les dernières notes, toute l'équipe et les trois chanteurs traversent en fond de scène la grande étoile rouge symbolique qui explose après leur passage, tandis que le générique de fin défile sur l'écran. *Nuit* marquera d'abord, en douceur, le début des rappels. Et c'est en un long final et sous des feux flamboyants que vient le clou du spectacle avec le concours des Chœurs de l'ex-Armée rouge tout en voix et en costumes qui, après *Il suffira d'un signe*, entonnent l'hymne à la fin des utopies ou le « rouge » d'une ère nouvelle réinventée. *Puisque tu pars* et la reprise presque *a cappella* de la chanson inaugurale *Serre-moi* pour boucler la boucle font ensuite se lever des milliers de briquets qui transforment la salle en un tapis d'étoiles.

Du New Morning au Zénith, ces « moments de vie » sont gravés sur un double CD qui se vendra à plus de six cent mille copies. « En trente titres, Goldman administre la preuve qu'il peut faire avantageusement le chanteur populaire tout terrain », écrit Véronique Mortaigne dans *Le Monde* ⁵¹⁸.

Entre le 18 mai et le 6 juin 1995, de Turretot (Seine-Maritime) à Montlouis-sur-Loire (Indre-et-Loire), la « tournée des campagnes » va sillonner comme son nom l'indique la France profonde, avec une halte à Jodoigne (Belgique) et au Sentier (Suisse), et ses charmants petits villages. Une série de seize escales pour un spectacle en toute intimité, sensiblement identique à celui du New Morning.

— Une démarche égoïste, précise Jean-Jacques Goldman. Cette tournée, nous l'avons programmée essentiellement pour nous faire plaisir. Nous avons choisi de prendre la route plutôt que l'autoroute. Pour nous, c'est un peu comme des vacances. Et si le public adhère, alors tant mieux ⁵¹⁹.

Vous pensez, s'il adhère ! Les salles des fêtes, les centres culturels ou les arènes, d'une capacité de huit cents à mille places, sont pris

d'assaut.

— C'était si génial, cette intimité, dira Carole Fredericks, enthousiaste. Dans ces petites villes, les gens n'y croyaient pas : les billets se vendaient au bureau de tabac ou dans les boulangeries. Ils pensaient que nous étions des sosies. Jouer dans de tels lieux permet une certaine proximité. Ça a poussé d'autres chanteurs à nous imiter

520

Sur leur lancée, les trois chanteurs se retrouvent le 4 août à Ouveillan en pays audois pour une aventure humaine qui trouve son origine trois ans plus tôt à la faveur d'une catastrophe climatique.

Le 22 septembre 1992, la région connaît en effet de sévères inondations et de nombreux habitants sont sinistrés. Pour leur venir en aide, Jean-Paul Chaluleau, journaliste à *L'Indépendant* et président du Club de la presse à Narbonne, souhaite organiser un gala l'année suivante afin de recueillir des fonds.

— J'y suis allé au culot, raconte-t-il. J'avais rencontré plusieurs fois Jean-Jacques Goldman depuis ses débuts en 1981, on se connaissait un peu. Donc je lui ai écrit une lettre pour lui exposer la situation désespérée et mon souhait d'organiser un concert de soutien à Narbonne. Il a aussitôt accepté de venir. Je l'ai hébergé chez moi, à Ouveillan. Et le spectacle a eu lieu en décembre 1992 au Parc des Expositions de Narbonne, avec entre autres Thierry Garcia, une des voix des Guignols, Émile du groupe Gold et, donc, le trio Fredericks-Goldman-Jones en vedette. Les bénéfices ont ensuite été remis aux communes sinistrées⁵²¹.

Touchés par ce geste, les responsables de la cave coopérative de la commune d'Ouveillan décident d'offrir quelque chose en retour.

— Ils avaient l'intention de lui offrir une vigne, précise Jean-Paul Chaluleau. Quand je lui en ai parlé, Jean-Jacques m'a dit qu'il n'avait besoin de rien et qu'il serait préférable de faire un don à une association. Alors, je lui ai demandé s'il voulait bien venir rencontrer les viticulteurs⁵²².

La rencontre a lieu pendant la tournée estivale du chanteur et de ses deux acolytes en 1994.

— En quelques minutes, le courant est passé. Les vignerons ont proposé de créer une cuvée spéciale pour Les Restos du Cœur et Jean-Jacques a dit : « Si vous faites une cuvée, je fais un concert ici sur le parvis de la cave coopérative ! » Ainsi sont nées les Vendanges du cœur. En sortant de la cave, j'ai dit à Jean-Jacques que c'était une bonne idée, il m'a répondu : « Non, c'est une BELLE idée ! »⁵²³,

poursuit le journaliste.

Les viticulteurs audois et le chanteur, en la présence de Véronique Colucci, marraine de cœur de l'événement, et des écoliers du village planteront ensemble une « vigne du cœur » et organiseront le concert promis, avec Carole Fredericks et Michael Jones, le 4 août 1995, après une vente aux enchères de vins du cru et le baptême de la cuvée spéciale au nom de l'illustre parrain. Le temps n'est pas de la partie, mais ces premières « Vendanges du cœur » resteront gravées dans les mémoires locales :

— Il a plu sans discontinuer, on courait partout pour chercher des parapluies, des parasols. Jean-Jacques a dit que c'était l'eau du baptême. Il y avait une foule de quatre mille spectateurs, c'est le concert le plus fabuleux auquel j'ai assisté ⁵²⁴, s'emballe Jean-Paul Chaluleau.

Lors, tous les ans au mois d'août, la petite commune d'Ouveillan célébrera cette fête de la solidarité :

— Jean-Jacques a continué à suivre fidèlement les « Vendanges du cœur », il nous a aidés à avoir des contacts avec d'autres artistes, on a fait venir Cabrel, Kaas, Bruel, Noah, Lavoine, De Palmas, Calogero, Maé, Obispo... Les vigneronns ont été des acteurs indispensables, il y avait quatre-vingts bénévoles qui montaient la scène, les gradins, et assuraient la sécurité. Ils se sont beaucoup investis dans l'aventure. Entre les vigneronns d'Ouveillan et Jean-Jacques, ça a toujours été une histoire d'amour. Il a été d'une fidélité exemplaire. Parrain d'honneur de l'événement, il se manifeste chaque année d'une manière ou d'une autre, en téléphonant avant et après, en achetant régulièrement un fût de vin, même s'il ne boit pas. Il y a toujours quelqu'un pour le représenter. Puis, il est revenu chanter à plusieurs reprises, en 1999, puis en 2000 en tant qu'invité avec Patrick Bruel. En 2004, nous avons fêté les dix ans ensemble et ce fut son dernier concert avec ses musiciens. Juste après les Francofolies de La Rochelle. C'est ici qu'il a annoncé sa « parenthèse », pour reprendre son expression. En 2014, il est revenu pour chanter quatre chansons, c'est la dernière fois qu'il s'est produit en public. Il est arrivé la veille, ce qui a permis à quatre ou cinq cents personnes autour de la cave de profiter des répétitions, c'était assez magique. Puis, à partir de 2015, on a arrêté les concerts parce que ça devenait difficile au niveau gestion et l'on a continué la vente aux enchères de fûts, parrainée par les artistes. Depuis 1995, les « Vendanges du cœur » ont permis de reverser aux Restos du Cœur plus d'un million trois cent mille euros.

La reconnaissance de Jean-Paul Chaluleau pour Jean-Jacques Goldman est infinie.

— J'ai rencontré beaucoup d'artistes, dit-il, puisque j'ai tenu la chronique variétés pendant plus de trente ans à *L'Indépendant*, je peux dire que Jean-Jacques est humainement au-dessus de tous. C'est quelqu'un qui a une attention toujours soutenue à l'autre. Il écoute et observe beaucoup. Puis c'est un homme simple, sans chichis, qui n'est pas déconnecté de la réalité, qui ramène les choses à l'essentiel. Une anecdote : en 1999, quand il revient chanter à Ouveillan, il a fait le trajet depuis chez moi jusqu'à la cave où l'attendait le public dans la voiture que mon beau-frère utilisait pour aller à la vigne, une 4L fourgonnette. Ça l'amusait beaucoup, car les gens guettaient une belle voiture de type Mercedes et ne l'ont donc pas vu passer. Comme en 2001, il est venu pour faire un duo avec De Palmas, tous les deux ont fait une randonnée et sont arrivés pour le spectacle à vélo. Enfin, il y a la fidélité et la discrétion. Quand Jean-Jacques s'engage, c'est vraiment à fond. Et il ne se met jamais en avant. On a respecté ça aussi. Le but était d'aider les Restos. Ici, Jean-Jacques est toujours reçu à bras ouverts, ce n'est pas l'artiste que l'on accueille mais l'homme. Le lien n'a jamais été rompu⁵²⁵.

Entre la tournée des campagnes et le concert d'Ouveillan, Jean-Louis Foulquier a reçu Fredericks, Goldman et Jones dans *Pollen* le 30 juin, en direct du Divan du Monde, rue des Martyrs, à Paris. Le trio a chanté plusieurs titres : *Peur de rien blues*, *Elle a fait un bébé toute seule*, *Américain*, *Il part*, *Il y a*, *Pas toi*. Et l'on y a évoqué les vingt ans de carrière (en incluant sa période Taï Phong) de Jean-Jacques Goldman.

— Dans les années 1980, il y avait une grande discussion métaphysique sur les artistes d'album et les artistes de « coups », explique le chanteur. Moi j'étais naturellement dans les artistes de « coups ». Et finalement, quand tu regardes bien, une carrière c'est fait d'une suite de « coups ».

— Toi c'est coup sur coup, réagit Foulquier.

— On remet le compteur à zéro chaque fois, quoi.

— Lorsque j'écris pour un interprète, je ne pense qu'à lui, je n'ai jamais une chanson d'avance à « caser », déclare Goldman. Ce qui m'intéresse, c'est de le connaître, de le comprendre, d'analyser les aspirations de son public et de jouer le rôle d'intermédiaire. J'écris en

ne perdant jamais de vue l'idée que ces mots-là pourraient être les siens. Pour une fois, je ne vais pas faire preuve d'humilité : c'est quelque chose que je sais faire et bien faire⁵²⁶.

Pour cela, il faut avoir le goût des autres. Et du temps à leur consacrer. Ce fut le cas entre les deux albums de FGJ et après la tournée 1991-92.

— J'avais trois, quatre mois, j'ai donc accepté les demandes qui me sont arrivées à ce moment-là. Cela me permettait de prendre aussi de la distance, d'explorer d'autres possibilités, d'autres opportunités proposées par ces artistes⁵²⁷.

Toutes les demandes ? Non.

— Il faut trois choses : d'abord, que la voix du chanteur me plaise, ensuite, que ce soit quelqu'un de sympa. Je n'aime pas travailler juste par intérêt. Je n'en ai pas besoin. Il faut que j'aie envie de fréquenter la personne. Il faut que j'aie l'impression de pouvoir lui apporter quelque chose, ce qui n'est pas toujours le cas⁵²⁸.

Celles et ceux qui se sont vu opposer une fin de non-recevoir sauront désormais pourquoi...

Des liens amicaux se nouent surtout lors de la préparation des concerts annuels des Enfoirés. Ainsi, en janvier 1992, Patricia Kaas répond à l'invitation de Jean-Jacques Goldman pour la soirée à l'Opéra Garnier de Paris où ils partagent en duo *Je te promets* qu'il a écrit pour Johnny et *Regarde les riches* emprunté au répertoire de la chanteuse. L'année suivante, elle revient pour *Les Enfoirés chantent Starmania* à la Grande Halle de la Villette, où elle chante *Coup de foudre* avec Jacques Dutronc. La demoiselle de Forbach est à un tournant de sa vie où elle cherche à s'émanciper de ceux qui l'ont découverte (François Bernheim, Didier Barbelivien) et ont façonné jusqu'ici l'image d'une chanteuse populaire à leur convenance.

— J'ai laissé les auteurs écrire sur le premier et le deuxième album, dit-elle, mais le troisième, je les ai rencontrés longuement pour qu'ils connaissent plus la femme que l'artiste⁵²⁹.

La jeune fille a grandi, elle est devenue une femme dans toute sa plénitude. Elle veut que cette maturité nouvelle transparaisse dans son répertoire. Jean-Jacques Goldman a suivi son parcours, il est touché par le destin de cette fille de mineur de fond qui malgré la célébrité n'a rien renié de son passé, par sa dure carapace qui cache un cœur fondant, et il apprécie son talent d'interprète, l'originalité de sa voix grave, légèrement voilée. Il prend le temps de la connaître un peu mieux afin de pouvoir répondre à ses aspirations.

— J'ai besoin de me sentir bien avec les gens, avec ceux que j'estime, mais j'ai toujours peur de faire mal, de blesser sans m'en rendre compte, par un geste innocent mal interprété, avoue-t-elle. Un garçon qui viendrait vers moi, me dirait des choses tendres juste parce qu'il serait amoureux, j'aurais tendance à ne pas comprendre sa démarche. Je ne suis pas toujours réaliste sur les sentiments des hommes⁵³⁰.

Goldman lui écrit alors : *Il me dit que je suis belle*, dont le vidéoclip est d'une sensualité torride. C'est un vrai succès, un point d'orgue dans la carrière de la chanteuse. Goldman signe d'un pseudonyme, Sam Brewski – quelques mois plus tôt, il avait signé O. Menor des musiques composées pour Marc Lavoine⁵³¹.

— C'était une époque où je n'écrivais pas beaucoup pour les autres, et j'ai craint que l'on parle davantage de ça que de l'album lui-même⁵³², explique-t-il.

Par la suite, il signera de son nom deux des plus grandes chansons de Patricia Kaas, intemporelles, des textes à sa mesure qui la transcendent ou la racontent : *Je voudrais la connaître* (1997) et *Une fille de l'Est* (1999).

D'autres chansons sont créditées à Sam Brewski, comme *Tu t'en iras* du comédien Christopher Thompson et *Comme un tout petit bébé* de Philippe Lavil, ainsi que trois autres écrites pour Florent Pagny, dont la carrière à l'orée des années 1990 a besoin d'un second souffle. La rencontre des deux hommes se fait lors de la soirée *Starmania* des Enfoirés. Pagny chante *Banlieue Nord* en duo avec Smaïn. Goldman l'observe de loin, attentif.

— Je n'étais pas très en forme ce jour-là, raconte Pagny. Je n'avais pas envie de voir certaines personnes du show-business que je n'avais pas croisées depuis longtemps. Il l'a bien ressenti et il est venu me voir. Je lui ai expliqué qu'en revanche, j'aurais aimé en voir d'autres plus souvent, travailler avec. Lui, par exemple⁵³³.

Goldman saisit la perche tendue, il lui écrit deux chansons inédites (*Est-ce que tu me suis ?* et *Loin*) et en recycle une ancienne qui n'avait pas marché lors de sa création (*Si tu veux m'essayer*), puis le met en relation avec Erick Benzi et Gildas Arzel qui collaboreront à la réalisation de son album.

— Moi-même, poursuit Pagny, j'avais déjà commencé à travailler avec Philippe Osman et Bernard Chatenet, l'ancienne équipe de Franck Langolff. On a mélangé toutes ces familles et à la fin, Goldman m'a présenté Tom Lord Age, qui a aussi mixé son album *Rouge*. Il a su

traiter les chansons en leur apportant le plus qui me manquait, sans que je puisse le définir. Jean-Jacques a cette qualité d'aller à l'essentiel en trouvant les personnes appropriées⁵³⁴.

Mais ce n'est pas tant ce nouveau répertoire qui va sortir Florent Pagny du tunnel que sa participation remarquée à la soirée des Enfoirés au Grand Rex, le 5 février 1994.

— Ma vraie résurrection, reconnaît-il. Jean-Jacques m'avait invité pour chanter *Oh ! Happy Day* avec Carole Fredericks. Tout le monde m'en a parlé pendant des mois⁵³⁵.

Jean-Jacques Goldman rencontre ensuite le chanteur de raï Khaled sur le plateau du magazine télévisé *Envoyé spécial* le 13 septembre 1993. Ce n'est pas fortuitement qu'on les a réunis puisque ce jour-là est signé un accord de paix israélo-palestinien à Washington, symbolisé par une poignée de main historique entre Yasser Arafat et Yitzhak Rabin. Pour l'occasion, les deux hommes reprennent ensemble deux titres de leur répertoire respectif, *Je te donne* et *Chebba*. Deux ans plus tard, le 19 octobre 1995, pour un nouvel *Envoyé spécial*, ils se retrouvent autour de la chanteuse israélo-américaine Noa pour interpréter *Imagine* de John Lennon. Après l'émission, Khaled demande timidement à Goldman de lui écrire des chansons. Goldman lui répond qu'il ne parle pas l'arabe, mais qu'il veut bien essayer de le satisfaire à condition de savoir ce qu'il souhaite exactement. La soirée se poursuit par un dîner au Pied de Chameau, un restaurant oriental appartenant à l'acteur Pierre Richard et situé rue Quincampoix, près de Beaubourg. Quelques jours après, Khaled invite son nouvel ami chez lui à manger le couscous.

— Ce qui est admirable chez Jean-Jacques, c'est que l'on s'est expliqué pendant seulement cinq, dix minutes. Il a joué le jeu. Je lui ai proposé qu'il m'écrive une chanson d'amour, ce que je chante habituellement⁵³⁶.

La réflexion de Goldman porte d'abord sur le style musical de Khaled et en quoi ce style peut être conciliable avec son écriture à lui, ensuite il s'interroge sur les préoccupations de Khaled et le public auquel on s'adresse, qui il est, ce que l'on pourrait avoir à lui dire.

— Chez Khaled, il y avait quelque chose qui m'intéressait. Le fait qu'il soit arabe ne m'a pas dérangé mais n'a pas été déterminant. Mais j'ai été séduit par son courage. Pour ce qu'il représente, pour sa position sur l'islam et ses rapports avec la musique... Ce n'est pas évident actuellement pour un Algérien de faire du raï. Certains meurent à cause de ça. Je l'ai trouvé courageux mais je ne l'aurais pas

fait sans ses capacités musicales. C'est un très bon chanteur et un vrai musicien, encore plus que je ne le croyais.

Goldman compose alors une musique hybride entre le raï, le reggae et la *soul*, en pensant à Marvin Gaye. Puis, il cherche un thème qui puisse interpeller les jeunes beurettes qui vivent en France.

— Et je lui ai proposé *Aïcha*, cette fille qu'il essaie d'acheter et qui refuse. Elle dit : « Non, je vaudrais bien plus que tout ce que tu peux me donner »⁵³⁷.

Avec plus d'un million de *singles* vendus, *Aïcha* porte l'album *Sahra* paru en novembre 1996, pour lequel Goldman a également offert *Le Jour viendra*, à la demande de Khaled qui souhaitait une chanson sur la réconciliation entre la France et l'Algérie.

— Elle dit qu'il y a toujours un moment où la nuit et le jour se rencontrent. Tous les animaux vont boire à la même eau. Peut-être un jour viendra où le peuple algérien lui-même sera apaisé⁵³⁸, explique l'auteur.

Aïcha est désignée « chanson de l'année » aux Victoires de la Musique. Venu recevoir le trophée, Khaled commence à chanter, puis Jean-Jacques Goldman arrive subrepticement des coulisses et reprend en duo avec lui. Cette union d'un Arabe et d'un Juif un soir de grande écoute à la télévision est reçue comme un pied de nez à la France du Front national.

— Si Goldman et moi avons réussi à travailler ensemble, Netanyahu [le Premier ministre israélien] devrait peut-être arriver à faire la paix⁵³⁹, déclare alors Khaled.

Pour l'album *Kenza* en 1999, Goldman écrira deux autres chansons : l'une, *Derviche tourneur*, évoque ces danseurs turcs pour qui la musique et la cérémonie de la danse représentent un moyen d'atteindre l'éveil spirituel ; l'autre, *C'est la nuit*, sonne après de sombres affaires de violences conjugales qui ont entaché la réputation du roi du raï comme une remise en question (« C'est la nuit qui m'entraîne et me noie/La nuit c'est l'autre face de moi »).

Enfin, Céline... Elle est présente à la soirée des Enfoirés au Grand Rex pour reprendre *Là-bas* avec Jean-Jacques Goldman. Un moment suspendu, inoubliable.

— Pour les musiciens, c'était l'évidence : tous, qu'ils soient hard rock ou autre, sont venus me voir après pour me dire : « Si elle cherche des musiciens, je suis prêt à payer chaque soir pour en être ! »⁵⁴⁰ se souvient le duettiste, lui aussi conquis.

L'idée de travailler avec Céline Dion ne date pas d'hier : Goldman

observait la carrière de la Québécoise avec intérêt, captivé par sa voix et sa puissance d'interprétation, mais gêné par un répertoire inégal, une image ringarde et une manière tout aussi démodée de pousser la note.

— Je savais que c'était la plus grande chanteuse francophone, je la trouvais mal employée, je pensais savoir ce qui lui fallait, je pensais pouvoir l'aider et au moment où j'ai eu le temps et la notoriété suffisante, j'ai demandé un rendez-vous⁵⁴¹.

De son côté, Céline Dion se désole de ne pas avoir en France la même popularité qu'au Québec, en Angleterre ou aux États-Unis. Les deux artistes déjeunent ensemble, puis Goldman travaille pendant de longs mois, réunissant toute la presse autour de la chanteuse, articles et interviews, les livres, les émissions de télé.

— Sa vie n'est pas artificielle. [...] Il y avait beaucoup à dire, sur sa vie amoureuse, sur sa violence, plus exactement la violence de ses sentiments⁵⁴².

Sur ce thème de l'amour absolu il écrit *Pour que tu m'aimes encore, Je sais pas, J'attendais, J'irai où tu iras* (qu'il chantera en duo avec elle) ... Autant de textes qui vont la toucher au cœur. Pour *Vole*, dédiée à la nièce de Céline, atteinte d'une fibrose kystique et morte dans ses bras à l'âge de seize ans, l'auteur-compositeur garde le secret de la chanson jusqu'à l'enregistrement, afin de saisir l'émotion brute.

— Je lui ai proposé neuf maquettes et l'on a travaillé dessus pendant une semaine. Elle est repartie. J'y ai retravaillé pendant un mois. Ensuite, on a enregistré. [...] Il y a certains couplets qui ont été modifiés, car je voyais qu'elle ne les sentait pas. J'ai ajouté des chansons. Je voulais voir jusqu'où sa voix pouvait aller, c'est pour ça qu'il y a tous les styles de musique⁵⁴³.

Il lui apprend à déchanter, c'est-à-dire à ne pas toujours être dans la démonstration vocale, il lui explique comment l'émotion peut surgir dans un silence, un murmure, un souffle de voix. Il gomme ses tics d'interprétation, les roulements de « r », les « m » mouillés.

— Elle a tout de suite accepté parce qu'elle est ouverte. Je pensais que cela allait être un gros travail, ce sont après tout des habitudes qu'elle a depuis quinze ans. Eh bien, au bout d'une seule chanson, je n'ai plus eu à lui dire de ne pas faire ci, de ne pas faire ça ! Elle m'a beaucoup impressionné⁵⁴⁴ !

L'album s'appelle *D'eux*. « Un blues à deux, empreint de passions contrariées⁵⁴⁵ », écrit Gilles Médioni. « Ils n'ont pris l'un de l'autre que ce qu'ils ont bien voulu considérer comme étant le meilleur d'eux-

mêmes, ajoute Véronique Mortaigne. Si l'un avait tiré la couverture à soi, le bateau aurait dangereusement gîté. Mais dans un équilibre sans bavure, *D'eux* est devenu un produit artistiquement correct. » Enregistré en novembre et décembre 1994 à Paris, au Studio Mega, *D'eux* connaît à sa sortie en mars suivant un triomphe public et critique immédiat. Couronné aux Victoires de la Musique, c'est l'album francophone le plus vendu de tous les temps : près de sept millions d'exemplaires dans le monde, dont plus de quatre en France. Aux États-Unis, il remporte un succès dans sa version originale, sous le titre *The French Album*, puis Céline enregistre trois adaptations en langue anglaise pour l'album *Falling Into You*, publié en 1996.

— J'ai fait l'album de ma vie, dira-t-elle. Si j'ai des enfants un jour, je leur présenterai *D'eux* et je leur dirai : c'est ça que votre mère faisait

546

Céline Dion est désormais une star planétaire. Et *Pour que tu m'aimes encore*, « chanson de l'année » aux Victoires de la Musique, s'inscrit comme la chanson emblématique de son répertoire, son « Hymne à l'amour ». Pour l'anecdote, Jean-Jacques Goldman raconte qu'il n'avait pas envisagé ce titre-là comme un tube potentiel :

— C'était une chanson comme une autre. C'est-à-dire que quand on fait une dizaine, une douzaine de maquettes, on a des préférées. Il y a certaines chansons dont on pense qu'elles vont avoir plus de succès que d'autres. Celle-ci n'en faisait pas partie pour moi. J'attendais plus des chansons comme *J'attendais*, ou *La Mémoire d'Abraham*. Par contre, quand j'ai joué en maquette pour la première fois à Céline et à René, son mari, eux ont tout de suite ressenti quelque chose sur cette chanson que je ne comprenais pas, à un point que je trouvais presque étrange, parce qu'ils me disaient que ce serait sûrement le premier titre et également le titre de l'album. Et je ne comprenais pas du tout pourquoi. Eux avaient donc senti quelque chose sur cette chanson que moi je n'ai pas senti. Je pense qu'ils n'avaient pas analysé⁵⁴⁷.

Par la suite, Jean-Jacques et Céline apprennent à mieux se connaître. D'autres chansons vont naître, d'autres tubes : *S'il suffisait d'aimer*, *On ne change pas*, *Encore un soir*. Toutes taillées sur mesure.

— Ce n'est pas une femme qui triche, dit-il. Elle a en elle les deux aspects, c'est-à-dire en même temps une extrême sophistication, le goût pour le magasinage comme elle dit, les beaux vêtements, les coiffures, et d'un autre côté elle a absolument cette spontanéité de la dernière d'une famille de bûcherons de quatorze enfants, elle reste fondamentalement comme ça. Il m'est arrivé d'aller la voir dans des

palaces ou les grands hôtels, dans sa suite il y avait cinq ou six personnes de la famille autour d'une table en train de hurler de rire et l'on a l'impression d'être dans une cabane au Canada⁵⁴⁸.

X

Et se dire merci...

... De ces perles de vie ⁵⁴⁹.

Déjà dix ans que Jean-Jacques Goldman n'a pas sorti d'album solo. De son aventure en trio il semble avoir fait le tour. Un an après avoir rassemblé dans le double CD *Singulier* la somme de ses meilleurs titres (un double CD *Pluriel* compilera en 2000 l'aventure Fredericks-Goldman-Jones), Sony publie le 26 août 1997 *En passant*, un opus réalisé en complicité avec Erick Benzi. Décliné en six *singles* commerciaux ou promotionnels, il surprend par sa sobriété raffinée, à la fois visuelle et artistique.

Il y a dans les photographies de Claude Gassian qui illustrent le livret une esthétique du noir et blanc axée sur les tons et les contrastes, dont la ligne épurée s'apparente à l'acoustique mélancolique de l'album. Elles montrent Goldman en marcheur solitaire qui arpente l'asphalte.

— J'adore marcher. J'aime observer, je me nourris des autres. En flânant, je savoure le spectacle du monde, le spectacle des gens, qui m'amène aux chansons ⁵⁵⁰.

Du portrait saisi au hasard d'une promenade en ville (la vision d'une belle inconnue dans un café qui inspire *Tout était dit*) à une image télévisée (le sourire de l'Éthiopien Haile Gebreselassie aux Championnats du monde d'athlétisme à Athènes pour *Le Coureur*), le monde se réduit parfois à la sphère plus étroite de sa vie intime, puisque l'écriture des chansons a coïncidé avec la séparation d'avec sa femme. Cette solitude nouvelle transparaît en filigrane dans presque tout le disque mais son origine est exprimée clairement dans les paroles de *Quand tu dances* (« J'ai fait la liste de ce qu'on ne sera plus ») et, plus encore, dans *Les Murailles*.

*Et j'avais fait des merveilles en bâtissant notre amour
En gardant ton sommeil, en montant des murs autour*

*Mais quand on aime on a tort, on est stupide, on est sourd
Moi j'avais cru si fort que ça durerait toujours...*

C'est en marchant sous les remparts de Carcassonne, où il avait séjourné au moment de la « tournée des campagnes », que l'idée de la chanson est venue à Jean-Jacques Goldman. (L'utilisation d'instruments tels que le clavecin ou le hautbois contribue à créer une ambiance médiévale, qui n'est sans doute pas étrangère à cette échappée carcassonnaise.)

— Je me suis dit qu'au même endroit, il y a plusieurs siècles, il y avait un homme qui construisait, pierre après pierre, avec le sentiment que ce qu'il était en train de bâtir durerait toujours, l'éternité ! Et aujourd'hui, partout, ces écriteaux « Ne pas toucher » car ces pierres s'effritent, tombent et finiront par disparaître⁵⁵¹.

Le principe vaut pour d'autres édifices en d'autres lieux. Pour des monuments, mais aussi des us et coutumes, des métiers longtemps pratiqués puis disparus. Puis, par analogie, la pensée du chanteur-poète glisse vers l'amour-passion et la force du sentiment amoureux, cette idée qu'une relation à deux se construit comme un édifice et peut être emportée un jour aux quatre vents. Que reste-t-il alors ?

— Je ne pense pas que l'on puisse être vraiment amis avec quelqu'un dont on a touché la peau pendant des années, avec qui on a vécu des choses tellement intimes. Ça ne veut pas dire que l'on devient ennemis, non plus. Mais il y a certainement un statut à chercher et, je pense, c'est une question pour tout le monde⁵⁵².

L'homme qui ne dit pas « je t'aime », parce que les mots sont des masques et que seuls les actes comptent, chante *Sache que je*, publié en *single* le 12 juillet en prélude à l'album. Il y a de la pudeur chez Goldman. La chanson d'amour proprement dite est rare à son répertoire, parce que l'on n'écrit pas que l'on aime ni que l'on est heureux, et quitte à chanter l'amour, on chante les amours impossibles ou inventées, les amours déçues ou trahies, les amours mortes. Mais s'épancher sur ses malheurs, Goldman ne sait pas faire non plus.

— Je ne saurais pas raconter une histoire d'amour heureux, dit-il. Le bonheur est obscène, plus encore que le malheur. La seule chose racontable, c'est ce qui nous fait tous entrer en connivence. Les grandes douleurs, les grands bonheurs, quoi que l'on en dise, nous séparent, ne peuvent se partager⁵⁵³.

Avec le temps, le chanteur-auteur monte en intensité dans la confession, l'autoportrait. La chanson *En passant*, qui donne son titre

au disque, fait le bilan des « déroutes anciennes », des « promesses éteintes », des « rêves en partage »... Elle énonce « les impressions d'un homme qui prend congé de sa jeunesse. Avec regret, mais aussi avec tendresse, et qui se prépare à faire face à tous les renoncements qui guettent. Ce que l'on appelle aussi "vieillir" ⁵⁵⁴ ». Une même mélancolie transparaît dans *Natacha*, accentuée par les sonorités lancinantes du violon, de la balalaïka et de l'accordéon.

Le temps qui passe ne guérit de rien
Natacha
Toi tu le sais bien...

Rien n'est désespéré toutefois chez Goldman, à partir du moment où le regard est tourné vers l'autre. À chaque part d'ombre, il y a son pendant éclairé.

— Mes constats sont parfois teintés d'amertume, mais avec toujours cette envie, cette chance de partager ces constats avec les autres. Ce sont des choses que nous ressentons tous, des angoisses, des peurs. Je trouve réconfortant d'être plusieurs à ressentir cela ⁵⁵⁵.

L'échange, le partage sont des sésames qui ouvrent l'horizon. Parce que la vie est une « bonne idée » et qu'elle trouve toujours une route.

Y a que les routes qui sont belles
Et peu importe où elles mènent
Oh belle, on ira, on suivra
les étoiles et les chercheurs d'or ⁵⁵⁶...

Sa foi dans l'homme et dans sa volonté lui inspire *Nos mains* (« Toucher et étreindre sont des actes très intimes. Lourds de sens. Regardez la poignée de main Arafat-Rabin ⁵⁵⁷ ») et *Juste quelques hommes* (« Il y a toujours des hommes pour aller voir au-delà des extrêmes : froid, chaleur, altitude, profondeur, ciel, océans. Et quelques-uns aussi pour racheter nos extrêmes sauvageries. Quelques "justes" ⁵⁵⁸ »).

Au bout du mal, où tous les dieux nous quittent
Et nous abandonnent
Dans ces boues noires où même les diables hésitent
À genoux pardonnent
Juste quelques hommes

« En passant... C'est un peu l'histoire d'un passant un peu plus attentif que les autres qui appose un regard précis et poétique sur le monde », écrit Fabrice Roussel dans *Le Progrès de Lyon*⁵⁵⁹.

L'album franchit le cap des quatre cent mille copies en seulement une semaine. Un sondage publié dans *Le Journal du Dimanche* du 14 septembre classe Jean-Jacques Goldman derrière l'abbé Pierre et Jean-Paul Belmondo en tête des personnalités préférées des Français.

— Peut-être parce que, tous trois, nous touchons une actualité qui séduit les gens. L'abbé Pierre par ses actions, Belmondo et moi par les divertissements que nous apportons. Mais je crois sincèrement qu'il y a d'autres personnages bien plus importants⁵⁶⁰, objecte le chanteur que ce genre de distinction met mal à l'aise.

Une tournée fait naturellement suite à un nouvel album. La tournée *En passant* s'étend sur plus d'une année, entre le 18 mars 1998 et le 5 juin 1999.

« Jean-Jacques Goldman sait depuis longtemps comment accompagner ses histoires pour nous charmer ou nous faire danser, c'est selon, mais on dirait bien qu'il a appris ces dernières années une autre alchimie, bien plus affinée et redoutable d'efficacité pour nous entraîner dans un monde où il a maintenant ses entrées. Un monde qui allie la poésie, les choses de la vie, les musiques d'aujourd'hui et le décor qui les embellit sans oublier l'humour et l'émotion qu'il sert tour à tour, à volonté mais sans pour autant racoler », lit-on dans *Le Journal de l'île de La Réunion*⁵⁶¹ où l'artiste ouvre les festivités avec neuf représentations à guichets fermés dans plusieurs salles, le théâtre de Champ-Fleuri et celui de Saint-Gilles, puis le théâtre Luc-Donat au Tampon, commune du sud du territoire. C'est au Liberté de Rennes qu'il entame le 17 avril un périple de cent trente dates à travers toute la France, avec les haltes traditionnelles en Belgique (Bruxelles) et en Suisse (Genève, Neuchâtel, Lausanne), et cinq escales au Zénith de Paris (vingt-six soirs au total⁵⁶²), un crochet en Côte d'Ivoire (Abidjan) pour deux représentations, puis une série de concerts dans les Antilles (La Réunion, île Maurice, Madagascar, Guyane, Martinique, Guadeloupe) entre mars et juin 1999 pour boucler la boucle. Jean-Jacques Goldman se fait une joie de revenir chanter dans de bonnes conditions à Tananarive, afin de tenir la promesse faite après le concert tragique de 1988. Cette fois, il s'installe pour quatre soirs au Palais des sports de Mahamasina, afin de satisfaire la demande de tous

ses fans malgaches et, en réponse au dommage occasionné onze ans plus tôt, renonce à toucher son cachet. Seuls les techniciens et les musiciens seront payés.

— Ma plus grande satisfaction a été celle d'avoir pu chanter pour mes nombreux fans qui n'ont pas pu, en 1988, assister à mon seul et unique concert dans la capitale⁵⁶³, déclare-t-il à la presse locale.

Une question se pose : faut-il chanter à Vitrolles le 27 avril 1998, comme il est prévu au planning ? La commune est dirigée depuis un an par le Front national.

— Ce n'est pas neutre de choisir d'y chanter, dit Goldman. Ça pose problème. Mais après réflexion, je pense qu'il faut y aller. Parce que venir me voir (moi, fils de Juif immigré) à Vitrolles n'est pas non plus un acte innocent pour ceux qui le feront⁵⁶⁴.

Avant de quitter la scène du Stadium, il dira au public : « Quand je pense que l'on s'est posé la question de savoir si l'on devait venir ou pas... Il fallait venir : notre rôle, c'est qu'il se passe des choses comme ce soir, spécialement à Vitrolles. »

Un jet de fumée, puis il apparaît dans un rai de lumière orange, seul en scène et en toute simplicité, tee-shirt gris à manches longues sur jean noir, guitare autour du cou, pour inviter au voyage : « On ira... où ? Je sais pas. » Le public est partant, pensez ! Plutôt deux fois qu'une. « Des larmes d'émotion perlent sur les joues, note le journaliste d'*Ouest-France* parmi la foule de l'Antarès du Mans. Scènes étonnantes qui contrastent violemment avec l'apparente tranquillité du chanteur. Et puis, il y a ses premiers mots accueillis avec un enthousiasme stupéfiant. Un simple "bonsoir" plonge la salle dans un profond émoi⁵⁶⁵. » Le chanteur enchaîne avec *Bonne idée*, puis *La Vie par procuration*. On aperçoit Christophe Deschamps aux percussions, puis Christophe Nègre tantôt au saxo, tantôt à la flûte irlandaise sur *Ne lui dis pas* avec le concours de Goldman au violon. Puis, l'ensemble des musiciens apparaît en arrière-plan sur une scène mouvante, avec à l'appel Michael Jones (guitares), Claude Le Péron (basse) et Jacky Mascarel (claviers). Tous se rassemblent ensuite autour du chanteur, assis au bord d'une avancée de scène au milieu du public, pour *Tout était dit*, tandis qu'un film illustrant la chanson défile sur l'un des quatre écrans carrés qui forment le décor. *Elle attend* et *Le Rapt*, formidablement accueillies par le public qui ne les avait pas entendues depuis longtemps, précèdent une séquence délirante où Goldman et ses amis, sans doute inspirés par la version R'n'B de Melgroove et se renvoyant la balle à coups de vannes bien senties, adaptent *Pas toi* à

toutes les sauces, reggae, hard rock, rap, tango, swing. Explosion de rires dans la salle ! Goldman s'empare de l'harmonica et Jones du banjo pour *Elle a fait un bébé toute seule*, puis les belles images d'un enfant sur une plage en Afrique accompagnent *Le Coureur*. L'instant qui suit donne le frisson : Goldman, debout, accompagne au piano le chœur géant des spectateurs qui reprend *Là-bas* à la place de Sirima. L'hommage est beau. Du piano au violon, la mélancolie prend des accents slaves avec *Natacha*, assortie à un décor de neige, puis *Quand tu dances* vient clôturer dans une myriade de briquets allumés une première partie où l'intime était au cœur de l'échange. Guitares électriques et percussions prennent le dessus pour revisiter ensuite les grands succès de l'artiste, à commencer par *À nos actes manqués* que Jean-Jacques Goldman et Michael Jones partagent en duo sur scène, soutenus par un public en liesse qui chante volontiers au final quand il y est invité. Les visages et dessins d'enfants d'une classe primaire de Narbonne illustrent *Nos mains*, lesquelles sont toutes levées dans la salle, « bien ouvertes pour acclamer ». D'autres visages défilent sur l'écran, ce sont Goldman et Jones à l'âge des couches-culottes, puis à diverses périodes de leur vie passée et future (on les découvre grimés en 2020 et réduits à l'état de squelettes en 2040 !) : *Je te donne* met le feu et introduit une série de classiques qui tient le public en haleine jusqu'au final : *Peur de rien blues*, *Au bout de mes rêves*, *Il suffira d'un signe*, *Quand la musique est bonne*. « Déferlement rock'n'roll et dansant, inondé de lumières et si communicatif que les vendeurs des stands de frites se sont joyeusement joints à la foule, sans enlever leurs tabliers rouges ⁵⁶⁶ », rapporte le journaliste des *Dernières Nouvelles d'Alsace* à la sortie du concert à Strasbourg. Au Liberté de Rennes, le 15 décembre, Dan Ar Braz rejoint Goldman sur scène pour reprendre en duo *Green Lands*, un thème musical extrait de son album *Héritage des Celtes*, puis un classique du rock, *Johnny B. Goode*. Jean-Jacques Goldman et Michael Jones lui rendront la politesse le 16 mars 1999 lors du Fest-Noz de Bercy en joignant leur guitare au final sur *Left in Peace*.

— C'est un musicien intègre qui m'a initié avec d'autres à cette magnifique musique celte et à cette fidélité qu'il entretient avec cette musique ⁵⁶⁷, dit Goldman à propos de Dan Ar Braz.

Ce dernier lui renvoie le compliment :

— J'ai beaucoup d'admiration pour lui, beaucoup de respect. J'aime les gens qui fédèrent. Il y a tellement de mésententes, tellement de querelles de villages, de querelles de rues, de querelles dans les familles. Je trouve qu'il a l'art pour fédérer ⁵⁶⁸.

Pour terminer en douceur comme il a commencé, Jean-Jacques Goldman propose *En passant* (certains soirs) et *Sache que je*, adresse quelques mots à son public, « des mots simples qui ne grappillent jamais trop loin du cœur ⁵⁶⁹ », avant d'offrir, seul à la guitare, une version personnelle de *Pour que tu m'aimes encore*, écrit pour Céline Dion. *Il y a* ou *Famille* sont rajoutées en bonus dans certaines villes.

Un double CD et une vidéo immortalisent la tournée *En passant* à la mi-juin 1999, précédant la parution d'un DVD en octobre.

Un dernier album avant de disparaître sur la pointe des pieds...

Entre-temps, Jean-Jacques Goldman accepte de dialoguer à bâtons rompus avec le philosophe et essayiste branché Alain Etchegoyen sur le rôle des pères dans la société moderne, pour un livre intitulé *Les Pères ont des enfants* et publié au Seuil.

— Un jour, on m'a proposé d'inviter dans une émission de radio ⁵⁷⁰ quelqu'un que je ne connaissais pas, a raconté l'intellectuel aujourd'hui disparu. J'ai demandé Goldman, avant Fanny Ardant, Carla Bruni et Gérard Depardieu. Goldman, qui ne se déplace jamais, est venu parce qu'il avait été intéressé par un de mes livres. Nous avons sympathisé, nous nous sommes beaucoup revus, avec nos enfants, des amis, des amis politiques. [...] Goldman touche des droits d'auteur comme personne n'en connaît mais reste simple, discret, timide. Il ne file pas en Suisse, parce qu'il estime avoir une dette vis-à-vis de la République. Et puis, il a des convictions très fortes et très politiquement incorrectes. Cela me plaît. Quant à ses gosses, il a évité de les pourrir. Après avoir fait ce livre avec lui, je l'ai trouvé plus formidable encore ⁵⁷¹ !

Pendant deux ans, tandis que Sony s'apprête à publier un coffret de quatre CD couvrant la période 1990-2001 et l'intégrale de ses clips en DVD, Goldman écrit et/ou compose pour de nombreux artistes, Carole Fredericks (*Respire*), Marc Lavoine (*J'écris des chansons*), De Palmas (*J'en rêve encore*), Yannick Noah (*Ni divin ni chien*)... même pour Joe Cocker (*On My Way Home*) !

— Il est très fort pour se mettre à la place des gens, témoigne à son propos Gérald De Palmas. Certaines personnes disent que c'est une collaboration improbable car nous sommes très différents. Il est maintenant vu par un certain public plus comme un tiroir-caisse que comme un véritable artiste. Ce public se trompe. Simplement, il a trouvé un rythme de croisière. Il s'est fixé d'écrire une bonne chanson

par mois. C'est pour cela qu'il peut en distribuer autant⁵⁷².

Quand on lui reproche d'être une « usine à tubes », l'homme en or réplique :

— C'est un fait. Mes disques marchent depuis vingt ans. Je n'ai aucun problème avec le succès⁵⁷³.

Sur une musique de Richard Cocciante, avec qui il a travaillé en complicité sur l'adaptation italienne de la bande originale d'*Astérix et Obélix contre César*, Goldman écrit même un texte sur le passage à l'an 2000 : la chanson est créée par la Chorale des Écoliers de Bondy.

Est-ce un début, une fin

Un point sur un chemin

Est-ce hier ou demain

Ne serait-ce rien ?

Faut-il y voir une allusion à sa carrière ?...

Il honore de sa présence à l'hippodrome de Longchamp la première édition du festival Solidays, au profit de Solidarité Sida ; enregistre *La Fille du Nord*, d'après Dylan, en duo avec Francis Cabrel pour le nouvel album de Sol En Si (Solidarité Enfants Sida) ; rejoint Patrick Bruel, Pascal Obispo et Jean-Marie Bigard à Ouveillan pour les cinquièmes « Vendanges du cœur » ; chante à La Grand-Combe pour sauver *La Bécède*, centre de vacances au cœur des montagnes cévenoles ; parraine l'opération « Champions de la paix » sous l'égide de l'UNESCO et remet les prix aux enfants lauréats du concours ; donne un concert avec ses amis Souchon, Bruel, Obispo et Jones au bénéfice des sinistrés des inondations de l'Aude ; dirige en chef de troupe la première tournée des Enfoirés depuis 1989, *Enfoirés en cœur* ; puis répond présent pour le concert de solidarité organisé à Toulouse à l'initiative de Francis Cabrel à la suite de l'explosion de l'usine AZF (coiffé d'un bonnet, il s'aventure dans l'arène au milieu du public qui le salue comme un grand copain). En revanche, il déclare au *Progrès de Lyon*⁵⁷⁴ :

— Je ne vais pas me battre pour les cinq semaines et les trente-cinq heures parce que j'en fais beaucoup moins et j'ai beaucoup plus de vacances que tout le monde, alors ne me plaignez pas. Je suis en préretraite [*rires*].

S'il n'y avait eu *Ensemble*, la chanson promise aux Fous chantants d'Alès en remerciement de leur hommage estival, il n'y aurait sans doute pas eu la motivation chez Jean-Jacques Goldman d'écrire dans

la foulée tout un album. Ce canon à trois voix, qui va servir d'hymne de campagne électorale pour les meetings de Lionel Jospin⁵⁷⁵, a donné l'impulsion de ces chansons dites « pour les pieds », populaires, de chorale ou de bal, qui ramènent aux fondamentaux de la musique, dont l'ambition comme l'écrit leur auteur-compositeur-interprète dans le livret du disque serait de « faire que des gens se lèvent, se regardent, se parlent, se frôlent, chantent et dansent ». Un vecteur de partage, de générosité qui forge et renforce le lien social.

— C'est ma façon la plus respectueuse de considérer la chanson, ajoute-t-il. Il en existe d'autres, bien sûr : il y a le silence quand chante Oum Kalsoum. La connivence avec Barbara assise au piano. La puissance d'*Aïda* dans un stade. J'adore tous ces moments, mais celui qui m'émeut le plus, c'est lorsque les spectateurs se lèvent et se regardent. La musique devient alors comme un métal qui conduit l'électricité⁵⁷⁶.

L'inspiration lui vient de son expérience de musicien et de ses voyages à travers le monde.

— Au-delà du bal, dit-il à Jean-Louis Foulquier et Didier Varrod, c'est aussi le pub où tout à coup il y a un musicien qui vient et l'atmosphère change. C'est la cahute au Sénégal où tout le monde est en train de boire un coup comme ça, puis tout à coup il y a trois mecs qui commencent à faire des percussions et la dame qui était dans le coin danse devant tout le monde et tout le monde tape des mains, ça, c'est le pouvoir hallucinant du musicien qui, comme d'un coup de baguette magique, change l'atmosphère⁵⁷⁷.

Pour *Tournent les violons*, où interviennent des instruments d'époque (vielle, flûtes et violons traditionnels) qui s'accordent à l'histoire moyenâgeuse d'un beau lieutenant et d'une servante, l'idée de la musique provient des séjours passés dans l'océan Indien :

— Je me suis rendu compte que la musique là-bas était tout le temps à trois temps. C'est assez impressionnant. Moi je suis vraiment un binaire, c'est vraiment du quatre temps. Et là-bas, il y a cette espèce de déséquilibre, jusqu'à se demander si ce n'est pas une façon d'être ou de penser, si la musique n'est pas l'expression de comment vivent les gens. Je pense qu'un sociologue pourrait faire une étude intéressante là-dessus... De là, en rentrant, je suis parti sur des rythmes comme ça. Ensuite, je me suis rendu compte que ça ressemblait aussi à des airs traditionnels plutôt italiens. Et ensuite le texte a fait le reste de façon à relier cette musique de l'océan Indien à des choses plus européennes. [...] Il fallait trouver une histoire qui

ressemble à une fable : une servante et un nobliau sont contemporains du même instant mais ne vont pas du tout vivre le même⁵⁷⁸.

Ainsi, à la différence de l'opus précédent dont l'ambiance était sombre, grave, intime, rendant compte d'une séparation amoureuse, de la solitude intérieure et des interrogations qui en découlent, l'artiste de variétés le plus diffusé sur les ondes françaises propose ici un florilège festif où chacun des douze morceaux correspond à un style musical, du rock (*The Quo's in Town Tonite* clin d'œil au groupe Status Quo) au disco (*C'est pas vrai*), en passant par le canon (*Ensemble*), le swing (*Les P'tits Chapeaux*), le rhythm'n'blues (*Un goût sur tes lèvres*), la pop (*Les Choses*), la tarentelle (*Tournent les violons*), la gigue (*Et l'on n'y peut rien*) et l'électro oriental (*Une poussière*). Trois ballades, dont l'une est qualifiée de slow, une autre de zouk lent (avec une note celtique à la fin), *La Pluie*, *Je voudrais vous revoir*, *Si je t'avais pas*, apportent une touche romantique à l'ensemble, complétée par une petite douceur en piste cachée qui semble suggérer la raison essentielle de la belle humeur du chanteur : « La vie, c'est mieux quand on est amoureux. »

Le texte se résume à cette phrase laconique, car elle se justifie à elle-même. Et parce que, précise l'auteur, « ça paraît tout con, mais le jour où on le vit soi-même, on se rend compte que... que c'est vrai, quoi⁵⁷⁹. »

La rencontre remonte à quelques années. En 1995, on raconte que Nathalie Thu Huong-Lagier, jeune eurasienne de seize ans, vivant à Saint-Julien, quartier résidentiel de Marseille, avait eu l'audace de venir frapper à la porte de la loge de son idole, à l'issue d'un concert de la « tournée des campagnes », et qu'une amitié était née de cet échange. Le couple entretient d'abord une relation épistolaire. La jeune fille poursuit des études de mathématiques, qu'elle conclura brillamment en 2003 par l'obtention d'une agrégation, puis trois ans plus tard d'un doctorat. Entre-temps, Jean-Jacques Goldman a divorcé de Catherine, sa première femme.

— Chaque choix est un renoncement et chaque renoncement est une nouvelle liberté, dit-il. La fin de l'amour, c'est, tout à coup, une ouverture au monde. On monte sur son vélo, on se rend à plus d'invitations, on rencontre davantage de gens. Et, effectivement, l'arrivée de quelqu'un, c'est un repli. Je trouve cela hyper juste et moral. Qu'il n'y ait pas de tout et rien comme dans *Amélie Poulain*, où l'amour arrive et la vie est belle. Je déteste cette idée. Pour moi, il y a juste des vases communicants⁵⁸⁰.

Il écrit :

*Et tu cherches à la croiser
T'as quinze ans soudain
Tout change de place,
Et l'on n'y peut rien*⁵⁸¹...

Alors, malgré les vingt-huit ans qui les séparent, l'amitié qui unit la jeune étudiante au chanteur préféré des Français cède la place à un sentiment plus troublant. Il quitte son hôtel particulier parisien et s'installe chez elle, dans un quatre pièces au dernier étage d'un petit immeuble entre Saint-Julien et Plan-de-Cuques. Ils se marient le 13 octobre 2001 à Marseille, en toute intimité. L'avant-veille, le marié fêtait ses cinquante ans.

— Cinquante ans, ce n'est pas une bonne nouvelle⁵⁸², soupire-t-il.

Et quand on lui demande si cette passion nouvelle pour une toute jeune femme lui inspire légèreté et folie, il répond que non.

— Je n'ai jamais été spécialement léger et fou. Je suis plutôt sérieux et raisonnable. Cela ne modifie rien profondément mais, dans le quotidien, il y a, évidemment, des changements⁵⁸³.

L'animateur Laurent Boyer, qui vient à sa rencontre en décembre 2001 pour un nouveau *Fréquentstar* (M6), constate la métamorphose :

— Je le connais depuis vingt ans et ne l'ai jamais vu aussi heureux⁵⁸⁴.

En 2004, Nathalie accouchera de leur premier enfant, Maya, puis l'année suivante d'une seconde fille, prénommée Kimi, et en 2007 d'une petite Rose. La famille s'installera en 2010 dans une villa proche de la mer dans le village élevé du Roucas-Blanc, le quartier le plus riche de Marseille.

Enregistré et mixé entre janvier et septembre 2001 « à la maison » et au studio Bateau-Lune de Sceaux, l'album *Chansons pour les pieds* sort le 20 novembre, présenté dans un boîtier en métal laqué blanc conçu par Alexis Grosbois. C'est Zep, le dessinateur genevois, créateur de Titeuf, qui a peint la pochette (un couple de danseurs croqué au pinceau bleu) et illustré chaque chanson dans le luxueux livret de soixante-huit pages⁵⁸⁵. Pour ce faire, il a assisté aux sessions en studio et préféré s'inspirer de l'ambiance des enregistrements plutôt que de la signification des textes.

— Comme j'étais là souvent, il y a eu beaucoup de dessins, le projet

plaisait, le truc s'est monté comme ça, raconte-t-il. Je crois que Jean-Jacques n'avait pas une idée très précise... Il avait une idée assez précise de ce qu'il ne voulait pas : il ne voulait pas refaire de photos en studio, et il ne voulait pas de bande dessinée... Ce qui était paradoxal : je suis auteur de bandes dessinées⁵⁸⁶ !

Les hasards du calendrier font que la sortie de ce disque à l'ambiance festive survient quelques semaines après les tragiques attentats de New York qui ont fait basculer le monde dans l'effroi. Aux journalistes qui s'en émeuvent, Jean-Jacques Goldman objecte :

— Ma musique et mes chansons ne sont pas inscrites directement dans la dureté du monde, ni positivement ni négativement. Bien sûr, il y a des rapports, les textes ne sont jamais détachés de ce que l'on vit, mais, pour ce qui me concerne, je n'ai pas l'impression que mes chansons s'inscrivent dans la marche du monde. [...] J'ai l'impression que l'on danse, que l'on chante dans les prisons et partout ailleurs. Dans le malheur, les gens continuent à manger, à respirer, à faire l'amour. Et la chanson s'inscrit un peu là-dedans, comme quelque chose d'intangible⁵⁸⁷.

Notons que, si le concept de l'album a conduit l'artiste à privilégier le travail musical et orchestral, les textes n'en sont pas moins sensibles, profonds, rattachés à des thèmes qui lui sont chers. Ainsi, *Une poussière* esquisse le visage hostile du mondialisme à travers le regard d'un touareg dont le quotidien est troublé par quelqu'un ou quelque chose qui s'avance vers lui ; *Un goût sur tes lèvres*, à l'argument proche de *Né en 17 à Leidenstadt*, interroge sur la solidité de nos principes et valeurs, ce qui pourrait les faire reculer ou céder ; inventaire de poncifs et poujadismes en tous genres, *C'est pas vrai* réproouve le prêt-à-penser et les nouveaux conformismes ; *Les Choses* dénonce la société de consommation et le culte de l'apparence ; *Je voudrais vous revoir* ramène aux émois de l'adolescence et *La Pluie* – sans doute la plus belle chanson du disque – évoque la nécessité d'assumer les mauvais moments de la vie pour mieux profiter des bons, « apprendre à marcher sous la pluie le visage offert ».

« Au final, on se dit que c'est lorsqu'il veut s'adresser à nos pieds que Jean-Jacques nous touche en plein cœur », écrit Éric Chemouny dans la revue *Platine*⁵⁸⁸.

Un dernier tour ensemble ?

— Je ne vais pas tourner très longtemps, quatre ou cinq mois maximum : avril, mai, juin, août, prévient Goldman. Je serai donc soit condamné à faire des grandes salles, soit à laisser beaucoup de monde

dehors. En fait, je n'ai pas trop envie pour le moment d'être sur la route trop longtemps, comme la dernière tournée qui a duré plus d'un an. Je me fais vieux maintenant⁵⁸⁹.

En réalité, démarrée le 21 mars par le premier des neuf concerts donnés à guichets fermés à La Réunion, la tournée 2002 (qui monopolise quatre bus et dix semi-remorques) va s'étendre jusqu'au 10 décembre, avec beaucoup de dates rajoutées au fil des semaines afin de satisfaire la forte demande du public. Qui est-il, ce public ?

— Toujours les fidèles du début. Quand j'ai commencé, ce sont les filles de treize à seize ans qui m'écoutaient, puis elles sont venues avec leurs copains. Maintenant, elles emmènent leurs enfants⁵⁹⁰, répond le chanteur quinquagénaire qui s'étonne que sa musique « de vieux » puisse encore plaire à la jeune génération.

Et pourtant... L'affluence est telle que toutes les dates (ou presque) sont doublées, voire triplées ou quadruplées. On compte en outre vingt-trois représentations à Paris (Zénith), dix à Bruxelles (Forest National), neuf à Lyon (sept à la Halle Tony-Garnier en mai et octobre, deux au théâtre de Fourvière au mois d'août), six à Bordeaux (patinoire Mériadeck) et Lille (Arena), cinq à Toulouse (sous chapiteau) ! Au total, cent vingt concerts et plus de sept cent mille spectateurs ! Chaque soir, tout de noir vêtu (tee-shirt à manches longues et jean), guitare acoustique en bandoulière et micro-casque, Jean-Jacques Goldman « marche seul... ou presque » tout en chantant le long d'une passerelle qui le conduit sur un podium circulaire au cœur de la foule. Installé sur un tabouret, il salue et annonce, blagueur : « Je suis la première partie », ajoutant qu'il est là en tant que répétiteur avant que « le vrai chanteur » arrive avec « les vrais musiciens » et « surtout les vrais costumes » ! Rires et ovation. Les spectateurs se prêtent volontiers au jeu et se comportent en parfaits choristes. La leçon s'achève sur *Nos mains* (on reprend les *oh oh oh ooooooh* au refrain) qui ouvre le show avec l'apparition des musiciens sur la scène principale, rejoints par le chanteur. Le saxo de Christophe Nègre, sous une douche bleue, introduit *Petite fille* qui s'enchaîne par un lever de soleil sur écran géant et jeux de lumière jaune orangé avec l'électrique *Encore un matin*, chanté en duo avec Michael Jones (et le public obéissant aux chœurs). Les trois guitaristes (Goldman, Jones et Claude Le Péron) font durer le plaisir et s'aventurent en file indienne le long de la palissade. Le désert en toile de fond illustre l'oriental *Une poussière* qui s'achève sur un sympathique solo de percussions. Le nostalgique *Je voudrais vous revoir*, au final grandiose : Goldman à la

flûte irlandaise, Nègre à la bombarde et la présence d'une vingtaine de tambours, précède *Juste après* et un bel hommage rendu à la grande absente Carole Fredericks, prématurément décédée le 7 juin d'un arrêt cardiaque à l'issue d'un concert qu'elle donnait à Dakar.

— Au début, c'était un peu douloureux, mais en même temps, une absolue nécessité, précise Jean-Jacques Goldman. Il n'était pas question de ne pas la citer pendant ce spectacle, où il y a des chansons qui sont aussi à elle. Chaque soir à un moment donné, on entend sa voix, on voit son visage et moi je suis super content, maintenant, d'avoir ce rendez-vous régulier avec elle⁵⁹¹.

— Il y avait un mur vidéo et une séquence de chant durant laquelle nous tournions le dos au public, enchérit Michael Jones. Je me souviens, un soir, au moment de me retourner pour reprendre, j'ai vu les gens qui pleuraient et j'ai été incapable d'émettre un son : j'ai complètement viandé la chanson. Après ça, je fermais les yeux durant ce moment⁵⁹².

Très bel interlude en clair-obscur, avec *En passant* (que l'on associe à un soliloque adressé à Carole) et *Veiller tard*. Puis, Goldman à son violon et Nègre à la flûte traversière s'amuse à faire des gammes et à galérer le public, avant d'emmener la gigue endiablée *Et l'on n'y peut rien*. La troupe de danseurs folkloriques de Lublin (ainsi nommée car l'un des membres est originaire de cette ville de Pologne, où naquit Alter Goldman) envahit la scène, reléguant le sextet (Goldman et son groupe) sur le petit podium en avancée de scène. S'ensuit dans une ambiance médiévale *Tournent les violons* : les vingt danseurs restés en scène exécutent une valse derrière un rideau blanc. *Ensemble* est repris en canon par l'orchestre au complet, rassemblé avec le chanteur sur le podium en avant-scène, puis par la salle entière dont l'écho final délivre Jean-Jacques Goldman d'un anneau de lumière bleue fluorescente qui l'encercle. Les musiciens retrouvent la grande scène pour *On ira* que Goldman chante parmi les gens, avant d'être ramené par le saxophone de Christophe Nègre. Il enchaîne avec un texte délirant qui amuse beaucoup le public, avant d'en venir aux *Choses*. La troupe polonaise revient pour dresser en avant-scène une barricade sur laquelle est inscrit « Leidenstadt ». Des images du clip défilent sur l'écran. Goldman chante la partie (masculinisée) de Carole Fredericks. Christophe Deschamps, à la batterie, s'impose avec force sur le discoïsant *C'est pas vrai*, qui précède un flamboyant medley prétexte à une présentation originale de l'orchestre, chacun se livrant à une interprétation personnelle d'une chanson : *Il suffira d'un signe* (Jean-

Jacques Goldman), *Je te donne* (Michael Jones), *Quand la musique est bonne* (Jacky Mascarel), *La Digue du cul* (!) (Claude Le Péron), *Peur de rien blues* (Christophe Nègre), *Au bout de mes rêves* (Christophe Deschamps).

— Chaque soir, à ce moment-là, raconte Michael Jones, il y avait un technicien guitare, Pascal Scozza, qui venait remplacer le clavier Jacky Mascarel durant quelques secondes en apparaissant déguisé. Il choisissait son costume en fonction du lieu de la tournée. En Bretagne, il avait un kilt, ailleurs il était en chevalier ou autre... À Bordeaux, il est arrivé en vigneron⁵⁹³.

Dans un bleu sombre, fusillé de quelques éclairs fuchsia, *Nuit* est le premier rappel, en douceur. Un feu d'artifice de lumières introduit ensuite *Envole-moi*, chanté avec Michael Jones. Et de fait, les musiciens (discrètement harnachés de baudriers et mousquetons) s'envolent, portés par la scène qui s'élève à la perpendiculaire. La veille de la dernière, à Bordeaux, faillit tourner à la catastrophe, ainsi que le révèle Michael Jones :

— Il y a eu ce soir-là un événement qui ne s'était jamais produit auparavant... À la patinoire de Bordeaux, en décembre, il y avait la glace sous la scène. Et la scène a glissé pendant le concert. C'est la seule fois que l'on a eu un problème en neuf mois de tournée. On était dessus et l'on a senti qu'elle bougeait. Heureusement, elle s'est bloquée à quarante-cinq degrés, puis elle est redescendue. C'était déjà ça, parce qu'on aurait eu l'air cons, suspendus en l'air⁵⁹⁴.

Enfin, dans l'intimité d'une guitare sèche et des flammes de briquets, le chanteur rejoint pour les chœurs et le salut final par l'ensemble de ses partenaires, musiciens, techniciens, danseurs, *Puisque tu pars* s'impose d'autorité comme chanson... d'adieu ?

ÉPILOGUE

Peut-être on se retrouvera...

*Peut-être que... peut-être pas*⁵⁹⁵.

Même s'il paraît ne s'étonner de rien et vivre le plus simplement du monde, Jean-Jacques Goldman n'ignore pas le statut qui est le sien et le chemin parcouru depuis le début de sa carrière.

— Il m'est arrivé bien plus que je ne pouvais imaginer, dit-il. Pas seulement sur le plan du succès mais sur celui du rapport avec les gens, sur l'attention dont mon travail fait l'objet. C'est inimaginable. Je ne savais même pas que l'on pouvait écouter quelqu'un comme ça⁵⁹⁶ !

Pourtant, ce *tour ensemble*, le huitième depuis 1983, sera le dernier avant longtemps... ou pour tout le temps. Il n'y aura pas d'annonce ni d'effusion, le départ se fera sur la pointe des pieds.

Un enregistrement public vient prolonger ces moments d'émotions partagés : un coffret CD, d'abord, équipé de loupiotes qui s'allument quand on l'ouvre et de quinze diapositives interchangeables, en attendant le DVD pour revivre le spectacle dans son intégralité (c'est la première fois que Goldman accepte de restituer l'un de ses concerts en entier), accompagné d'un second disque qui en raconte la genèse avec témoignages du chanteur et des musiciens à l'appui. La captation a été faite au Zénith Arena de Lille en juin 2002, puis le mixage essentiellement élaboré au studio La Rose des Vents aux Pennes-Mirabeau. Quelques travaux de postproduction, prises de guitare et voix témoins ont été réalisés aux Cinq-Avenues à Marseille, dans l'espace Hypérion, dirigé par Alain Battaglia. Ce dernier a connu le chanteur par l'intermédiaire de son cousin, Erick Benzi.

— On a travaillé deux ou trois jours sur l'album *Un tour ensemble*, témoigne-t-il. Dans mon bureau trône le disque de platine, que Jean-Jacques m'a offert par la suite. Dès lors qu'il s'est installé à Marseille, il a commencé à venir en studio pour divers enregistrements, notamment des maquettes de chansons pour Les Enfoirés. Il y a eu

aussi l'album de Patrick Fiori, avec *Marseille*⁵⁹⁷, les chœurs du disque *Une fille et quatre types* de Céline Dion, qu'il a réalisé avec Erick Benzi, Gildas Arzel et Jacques Veneruso, la postproduction de l'album de Maurane (*Quand l'humain danse*)... Il est venu plein de fois sur des courtes durées, des petits projets. Hypérion n'est pas un studio comme les autres, mais un espace musical destiné à accueillir des petits groupes, un lieu d'expression scénique, avec des cours de musique et ateliers, rien à voir avec les studios fermés de Paris. Jean-Jacques est aussi venu pour des projets caritatifs : j'ai en particulier le souvenir d'une séance avec les louveteaux de Saint-Barnabé, pour la chanson *Je promets*... Très vite, nous avons sympathisé. La différence entre Jean-Jacques et les autres artistes, c'est qu'à un moment donné il vous met à l'aise. Certains artistes, que je ne nommerai pas, vous tiennent à distance quand ils sont en studio, il ne faut presque pas les approcher et leur parler parce que ça les perturbe. Jean-Jacques agit tout de suite en copain. Il se met au niveau des autres. Vraiment pas star du tout. D'ailleurs, il arrive et repart à vélo. En studio, souvent, il s'installe dans le canapé pour lire le journal pendant que les autres travaillent. Il est plongé dans le journal, mais il a toujours une oreille qui traîne. C'est quelqu'un de très normal ; en fait, ils devraient tous être comme ça, ce serait tellement plus simple (*rires*) ! C'est un exemple pour moi. C'est l'une des plus belles rencontres que j'ai faites dans le cadre professionnel. Et j'ai la chance aussi d'avoir son amitié, je suis heureux de pouvoir partager avec lui des moments privilégiés. La simplicité de Jean-Jacques c'est sa qualité première, ce que tout le monde ressent quand on l'aborde. Quand il arrive à Hypérion, de la standardiste jusqu'à l'homme de ménage, il a toujours un bonjour, un mot gentil. Et la fidélité aussi. Il est toujours entouré des mêmes personnes, il a créé une famille autour de lui. L'humain a été primordial dans son parcours artistique. Il n'aurait pas pu agir comme Johnny, par exemple, en changeant souvent d'équipe, en travaillant avec des requins de studio, ce n'est pas dans sa mentalité. À ses débuts peut-être il a joué avec des musiciens de studio, mais très vite il a compris qu'il fallait fédérer autour de lui une équipe solide afin de lier une vraie relation. C'est toujours un plaisir de l'accueillir ici. Depuis qu'il a sa maison à Marseille, c'est plus pratique pour lui d'enregistrer sur place, plutôt que de monter chaque fois à Paris⁵⁹⁸.

Marseille, la ville où Jean-Jacques Goldman organise alors sa nouvelle vie.

— J'écris des chansons entre deux tennis, deux Scrabble et deux

promenades. Je n'ai aucune obligation. Je me sens comme un retraité qui aime bien la chanson⁵⁹⁹.

Retrouver l'anonymat, comment est-ce possible ? Dans le documentaire *Jean-Jacques Goldman de l'intérieur*, diffusé sur France 3 en septembre 2017⁶⁰⁰, Didier Varrod mettra en exergue un échange avec le chanteur qui remonte au début des années 1990 et dans lequel il s'interroge déjà sur cette éventualité. Il imagine quel serait le regard des gens sur lui si d'aventure il revenait à une vie entre guillemets normale.

— Le problème n'est pas que les gens t'aient ou ne t'aient plus, mais comment ils te voient. Comme quelqu'un à découvrir ou comme une image ? Comme ton image... Alors, je ne sais pas comment ça se vit, ça. Faudra voir. *A priori* ce n'est pas si simple... Il doit y avoir des tendances à fuir le regard des autres, même à s'isoler, je ne sais pas.

Dans le même portrait, l'auteur a repris un discours de l'artiste qui évoque en 1991 une fin de carrière possible, laquelle serait peut-être justifiée par le fait qu'il n'y aurait plus l'envie chez lui de créer et que la création artistique constituant le centre même de son activité il n'aurait plus qu'à disparaître.

— J'essaie dans ce documentaire de mettre l'accent sur la « normalité » du personnage, explique Didier Varrod. Je tire une ligne du début jusqu'à la fin sur l'originalité d'un artiste qui ne répond pas aux codes et aux coutumes de sa corporation et qui va disparaître un jour, car il s'agit d'une disparition et non pas d'adieux, et cette disparition n'est pas fortuite. L'interview que j'avais faite quelques années plus tôt est l'instant-clé du film. Elle dit ce qu'il va advenir. Après *Chansons pour les pieds*, Jean-Jacques Goldman bouclait une boucle, il avait tout dit en tant que chanteur. Il lui fallait appréhender sa vie d'après, une vie sans chanter, avec de temps en temps le besoin d'écrire pour les autres comme il le voulait avant d'être célèbre. Son parcours est d'une logique implacable. Il y a dans son cas une maîtrise et une cohérence du destin hallucinantes⁶⁰¹.

Le temps est venu pour moi de tourner la page. Les mots, écrits en préambule du programme des Francofolies 2004, sont de Jean-Louis Foulquier. Ce 17 juillet à La Rochelle, l'homme qui a redonné ses lettres de noblesse à la chanson francophone met fin à « vingt ans de coups de cœur, de coups de gueule, vingt ans de passion, d'émotion, de fous rires, de larmes⁶⁰² ». Jean-Jacques Goldman ne peut refuser l'invitation à la fête. Il choisit d'entrer en scène en chantant *Juste quelques hommes*, qui va droit au cœur de Jean-Louis Foulquier, et

déroule neuf autres titres choisis en complicité avec Didier Varrod, organisateur et concepteur de ce concert exceptionnel donné sur la grande scène de l'esplanade Saint-Jean d'Acres : *On ira, Nos mains, Peur de rien blues, Envole-moi, Il suffira d'un signe, Je voudrais vous revoir, Les Choses, Et l'on n'y peut rien* et *Les P'tits Chapeaux*. Nul ne se doute, cependant, que lui-même a l'intention de tourner – discrètement – une page. Il n'en dit rien à personne, surtout pas au public, juste quelques mots échangés en coulisses avec ses musiciens et techniciens après avoir quitté la scène.

— Jean-Jacques n'a pas vraiment annoncé qu'il arrêterait sa carrière, il a juste dit qu'il prenait du recul. Je ne pense donc pas qu'il arrête définitivement, il a juste besoin de vivre autre chose. Rien de plus. Déjà la dernière tournée, il ne désirait pas la faire et ne l'a faite finalement que pour l'équipe. Là, il désire profiter de sa nouvelle vie marseillaise⁶⁰³, déclare Michael Jones à la presse, cherchant lui-même à se convaincre de la nature provisoire de la décision.

Huit jours plus tard, Goldman chante encore à Ouveillan pour les « Vendanges du Cœur », car il l'avait promis. Puis, c'est fini.

Il continue un temps à s'investir comme chef de troupe des Enfoirés, pour la cause des Restos du Cœur. Il s'engage dans des combats auxquels il croit, participe à l'action humanitaire en faveur des sinistrés d'un tremblement de terre au Maroc, défile dans les rues de Marseille lors de la journée internationale contre les violences faites aux femmes ou encore pour soutenir les otages français retenus au Sahel et à travers le monde, tourne une vidéo pour les cinquante ans de la fondation Les Amis de l'Arche, au service de personnes handicapées, dans laquelle il se présente comme « chanteur à la retraite, qui faisait des chansons de variété », répond présent quand on le sollicite pour le Sidaction, donne un concert privé pour le Casim (Comité d'action sociale israélite de Marseille) et un autre pour le mouvement « Ni putes ni soumises » afin de financer la mise en place de logements d'urgence destinés aux femmes en difficulté. « Il n'y a pas de société paisible sans femme respectée », dit-il au journal télévisé qui le filme pendant la manif. Il écrit pour ses copains chanteurs, qu'il retrouve une fois l'an pour la soirée des Enfoirés. Pour le plaisir seulement, pas pour son ego ni pour son compte en banque, il n'en a pas besoin.

— Il a arrêté de chanter pour revenir à son idée première : écrire pour les autres, commente Alain Battaglia. Peut-être qu'il écrit moins qu'avant, mais il continue quand même. Il a toujours son petit carnet

sur lui, et quand l'inspiration vient, il prend des notes. Dès qu'il se met à travailler et crée quelque chose, il a ce pouvoir que d'autres n'ont pas, de taper dans le mille⁶⁰⁴.

Quand on lui demande ce qu'il aimerait que l'on dise de lui plus tard, il répond que ça lui est égal que l'on ne dise rien. À choisir, il préfère le destin de Jean Sablon, chanteur d'avant-guerre qui avait tout quitté en pleine gloire pour s'installer dans le Midi, quitte à se faire oublier du public, à celui de John Lennon.

Retourner à l'anonymat, donc. Faire son jogging quotidien, jouer au tennis, aller faire ses courses à vélo. Participer plusieurs années de suite à la course Marseille-Cassis. Se fondre dans la masse. Puis, surtout, s'occuper de sa famille, accompagner ses filles en classe, les voir grandir, ne rien perdre de ces moments privilégiés, quitte à participer à la kermesse annuelle de l'école.

— Il n'a pas pu avoir cette vie tranquille de père de famille avec ses trois autres enfants, il en profite désormais⁶⁰⁵, commente Alain Battaglia.

En 2016, c'est encore pour l'éducation de ses filles qu'il s'installe pour deux ans dans la banlieue ouest de Londres, tout en gardant son pied-à-terre marseillais pour les vacances.

La même année, l'Académie française honore le plus célèbre retraité de France de la Grande Médaille de la chanson, un honneur reçu pour « l'ensemble de ses chansons » et attribué à l'« un des chanteurs les plus populaires de sa génération, avec des titres célèbres et ceux qu'il a écrits pour de très nombreux artistes, de Céline Dion à Johnny Hallyday ». Le chanteur qui fuit les honneurs comme la peste mais sait rester courtois en toute circonstance a remercié les Immortels de leur délicate attention, tout en les informant de son absence à ce décorum. On l'imagine maugréant que « vieillir n'a décidément aucun avantage⁶⁰⁶ », comme il l'affirmait dans une récente interview !

Toujours en 2016, Jean-Jacques Goldman cesse son activité auprès des Enfoirés après trente ans de bons et loyaux services. Il s'en explique sur le site des Restos du Cœur : « Je n'ai plus la créativité, les idées, la modernité que nécessite une telle émission. » C'est l'année de ses soixante-cinq ans, il dit laisser la place aux jeunes et vouloir occuper son temps à voyager. « Je reviendrai avec plaisir dans quelques années si l'on m'invite et si je suis encore présentable ! » On raconte que la polémique autour de la chanson *Toute la vie*, taxée l'année précédente de réac' et d'antijeunes, l'aurait affecté. Rappelons qu'elle a surtout ravivé un vieux contentieux avec Jacques Attali,

ancien conseiller et ami proche de François Mitterrand, qui, sur l'antenne d'Europe 1, qualifie les Enfoirés de « monument de vulgarité » et juge leur démarche « obscène ». D'autres détracteurs sont ensuite intervenus *via* les réseaux sociaux, et *Libération* a épilogué sur « l'hymne punk de cet "enfoiré" de Goldman ».

— Cette année-là, commente Alain Battaglia, la polémique avait influé sur le chiffre de ventes du CD ou du DVD et Jean-Jacques avait trouvé fort regrettable que les bénéfiques au profit des Restos en pâtissent. Il aurait apprécié que ces gens-là qui ont la plume facile envoient un chèque de compensation. Mais il n'en a pas fait une affaire personnelle. Avec l'âge, il se moque bien de ce que l'on peut raconter sur lui ⁶⁰⁷.

Son départ n'a donc pas de lien direct avec la polémique.

— Jean-Jacques est quelqu'un qui prévoit les choses à l'avance, poursuit Alain Battaglia, il savait qu'un jour il arrêterait l'aventure. Il voulait que des jeunes reprennent le flambeau. C'est la raison pour laquelle de nombreux artistes de la nouvelle génération avaient rejoint le clan ces dernières années ⁶⁰⁸.

— Jean-Jacques est heureux que cela fonctionne sans lui, enchérit Jean-Paul Chaluleau, d'Ouveillan. Quand il est parti, il sentait que la relève était là ⁶⁰⁹.

Les années passent et, malgré l'absence, Jean-Jacques Goldman demeure dans le cœur du public comme l'incarnation de la bonté et de l'humilité, loin du star-system. Qu'il soit la personnalité préférée des Français ne surprend personne.

Est-ce qu'il rechantera ?

— Une fois, je l'ai entendu dire qu'il aurait envie, un jour, de refaire un concert pour montrer à ses enfants qu'il a un métier ⁶¹⁰, avance son ami écrivain Sorj Chalandon.

D'autres n'y croient plus.

— On en a parlé plein de fois, mais sa décision est prise. Rien ne le fera changer d'avis ⁶¹¹, déclare Michael Jones.

— On ne lui pose plus la question aujourd'hui. Je pense qu'à un moment donné, il a basculé dans une autre vie et il est heureux comme ça ⁶¹², confirme Alain Battaglia.

Ses chansons resteront. Comme l'expression des vœux, des espoirs, des ambitions, des rêves, des joies et des peines des gens qui les ont aimées. Comme « ces choses qu'on amasse sans y penser, sans y compter, sans savoir ». Quant au chanteur, sa personnalité hors norme a déjà créé sa légende, malgré lui. Il demeure un exemple de sincérité,

de simplicité et de fidélité comme il en existe très peu dans le monde des célébrités. Tous ceux qui l'ont approché en conviennent.

Et puis, l'espoir est permis ! Peut-être songe-t-il dans son exil à revenir. Pour encore un tour, un soir ? Pas trop tard ?

Bibliographie

OUVRAGES ÉCRITS, LÉGENDES OU PRÉFACÉS PAR JEAN-JACQUES GOLDMAN :

- Didier Varrod**, *Le Roman de Daniel Balavoine*, préface de Jean-Jacques Goldman, Fayard/Chorus, 2006.
- Guy Krivopissko**, *La Vie à en mourir : Lettres de fusillés, 1941-1944*, avant-propos de Jean-Jacques Goldman, Points, 2006 /Tallandier, 2003.
- Mathias Goudeau**, *Créateur de l'ombre, dans le secret des chansons*, préface de Jean-Jacques Goldman, Éditions Autrement, 2004.
- Valérie Peronnet**, *Les Restaurants du Cœur 1985-2000*, préface de Jean-Jacques Goldman, Michel Lafon, 2000.
- Alain Etchegoyen et Jean-Jacques Goldman**, *Les Pères ont des enfants*, Le Seuil, 1999.
- Sorj Chalandon, Jean-Jacques Goldman, Lorenzo Mattotti** (illustrations), *Rouge*, Éditions P.A.U., 1993.
- Claude Gassian** (avec légendes de Jean-Jacques Goldman, Bernard Schmitt et Didier Varrod), *Goldman*, Paul Putti, 1988.

BIOGRAPHIES ET ESSAIS D'AUTEURS DIVERS :

- Éric Le Bourhis**, *Goldman, l'éternel mystère*, Prisma, 2017.
- Franca Lugand-Ciacchi**, *Goldman dans le cercle des humanistes*, Lugand-Ciacchi Franca, 2017.
- Fred Hidalgo**, *Jean-Jacques Goldman, confidentiel*, L'Archipel, 2016.
- Alexandre Fiévée**, *Jean-Jacques Goldman, sur ses traces*, Gründ, 2016.
- Fabrice Uras**, *Le Complexe JJG*, Chapitre.com, 2015.
- Sandro Cassati**, *Jean-Jacques Goldman, authentique*, City Éditions, 2014.
- Éric Le Bourhis**, *Le Mystère Goldman, portrait d'un homme très discret*, Prisma, 2014.
- Emmanuel Bonini**, *Goldman en lumières*, Éditions Carpentier, 2013.
- Emmanuel Bonini**, *Jean-Jacques Goldman, le vent de l'histoire*, préface de Roland Romanelli, Éditions Carpentier, 2011.
- Bernard Violet**, *Jean-Jacques Goldman, un homme bien comme il faut*, Flammarion, 2010 /J'ai Lu, 2015.
- Ludovic Lorenzi**, *Les Tubes de Jean-Jacques Goldman - L'histoire des singles de 1981 à 2007*, Ludovic Lorenzi, 2009.
- Patrick Amine**, *Jean-Jacques Goldman, un monde à part*, préface de Michael Jones, Éditions Bartillat, 2007.
- Mathias Goudeau**, *Jean-Jacques Goldman, une vie en musiques*, City Éditions, 2005.
- Mathias Goudeau**, *Jean-Jacques Goldman de A à Z*, L'Express, Collection MusicBook, 2002.
- Fred Hidalgo**, *Les Chansonniers de la table ronde : Cabrel, Goldman, Simon, Souchon*, Fayard, 2004.
- François Rauzier**, *Jean-Jacques Goldman, des bouts de lui*, Éditions Favre, 2004.
- Annie et Bernard Reval**, *Jean-Jacques Goldman, tout simplement*, France Empire, 2003.
- Mathias Goudeau**, *Jean-Jacques Goldman de A à Z*, L'Express, Collection MusicBook, 2002.
- Patrick Amine**, *Jean-Jacques Goldman*, Albin Michel, 1995.
- Collectif**, *Jean-Jacques Goldman, il change la vie*, Éditions Pré aux Sources (les droits d'auteur sont versés à Médecins Sans Frontières), 1992.
- Catherine et Michel Rouchon**, *Jean-Jacques Goldman, le parcours d'une star*, Éditions Rouchon, 1991.
- Christian Page et Didier Varrod**, *Goldman, portrait non conforme*, Éditions Pierre-Marcel Favre, 1987 /Collection Presses Pocket.
- Philippe Deboissy**, *Tout sur Goldman*, Hyperstar, 1986.

ALBUM PHOTO :

Claude Gassian (avec légendes de Didier Varrod), *Jean-Jacques Goldman*, Jean-Pierre Taillandier, 1991.

BANDES DESSINÉES :

François Dimberton et Jean Trolley, *Jean-Jacques Goldman, le portrait d'un homme discret* (bande dessinée), Jungle Éditions, 2016.

Collectif, *Jean-Jacques Goldman, chansons pour les yeux* (bande dessinée), Delcourt G. Productions, 2004.

Discographie

SINGLES

THE RED MOUNTAIN GOSPELLERS

1966

Colours (Donovan) / Go Down Moses (Harry Thacker Burleigh) / Nobody Knows (Harry Thacker Burleigh)

TAÏ PHONG

1975

Sister Jane (Khan Mai) / Crest (Jean-Alain Gardet) – SP Warner Bros WEA 16.542
(If You're Headed) North For Winter (Jean-Alain Gardet) / Let Us Play (Jean-Jacques Goldman) – SP Warner Bros WEA 16.692

1976

Games (Khan Mai) / The Gulf of Knowledge (Taï Sinh) – SP Warner Bros WEA 16.748

1977

Follow Me (Jean-Jacques Goldman) / Dance (Taï Sinh) – SP Warner Bros WEA 16.955
Follow Me (version longue) (Jean-Jacques Goldman) / Dance (version longue) (Taï Sinh) – Maxi Promo Warner Bros Records PRO 72

1978

Back Again (Jean-Jacques Goldman) / Cherry (Khanh Mai) (le premier duo Jean-Jacques Goldman/Michael Jones) – SP Warner Bros WEA 17.174

1979

Fed Up (Jean-Jacques Goldman) / Shanghai Casino (Khanh Mai) – SP Warner Bros WEA 17.408

Sono (Khanh Mai) / Rise Above the Wind (Khanh Mai) – (Supplément enregistré pour la revue *Sono* - Hors commerce) – Maxi Promo Sono SPE 004

1986

I'm Your Son (Stephan Caussarieu) / Broken Dreams (Khanh Mai) – (Chœurs de Jean-Jacques Goldman) – SP Vogue 102170

I'm Your Son (version longue) / Broken Dreams – Maxi Vogue 312051

© You You Music/Warner, sauf Sister Jane et Crest : Vogue/Warner.

SWEET MEMORIES

1979

Slow Me Again (Part.1 & Part.2) A Whiter Shade Of Pale (Procol Harum), Only You (Platters), The House Of The Rising Sun (Animals), Hey Jude (Beatles), When A Man Loves A Woman (Percy Sledge), Je t'aime, moi non plus (Serge Gainsbourg & Jane Birkin), I Started A Joke (Bee Gees), Sag Warum (Camillo Felden), It's A Man's Man's World (James Brown), I'm Not In Love (Ten CC), Nights In White Satin (Moody Blues) et Let It Be (Beatles) – SP Warner Bros Records 17.203

Slow Me Again / Just a Dream (Jean-Jacques Goldman) – Maxi SP Warner Bros Records 26.099 – Maxi SP Promo Warner Bros Records PRO129

© WEA.

FIRST PRAYER

1980

High Fly (Jean-Jacques Goldman) / Tell Me Why (Jean-Jacques Goldman) – SP R.B 76804 –
Maxi SP R.B 76504
© R.B.

JEAN-JACQUES GOLDMAN

(Toutes les chansons sont écrites et composées par Jean-Jacques Goldman, sauf indication contraire)

1976

C'est pas grave papa / Tu m'as dit – SP WEA 16 842

1977

Les Nuits de solitude / Jour bizarre – SP WEA 16 947

1978

Back to the City Again / Laëtitia – SP WEA 17 076
© WEA Music/Warner

1981

Il suffira d'un signe / Quel exil – SP Epic/CBS EPC A 1624 (2 pochettes)
Il suffira d'un signe (version longue) / Quelque chose de bizarre – Maxi Spécial Club Promo
Epic SDC 70

1982

Quelque chose de bizarre / Pas l'indifférence – SP Epic EPC A 2310
Quand la musique est bonne / Veiller tard – SP Epic EPC A 2782 - CDS Columbia COL
668233-1
Quand la musique est bonne (version longue) – Maxi Promo Epic SDC 82

1983

Comme toi / Être le premier – SP Epic EPC A 3103
Comme toi / Être le premier – Maxi Promo Epic SDC 94
Como tu (Comme toi) (adaptation : B. Frances) / Toutes mes chaînes – Espagne – SP Promo
Epic EPC A-3361
Au bout de mes rêves / Jeanine médicament blues – SP Epic EPC A-3476
Au bout de mes rêves (version longue) / Comme toi – Maxi Promo Epic SDC 11.016
Au bout de mes rêves (version longue) / Jeanine médicament blues / Comme toi / Je ne vous
parlerai pas d'elle – Maxi Promo Epic SDC 11015
Just a Little Sign (Il suffira d'un signe) / I Won't Talk About Her (Je ne vous parlerai pas
d'elle) (adaptations : Graham Lyle) – Allemagne – SP Epic EPC A-3303
© BMG Publishing France/CBS

1983

Envole-moi / Dors bébé, dors – SP Epic A-4111

1984

Envole-moi (version longue) / Envole-moi / Dors bébé, dors – Maxi Epic EPCA 12-4111
Encore un matin / Petite fille – SP Epic EPC A-4438
Encore un matin (version longue, remixée par Jean-Pierre Janiaud) / Petite fille – Maxi Epic
EPCA 12-4821
Long Is the Road (Américain) / P'tit blues peinard – SP Epic EPC A-4821
U.S.A. (Long Is the Road) / Love Me Away (Envole-moi) (adaptations : Dominique Simpson-
Jones) – SP Epic EPC A-5032
U.S.A. (Long Is the Road) (version longue, remixée par Jean-Pierre Janiaud) / Love Me Away
(Envole-moi) – Maxi Epic EPCA 12.5032
© JRG/BMG Music Publishing France/CBS

1985

Je marche seul / Elle attend – SP Epic EPCA 6294

Je marche seul (version longue) / Elle attend – Maxi Epic EPC A12-6294

Je te donne (duo avec Michael Jones) (Jean-Jacques Goldman/Michael Jones – Jean-Jacques Goldman) / Confidentiel – SP Epic EPCA 6668

Je te donne (duo avec Michael Jones) / Confidentiel – Maxi Epic EPCA 12.6668

Je te donne (duo avec Michael Jones) / Confidentiel – CDS Columbia COL 668232-1 - Epic 6682321000

Pas toi / Compte pas sur moi – SP Epic ECP A-7012

Pas toi (version longue) / Compte pas sur moi (version longue) – Maxi Epic EPCA 12.7012

1986

La Vie par procuration (version live) / Quand la musique est bonne (version live) – SP Epic EPC 650136-7

La Vie par procuration (version live) / Quand la musique est bonne (version live) / Sans un mot (version live) – Maxi Epic EPC 650136-6

1987

Medley (en public) / Compte pas sur moi / Famille – Maxi Epic EPC 650416-6

Medley (en public) / Compte pas sur moi / Famille – Maxi Epic Picture disc EPC 650416-8

Elle a fait un bébé toute seule / Tout petit monde – SP Epic EPC 650972-7 / SP Epic Picture Disc EPC 650972-7 / CDS Epic EPC 650972-2

Elle a fait un bébé toute seule (version longue) / Tout petit monde – Maxi Epic EPC 650972-6

Là-bas (duo avec Sirima) / À quoi tu sers ? – SP Epic EPC 651228-7

Là-bas (duo avec Sirima) (version longue) / À quoi tu sers ? – Maxi Epic EPC 651228-6

1988

C'est ta chance / Doux – SP Epic EPC 651476-7

C'est ta chance (version longue) / Doux – Maxi Epic EPC 651476-6

C'est ta chance / Doux / Il me restera – CDS Epic EPC 651476-2

Puisque tu pars / Entre gris clair et gris foncé – SP Epic EPC 651697-7 (2 pochettes)

Puisque tu pars (version longue) / Entre gris clair et gris foncé / Puisque tu pars – Maxi Epic EPC 651697-6

Puisque tu pars (version longue) / Entre gris clair et gris foncé / Tout petit monde – CDS Epic EPC 651697-3

Il changeait la vie (version live) / Filles faciles – SP Epic EPC 653099 7 – Maxi Epic EPC 653099-6

Il changeait la vie (version live) / Filles faciles / Quelque part, quelqu'un – CDS Epic EPC 653099-3

1989

Peur de rien blues (version live) / Entre gris clair et gris foncé (version live) – SP Epic EPC 654627 7 / CDS Epic EPC 654627-3

Peur de rien blues (version live) / Peur de rien blues (version studio) – Maxi Epic EPC 654627-6

1996

Elle attend – CDS Promo Columbia SAMPCS 3827

© JRG/NEF Marc Lumbroso/CBS

1997

Sache que je (Edit radio) / Sache que je (version album) – CDS Promo Columbia SAMPCS 4532

Sache que je (version longue) / Tout était dit – CDS Columbia COL 664921-1

Sache que je (version longue) – Maxi Promo Columbia SAMPMS 4547

On ira / Natacha – CDS Columbia COL 665229-1

1998

Quand tu dances / Nos mains – CDS Columbia COL 665555-1

Le Coureur / Le Coureur (instrumental) – CDS Columbia COL 666029-1

Bonne idée / Juste quelques hommes – CDS Columbia COL 666498-1

1999

Tout était dit – CDS Promo Columbia SAMPCD 6495

Nos mains (Edit radio) (version tournée 98) / Pas toi (version album) – CDS Promo Columbia COL 667567-1

© JRG/Columbia Sony Music

1999

Le Rapt (Edit radio) – CDS Promo Columbia SAMPCS 79161

Quand la musique est bonne / Veiller tard – CDS Columbia COL 668233 1

© BMG Music Publishing France/CBS.

1999

Pas toi (version tournée 98) – CDS Promo Columbia SAMPCS 7184

Je te donne (avec Michael Jones) / Confidentiel – CDS Columbia COL 668232 1

© JRG/NEF Marc Lumbroso/CBS.

2001

Ensemble – CDS Promo Columbia SAMPCS 107571

2002

Tournent les violons (Edit radio) / Tournent les violons (version album) – CDS Promo Columbia SAMPCS 11209

Les Choses (Edit radio) / Si je t'avais pas – CDS Promo Columbia COL 6728021

Je voudrais vous revoir (Edit radio) / Je voudrais vous revoir (version album) – CDS Promo Columbia SAMPCS 12072

2003

Si je t'avais pas (Edit radio) / Si je t'avais pas (version album) – CDS Promo Columbia SAMPCS 12114

Et l'on n'y peut rien (Edit radio) – CDS Promo Columbia SAMPCS 12860

Et l'on n'y peut rien (version radio) / Béléno (Remix 1re Partie Basket) (Jean-Jacques Goldman – Roland Romanelli / Jérôme Favier – Yvan Tarlay) – CDS Columbia COL 6737971-1

Et l'on n'y peut rien (version radio) / Béléno (Remix 1re Partie Basket) / Et l'on n'y peut rien (instrumental, version studio) – CDS Columbia COL 673797-9

© JRG/Columbia Sony Music

2003

Envole-moi (tournée 2002) (Mix radio) – CDS Promo Columbia SAMPCS 13225

Petite fille (Mix radio) – CDS Promo Columbia SAMPCS 13503

© JRG/BMG Music Publishing France/CBS

2004

4 mots sur un piano (avec Patrick Fiori & Christine Ricol) (Jean-Jacques Goldman) / N'oublie pas (par Patrick Fiori) – CDS RCA Music Group 88697138952

© Sony BMG Music Entertainment

FREDERICKS-GOLDMAN-JONES

1990

Nuit (Jean-Jacques Goldman / Michael Jones – Jean-Jacques Goldman) / Je l'aime aussi – SP CBS 656515-7 / CDS CBS 656515-1 / Maxi Promo CBS SAMP 1459

Nuit / Chanson d'amour (... !) / Je l'aime aussi (version maxi) – Maxi CBS 656515-6

1991

Des bouts de moi (version acoustique) – Flexi-Disc Columbia 0001

À nos actes manqués / Chanson d'amour (... !) – SP Columbia COL 656656-7 / CDS Columbia COL 656656-1

À nos actes manqués (version maxi) / Chanson d'amour (... !) – Maxi Columbia COL 656656-6

À nos actes manqués (version single) / À nos actes manqués (version maxi) / Chanson d'amour (... !) – CD Maxi Columbia COL 656656-2

C'est pas d'amour / Peurs – SP Columbia COL 657467-7 / Maxi Columbia COL 657467-6 / CDS Columbia COL 657467-1

Né en 17 à Leidenstadt / Tu manques – SP Columbia COL 656898-7 / Maxi Promo SAMP 1504 / CDS Columbia COL 656898-1 / K7 Single Columbia COL 656898-4

Un, deux, trois / Je commence demain (version tournée 91, inédit) – SP Columbia 657726-7 / Maxi Columbia 657726-8 / CDS Columbia 657726-1 / K7 Single Columbia COL 657726-4

1992

Tu manques (version edit) / Vivre cent vies – SP Columbia COL 657969-7 / CDS Columbia COL 657969-1 / K7 Single Columbia COL 657969-4

Tu manques (version maxi) / Vivre cent vies / Un, deux, trois (remix) – Maxi CD Columbia COL 657969-2 / Maxi Columbia COL 657969-6

© JRG/CBS

1992

Il suffira d'un signe (en public) / Medley – SP Columbia COL 658806-7 / K7 Single Columbia COL 658806-4 / Maxi Promo Columbia SAMP 1715 / CDS Columbia COL 658806-1

© JRG/BMG Publishing France/CBS

1993

Je commence demain (version live) / Je marche seul (version live) – SP Columbia COL 659127-7 / CDS Columbia 14-659127-17

© JRG/NEF Marc Lumbroso/CBS

1993

Rouge (Edit radio) / Rouge (version album) / Rouge (instrumental) – CD Single Promo Columbia SAMP 2026

Rouge (version courte) / Rouge (instrumental) – SP Columbia 659930-7 / CD Single Columbia COL 659930-1 / K7 Single Columbia COL 659930-4

Fermer les yeux – CD Single Promo Columbia SAMP 2407

Fermer les yeux / Fermer les yeux (instrumental) – SP Columbia 660917-7 / CD Single Columbia COL 660917-1 (1995)

1994

Juste après / Juste après (instrumental) – SP Columbia 660140-7 / CD Single Columbia COL 660140-1 / K7 Single Columbia COL 660140-4

Des vies – CD Single Promo Columbia SAMP 2221

Des vies / Des vies (instrumental) – CD Single Columbia COL 660580-1 / K7 Single Columbia COL 660580-4

© JRG/Columbia/Sony Music

1995

Pas toi (version live) – SP Columbia 662167-7 / CD Single Promo Columbia SAMP 2693

© JRG/NEF Marc Lumbroso/CBS

2000

Peurs – CD Single Promo SAMP CS 9169

© JRG/CBS

ALBUMS

TAÏ PHONG

1975

Taï Phong – France – LP Warner Bros 56.124 / K7 Warner Bros 456.124 / CD WEA Music 4509-96264-2 (1994)

Going Away (Jean-Jacques Goldman) / Sister Jane (Khan Mai) / Crest (Jean-Alain Gardet) / For Years and Years (Cathy) (Taï Sinh) / Fields of Gold (Taï Sinh) / Out of the Night (Khanh Mai).

© You You Music/Warner, sauf Sister Jane et Crest : © Vogue/Warner

1976

Windows – France – LP Warner Bros 56.264 / K7 WEA 456.264 / CD WEA Music 4509-96266-2 (1994)

When It's the Season (Jean-Jacques Goldman) / Games (Khan Maï) / St John's Avenue (Khanh Maï/Tai Sinh) / Circle (Jean-Alain Gardet) / Last Chance (Tai Sinh) / The Gulf of Knowledge (Tai Sinh).

© You You Music/Warner

1979

Last Flight – France – LP Warner Bros 56.740 / K7 WEA 456740 / CD WEA 4509-96265-2 (1994)

End of an End (Jean-Jacques Goldman) / Farewell Gig in Amsterdam (Stephan Caussarieu) / Sad Passion (Jean-Jacques Goldman) / Thirteenth Space (Pascal Wuthrich/Michael Jones) / Last Flight (Khanh Maï) / How Do You Do (Michael Jones).

© You You Music/Warner

JEAN-JACQUES GOLDMAN

1981

Jean-Jacques Goldman (Démodé) – LP Epic/CBS EPC 85.233 / K7 Epic EPC 40-85.233 / CD Epic EPC 463132-2 (1987)

À l'envers / Sans un mot / Brouillard / Pas l'indifférence / Il suffira d'un signe / J't'aimerais quand même / Autre histoire / Quelque chose de bizarre / Quel exil / Le Rapt / Juste un petit moment.

(© BMG Music Publishing France/EPIC)

Paroles et musique : Jean-Jacques Goldman.

Jean-Jacques Goldman (chant, chœurs, guitares, claviers, arrangements), Patrice Tison (guitare électrique, claviers), Guy Delacroix (basse), Clément Bailly (batterie, percussions), Max Middleton (claviers), Georges Rodi (synthétiseur), Bernard Illouz (chœurs).

Elizabeth Lennard, Catherine Faux (photographes). Steve Parker (directeur artistique, ingénieur du son).

Enregistré au studio Pathé (Paris) et au studio Vénus (Longueville). Mixé au Scorpio Studios (Londres).

1982

Jean-Jacques Goldman (Minoritaire) – LP Epic EPC 25.089 / K7 Epic EPC 40-25.089 / CD Epic EPC 25089 (1983)

Au bout de mes rêves / Comme toi / Toutes mes chaînes / Jeanine médicament blues / Veiller tard / Quand la musique est bonne / Je ne vous parlerai pas d'elle / Être le premier / Si tu m'emmènes / Minoritaire / Quand la bouteille est vide.

(© NEF Marc Lumbroso/EPIC)

Paroles et musique : Jean-Jacques Goldman.

Jean-Jacques Goldman (chant, chœurs, guitares acoustique et électrique, claviers, arrangements, production), Patrice Tison et Norbert "Nono" Krief (guitares électriques), Claude Engel (guitares acoustique et électrique), Guy Delacroix (basse), Christophe Deschamps (batterie), Patrice Mondon (violon), Marc Chantereau (percussions), Jean-Yves D'Angelo (claviers), Georges Rodi (synthétiseur), Patrick Bourgoin et Philippe Delacroix-Herpin (saxophone), Albane Alcalay, Guy Alcalay et Jean-Pierre Janiaud (chœurs).

Marc Lumbroso (réalisation), Jean-Pierre Janiaud et Olivier Do Espirito Santo (enregistrements et mixage), Bettina Rheims (photographe).

Enregistré au Studio Gang (Paris).

1984

Positif – LP Epic EPC 25.852 / K7 Epic EPC 40-25.852 / CD Epic 465099-2

Envoie-moi / Nous ne nous parlerons pas / Plus fort / Petite fille / Dors bébé, dors / Je chante pour ça / Encore un matin / Long Is the Road (Américain) / Ton autre chemin.

(© JRG/BMG Music Publishing France/EPIC)

Paroles et musique : Jean-Jacques Goldman.

Jean-Jacques Goldman (chant, chœurs, claviers, guitares, arrangements, production), Marc Chantereau (percussions), Jean-Yves D'Angelo (piano), John Helliwell (saxophone), Roland Romanelli (claviers), Patrice Mondo (violon), Guy Delacroix (basse), Manu Katché (batterie),

Alain Pawzner, Catherine Engel, Kamil Rustam et Patrice Tison (guitares), Michel Bernholc (arrangements cordes), Catherine Bonnevey, Dominique Poulain et Jean-Pierre Janiaud (chœurs), Jean-Pierre Janiaud et Olivier Do Espirito Santo (enregistrements et mixages). Bettina Rheims (photographe), Annie Claude (photographe), Benjamin Baltimore (conception pochette), Marc Lumbroso (production). Enregistré et mixé au Studio Gang (Paris).

1985

***Non homologué* – LP Epic EPC 26.678 / K7 Epic EPC 40-26678 / CD Epic 26.678**

Compte pas sur moi / Parler d'ma vie / La Vie par procuration / Délires schizo maniaco psychotiques / Je marche seul / Pas toi / Je te donne (avec Michael Jones) / Famille / Bienvenue sur mon boulevard / Confidentiel / Elle attend* (*version CD).

(© JRG/NEF Marc Lumbroso/EPIC)

Paroles et musique : Jean-Jacques Goldman, sauf Je te donne (Jean-Jacques Goldman / Michael Jones).

Jean-Jacques Goldman (chant, chœurs, guitares, claviers, arrangements, production), Roland Romanelli (accordéon, synthétiseur), Michael Jones (chant, guitare électrique, chœurs), Norbert "Nono" Krief (guitare électrique), Patrice Mondon (violon), Chet Baker (trompette), Patrick Bourgoin et Philippe Delacroix-Herpin (saxophones), Jean-Yves D'Angelo (synthétiseur, piano), Guy Delacroix (piano, batterie, basse, chœurs et programmation), Claude Samar (banjo), Marc Chantreau (percussions), Claude Le Péron (basse), Christophe Deschamps, Jean-François Gauthier et Pierre-Alain Dahan (batterie), Georges Rodi (orgue), Jean-Pierre Janiaud, Robert Goldman, J.-L. Delest et P. Gaillard (chœurs).

Jean-Pierre Janiaud et Olivier Do Espirito Santo (ingénieurs du son), Marc Lumbroso (production), Claude Gassian (photographe), C. Tourneur (photographe), Bernard Schmitt et Guy Bariol (conception et mise en page du livret).

Enregistré au Studio Gang (Paris).

1986

***En public* – 2 LP Epic EPC 450191-1 / 2 K7 Epic EPC 450191-4 / 2 CD Epic EPC 450191-2**

CD1 : Veiller tard / Compte pas sur moi / Envoie-moi / Comme toi / La Vie par procuration / Sans un mot / Pas l'indifférence / Je te donne (avec Michael Jones) / Pas toi / Quand la musique est bonne*.

CD2 : Il suffira d'un signe / Elle attend / Long Is the Road (Américain) / Petite fille / Ton autre chemin / Medley : Je marche seul, Quand la musique est bonne, Au bout de mes rêves, Encore un matin / Famille* / Confidentiel (*Uniquement sur double CD).

(© JRG/NEF Marc Lumbroso/BMG Music Publishing/EPIC)

Paroles et musique : Jean-Jacques Goldman, sauf Je te donne (Jean-Jacques Goldman / Michael Jones).

Jean-Jacques Goldman (chant, réalisation, production), Michael Jones (chœurs, guitare), Claude Le Péron (basse, chœurs), Jean-François Gauthier (batterie, chœurs), Philippe Delacroix-Herpin "Prof Pinpin" (percussions, saxophone, chœurs), Patrice Mondon (violon), Carole Fredericks (chœurs), Philippe Grandvoinet, Lance Dixon (chœurs, synthétiseurs).

Michel Ibanez, Claude Gassian, Philippe Delacroix-Herpin "Prof Pinpin" et Émile Assier (photographes), Bernard Schmitt (conception pochette et poster), Laurent Lesserre (conception affiche), Guy Bariol (conception pochette).

Yves Jaget (enregistrement), Marc Lumbroso (production), Andy Scott, Joëlle Bauer et Pascale Potrel (mixage).

Enregistré à Le Voyageur (Studio Mobile-Roissy). Mixé au Studio Plus XXX (Paris).

1987

***Entre gris clair et gris foncé* – 2 LP Epic EPC 460404-1 / K7 Epic EPC 460404-4 / 2 CD Columbia COL 460404-9 (1989)**

À quoi tu sers ? (intro) / Il changeait la vie / Tout petit monde / Entre gris clair et gris foncé / Là-bas (duo avec Sirima) / C'est ta chance / Des bouts de moi / Fais des bébés / Puisque tu pars / Filles faciles / Je commence demain / Elle a fait un bébé toute seule / Quelque part, quelqu'un / Qu'elle soit elle / Doux / Reprendre c'est voler / Il y a / Peur de rien blues / Il me restera / Appartenir.

(© JRG/NEF Marc Lumbroso/Sony Music)

Paroles et musique : Jean-Jacques Goldman.

Jean-Jacques Goldman (chant, chœurs, guitare, claviers, arrangements et production), Sirima

(chant), Patrice Tison, Basile Leroux, Gérard Kawczynski (guitares), Michael Jones (guitares, chœurs), Carole Fredericks, Georges et Michel Costa, Dorothée Goldman, Catherine Goldman, Évelyne Goldman, Patricia Goldman, Marc Lumbroso, Robert Goldman et Sorj Chalandon (chœurs), Patrick Bourgoin, Philippe Delacroix-Herpin "Prof Pinpin" (saxophone), Claude Samard (guitares, banjo), Guy Delacroix (basse, claviers et programmation), Roland Romanelli (accordéon, claviers, arrangements), Clément Bailly, Christophe Deschamps, Jean-François Gauthier (batterie), Joe Hammer (batterie acoustique, synthétiseur), Jean-Jacques Milteau (harmonica), Patrice Blanchard, Patrice Mondon (violon), Claude Le Péron (basse), Philippe Grandvoinet (orgue, piano).

Andy Scott, Jean-Pierre Janiaud et Olivier Do Espirito Santo (ingénieurs du son), Marc Lumbroso (chœurs et réalisation), Claude Gassian (photographe), Cathy Steinberg (conception et illustration de la pochette), Bernard et Jeannette Schmitt, Sork Chalandon (conseils et documentation).

Enregistré au Studio RRR (Luis Clos, ingénieur), à La Frette Studios (Gilles Sampic, ingénieur) et au Studio Gang. Mixé au Studio Plus XXX (Serge Devesvre, ingénieur), au Studio Digital Service et au Studio Gang.

1989

Traces (enregistrement public) – 2 LP Epic EPC 463426-1 / 2 K7 Epic EPC 463426-4 / 2 CD Epic EPC 463426-2

Famille / Entre gris clair et gris foncé / C'est ta chance / Reprendre c'est voler / Elle a fait un bébé toute seule / Peur de rien blues / À quoi tu sers ? / Doux / Long Is the Road (Américain) (version courte sur CD) / Il changeait la vie / Il y a (uniquement sur double LP et K7) / Medley / Puisque tu pars.

(© JRG/NEF Marc Lumbroso/BMG Music Publishing/EPIC)

Paroles et musique : Jean-Jacques Goldman.

Jean-Jacques Goldman (chant, arrangements, réalisation), Michael Jones (guitares, chœurs), Claude Le Péron (basse), Jean-François Gauthier, Jean-Claude Givone (batterie, percussions), Joniece Jamison, Carole Fredericks (chœurs), Jacky Mascarel, Philippe Grandvoinet (claviers), Philippe Delacroix-Herpin "Prof Pinpin" (saxophone).

Claude Gassian (photographe), Objectif Lune (conception pochette), Andy Scott, Dominique Chaloube, Peter Craigie (ingénieurs du son), Bernard Meynard, Alix Bailly, Philippe Cerboneschi, Jean-Christophe Vareille, Antoine Dequi (assistants son), Andy Scott (ingénieur du son, réalisation et production), Marc Lumbroso (réalisation et production).

Enregistré à Lille, Bruxelles, Orange, Nîmes, Brazzaville et Kinshasa par Advision (Studio Mobile). Mixé au Studio Plus XXX (Paris).

1997

En passant – CD Columbia COL 488791-2 / K7 Columbia COL 488791-4 / Minidisc Columbia COL 488791-8

Sache que je / Bonne idée / Tout était dit / Quand tu danses / Le Coureur / Juste quelques hommes / Nos mains / Natacha / Les Murailles / On ira / En passant.

(© JRG/Columbia Tristar)

Paroles et musique : Jean-Jacques Goldman.

Jean-Jacques Goldman (chant, guitares, arrangements et production), Patrice Tison (guitare électrique), Guy Delacroix (basse), Marc Chanterreau (percussions), Christophe Deschamps (batterie), Oleg Kouzmitchenko (accordéon), Marc De Loutchek (balalaïka), Marek Czerniawski (violon), Christophe Nègre (saxophone), Michael Jones (guitare électrique, chœurs), Gildas Arzel (guitare slide), Carole Fredericks, Maria Popkiewicz et Yvonne Jones (chœurs), Érick Benzi (claviers, percussions, programmation, arrangements, ingénieur du son et production).

Gildas Lointier (assistant permanent et polymorphe), Nicolas Duport (assistant Mega), Mallory et François "Do" Delean (assistants Gimmick), Virginie Auclair (complice Sony Music), Claude Gassian (photographe), Nathalie Vendeuge (assistante photographe), Alexis Grosbois (conception livret et coordination), L&G Design (réalisation livret), Raphaël Jonin (gravure pour Dyam Music).

Enregistré et mixé aux Studios Kevin Mobile, MEGA (Suresnes) et Gimmick (Yerres).

1999

Tournée 98 : En passant – 2CD Columbia Col 494829-2 / K7 X2 Columbia Col 494829-4

CD1 : On ira / Bonne idée / La Vie par procuration / Ne lui dis pas / Tout était dit / Elle

attend / Le Rapt / Pas toi / Elle a fait un bébé toute seule / Le Coureur / Là-bas (hommage à Sirima) / Natacha / Quand tu dances.

CD2 : À nos actes manqués / Nos mains / Je te donne (avec Michael Jones) / Peur de rien blues / Au bout de mes rêves / Il suffira d'un signe / Quand la musique est bonne / Sache que je / Pour que tu m'aimes encore.

(© JRG/Columbia Tristar)

Paroles et musique : Jean-Jacques Goldman, sauf Je te donne (Jean-Jacques Goldman-Michael Jones).

Jean-Jacques Goldman (chant, arrangements, réalisation), Michael Jones (chant, chœurs, guitares), Claude Le Péron (chant, chœurs, basse), Christophe Deschamps (chant, chœurs, batterie), Jacky Mascarel (chant, chœurs, claviers), Christophe Nègre (chant, saxophone).

Enregistré au Zénith (Paris). Le Voyageur II (Studio Mobile).

Dominique Chalhoub, Justin Shirley-Smith (ingénieurs du son). René Weiss, Jérôme Blondel, Vincent Pitras, Alain Aboulker (assistants son). Andy Scott (mixage aux Twin Studios, Paris). Antoine Gaillet (assistant mixage). Studios Polygone (Blagnac) (préproduction). Thierry Vercruysse (assistant préproduction).

Claude Gassian, Pingouin, Olivier Batelos pour Pi'Com (photographes). Daphna Blancherie (photos et colorisation pochette). L&G Design (conception graphique). Alexis Grosbois (coordination). Raphaël Jonin (gravure pour Dyam Music, Paris).

2001

Chansons pour les pieds – CD Columbia COL 504735-2 / K7 Columbia COL 504735-4

Ensemble (canon vocal) / Et l'on n'y peut rien (gigue) / Une poussière (électro orientalisant) / La Pluie (slow) / Intro à Tournent les violons (inclus dans la piste n° 4 à partir de 6:10) / Tournent les violons (tarentelle) / Un goût sur tes lèvres (rhythm'n'blues) / Si je t'avais pas (slow/ballade) / C'est pas vrai (pop/rock tendance dance/disco) / The Quo's in Town Tonight (boogie-rock) / Je voudrais vous revoir (zouk lent/ballade) / Les P'tits Chapeaux (jazz/swing) / Les Choses (pop) / La vie c'est mieux quand on est amoureux (chanson cachée).

(© JRG/Columbia Tristar)

Paroles et musique : Jean-Jacques Goldman.

Jean-Jacques Goldman (chant, arrangements, production), Les Fous chantants d'Alès, Jacky Locks (chœurs), Bruno Le Rouzic (flûte, cornemuse), Patrice Tison (guitare), Jean-Bernard Mondoloni (bodhran), Christian Lemaître, François Breugnot (violon), Gildas Arzel (oud, mandolincelle, guitares), Marc Chantereau (percussions), Frédéric Paris (flûte), Carlo Rizzo (tambourin), Gilles Chabenat (vielle), Christophe Nègre (flûte, saxophone ténor, alto, soprano), Michel Gaucher (saxophone), Denis Leloup (trombone), Christian Martinez, Éric Mula, Philippe Slominski, Jacques Bessot (trompettes), Didier Havet (euphorium, soubassophone, trombone, basse), Jean-Pierre Solvès (clarinette, saxophone alto, baryton, piccolo), Michael Jones (guitare, chœurs).

Yvan Cassar (direction cordes), Érick Benzi (ingénieur du son, arrangements, production), Gildas Lointier (prise de son), Zep (illustrations), Zep et Hélène Bruller (maquette), Alexis Grosbois (conception livret et coordination), Claude Gassian, assisté d'Amélie Darnis (photographe), L&G Design (réalisation livret), Raphaël Jonin (gravure pour Dyam Music).

Enregistré au Théâtre du Cratère d'Alès, à L'École Nationale de Musique de Lorient, au Studio Mega et au Studio Bateau Lune. Mixé à At Home. Masterisé à Dyam (Paris).

2003

Un tour ensemble – 2CD Columbia Col 510500-2

CD1 : Je marche seul / Répétitions / Nos mains / Petite fille / Encore un matin / Poussière / Je voudrais vous revoir / Juste après (hommage à Carole Fredericks) / En passant / Veiller tard.

CD2 : Flûtiau et violon approximatifs / Et l'on n'y peut rien / Tournent les violons / Ensemble / On ira / Les Choses / Né en 17 à Leidenstadt / C'est pas vrai / Présentation des musiciens / Nuit / Envole-moi / Puisque tu pars.

(© JRG/NEF/BMG Music Publishing France/Columbia)

Paroles et musique de Jean-Jacques Goldman.

Jean-Jacques Goldman (chant, arrangements, réalisation), Michael Jones (chant, chœurs, guitares), Claude Le Péron (chant, chœurs, basse), Christophe Deschamps (chant, chœurs, batterie), Jacky Mascarel (chant, chœurs, claviers), Christophe Nègre (chant, saxophone).

René Weiss (ingénieur du son), Philippe Wojtowicz, Alain Albouker, Oumar Ndiougue (assistants preneur de son), Michael Jones (postproduction studio La Rose des Vents (Les

Pennes-Mirabeau) et Studio Hypérion, Marseille), Patrice Lasartgues "Lésart" (assistant postproduction), Raphaël Jonin (gravure pour Dyam Music, Paris).
Enregistré à Lille – Zénith Arena en juin 2002. Le Voyageur II (Studio Mobile).
Claude Gassian, Pingouin (photographes), Zep (dessins), L&G Design, Xavier Grosbois, Jean-Michel Laurent, Yves Brugière, Nathalie Gérard (création boîtier et conception graphique), Alexis Grosbois (conception graphique et coordination).

FREDERICKS-GOLDMAN-JONES

1990

Fredericks Goldman Jones – LP CBS 467729-1 (*) / CD CBS 467729-2 / K7 CBS 467729-4

C'est pas d'amour (*) / Vivre cent vies (*) / Né en 17 à Leidenstadt / Un, deux, trois (*) / Nuit / Je l'aime aussi (*) / Chanson d'amour (...!) / À nos actes manqués (*) / Peurs (*) / Tu manques (*)

(*version LP)

(© JRG/Columbia Tristar)

Paroles et musique : Jean-Jacques Goldman.

Jean-Jacques Goldman (chant, chœurs, guitares, piano, harmonica, programmation, arrangements, production), Michael Jones (chant, guitares, chœurs, programmation), Carole Fredericks (chant, chœurs), Gildas Arzel, Basile Leroux, Patrice Tison (guitares), Pino Palladino (basse), Claude Salmieri (batterie), Érick Benzi (claviers, arrangements, programmation), Tim Sanders (saxophone), Kick Horns, Neil Sidwell, Paul Spong, Roddy Lorimer, Simon Clarke, Tim Sanders (cornes), Jean-Yves D'Angelo (piano), Paul Spong (trompette), Grace N'Doma Deccah, Julia Fenerre Sarr, Marie Louise Momha, Nicole Amovin (chœurs).

Georges Baux, Jean-Louis Pujade, Mario Ramsey, Richard Seff (programmation), Marc Lumbroso (producteur), Andy Scott (ingénieur du son, coproducteur), Claude Gassian (photographe), Antonietti, Pascault & Associés (pochette), Frédéric Marin (éditeur).

Enregistré et mixé à ICP Recording Studios (Bruxelles) et au Studio Guillaume Tell (Suresnes)

1992

Sur scène – CD Columbia COL 472787-2 / K7 Columbia COL 472787-4

Nuit / À quoi tu sers ? / Il suffira d'un signe / Un, deux, trois / Je commence demain / Peurs / Je l'aime aussi / Là-bas / Vivre cent vies / C'est pas d'amour / À nos actes manqués.

(© BMG Music Publishing/NEF Marc Lumbroso/JRG/Columbia Tristar)

Paroles et musique : Jean-Jacques Goldman.

Jean-Jacques Goldman (chant, guitares, production), Michaël Jones (chant, guitares), Carole Fredericks (chant), Philippe Grandvoinet, Jacky Mascarel (claviers), Christophe Nègre (saxophone), Denis Leloup (trombone), Christian Martinez (trompette), Christophe Deschamps, Marcello Surace (batterie), Claude Le Péron (basse).

Andy Scott (ingénieur du son).

1993

Rouge – CD Columbia COL 474955-2 / K7 Columbia COL 474955-4

Serre-moi / On n'a pas changé / Que disent les chansons du monde ? / Il part (par Carole Fredericks) / Juste après / Rouge / Des vôtres / Frères / Des vies / Ne lui dis pas (par Jean-Jacques Goldman) / Elle avait 17 ans / Fermer les yeux (par Jean-Jacques Goldman).

(© JRG/Columbia Tristar)

Paroles et musique : Jean-Jacques Goldman.

Jean-Jacques Goldman (chant, chœurs, piano, guitares), Michael Jones (chant, guitares, chœurs), Carole Fredericks (chant, chœurs), Chris Whitten (batterie), Patrick Tison, Gildas Arzel (guitares), Christophe Deschamps (percussions), Jean-Pierre Como (piano), Patrick Bourgouin (saxophone), Guy Delacroix, Pino Palladino (basse), Érick Benzi (producteur, claviers), Toto Bissainthe (chœurs), Chœur Trakia (chœurs bulgares), Stephan Moutaftchiev (maître de chœurs), Rena Kostadinova (soliste bulgare).

Enregistré au Studio Radio Plovdiv (Bulgarie) : Viktor Alexeyevitch Fyodorov (Ensemble Académique de Chant et de Danse de l'Armée russe A. V. Alexandrov), Igor Ghermanovitch Agafonnikov (chef d'orchestre Ensemble Académique de Chant et de Danse de l'Armée russe A. V. Alexandrov).

Enregistré à Moscou au 5e Studio de la Maison d'État de Radiodiffusion et d'Enregistrement Audio / Traduction russe : Basile Karlinsky.

Andy Scott (ingénieur du son), Tom Lord Aldge (mixage), Claude Gassian (photographe), Lorenzo Mattotti (illustration), Laurent et Grosbois Design (réalisation livret), Marion de Rouvray (conception livret), Frédéric Marin (éditeur), Jean-Luc Seigneur (graveur).
Enregistré et mixé au Studio Guillaume Tell (Suresnes), à ICP Recording Studios (Bruxelles) et au Studio La Blaque.

1995

***Du New Morning au Zénith* (enregistrement public) – CD Columbia COL 480308 2 / K7 Columbia COL 480308 4**

Veiller tard / Ne lui dis pas / Quelque chose de bizarre / Jeanine médicament blues / Il part / Il y a / P'tit blues peinard / Confidentiel / C'est pas d'l'amour / Un, deux, trois / Pas toi / Think / Knock on Wood / Tobacco Road / Serre-moi (début) / Des vôtres / Envole-moi / Que disent les chansons du monde ? / Comme toi / Être le premier / Je commence demain / Des vies / On n'a pas changé / Frères / Juste après / À nos actes manqués / Fermer les yeux / Il suffira d'un signe / Rouge / Puisque tu pars / Serre-moi (fin).

Pistes 1 à 14 : concerts acoustiques du New Morning au profit d'Amnesty International.

(© BMG Music Publishing France/NEF Marc Lumbroso/JRG/Columbia. Sauf : Think : Fourteenth Hour/Springfield Music ; Knock on Wood : Warner Chappell ; Tobacco Road : Semi)

Paroles et musique : Jean-Jacques Goldman, sauf Think (Aretha Franklin/Theodore White) – Knock on Wood (Stephen Cropper/Eddie Floyd) – Tobacco Road (John D. Loudermilk).

Jean-Jacques Goldman, Michael Jones (chant, guitares), Carole Fredericks (chant, chœurs), Beckie Bell, Yvonne Jones, Chœurs de l'ex-Armée rouge (chœurs), Christophe Deschamps (batterie), Philippe Grandvoinet, Jacky Mascarel (claviers), Érick Benzi (percussions).

Andy Scott (ingénieur du son).

COMPILATIONS

TAÏ PHONG

1993

***Taï Phong – Japon* – CD Warner Bros Records WMCS-609**

When It's the Season / Games / St John's Avenue / Circle / Last Chance / The Gulf of Knowledge / (If You're Headed) North for Winter / Let Us Play.

© You You Music/Warner, sauf Sister Jane et Crest : © Vogue/Warner

***Windows – Japon* – CD Warner Bros WMC5-610 / CD Warner Bros Records WPCR-12521 (2007)**

When It's the Season / Games / St John's Avenue / Circle / Last Chance / The Gulf of Knowledge / Dance / Back Again / Cherry.

© You You Music/Warner

1996

***Last Flight – Japon* – CD WPCR-1718 / CD Warner Bros Records WPCR-12522 (2007)**

End of an End / Farewell Gig in Amsterdam / Sad Passion / Thirteenth Space / Last Flight / How Do You Do / Follow Me / Fed Up / Shanghai Casino.

© You You Music/Warner

2007

***Taï Phong – Japon* – CD Warner Bros Records WPCR-12520**

When It's the Season / Games / St John's Avenue / Circle / Last Chance / The Gulf of Knowledge / (If You're Headed) North for Winter / Let Us Play / Sister Jane (version *single*).

© You You Music/Warner, sauf Sister Jane et Crest : Vogue/Warner

2016

***Best Of – France* – Warner Music**

Going Away / Sister Jane / Rainy Nights in Saigon / Games / Dance / The Gulf of Knowledge / (If You're Headed) North for Winter / Fields of Gold / Fly Away / Last Chance / Follow Me / Out of the Night / Lisa / Cherry.

© You You Music/Warner, sauf Sister Jane : © Vogue/Warner et Lisa : © JRG/Polydor

***The Triple Album Collection* – Warner Music – 3 CD remasterisés**

CD1 : Going Away / Sister Jane / Crest / For Years and Years (Cathy) / Fields of Gold / Out of the Night / (If You're Headed) North for Winter / Let Us Play / Sister Jane (version *single*).
CD2 : When It's the Season / Games / St John's Avenue / Circle / Last Chance / The Gulf of Knowledge / Dance / Back Again / Cherry.
CD3 : End of an En / Farewell Gig in Amsterdam / Sad Passion / Thirteenth Space / Last Flight / How Do You Do / Follow Me / Fed Up / Shanghai Casino.
© You You Music/Warner, sauf Sister Jane et Crest : © Vogue/Warner

JEAN-JACQUES GOLDMAN ET TAI PHONG

1984

Jean-Jacques Goldman et Tai Phong : Les Années Warner – France – LP WEA 240 516-1 / K7 WEA 240 516-4 / CD 240 516-2

C'est pas grave papa / Tu m'as dit / Les Nuits de solitude / Jour bizarre / Back to the City Again / Laëtitia / Sister Jane / When It's the Season / End of an End.

© WEA Warner Music, sauf Sister Jane / When It's the Season / End of an End : © You You Music/Warner

JEAN-JACQUES GOLDMAN

1996

Singulier 81/89 – 2CD Columbia COL 485 008-2 / K7 X2 Columbia COL 485 008-4

Il suffira d'un signe / Pas l'indifférence / Quand la musique est bonne / Comme toi / Être le premier / Au bout de mes rêves / Je ne vous parlerai pas d'elle / Si tu m'emmènes / Veiller tard / Envoie-moi / Dors bébé, dors / Encore un matin / Long Is the Road (Américain) / Nous ne nous parlerons pas / Petite fille / Compte pas sur moi / Je te donne (avec Michael Jones) / Confidentiel / La Vie par procuration / Parler d'ma vie / Je marche seul / Famille / Elle attend / Pas toi / Il changeait la vie / Là-bas / Elle a fait un bébé toute seule / Puisque tu pars / C'est ta chance / Reprendre c'est voler / Filles faciles / Doux / Il y a / Peur de rien blues.

© BMG Music Publishing/JRG/NEF/Sony Music

FREDERICKS–GOLDMAN–JONES

2000

Pluriel 90/96 – CD Columbia COL 498 835-2 / K7 Columbia COL 498 835-4

Nuit / À nos actes manqués / Né en 17 à Leidenstadt / C'est pas d'amour / Un, deux, trois / Tu manques (par Jean-Jacques Goldman) / Peurs (remix) / Il suffira d'un signe (Live 1992) / Je commence demain (Live 1992) / Rouge / Juste après / Des vies / Fermer les yeux (remix) / Que disent les chansons du monde ? (remix) / Pas toi (Live 1995) / Think (Live 1995).

© JRG/Columbia. Sauf : Il suffira d'un signe : BMG Music Publishing France / Je commence demain, Pas toi : JRG/NEF / Think : Fourteenth Hour/Springtime Music

INTÉGRALES

1991

L'Intégrale 81-91 – Coffret 8 CD Columbia COL 469 217-2

CD1 *Une autre histoire* (1981-1982) : À l'envers / Sans un mot / Brouillard / Pas l'indifférence / Il suffira d'un signe / J't'aimerai quand même / Autre histoire / Quelque chose de bizarre / Quel exil / Le Rapt / Juste un petit moment / Au bout de mes rêves / Comme toi / Toutes mes chaînes / Jeanine médicament blues / Être le premier / Si tu m'emmènes / Je ne vous parlerai pas d'elle.

CD2 *Quand la musique sonne* (1982-1984) : Veiller tard / Quand la musique est bonne / Minoritaire / Quand la bouteille est vide / Envoie-moi / Nous ne nous parlerons pas / Plus fort / Petite fille / Dors bébé, dors / Je chante pour ça / Encore un matin / Long Is the Road (Américain) / Ton autre chemin / Compte pas sur moi / Famille / La Vie par procuration.

CD3 *Veiller tard* (1985-1986) : Je te donne (avec Michael Jones) / Parler d'ma vie / Pas toi / Bienvenue sur mon boulevard / Elle attend / Délires schizo maniaco psychotiques / Je marche seul / Confidentiel / Veiller tard (en public) / Compte pas sur moi (en public) /

Envole-moi (en public) / Petite fille (en public) / Ton autre chemin (en public) / Comme toi (en public) / La Vie par procuration (en public).

CD4 *Famille* (1986-1987) : Sans un mot (en public) / Pas l'indifférence (en public) / Je te donne (en public) / Pas toi (en public) / Quand la musique est bonne (en public) / Il suffira d'un signe (en public) / Elle attend (en public) / Long Is the Road (Américain) (en public) / Medley (en public) : Je marche seul, Quand la musique est bonne, Au bout de mes rêves, Encore un matin / Famille (en public, inédit en LP + K7) / Confidentiel (en public) / À quoi tu sers ? (intro) / Il changeait la vie / Là-bas (avec Sirima).

CD5 *Des bouts de moi* (1987) : Entre gris clair et gris foncé / C'est ta chance / Puisque tu pars / Des bouts de moi / Fais des bébés / Filles faciles / Je commence demain / Elle a fait un bébé toute seule (version longue) / Quelque part, quelqu'un / Qu'elle soit elle / Doux / Reprendre c'est voler / Il y a / Peur de rien blues / Appartenir / Tout petit monde / Il me restera.

CD6 *Puisque tu pars* (1987-1989) (Extraits de l'album *Traces*) : Elle a fait un bébé toute seule / Entre gris clair et gris foncé / C'est ta chance / Reprendre c'est voler / Peur de rien blues / À quoi tu sers ? (intro) / Doux / Long Is the Road (Américain) / Il changeait la vie / Medley : Je marche seul, Quand la musique est bonne, Au bout de mes rêves, Il suffira d'un signe, Envole-moi, Encore un matin / Puisque tu pars.

CD7 *Un, deux, trois* (1989-1990) : Famille (*) / Il y a (*) / C'est pas d'amour / Vivre cent vies / Né en 17 à Leidenstadt / Un, deux, trois / Nuit / Je l'aime aussi / Chanson d'amour (...!) / À nos actes manqués / Peurs / Tu manques. (*Extraits de l'album *Traces*).

CD8 *Quelques choses bizarres* (1981-1991) : Encore un matin (version remixée) / Long Is the Road (Américain) (version longue remixée) / Je marche seul (version longue) / Dust My Blues (E. James/J. Bihari) / Rain (avec Michael Jones) (José Feliciano) / P'tit blues peinard / Les Restos du cœur / Lisa (inédit) / La Dame de Haute-Savoie (Francis Cabrel) / À nos actes manqués (version anglaise*) / Né en 17 à Leidenstadt (version anglaise*) / Vivre cent vies (version anglaise*) / Je commence demain (version tournée 91, inédit) / Peurs (version tournée 91, inédit) / Je marche seul (version tournée 91, inédit). (*Jean-Jacques Goldman – Michael Jones / Jean-Jacques Goldman)

2000

Intégrale 1990/2000 – Coffret 8 CD Columbia COL 447 994-2

CD1 *Fredericks-Goldman-Jones* (1990) : C'est pas d'amour / Vivre cent vies / Né en 17 à Leidenstadt / Un, deux, trois / Nuit / Je l'aime aussi / Chanson d'amour...! / À nos actes manqués / Peurs / Tu manques.

CD2 *Sur scène* (1992) : Nuit / À quoi tu sers ? / Il suffira d'un signe / Un, deux, trois / Je commence demain / Peurs / Je l'aime aussi / Là-bas / Vivre cent vies / C'est pas d'amour / À nos actes manqués.

CD3 *Rouge* (1993) : Serre-moi / On n'a pas changé / Que disent les chansons du monde ? / Il part / Juste après / Rouge / Des vôtres / Frères / Des vies / Ne lui dis pas / Elle avait 17 ans / Fermer les yeux.

CD4 *Du New Morning au Zénith* (1998 - CD1) : Veiller tard / Ne lui dis pas / Quelque chose de bizarre / Jeanine médicament blues / Il part / Il y a / P'tit blues peinard / Confidentiel / C'est pas d'amour / Un, deux, trois / Pas toi / Think / Knock on Wood / Tobacco Road / Serre-moi / Des vôtres / Envole-moi.

CD5 *Du New Morning au Zénith* (1998 - CD2) : Que disent les chansons du monde ? / Comme toi / Être le premier / Je commence demain / Des vies / On n'a pas changé / Frères / Juste après / À nos actes manqués / Fermer les yeux / Il suffira d'un signe / Rouge / Puisque tu pars / Serre-moi.

CD6 *En passant* (1997) : Sache que je / Bonne idée / Tout était dit / Quand tu danses / Le Coureur / Juste quelques hommes / Nos mains / Natacha / Les Murailles / On ira / En passant / Elle ne me voit pas.

CD7 *Tournée 98 En passant* (1999 - CD1) : On ira / Bonne idée / La Vie par procuration / Ne lui dis pas / Tout était dit / Elle attend / Le Rapt / Pas toi / Elle a fait un bébé toute seule / Le Coureur / Là-bas / Natacha / Quand tu danses.

CD8 *Tournée 98 En passant* (1999 - CD2) : À nos actes manqués / Nos mains / Je te donne / Peur de rien blues / Au bout de mes rêves / Il suffira d'un signe, Quand la musique est bonne / Sache que je / Pour que tu m'aimes encore.

2008

81-89 – La Collection – Coffret 6 CD + 1 DVD – Sony BMG Music Entertainment

88697358532

CD1 *1er album* : À l'envers / Sans un mot / Brouillard / Pas l'indifférence / Il suffira d'un signe / J't'aimerai quand même / Autre histoire / Quelque chose de bizarre / Quel exil / Le Rapt / Juste un petit moment.

CD2 *2e album* : Au bout de mes rêves / Comme toi / Toutes mes chaînes / Jeanine médicament blues / Veiller tard / Quand la musique est bonne / Je ne vous parlerai pas d'elle / Être le premier / Si tu m'emmènes / Minoritaire / Quand la bouteille est vide.

CD3 *Positif* : Envoie-moi / Nous ne nous parlerons pas / Plus fort / Petite fille / Dors bébé, dors / Je chante pour ça / Encore un matin / Long Is the Road (Américain) / Ton autre chemin.

CD4 *Non homologué* : Compte pas sur moi / Je te donne (avec Michael Jones) / Famille / La Vie par procuration / Parler d'ma vie / Pas toi / Bienvenue sur mon boulevard / Elle attend / Délires schizo maniaco psychotiques / Je marche seul / Confidentiel.

CD5 *Entre gris clair et gris foncé* (CD1) : (Intro) À quoi tu sers ? / Il changeait la vie / Tout petit monde / Entre gris clair et gris foncé / Là-bas (avec Sirima) / C'est ta chance / Des bouts de moi / Fais des bébés / Puisque tu pars.

CD6 *Entre gris clair et gris foncé* (CD2) : Filles faciles / Je commence demain / Elle a fait un bébé toute seule / Quelque part, quelqu'un / Qu'elle soit elle / Doux / Reprendre c'est voler / Il y a / Peur de rien blues / Il me restera / Appartenir.

DVD *Souvenirs de tournée* : Carnet de route (1981 à 1986) – Traces (1989) (Voir DVD)

2012

La Collection 1990/2001 – Box 4 CD + 1 DVD Legacy 88725477872

CD1 *Fredericks-Goldman-Jones* : C'est pas d'amour / Vivre cent vies / Né en 17 à Leidenstadt / Un, deux, trois / Nuit / Je l'aime aussi / Chanson d'amour (...!) / À nos actes manqués / Peurs / Tu manques.

CD2 *Rouge* : Serre-moi / On n'a pas changé / Que disent les chansons du monde ? / Il part / Juste après / Rouge / Des vôtres / Frères / Des vies / Ne lui dis pas / Elle avait 17 ans / Fermer les yeux.

CD3 *En passant* : Sache que je / Bonne idée / Tout était dit / Quand tu dances / Le Coureur / Juste quelques hommes / Nos mains / Natacha / Les Murailles / On ira / En passant.

CD4 *Chansons pour les pieds* : Ensemble / Et l'on n'y peut rien / Une poussière / La Pluie / Tournent les violons / Un goût sur tes lèvres / Si je t'avais pas / C'est pas vrai / The Quo's in Town Tonight / Je voudrais vous revoir / Les P'tits Chapeaux / Les Choses.

DVD *Collection des clips 1990 / 2003* : Nuit / À nos actes manqués / Né en 17 à Leidenstadt / C'est pas d'amour / Un, deux, trois / Tu manques / Il suffira d'un signe (tournée 91/92) / Je commence demain (tournée 91/92) / Rouge / Juste après / Des vies / Fermer les yeux / Pas toi (tournée 95) / Think (tournée 95) / Elle attend / Sache que je / On ira / Quand tu dances / Bonne idée / Elle ne me voit pas / Bélénos / Pas toi (tournée 98) / Nos mains (tournée 98) / Le Rapt (tournée 98) / Peurs / Ensemble / Tournent les violons / Les Choses / Je voudrais vous revoir / Si je t'avais pas / Et l'on n'y peut rien (tournée 2002) / Envoie-moi (tournée 2002) / Petite fille (tournée 2002).

BANDES ORIGINALES DE FILMS

1989

L'Union sacrée – LP Polydor 839 195-1 / K7 Polydor 839 195-4 / CD Polydor 839 195-2 / Magic Records 497386-2 (1998) (*)

Lisa (par Jean-Jacques Goldman) (*) / Brother (par Carole Fredericks) (Michael Jones / Jean-Jacques Goldman) / Dîner Asiatique (instrumental) (Jean-Jacques Goldman) / Thème de Lisa (instrumental) / Brother II (par Carole Fredericks) (Michael Jones / Jean-Jacques Goldman) / Thème de Lisa II (instrumental).

1990

Pacific Palisades – AUCUN SUPPORT

Ray Charles : Pacific Palisades (version originale interprétée par Michael Jones) (Michael Jones / Jean-Jacques Goldman) / Sabrina Lory : Pas envie (Jean-Jacques Goldman).

1999

Astérix et Obélix contre César – CD Columbia COL 493 496-2 / CD Columbia COL 494 402-2 / CD Promo Columbia SAMPCS 6682-1

Astérix et Obélix contre César / L'Embuscade / L'Amour / Le Cirque encore / La Serpe d'or / Falbala / La Machination de Détritus / Le Devin / Le Cirque / L'Amour toujours / Les Hallucinations d'Astérix / La Potion magique / La Licorne à deux têtes / Bélénos (chœurs : Jean-Jacques Goldman, Christophe Deschamps, Christophe Nègre, Claude Le Péron, Jacky Mascarel et Roland Romanelli) / Obélix (par Jean-Jacques Goldman, Michael Jones, Christophe Deschamps, Christophe Nègre, Jacky Mascarel, Claude Le Péron et Roland Romanelli) / Elle ne me voit pas (par Jean-Jacques Goldman)

Paroles : Jean-Jacques Goldman.

Musiques : Jean-Jacques Goldman - Roland Romanelli.

Elle ne me voit pas (par Jean-Jacques Goldman) – Maxi Single Promo Columbia SAMPMS 6993

PARTICIPATIONS

1977

ALPHA RALPHA : Synergie / Nova / Syrtis Major / Genèse / Rez / Gothic / Magellan (voix) / Lagune Ouest / Hymn – (harmonies vocales de l'album) – LP *Alpha Ralpa* Warner Bros Records 56 330

1985

DANIEL FACERIAS : Poète du rock'n'roll (Daniel Facerias) (chœurs) – Casablanca (Daniel Facerias) (chœurs) – Le Visiteur du Soir (Daniel Facerias) (chœurs)

LP *Jungles* Epic EPC 252383

MICHEL BERGER : Quand on est ensemble (Michel Berger) (chœurs)

LP *Différences* Apache 240 829-1 / CD WEA 240 829-2 / K7 WEA 240 829-4

1987

FRANCE GALL : J'irai où tu iras (Michel Berger) (chœurs)

LP *Babacar* Apache 242 096-1 / K7 WEA 242 096-4 / CD WEA 229 42096-2

1988

YVES SIMON : La Nuit, les Désirs (Yves Simon) (chœurs) / Crime d'amour (Yves Simon) (chœurs)

CD *Liaisons* Barclay 837 642-2

1989

SIRIMA : I Need to Know (Philippe Delettrez / Sirima) (duo/chœurs)

LP... *A Part of Me* CBS 465804-1 / CD CBS 465804-2 / K7 CBS 465804-4

1991

GILDAS ARZEL : Leave It (chœurs) / Ma chiquita (chœurs) / Jean Johnny John (chœurs)

CD *Les Gens du voyage* EMI France 7957722

CHRISTOPHE DESCHAMPS : Une vie normale (Camille Saféris / Christophe Deschamps) (chœurs) / Chacun pour sa peau (Francis Basset / Christophe Deschamps) (chœurs)

SP EMI 173747-7 / CD Maxi EMI France 173747-1

1992

ROBERT CHARLEBOIS : Le Chercheur d'or (chœurs)

CD *Immensément* Fnac Music WM 335 592062

RENAUD HANTSON : Ça ne suffit pas toujours (Antoine Esserlier) (guitare acoustique) / Si les murs pouvaient parler (Renaud Hantson) (guitare acoustique)

CD *A.M.O.U.R.* Trema 710393 / K7 Trema 110393

1993

PASTY : Avoir 20 ans en 68 (Jean-Félix Lalanne) (chœurs)

CD *Des illusions* Victor VICEP-5334

1996

MICHEL FUGAIN : C'est de la musique (version de jour) (Claude Lemesle / Michel Fugain) (guitares)

CD *Petite fête entre amis* Single Shokaway 3 88298- 9 / CD EMI 852574-2

1999

BRETAGNES À BERCY : Left in Peace (chœurs et guitares de Jean-Jacques Goldman et Michael Jones) - CD Sony Music SAN 510-2

2000

JEAN-MARIE BIGARD : Mon frère (avec Jean-Marie Bigard et Maxime Le Forestier – guitare)
DVD *Bigard met le paquet* JMB Productions

2001

AUTOUR DU BLUES : Key to the Highway (Big Bill Broonzy / Charlie Segar) (guitare) – Rollin' and Tumblin (Morgan Field) (avec Michael Jones) / Sarbacane (Francis Cabrel) (avec Francis Cabrel – solo d'harmonica)
CD Créon Music Virgin France 811 320-2 / 2CD Créon Music Virgin France 811 394-2 / DVD Créon Music Virgin France 492 633-9

2002

PATRICK BRUEL : Le Temps des cerises (avec Patrick Bruel – guitare)
2LP *Entre deux* NMG 74321926811 / 2CD RCA 74321926812 / CD Single BMG 74321963902
PATRICK FIORI : Marseille (Jacques Veneruso) (chœurs)
CD *Patrick Fiori* Epic EPC 5087862

2003

AUTOUR DE LA GUITARE : Un grand frère (avec Gildas Arzel et Gabriel Yacoub) – Prends ma main (chœurs)
CD Single Polydor 589 683-2
AUTOUR DU BLUES VOLUME 2 : Tobacco Road (John D. Loudermilk) (avec Gildas Arzel et Michael Jones – guitare électrique)
2CD Créon Music 5928552

2004

LÂÂM : Ce qui nous manque de toi (chœurs) (Jacques Veneruso)
CD *Lââm* Heben Music 87 826 608 392 / CD Heben Music Promo 82 875 608 382

2010

GRÉGOIRE : La Promesse (Grégoire) (duo)
CD *Le Même Soleil* My Major Company 8345122132

2011

B.O. *Titeuf le Film* : Les filles à quoi ça sert (Zep) (avec Bénabar, Francis Cabrel et Alain Souchon)
CD Warner Music 2564673916

2014

YOANN FRÉGET : How Can You Love Me – version anglaise de Sauras-tu m'aimer, générique de fin du film *La Belle et la Bête* (Olivier Reine – François Welgryn / adaptation anglaise par Jean-Jacques Goldman)
CD *Quelques heures avec moi* Mercury/Universal 3765097

LES RESTOS DU CŒUR

(Sont listées uniquement les chansons pour lesquelles Jean-Jacques Goldman intervient, en tant qu'interprète, auteur et/ou compositeur)

1986

Les Restos du Cœur (Nathalie Baye, Coluche, Catherine Deneuve, Michel Drucker, Jean-Jacques Goldman, Yves Montand, Michel Platini) – SP Martinez Lederman Productions COE 1151 / Maxi Single Martinez Lederman Productions COE 121 151

1989

Tournée d'Enfoirés, c'est des mecs y chantent : On m'attend là-bas (avec Véronique Sanson) / Ton fils (avec Michel Sardou) / Je t'attends (avec Johnny Hallyday, Eddy Mitchell, Véronique

Sanson, Michel Sardou) / La Chanson des Restos (avec Johnny Hallyday, Eddy Mitchell, Véronique Sanson, Michel Sardou) – LP Polygram PY 842274-1 / CD Polygram PY 842274-2 / K7 Polygram PY 842274-4

1992

La Soirée des Enfoirés à l'Opéra : Né en 17 à Leidenstadt (Fredericks-Goldman-Jones) / Pas toi (Fredericks-Goldman-Jones) / Je te promets (avec Patricia Kaas) / Regarde les riches (Patricia Kaas, Fredericks-Goldman-Jones) / Va pas t'flinguer bonhomme (Patrick Sébastien, Fredericks-Goldman-Jones) / Le Pénitencier (avec Carole Fredericks) / Chanson pour l'Auvergnat (Fredericks-Goldman-Jones, Patricia Kaas, Renaud, Muriel Robin, Patrick Sébastien et Smaïn) – CD Columbia COL 472424-2 / K7 Columbia COL 472424-4

1993

Les Enfoirés chantent Starmania : Les uns contre les autres (avec Vanessa Paradis et Alain Lanty) / Monopolis (avec Patrick Bruel) / Le monde est stone (Les Enfoirés) – CD Columbia COL 474469-2 / K7 Columbia COL 474469-4

1994

Les Enfoirés au Grand Rex : La Chanson des Restos (avec Muriel Robin, Patrick Bruel et Alain Souchon) / Là-Bas (avec Céline Dion) / Alors regarde (avec Catherine Lara et Patrick Bruel) / Un autre monde (Les Enfoirés) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – CD WEA 4509-98296-2 / K7 WEA 99 8296-4

1995

Les Enfoirés à l'Opéra-Comique : La Chanson des Restos (Liane Foly, Véronique Sanson, Patricia Kaas, Carole Fredericks et Muriel Robin) / Je n'aurai pas le temps (avec Michel Fugain) / On ira tous au paradis (Les Enfoirés) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – CD Tristar Music TSR 481623-2 / K7 Tristar TSR 481623-4

1996

La Soirée des Enfoirés 96 : J'ai un problème (avec Francis Cabrel, Alain Souchon et Michael Jones) / Si tu veux m'essayer (Muriel Robin) / Laissons entrer le soleil (Les Enfoirés) – CD WEA 0630-16966-2 / K7 WEA 0630-16966-4

1997

Le Zénith des Enfoirés : Rame (Les Enfoirés) / Rockollection (avec Vanessa Paradis, Pow Wow, Les Innocents, Carole Fredericks, Michael Jones, Patrick Bruel, Francis Cabrel, Alain Souchon et Laurent Voulzy) / Allô maman bobo (avec Catherine Deneuve, Alain Souchon et Laurent Voulzy) / L'Envie (avec Johnny Hallyday, Patrick Bruel et Roch Voisine) / Sauver l'amour (Les Enfoirés) – CD BMG 7432153368-2 / K7 BMG 7432153368-4 / VHS BMG 7432153631-3

1998

Enfoirés en Cœur : Bienvenue chez moi (Les Enfoirés) / Excuse-moi partenaire (avec Johnny Hallyday et Éric Cantona) / La Fille aux yeux clairs (avec Michel Sardou) / Un homme heureux (avec Renaud, Patrick Bruel et Catherine Lara) / Plus près des étoiles (avec Elsa et Julien Clerc) / Celui qui chante (Les Enfoirés) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – CD WEA 3984-25390-2 / K7 WEA 3984-25390-4

1999

Dernière édition avant l'an 2000 : Emmenez-moi (Les Enfoirés) / Coup de folie (avec Ophélie Winter) / Besoin d'amour (Les Enfoirés) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – CD BMG 7432170361-2 / K7 BMG 7432170361-4 / DVD BMG 7432170361-9

2000

Enfoirés en 2000 : Au bout de mes rêves (Les Enfoirés) / Il est libre Max (avec Muriel Robin et Maxime Le Forestier) / Elle était si jolie (avec Serge Lama et Marc Lavoine) / Chanter (Les Enfoirés) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – CD BMG 7432174114-2 / VHS BMG 7432177559-3 / DVD BMG 7432177559-9

2001

L'Odyssee des Enfoirés : Tout le monde (Les Enfoirés) / Mon vieux (avec Lââm) / La Petite Fugue (avec Mimie Mathy et Marc Lavoine) / Le Pouvoir des fleurs (Les Enfoirés) – CD BMG 7432183531-2 / K7 BMG 7432183531-4 / VHS BMG 7432183529-3 / DVD BMG 7432183530-9

2002

Tous dans le même bateau : Le Pouvoir des fleurs (Les Enfoirés) / Le Premier Pas (avec Patrick Bruel et Catherine Lara) / Rêver (Les Enfoirés) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – CD BMG 7432192017-2 / K7 BMG 7432192017-4 / VHS BMG 7432192018-3 / DVD BMG 7432192018-9

2003

La Foire aux Enfoirés : La Terre Promise (Les Enfoirés) / Allumer le feu (Les Enfoirés) / Les Murs de poussière (avec Garou et Maxime Le Forestier) / Il me dit que je suis belle (Liane Foly, Natasha St-Pier, Julie Zenatti et Jenifer) / Les Gens du Nord (Muriel Robin et Les Enfoirés) / La Vie ne vaut rien (avec Yannick Noah, Patrick Timsit, Estelle Lefébure et Alain Souchon) / Le Parking des anges (avec Zazie, Jenifer, Axel Bauer, Gad Elmaleh et Catherine Lara) / Quand les hommes vivront d'amour (Les Enfoirés) / Voilà c'est fini (Mimie Mathy et Les Enfoirés) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – CD BMG 82876502618-2 / DVD BMG 8287650965-9

2004

Les Enfoirés dans l'Espace : Une autre histoire (Les Enfoirés) / Z'avez pas vu Mirza (Les Enfoirés) / Rue de la Paix (avec Axel Bauer, Marc Lavoine, Patrick Bruel, Calogero, Michael Jones, Julie Zenatti, Patricia Kaas, Liane Foly, Zazie, Muriel Robin et Hélène Ségara) / Je te survivrai (avec Patrick Fiori, Patrick Bruel, Pierre Palmade, Les Sapeurs-Pompiers du Midi-Pyrénées) / Cendrillon (avec Maxime Le Forestier, Francis Cabrel, Gad Elmaleh et Michael Jones) / Il faudra leur dire (Orianne, Thomas et Les Enfoirés) / Tous les cris, les S.O.S. (Les Enfoirés) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – 2 CD BMG 8287659725-2 / 2 DVD BMG 8287659764-9

2005

Le Train des Enfoirés : Là où je vais (Les Enfoirés) / Et c'est parti (Les Enfoirés) / En rouge et noir (avec Liane Foly, Gérard Jugnot et Lorie) / L'Adieu (avec Patrick Bruel, Jean-Louis Aubert et Marc Lavoine) / Tout le monde y pense (Les Enfoirés) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – 2 CD RCA 8287667451-2 / 2 DVD RCA 8287667452-9

2006

Le Village des Enfoirés : Le jour s'est levé (Les Enfoirés) / Lambé an Dro (avec Yannick Noah, Jean-Baptiste Maunier, Michael Jones et Gérald De Palmas) / Non, non, rien n'a changé (avec Zazie, Claire Keim, Calogero et Corneille) / Le Temps qui court (Les Enfoirés) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – 2 CD ULM 301-736-6 / 2 DVD ULM 302303-0

2007

La Caravane des Enfoirés : Est-ce que tu me suis ? (Les Enfoirés) / Si seulement je pouvais lui manquer (avec Raphaël, Francis Cabrel et Amel Bent) / Le Baiser (avec Claire Keim, Gérard Darmon et Muriel Robin) / Aimer à perdre la raison (Les Enfoirés) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – 2 CD ULM 301 752-7 – ULM 301 752-8 – ULM 301 752-9 / 2 DVD ULM 302 351-6

2008

Les Secrets des Enfoirés : Ville de lumière (Les Enfoirés) / Qui a tué Grand-Maman ? (avec Julien Clerc, Garou et Les Petits Chanteurs de Strasbourg) / L'Amitié (Les Enfoirés) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – 2 CD RCA 8869725308-2 / 2 DVD RCA 8869725310-9

2009

Les Enfoirés font leur cinéma : Ici les Enfoirés (Les Enfoirés) / L'Homme au bouquet de fleurs (avec Patrick Fiori, Zazie, Thomas Dutronc et Franck Ribéry) / Ainsi soit-il (avec Pascal Obispo et Maurane) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – 2 CD ULM 301 783-4 / 2 DVD ULM 302 424-0

2010

Les Enfoirés... la Crise de nerfs ! : Si l'on s'aimait (Les Enfoirés) / XXL (Amel Bent, Grégoire, Hélène Ségara, Lorie, Renan Luce, Lââm et Les Enfoirés) / Ça m'énervé (Patrick Fiori, Pascal Obispo, Jean-Louis Aubert, Christophe Maé, Kad Merad, Gérard Jugnot et Les Enfoirés) / Les Bêtises / Les Paradis Perdus (avec Jean-Louis Aubert, Zazie, Jean-Baptiste Maunier et Jenifer) / Ta main (Mimie Mathy, Renan Luce, Zazie, Maurane, MC Solaar et Les Enfoirés) / Je suis un homme (avec Pascal Obispo, Claire Keim et Bénabar) / J'te l'dis quand même (Les Enfoirés) / Si on s'aimait, si (Les Enfoirés) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – 2 CD EMI 509996281652-6 / 2 DVD EMI 509996281659-5

2011

Dans l'œil des Enfoirés : On demande pas la lune (Lorie, Maxime Le Forestier, Mimie Mathy, Michèle Laroque, Patricia Kaas, Maurane et Les Enfoirés) / N'importe quoi (avec Christophe Maé, Patricia Kaas et Amel Bent) / La Montagne (avec Zaz, Jean-Louis Aubert et Thomas Dutronc) / Un jour de plus au paradis (Zazie, Lââm, Nolwenn Leroy, Liane Foly, Michael Jones et Les Enfoirés) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – 2 CD Universal 276490-1 / 2 DVD Universal 276490-4 / Blu-Ray Universal 278641-8

2012

Le Bal des Enfoirés : Encore un autre hiver (Jean-Jacques Goldman – Grégoire / Grégoire) (Bénabar, Jenifer, Patrick Bruel, Christophe Maé, Amel Bent, Grégoire et Les Enfoirés) / C'est bientôt la fin (avec Grégoire, Jenifer, Zazie, Alizée, Elsa, Catherine Lara, MC Solaar, Maxime Le Forestier et Les Enfoirés) / Hélène (avec Mimie Mathy, Yannick Noah et Jean-Louis Aubert) / Entre nous (Avec Amel Bent, Garou, Hélène Ségara et Renan Luce) / Je te promets (Claire Keim, Patrick Bruel, Alizée et Jean-Louis Aubert) / Another Brick in the Wall (Jean-Baptiste Maunier, Liane Foly et Les Enfoirés) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – 2 CD Universal 279531-7 / 2 DVD Universal 279540-4

2013

La Boîte à musique des Enfoirés : Attention au départ (Les Enfoirés) / Place des grands hommes (Christophe Maé, Pascal Obispo, Michèle Laroque, Renan Luce et Les Enfoirés) / C'est moi (avec Patrick Bruel, Amel Bent, Jean-Louis Aubert, Grégoire et M. Pokora) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – 2 CD Columbia 8876544741-2 / 2 DVD Columbia 8876544740-9

2014

Bon anniversaire les Enfoirés : La Chanson du bénévole (Les Enfoirés) / Attention au départ (Shy'm, Zaz, Natasha St-Pier, Maxime Le Forestier, Christophe Willem, Jean-Baptiste Maunier et Les Enfoirés) / Qu'est-ce qu'on fout à Strasbourg ? (Les Enfoirés) / On ira (avec Christophe Willem, Nolwenn Leroy, Marc Lavoine et MC Solaar) / Laissez-nous chanter (avec Patrick Fiori, Julien Clerc, Michaël Youn, Lorie, Michèle Laroque, Liane Foly, Tal, Hélène Ségara, Natasha St-Pier, Nolwenn Leroy et Zazie) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – 2 CD Sony Music, Columbia 8884302747-2 / 2 DVD Sony Music, Columbia 8884302748-9

2015

Sur la route des Enfoirés : Toute la vie (Jean-Jacques Goldman) (Les Enfoirés) / Je t'aimais, je t'aime, je t'aimerai (Les Enfoirés) / Le Soldat (avec Bénabar, Jean-Louis Aubert, Amel Bent, Patrick Bruel, Zaz, Michèle Laroque, Patrick Fiori et Hélène Ségara) / Lady Lay (avec Maxime Le Forestier, Pascal Obispo, Julien Clerc, Corneille, Michael Jones, Nicolas Canteloup, Grégoire et Anaïs Khaizourane) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – 2 CD Sony Music, Columbia 8887506613-2 / 2 DVD Sony Music, Columbia 8887506614-9

2016

Au rendez-vous des Enfoirés : Liberté (Les Enfoirés) / La Poupée (avec M. Pokora, Jean-Baptiste Maunier, Jean-Louis Aubert et Tal) / Marie (avec Jean-Louis Aubert, Marc Lavoine, Maxime Le Forestier, Zlatan Ibrahimovic et Sébastien Chabal) / La Chanson des Restos (Les Enfoirés) – 2 CD Sony Music 8887519775-2 / 2 DVD Sony Music 8887519776-9

CD À BUT CARITATIF

(Participations)

1985

Chanteurs sans frontières Éthiopie (Renaud Séchan / Franck Langloff)

(Alain Souchon, Axel Bauer, Catherine Lara, Charlélie Couture, Christophe, Coluche, Diane Dufresne, Diane Tell, Didier Barbelivien, Fabienne Thibault, France Gall, Francis Cabrel, Gérard Blanchard, Gérard Depardieu, Hervé Cristiani, Hugues Aufray, Jeane Manson, Jean-Jacques Goldman, Josiane Balasko, Julien Clerc, Laurent Voulzy, Lili Drop, Louis Chedid, Maxime Le Forestier, Michel Berger, Michel Delpech, Nicolas Peyrac, Renaud, Richard Berry, Richard Gotainer, Jacques Higelin, Téléphone, Trust, Valérie Lagrange et Véronique Sanson)
Single Pathé JBPAT 700001 (Réservé aux juke-boxes, Tirage limité vente interdite) / Maxi Single Picture Pathé PIC CSD 85 / Maxi Single Pathé 1549796

1987

Sampan Dernier matin d'Asie (Jan Linhart / Bernard de Choisy – Frédéric Rousseau)

(Les Ablettes, L'Affaire Luis Trio, Marisa Berenson, Jane Birkin, Gérard Blanc, Christophe Deschamps, Desireless, Lewis Furey, Jean-Jacques Goldman, Lee-Pi Hua, Francis Lalanne, Carole Laure, Chen Lili, Elli Medeiros, Éric Morena, Thierry Pastor, Julie Pietri, Raft, Philippe Russo, Jian Suna, Valli, Zaak)

Single Versailles VRS 651271-7 / Maxi Single Versailles VRS 651271-6 / CD Single Versailles VRS 651271-2

1998

Ensemble contre le sida Sa raison d'être (Lionel Florence / Pascal Obispo)

(Anggun, Jane Birkin, Patrick Bruel, Francis Cabrel, Alain Chamfort, Julien Clerc, Étienne Daho, Dominique Dalcan, Michel Delpech, Gérald de Palmas, Stéphan Eicher, Elsa, Enzo Enzo, Lara Fabian, Faudel, Michel Fugain, Jean-Jacques Goldman, Johnny Hallyday, Françoise Hardy, Patricia Kaas, Kent, Catherine Lara, Marc Lavoine, Maxime Le Forestier, Maurane, Elli Medeiros, Eddy Mitchell, Teri Moïse, Native, Pascal Obispo, Florent Pagny, Princess Erika, Axelle Red, Line Renaud, Axelle Renoir, Catherine Ringer, Hélène Ségara, Alain Souchon, Tribal Jam, Laurent Voulzy, Ophélie Winter et Zazie)

CD Single Promo V2 VVR 50039303P / CD V2 VVR 1003892 / VVR 1003892

1999

Sol En Si : La Fille du Nord (Bob Dylan) (duo avec Francis Cabrel) / Chacun peut y mettre un peu du sien

CD WEA Music 3984 28974-2

2000

Solidays l'Album : Proud Mary (John Fogerty) (avec Michael Jones et Gérald De Palmas)

CD BMG France 74321 76761-2

Noël Ensemble (Lionel Florence – Patrice Guirao / Pascal Obispo)

(Johnny Hallyday, David Hallyday, Francis Cabrel, Maurane, Garou, Hélène Ségara, Pascal Obispo, Jean-Jacques Goldman, Francis Cabrel, Julien Clerc, Laurent Voulzy, Françoise Hardy, Daniel Levi, Nouvith, Damien Sargue, Cécilia Cara, Ginie Line, Sonia Lacen, Sébastien Lorca, Zazie, Elsa, Carole Fredericks, Michael Jones, Sheila, Sylvie Vartan, Michel Fugain, Patrick Fiori, Axelle Red, Gérard Presgurvic, Patrick Bruel, Isabelle Boulay, Julien Clerc, Julie Zenatti, Stéphan Eicher, Ophélie Winter, Émile et Images, Peter Kitsch, Larusso, Peter Kingsbery, Florent Pagny, Lara Fabian, Michel Delpech, Jane Birkin, Calogero, Patricia Kaas, Véronique Sanson, Henri Salvador, Serge Lama, Ishtar, Chris Mayne, Natali Loris, Omar Chakil, Sébastien Izambard, Keren Ann, Virginie Ledoyen, Philippe Lavil, Patrick Juvet, Dave, Nana Mouskouri, Nicoletta, Marc Lavoine, Enzo Enzo, Dany Brillant, Troupe des 1001 vies d'Ali Baba, Troupe de Les Dix Commandements, Faudel, Roch Voisine, Lââm, Yuri Buenaventura, Jean-Marie Bigard, Pierre Palmade, Michèle Laroque, Muriel Robin, Fabien Barthé et Line Renaud)

CD Mercury 548332-2 / K7 Mercury 548 332-4

2002

Solidarité Inondations : Nos mains (avec Les Fous chantants d'Alès) / Ensemble (avec Les Fous chantants d'Alès) / Sarbacane (Francis Cabrel) (avec Francis Cabrel) / Tout le monde (Zazie) (Jean-Jacques Goldman, Maurane, Zazie, Francis Cabrel, Patrick Fiori, Michaël Jones, Yannick Noah, Jacques Veneruso et Les Fous chantants d'Alès) / Marseille (Jacques Veneruso) (avec Patrick Fiori et Jacques Veneruso) / Je te donne (Jean-Jacques Goldman, Maurane, Zazie, Francis Cabrel, Patrick Fiori, Michael Jones, Yannick Noah, Jacques Veneruso et Les

Fous chantants d'Alès)

CD Columbia 510 652 2 / DVD Sony Music Video SMV 2019529 (2003)

2003

Aux enfants de la Terre (Jacques Veneruso)

(Tina Arena, Assia, Jean-Louis Aubert, Louis Bertignac, Dany Brillant, Patrick Bruel, Louis Chedid, Annie Cordy, Billy Crawford, Hervé Cristiani, Michel Delpech, Manu Dibango, Céline Dion, Patrick Fiori, Jean-Jacques Goldman, Jay, Michael Jones, Yvonne Jones, Lââm, Philippe Lavi, Marc Lavoine, Les Petits Chanteurs d'Asnières, Lorie, Enrico Macias, Mimi Mathy, Moïse, Yannick Noah, Pascal Obispo, MC Solaar, Natasha St-Pier, Jacques Veneruso et Julie Zenatti)

+ Petite Marie (Francis Cabrel) (avec Patrick Fiori et Jay) / S'il suffisait d'aimer (Céline Dion et Lââm) (Guitare)

CD *Les Enfants de la Terre* Saint-Georges SAN 512 103-2

2004

Agir réagir (Daniel Berthiaume / adaptation orientale et couplet arabe : Azzedine)

(Jean-Jacques Goldman, Gad Elmaleh, Élie Chouraqui, Lââm, Jérôme Collet, Idrissa Diop, Amina, Ishtar, Samira Saïd, Sonia Lacen, Daniel Levi, Khaled, Youssou N'Dour, Faudel, Princesse Erika, Moïse N'Toumba, Christophe Hérault, Sapho, Cécile de France et Yves Lecoq) (Adaptation orientale et couplet arabe : Azzedine)

CD Single Atoll Music 27273-1

2005

A.S.I.E. (Artistes solidaires ici pour eux) : Et puis la Terre (Marie-Florence Gros – Amanda Stthers / Patrick Bruel)

(Anggun, Jean-Louis Aubert, Charles Aznavour, Chimène Badi, Axel Bauer, Amel Bent, Dany Brillant, Patrick Bruel, Francis Cabrel, Cali, Alain Chamfort, Julien Clerc, Corneille, Étienne Daho, Dani, Vincent Delerm, Willy Denzey, Yves Duteil, Lara Fabian, Michel Fugain, Patrick Fiori, Liane Foly, Garou, Jean-Jacques Goldman, Johnny Hallyday, Jenifer, Michael Jones, Claire Keim, Sandrine Kiberlain, Lââm, Catherine Lara, Bernard Lavilliers, Maxime Le Forestier, Nolwenn Leroy, Leslie, Daniel Levi, Lorie, Lynnsha, Jean-Pierre Marcellesi, Sofia Mestari, Nadiyâ, Yannick Noah, Pascal Obispo, Gérard De Palmas, Passi, Natasha St-Pier, M. Pokora, Laura Presgurvic, Axelle Red, Véronique Sanson, Alain Souchon, Lionel Tim, Tragédie, Laurent Voulzy, Zazie, Julie Zenatti)

CD Single RCA 82876 67980-2 – DVD RCA 82876 68656-9

2006

Les Enfants du pays : Douce France (Charles Trenet / Léo Chauliac)

(Admiral T, Akhenaton, Aladji Ba, Alibi Montana, Allen Parnell, Amine, Assia El Hannouni, Ben Ricour, Bruno Maman, Cali, Calogero, Chimène Badi, Christian Karembeu, Christine Arron, Clarika, Cédric Ido, Dani, Élie Semoun, Élisabeth Tovati, Emma Javaux, Emmanuel Coindre, Enrico Macias, Eugène Chaplin, Fellag, Florent Pagny, Francis Cabrel, Franck Bouroullec, Franck Dubosc, Franck Ribéry, Frédéric Diefenthal, Gérard Darmon, Jacky Ido, Jean-Alain Boumsong, Jean-Jacques Goldman, Jean-Louis Aubert, Julien Clerc, Khaled, Ladj, Doucoure, Laure Manaudou, Mayar Monshipour, Malamine Kone, Marc Lavoine, Michèle Laroque, Nadiya, Omar & Fred, Pascal Gentil, Pascal Obispo, Patrick Bruel, Patrick Timsit, Rachid Taha, Ralph Amoussou, Raymond Domenech, Sabrina Ouazani, Samantha et Chantal, Sanseverino, Sarah Forestier, Souad Massi, Taïg Khris, Tcheky Karyo, Titoff, Wallen, William Nadyan, Yannick Noah, Yvan Le Bolloc'h, Zazie, Zenzila, Zoé Felix)

CD Single AZ/Universal Music 984 087 0

#SeulEnsemble : Malades (Poème) (Jean-Jacques Goldman / Gabriella et Christian Sbrocca)

Vidéoclip.

INTERPRÈTES DE GOLDMAN

1980

ANNE-MARIE BATAILLER : Gros câlin blues – Fais-moi des sourires – SP AZ/1 759

JANIC PRÉVOST : Mauvaise tête – SP Barclay 62 690

JOCKO : Nous on y va (Elli Medeiros / Jean-Jacques Goldman) – SP Gaumont Musique 751 805

1982

J.L.B. : Radio mon amour (Ronaï – Jacquet / Sweet Memories) – Merçou Beauki (Ronaï – Jacquet / Sweet Memories) – SP CBS A 2573

JANE SURREY : Tout tout doucement (Sweet Memories) – SP Barclay 100.274

1983

DANIELLE MESSIA : Le Temps des enfants (Danielle Messia / Jean-Jacques Goldman), *Carnaval* (1995) CD Barclay 527 006-2 / (2015) CD Universal Music France 4731787

ÉMILIE BONNET : J'essayerai d'oublier (Sweet Memories) – SP Pathé Marconi EMI 2C008-72743 / Si tu veux m'essayer (Sweet Memories) (jamais commercialisée)

JEANE MANSON : Les Orangers d'Athènes (Pierre Grosz / Sweet Memories), *Mes Photos Couleurs* LP CBS 25443 – CD Versailles VER 483740

1984

MICHAEL JONES : Viens (Sweet Memories) – SP Epic A4971 / Maxi Promo Epic Epca 12 4971

TRUST : Serre les poings (Bernard Bonvoisin – Jean-Jacques Goldman / Jean-Jacques Goldman) – *Rock'n'roll* LP Epic EPC26194

N.B. : Officiellement, cette chanson a été écrite et composée par Trust. Aucune mention de JJG n'apparaît en effet dans les crédits des différents supports où ce titre est disponible.

1986

CATHERINE FERRY : Quelqu'un quelque part (d'après The Face interprété par Frida, 1984) (Kirsty MacColl – Daniel Balavoine / adaptation Jean-Jacques Goldman) – SP Trema 410 360

COLLECTIF : Les Restos du Cœur (Jean-Jacques Goldman)

JOHNNY HALLYDAY : L'Envie – Je t'attends – J'oublierai ton nom (duo avec Carmel) (Jean-Jacques Goldman - Michael Jones / Jean-Jacques Goldman) – Toute seule – Je te promets – Laura – Tu peux chercher – Dans mes nuits... on oublie – Ton fils – Encore – *Gang* LP Philips 830756-1 / CD Philips 830756-1

1990

ROSE LAURENS : L'Absence (Jean-Jacques Goldman / Jean-Pierre Goussaud) – *J'te prêterai jamais* LP Flarenasch 30052 / CD Flarenasch 50052

1991

PHILIPPE LAVIL : Comme un tout p'tit bébé (Sam Brewski) – *Y a plus d'hiver* CD Ariola 74321122262 / CDS Ariola 74321138172

1993

CHRISTOPHER THOMPSON : Tu t'en iras (Sam Brewski) – *Christopher Thompson* CD Music Addict 517 655-2

MARC LAVOINE : Ici-bas – L'Aventure humaine – Tu me suffiras (M. Oats / O. Menor) (M. Oats : Marc Lavoine) – *Faux rêveur* CD BMG France 74321167652 / K7 BMG France 743211667654

PATRICIA KAAS : Il me dit que je suis belle (version album + version inédite + radio édit / version inédite) (Sam Brewski) – *Je te dis vous* CD Columbia COL 473629-2 / K7 Columbia COL 473629-4 / Minidisc Columbia COL 473629-8

TARATATA (Générique)

1994

FLORENT PAGNY : Est-ce que tu me suis ? (Sam Brewski) – Loin (Florent Pagny – Sam Brewski / Sam Brewski) – Si tu veux m'essayer (Sam Brewski) – *Rester vrai* CD Phonogram 522284-2 / K7 Phillips 522284-4

LES ENFANTS DE LA TÉLÉ (Générique)

1995

CÉLINE DION : Pour que tu m'aimes encore – Le Ballet – Regarde-moi – Je sais pas (Jean-Jacques Goldman / J. Kapler) – La Mémoire d'Abraham – Destin – Les derniers seront les premiers – J'irai où tu iras (duo avec Jean-Jacques Goldman) – J'attendais – Prière païenne – Vole – *D'eux* CD Columbia COL 480286-2 / K7 Columbia COL 480286-4

CHRISTOPHE DESCHAMPS : Un grand bateau blanc (Sam Brewski) – *En l'air* CD EMI 833 877-2

JOHNNY HALLYDAY : J'la croise tous les matins – Le Regard des autres – Lorada (Erick Benzi, Gildas Arzel, Jean-Jacques Goldman et Jacques Veneruso) – *Lorada* CD Mercury 528369-2 / K7 Philips 523369-4

1996

CAROLE FREDERICKS : Change (Carole Fredericks / Jean-Jacques Goldman) – Jesus In Me (Carole Fredericks / Jean-Jacques Goldman) – *Springfield* CD Ariola 7432143718-2

CÉLINE DION : If That's What It Takes (Pour que tu m'aimes encore) (Phil Galdston / Jean-Jacques Goldman) – Fly (Vole) (Phil Galdston / Jean-Jacques Goldman) – I Don't Know (Je sais pas) (Phil Galdston / J. Kapler) – *Falling Into You* LP Columbia COL 783492-1 / CD Columbia COL 483792-2 / K7 Columbia COL 483792-4

KHALED : Aïcha – Aïcha (version mixte) (Jean-Jacques Goldman / Khaled – Jean-Jacques Goldman) – Le jour viendra – *Sahra* CD Barclay 533 405-2 / K7 Barclay 533 405-4

1997

FLORENT PAGNY : Une place pour moi (Jean-Jacques Goldman – J. Kapler / Érick Benzi) – *Savoir aimer* CD Mercury 536588-2 / K7 Mercury 536588-4

GILDAS ARZEL : Oubliés du ciel (Gildas Arzel / Jean-Jacques Goldman – Gildas Arzel) – *Gildas Arzel* CD Epic EPC 488193-2 / K7 Columbia COL 488193-4

PATRICIA KAAS : Je me souviens de rien (d'après When the Night Rolls In, interprété par Kirk Whalum, 1995) (Sally Dworsky – Brenda Russel – Rich Wayland / adaptation de Jean-Jacques Goldman) – Je voudrais la connaître – Quand j'ai peur de tout (d'après Too Lost In You de Diane Warren) (Diane Warren / adaptation de Jean-Jacques Goldman) – *Dans ma chair* CD Columbia COL 483834-2 / K7 Columbia COL 483834-4

POETIC LOVER (avec Carole Fredericks) : Personne ne saurait (Jean-Jacques Goldman / Jacques Veneruso) – CD M6 Interactions M6I 1672-1

ROBERT CHARLEBOIS : Le Plus Tard Possible – *Le Chanteur masqué* CD WEA Music 0630-17717-2 / K7 WEA Music 0630-1717-4

1998

CÉLINE DION : Je crois toi – Zora sourit (Jean-Jacques Goldman / J. Kapler) – On ne change pas – Je chanterai – En attendant ses pas – L'Abandon – Dans un autre monde – Sur le même bateau – Tous les blues sont écrits pour toi – S'il suffisait d'aimer – *S'il suffisait d'aimer* CD Columbia COL 491859-2 / K7 Columbia COL 491859-4

1999

CAROLE FREDERICKS : Respire – Personne ne saurait (Jean-Jacques Goldman / Jacques Veneruso) – *Couleurs et parfums* CD JRG 74321 66875

JOE COCKER : On My Way Home (Michael Jones / Jean-Jacques Goldman) – *No Ordinary World* CD Parlophone 7243 523091-2-2 / K7 Parlophone 7243 523091-4-6

KHALED : C'est la nuit – Leïli (C'est la nuit, version arabe) (Khaled / Jean-Jacques Goldman) – Derwiche tourneur – *Kenza* CD Barclay 543 397-2

MARC LAVOINE : J'écris des chansons (Marc Lavoine / Jean-Jacques Goldman) – *7e ciel* CD RCA 74321 68711-2

PATRICIA KAAS : Une fille de l'Est – Les chansons commencent – *Le Mot de passe* CD Columbia COL 494559-2 / K7 Columbia COL 494559-4

CHORALE DES ÉCOLIERS DE BONDY : 2000 (Hymne pour la ville de Lyon) – Prologue 2000 – 2000 (Hymne pour la ville de Lyon) (version symphonique) (Jean-Jacques Goldman / Richard Cocciante) – CDS Epic EPC 6688991 / CD EPC 476826-6

2000

CHAMPIONS DE LA PAIX : C'est ensemble (inédit)

GÉRALD DE PALMAS : J'en rêve encore – *Marcher dans le sable* CD Polydor 543973-2

JEAN-MARIE BIGARD : On va mettre le paquet (Jean-Jacques Goldman – Bruno Jeannet / Jean-Marie Bigard – Jean-Jacques Goldman) – *Bigard met le paquet* CD EMI 72435315512-4 / VHS Universal 0788693 / DVD Universal 1006932

MAXIME LE FORESTIER : Affaire d'état (Maxime Le Forestier / Maxime Le Forestier – Jean-Jacques Goldman) (chœurs) – *L'Écho des étoiles* CD Polydor 549 200-2

YANNICK NOAH : Ni divin ni chien – *Yannick Noah* CD Saint-Georges SAN 499709-2

2001

ROCH VOISINE : Tu t'en iras (Sam Brewski) – *Roch Voisine* CD RCA 74321888172

2002

AUDREY SARA : Goutte de pluie – *Grandir* CD Note Production 50504699723-2

FRANCE D'AMOUR : Passer à la télé – S'il n'y avait pas la nuit (Enrique Andreu / Jean-Jacques Goldman) – *France d'Amour* CD Columbia COL 507939-2

IDIR : Pourquoi cette pluie ? (Jean-Jacques Goldman / Idir) – *Deux rives, un rêve* CD Saint-Georges SAN 507847-2

PATRICK FIORI : Debout – Je sais où aller – Si tu revenais – Ligne n° 13 (Jean-Jacques Goldman / Patrick Fiori) – *Patrick Fiori* CD Promo Epic SAMPCD 11771 / CD Epic EPC 508786-2 / CD Epic EPC 508786-5 (Édition Verte) / CD Epic EPC 508786-9 (Édition Bleue) / K7 Epic EPC 508786-4

ÉMILE ET IMAGES : Et tout recommencerait (Jean-Jacques Goldman / Émile Wandelmer) – *Toujours devant* CD Une Musique 8345103095

2003

BRANCHE LOUVETEAUX : Je promets – CD Maxi Promo Scouts 111013

CÉLINE DION : Et je t'aime encore (Jean-Jacques Goldman / J. Kapler) – Je lui dirai – Des milliers de baisers – *Une fille et 4 types* CD Columbia COL 513481-2 / Box Set Columbia COL 513481-5

CÉLINE DION : Et je t'aime encore (version anglaise) (Jean-Jacques Goldman / J. Kapler – J. Kapler) – *One Heart* CD Maxi Columbia COL 673808-1 / CD Columbia COL 510877-9 / K7 Columbia COL 510877-4

DAN AR BRAZ : Je m'en vais demain (duo avec Jean-Jacques Goldman) (Jean-Jacques Goldman / Dan Ar Braz) – Pas d'un pas (Jean-Jacques Goldman / Dan Ar Braz) – *À toi et ceux* CD Columbia SAN 513782-2 / CD Columbia SAN 513782-9

GAROU : Les Filles – Tout cet amour-là – *Reviens* CD Columbia COL 514731-2

MAURANE : Au clair de ma plume – Ce que le blues a fait de moi – Des millions de fois – Tout faux – *Quand l'humain danse* CD Polydor 076 100-2 / CD Digipack Polydor 076 101-2 / (2004) 2 CD Polydor 981 988-6

PATRICIA KAAS : C'est la faute à la vie – On pourrait (duo avec Stephan Eicher) – *Sexe fort* CD Columbia COL 513407-2

ROCH VOISINE : On mentira – *Je te serai fidèle* CD RCA 82876 575 592

2004

JULIE ZENATTI : Dans ces villes (Jean-Jacques Goldman – Patrice Carmona / Patrick Fiori) – *Comme vous* CD Columbia COL 519017-2

LÂÂM : On pardonne – Tu es d'un chemin – *Lââm* CD RCA BMG France 8287660839-2

LORIE : C'est plus fort que moi – *Attitudes* CD Epic Group Projecty EGP 514912-2

LIANE FOLY : Deux centres du monde – La Chanteuse de bal – *La Chanteuse de bal* CD Up Music 834511098-2

MICHAEL JONES : Le Frère que j'ai choisi – *Prises et reprises* CD EMI 7243 5607702-7

2005

PATRICK FIORI : 4 mots sur un piano (avec Jean-Jacques Goldman et Christine Ricol) – Si on chantait plus fort (Jean-Jacques Goldman – Patrice Carmona / Patrick Fiori) – Toutes les peines – Tu lui ressembles (Jean-Jacques Goldman – Patrice Carmona / Patrick Fiori) – Yoenai (Jean-Jacques Goldman / Patrick Fiori) – *Si on chantait plus fort* CD RCA 82876716442 / CD + DVD RCA 82876716462 / (2006) CD + DVD RCA 82876817572 / (2007) CD + DVD RCA 88697183422/1

RICHARD COCCIANTE : Si grand (Jean-Jacques Goldman / Richard Cocciante) – *Songs* CD + DVD Naïve NV 806411

2006

GAROU : Viens me chercher (Jean-Jacques Goldman / Jacques Veneruso) – *Garou* CD Columbia 8287682973-2

2008

PATRICK FIORI : Merci ! – *Les Choses de la vie* CD Columbia 88697408292

2009

CALOGERO : C'est dit (Jean-Jacques Goldman / Calogero) – *L'Embellie* CD Mercury 531720-2
MICHAEL JONES : Comme un père (Jean-Jacques Goldman – Fred Alfonsi / Jean-Marc Haroutiounian) – D'hôtel en hôtel (Jean-Jacques Goldman – Fred Alfonsi / Jean-Marc Haroutiounian – Michael Jones) – *Celtic Blues*

2010

CALOGERO : C'est d'ici que je vous écris (Jean-Jacques Goldman / Calogero) – *Best of* 2 CD Universal Music France 274 792-2

GAROU : For You (Jean-Jacques Goldman / Jacques Veneruso) – *Version intégrale* CD Columbia 8869781243-2 / Sony Music 8869781243-2

PATRICK FIORI : À la vie – Peut-être que peut-être – Ce pays que je ne connais pas – Dieu qu'elle était belle – Je viendrai te chercher (Jean-Jacques Goldman / Patrick Fiori) (duo avec Johnny Hallyday) – *L'Instinct masculin* CD Sony Music / Columbia 8869775228-2

2011

AMEL BENT : Si j'en crois – *Délit mineur* CD Jive/Epic 88697994602

CHRISTOPHE MAÉ : Un peu de blues (Christophe Maé – Jean-Jacques Goldman / Christophe Maé – Felipe Saldivia) – *On trace la route, le live* CD Warner 25646657049

ZUCCHERO : L'Écho des dimanches (duo avec Patrick Fiori) (Adelmo Fornaciari – Jean-Jacques Goldman / Adelmo Fornaciari) – *Chocabeck* CD Universal Music Group 0602527898377

2012

CIRCUS : C'est quoi ce cirque ? (Jean-Jacques Goldman / Marie Bastide – Calogero – Philippe Uminski) – Sur un fil (Jean-Jacques Goldman / Calogero Maurici – Gioacchino Maurici – Stanislas Renoulot) – *Circus* LP Polydor 372 116-7 / CD Polydor 371 769-1

2013

GAROU : Du vent des mots (duo avec Charlotte Cardin-Goyer) – *Au milieu de ma vie* CD Mercury 375 995-1

MICHAEL JONES : C'est pour lui (Jean-Jacques Goldman – Fred Alfonsi / Jean-Marc Haroutiounian) – Pas signé pour ça (Jean-Jacques Goldman – Fred Alfonsi / Michael Jones) – *40-60* CD Save My Money 3758309

ZAZ : Si – *Recto verso* 2 CD Play On-EMI Music France 52099901969214

2014

CHRISTOPHE WILLEM : Après toi – Nous nus (Jean-Jacques Goldman / Christophe Willem – Sarah de Courcy) – Viens – *Paraît-il* CD Sony Music 88875034822 / Jive-Epic 88875034822

HÉLÈNE SÉGARA : Tout commence aujourd'hui (Jean-Jacques Goldman / Mathieu Lecat) – *Tout commence aujourd'hui* CD Sony Music 88875022462

PATRICK FIORI : Elles – Demain (Jean-Jacques Goldman / Patrick Fiori) – T'en va pas maintenant – Un jour, mon tour – *Choisir* CD Smart 88843061612 / CD + DVD Sony Music 88843061622

2016

UN ÉTÉ 44 : On n'oublie pas – Comédie Musicale *Un été 44*

2017

MICHAEL JONES : Le Frère que j'ai choisi (reprise de 2004) – CD *Au tour de*

PATRICK FIORI : Chez nous (Plan d'Aou, Air bel) (duo avec Soprano) (Jean-Jacques Goldman / Patrick Fiori) – CD *Promesse*

REPRISES

(Uniquement sur CD ou DVD)

TAÏ PHONG :

SISTER JANE : Nagasaki Lovers (1991) / Taï Phong (1993 et 2000).

JEAN-JACQUES GOLDMAN :

BACK TO THE CITY AGAIN : Kirka (Nyt Maistuu Elämä Taas, en finnois, 1979)

PAS L'INDIFFÉRENCE : Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 1*, 1996) / Bart Herman (Ik Wil Jou Niet Kwijt', en néerlandais, 1997) / Éric Landman (CD *Éric Landman chante Jean-Jacques Goldman, les années 80*, 2000) / Zaz (CD *Génération Goldman*, 2012).

IL SUFFIRA D'UN SIGNE : Linda Singer (Hold on Tight, 1983) / Peter et Sloane (CD *En harmonie*, 1997) / Karen Mulder, Pascal Obispo et Francis Cabrel (CD *Enfoirés en cœur*, 1998) / Merwan Rim, Amaury Vassili, Baptiste Giabiconi et Dumé (CD *Génération Goldman*, 2012).

JUSTE UN PETIT MOMENT : Éric Landman (CD *Éric Landman chante Jean-Jacques Goldman, les années 80*, 2000).

AU BOUT DE MES RÊVES : Gérard Blanc (CD *Hommage*, 1998) / Carole Fredericks (CD *Couleurs et Parfums*, 1999) / Les Enfoirés (CD *Les Enfoirés en 2000*, 2000) / Kybla (CD *L'Hip-hopée*, 2000) / Éric Landman (CD *Éric Landman chante Jean-Jacques Goldman, les années 80*, 2000) / Garou (CD *Seul... avec vous*, 2001) / Les Élèves du Collège de l'Estérel (CD *Jusqu'au bout de nos rêves...*, 2002) / Christophe Deschamps (CD *Un tour ensemble*, 2003) / Nouvelle Star (CD *L'Album des finalistes*, 2004) / Emmanuel Moire et Amandine Bourgeois (CD *Génération Goldman*, 2012) / New Poppys (CD *Chanter pour rêver*, 2016).

COMME TOI : Basilio (Como tu, en espagnol, 1983) / Caravelli (1984) / Doron Mazar (Kmo Chehate, en hébreu, 1995) / Anthony Lee (Just Like You, 1997) / Lin Zhi Xuan (San Le Ba, en chinois, 1997) / Bart Herman (Zoals Jij, en néerlandais, 1997) / Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 1*, 1996) / Gérard Berliner (CD *Hommage*, 1998) / Karim Kacel (CD *Sélection du Reader's Digest*, 1998) / Alabina (CD *L'Essentiel*, 1999) / Tony Carreira (Eras Tu – a Metade de Mim –, en portugais, 2000) / Les Fous chantants d'Alès (1000 choristes rendent hommage à Jean-Jacques Goldman, 2000) / Éric Landman (CD *Éric Landman chante Jean-Jacques Goldman, les années 80*, 2000) / Yonca Lodi (Son dua, en turc, 2001) / Les Élèves du Collège de l'Estérel (CD *Jusqu'au bout de nos rêves...*, 2002) / Tina Arena, Assia, Julie Zenatti et Lorie (CD *Les Enfants de la Terre*, 2003) / Philippe Heuvelin et Marc Rouvé (Livre de partitions + CD *Jean-Jacques Goldman : Voyage en guitare*, 2003) / Frederik (Sulle Vain, en finnois, 2004) / Vox Angeli (CD *Imagine*, 2008) / Amel Bent (CD *Génération Goldman*, 2012) / Jean-Pierre Mader (CD *Outsider*, 2016).

VEILLER TARD : Félix Gray et Didier Barbelivien (SP + CD *Nos amours cassées*, 1991) / Éric Landman (CD *Éric Landman chante Jean-Jacques Goldman, les années 80*, 2000) / Les Fous chantants d'Alès (1000 choristes rendent hommage à Jean-Jacques Goldman, 2000) / Les Élèves du Collège de l'Estérel (CD *Jusqu'au bout de nos rêves...*, 2002) / Laurent Brunetti (CD *Chaque instant*, 2002) / Philippe Heuvelin et Marc Rouvé (Livre de partitions + CD *Jean-Jacques Goldman : Voyage en guitare*, 2003) / I Muvrini (CD *I Muvrini et les 500 Choristes*, 2007) / Shy'm (CD *Génération Goldman*, 2012) / Shy'm (2 CD *À nos dix ans*, 2015).

QUAND LA MUSIQUE EST BONNE : Jean-Félix Lalanne (1990) / Didier Barbelivien (CD *Les Plus Belles Chansons françaises, Atlas 1983*, 1996) / Gilbert Montagné (CD *Hommage*, 1998) / Éric Landman (CD *Éric Landman chante Jean-Jacques Goldman, les années 80*, 2000) / Les Fous chantants d'Alès (1000 choristes rendent hommage à Jean-Jacques Goldman, 2000) / Les Élèves du Collège de l'Estérel (CD *Jusqu'au bout de nos rêves...*, 2002) / La Fouine (Quand la music est bonne – rap –, CD *Capitale du Crime 2*, 2010) / Amel Bent et Soprano (CD *Génération Goldman*, 2012) / Beau Catcheur (CD *Beau Catcheur*, 2012).

JE NE VOUS PARLERAI PAS D'ELLE : Éric Landman (CD *Éric Landman chante Jean-Jacques Goldman, les années 80*, 2000).

MINORITAIRE : Éric Landman (CD *Éric Landman chante Jean-Jacques Goldman, les années 80*, 2000) / Morganne (CD *Fille de l'ère*, 2007).

ENVOLE-MOI : Dave (CD *Hommage*, 1998) / Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 7*, 2000) / Les Élèves du Collège de l'Estérel (CD *Jusqu'au bout de nos rêves...*, 2002) / Grégory Lemarchal (CD *La Voix d'un ange*, 2007) / M. Pokora et Tal (CD *Génération Goldman*, 2012).

DORS BÉBÉ, DORS : Isabelle Aubret (CD *Coups de cœur*, 1992).

ENCORE UN MATIN : Didier Barbelivien (CD *Les Plus Belles Chansons françaises – Atlas 1984*, 1996) / Bart Herman (Gedicht in de Nacht, en néerlandais, 1997) / Pascal Lafa (CD *Hommage*, 1998) / Nabil et Philippe (Od Boker Ehad, en arabe/hébreu, 1999) / Éric Landman (CD *Éric Landman chante Jean-Jacques Goldman, les années 80*, 2000) / Philippe Heuvelin et Marc Rouvé (Livre de partitions + CD *Jean-Jacques Goldman : Voyage en guitare*, 2003) / Zaho (CD *Génération Goldman 2*, 2013).

LONG IS THE ROAD (AMÉRICAIN) : Jean-Félix Lalanne (1990) / Les Fous chantants d'Alès (1000 choristes rendent hommage à Jean-Jacques Goldman, 2000) / Chimène Badi (2 CD *La*

Caravane des Enfoirés, 2007).

P'TIT BLUES PEINARD : Michael Jones et Jean-Jacques Goldman (CD *Prises et reprises*, 2004).

JE MARCHE SEUL : Lissette (Yo me voy sola, en espagnol, 1986) / La Chorale du Collège Fernand Léger de Livarot (1986) / Jean-Félix Lalanne (1990) / Bart Herman (Ik Loop Alleen, en néerlandais, 1997) / Éric Landman (CD *Éric Landman chante Jean-Jacques Goldman, les années 80*, 2000) / Les Élèves du Collège de l'Estérel (CD *Jusqu'au bout de nos rêves...*, 2002) / Christophe Willem (CD *Génération Goldman*, 2012).

ELLE ATTEND : Neyman (Het Wordt Tijd, en néerlandais, 1999).

LA VIE PAR PROCURATION : Doron Mazar (Michele Alev, en hébreu, 1995) / Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 1*, 1996) / Bart Herman (De Vogels Op Haar Balkon, en néerlandais, 1997) / Gérard Lenorman (CD *Hommage*, 1998) / Leslie et Pauline (CD *Génération Goldman 2*, 2013).

PAS TOI : Melgroove (CD *single*, 1997) / Chorus Meps (CD *Hommage*, 1998) / Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 7*, 2000) / Les Élèves du Collège d'Estérel (CD *Jusqu'au bout de nos rêves...*, 2002) / Philippe Heuvelin et Marc Rouvé (Livre de partitions + CD *Jean-Jacques Goldman : Voyage en guitare*, 2003) / Julie Pietri (CD *Autour de minuit*, 2007) / Tal (CD *Génération Goldman 2*, 2013).

JE TE DONNE : La Chorale du Collège Fernand Léger de Livarot (1986) / Jean-Félix Lalanne (1990) / Worlds Apart (CD *Everybody*, 1996) / Judith Bérard et Réjane (CD *Les Plus Belles Chansons françaises – Atlas 1985*, 1996) / Worlds Apart (Yo te do, en espagnol, 1997) / Jacky Rapon (CD *Jacky Rapon*, 1997) / Judith Bérard et Réjane (CD *Hommage*, 1998) / Les Élèves du Collège de l'Estérel (CD *Jusqu'au bout de nos rêves...*, 2002) / Patrick Fiori et Cristina Marocco (en français et italien, 2002) / Philippe Heuvelin et Marc Rouvé (Livre de partitions + CD *Jean-Jacques Goldman : Voyage en guitare*, 2003) / Nolwenn Leroy, Lynnsha, Linda Rey et Sweetie (CD *Le Cœur des femmes*, 2004) / Zephir 21 (2010) / Leslie et Ivyrise (CD *Génération Goldman*, 2012) / Michael Jones (2013 + 2017).

FAMILLE : Les Charts (1995) / Collégiale (CD *Génération Goldman*, 2012).

CONFIDENTIEL : Jean-Félix Lalanne (1990) / Bart Herman (Vertrouwelijk, en néerlandais, 1997) / Christophe Willem (CD *Génération Goldman 2*, 2013).

ELLE A FAIT UN BÉBÉ TOUTE SEULE : Jean-Félix Lalanne (1990) / Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 1*, 1996) / Philippe Heuvelin et Marc Rouvé (Livre de partitions + CD *Jean-Jacques Goldman : Voyage en guitare*, 2003) / Élisabeth Tovati et Michaël Miro (CD *Génération Goldman 2*, 2013).

À QUOI TU SERS ? : Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 1*, 1996)

IL CHANGEAIT LA VIE : Soon M.C. (1994) / Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 1*, 1996) / Les Fous chantants d'Alès (*1000 choristes rendent hommage à Jean-Jacques Goldman*, 2000) / Les Élèves du Collège de l'Estérel (CD *Jusqu'au bout de nos rêves...*, 2002) / Philippe Heuvelin et Marc Rouvé (Livre de partitions + CD *Jean-Jacques Goldman : Voyage en guitare*, 2003).

LÀ-BAS : Jean-Félix Lalanne (1990) / Jean-Jacques Goldman et Céline Dion (CD *Les Enfoirés au Grand Rex*, 1994) / Erik Mesie et Nadiéh (Ik Sta, en néerlandais, 1994) / Michel Delpech (CD *Les Plus Belles Chansons françaises, Atlas 1987*, 1996) / Murray Head et Lio (CD *Hommage*, 1998) / Corey Hart et Julie Masse (CD *Jade*, 1998) / Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 7*, 2000) / Leah'r et Difanga (CD *L'Hip-hopée*, 2000) / Florent Pagny et Natasha St-Pier (2, 2002 / *De l'amour le mieux*, 2002) / Philippe Heuvelin et Marc Rouvé (Livre de partitions + CD *Jean-Jacques Goldman : Voyage en guitare*, 2003) / Vicky et Elkhaly (CD *Prise 2 Son*, 2004) / Humana (CD *La Chorale*, 2004) / Opium du Peuple (CD *Sex, Drugs & Variété*, 2007) / Grégory Lemarchal (CD *La Voix d'un ange*, 2007) / Les Petits Écoliers de Bondy (CD *Les Voix célestes*, 2008) / Stone et Charden (CD *Made in France*, 2012) / Baptiste Giabiconi et Marie-Mai (CD *Génération Goldman*, 2012).

C'EST TA CHANCE : Star Académie Canada (CD, 2004) / Tal, Sofia Essaïdi, Amandine Bourgeois, Céline, Angéline, Faustine et Kelly (CD *Génération Goldman*, 2012).

PUISQUE TU PARS : Jean-Félix Lalanne (livre de partitions + K7, 1990) / Tracy Huang (Rang Ai Zi You, en chinois, 1990) / Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 1*, 1996) / Céline Dion (Let's Talk About Love, 1997) / Tracy Huang (Let the Love Be Free, 1998) / Bryan Adams (Let's Talk About Love, 1999) / Les Fous chantants d'Alès (*1000 choristes rendent hommage à Jean-Jacques Goldman*, 2000) / Les Élèves du Collège de l'Estérel (CD *Jusqu'au bout de nos rêves...*, 2002) / Jean-Jacques Goldman et Les Fous chantants d'Alès (*1000 choristes rendent hommage à Jean-Jacques Goldman*, 2000) / Tony Carreira (Jà Que Te Vais, en

portugais, 2003) / Alain Morisod & Sweet People (CD *Un rendez-vous d'amour*, 2009) / Lââm (CD *Au cœur des hommes*, 2011) / Les Prêtres (CD *Gloria*, 2011) / Irma et Zaz (CD *Génération Goldman*, 2012).

FILLES FACILES : Erik Mesie (Makkelijkje Meisjes, en néerlandais, 1994) / Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 7*, 2000).

JE COMMENCE DEMAIN : Éric Landman (CD *Éric Landman chante Jean-Jacques Goldman, les années 80*, 2000).

DOUX : Jean-Félix Lalanne (livre de partitions + K7, 1990) / Philippe Heuvelinne et Marc Rouvé (Livre de partitions + CD *Jean-Jacques Goldman : Voyage en guitare*, 2003) / Thierry Cadet (2005).

IL Y A : Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 1*, 1996) / Les Fous chantants d'Alès (1000 choristes rendent hommage à Jean-Jacques Goldman, 2000) / Christophe Willem et Zaho (CD *Génération Goldman*, 2012).

PEUR DE RIEN BLUES : Erik Mesie (Voor Niets Bang, en néerlandais, 1994) / Éric Landman (CD *Éric Landman chante Jean-Jacques Goldman, les années 80*, 2000) / Les Fous chantants d'Alès (1000 choristes rendent hommage à Jean-Jacques Goldman, 2000).

IL ME RESTERA : Laurent Brunetti (CD *Chaque instant*, 2002)

APPARTENIR : Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 1*, 1996)

SACHE QUE JE : Judith (CD *Génération Goldman 2*, 2013).

BONNE IDÉE : Corneille (CD *Génération Goldman 2*, 2013).

TOUT ÉTAIT DIT : Julia Guez (2015).

QUAND TU DANSES : Maxime Le Forestier (CD *Sol en Si*, 1999) / Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 7*, 2000) / Corneille (CD *Génération Goldman*, 2012).

JUSTE QUELQUES HOMMES : Gregorian (CD *Masters of Chant III*, 2002).

NOS MAINS : Les Fous chantants d'Alès (1000 choristes rendent hommage à Jean-Jacques Goldman, 2000) / Jean-Jacques Goldman et Les Fous chantants d'Alès (2002) / Collégiale (CD *Génération Goldman 2*, 2013).

NATACHA : Philippe Heuvelinne et Marc Rouvé (livre de partitions + CD *Jean-Jacques Goldman : Voyage en guitare*, 2003)

ON IRA : Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 7*, 2000) / Groupe Intuition (CD *Non, non rien n'a changé...*, 2003) / Philippe Heuvelinne et Marc Rouvé (Livre de partitions + CD *Jean-Jacques Goldman : Voyage en guitare*, 2003) / Florent Mothe et Judith (CD *Génération Goldman*, 2012).

EN PASSANT : Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 7*, 2000) / Les Fous chantants d'Alès (1000 choristes rendent hommage à Jean-Jacques Goldman, 2000).

ENSEMBLE : Les Petits Écoliers chantants de Bondy (CD *Chorales : les plus grands airs*, 2004) / Vox Angeli (CD *Irlande*, 2010).

ET L'ON N'Y PEUT RIEN : Benny Neyman (Durf Te Zijn Wie Je Werkelijk Bent, en néerlandais, 2003).

SI JE T'AVAIS PAS : Sofia Essaïdi et Bastien Lanza (CD *Génération Goldman 2*, 2013).

JE VOUDRAIS VOUS REVOIR : Philippe Heuvelinne et Marc Rouvé (livre de partitions + CD *Jean-Jacques Goldman : Voyage en guitare*, 2003).

ELLE NE ME VOIT PAS : Joss (A mi no me ve, en espagnol, 1999) / Richard Cocciant (Lei non vede me, en italien, 1999) / Barsony Attila (Észre sem vez, en hongrois, 1999) / Peter Jöback (Hon Ser Inte Mig, en suédois, 1999) / Tomasz Wachounowski (Ona Nie Widzi Mnie, en polonais, 1999) / Xavier Naidoo (Sie Sieht Mich Nicht, en allemand, 1999) / Marcel Kapteijn (Ze Ziet Me Niet Staan, en néerlandais, 1999) / A1 (She Does Not See me, 2000) / Sarah Brightman (She Does Not See him / He Doesn't See me, 2000) / Adoro (Sie Sieht Mich Nicht, en allemand, 2009).

FREDERICKS-GOLDMAN-JONES :

VIVRE CENT VIES : Fredericks-Goldman-Jones (To Live a Hundred Lives, 1991)

NÉ EN 17 À LEIDENSTADT : Fredericks-Goldman-Jones (Born in 1917 in Leidenstadt, 1990) / Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 7*, 2000) / Les Étudiants du Collège de l'Estérel (CD *Jusqu'au bout de nos rêves...*, 2002) / Anggun, Amaury Vassili et Damien Sargue (CD *Génération Goldman 2*, 2013).

UN, DEUX, TROIS : Amandine Bourgeois, Merwan Rim et Mani Hoffman (CD *Génération Goldman 2*, 2013).

CHANSON D'AMOUR (... !) : Reprise en russe (1996) / Jean-Jacques Goldman et Édith Lefel

(CD Malavoi : *Marronnage*, 1998).

À NOS ACTES MANQUÉS : Fredericks-Goldman-Jones (To the Deeds We Missed, 1991) / Exotic Girls (CD *Exotic Girls*, 1998) / Les Élèves du Collège de l'Estérel (CD *Jusqu'au bout de nos rêves...*, 2002) / La Compagnie créole (CD *20 ans déjà*, 2002) / Jacky Rapon (CD *Juste un regard*, 2002) / 3nity (CD *Prise 2 Son*, 2004) / Ensemble pour AVVO (CD *single*, 2009) / M. Pokora (CD *Mise à jour* version 2.0, 2011)

TU MANQUES : Florent Pagny (2 CD *Récréation*, 1999).

JE COMMENCE DEMAIN : Éric Landman (CD *Éric Landman chante Jean-Jacques Goldman, les années 80*, 2000) / Philippe Heuvelin et Marc Rouvé (livre de partitions + CD *Jean-Jacques Goldman : Voyage en guitare*, 2003).

ON N'A PAS CHANGÉ : Michael Jones (CD *Celtic Blues Live*, 2011).

JUSTE APRÈS : Judith Bérard et Réjane (CD *Les Plus Belles Chansons françaises, Atlas 1994*, 1997) / Pauline et Emmanuel Moire (CD *Génération Goldman 2*, 2013)

ROUGE : Jean-Jacques Goldman et Les Fous chantants d'Alès (1000 choristes rendent hommage à Jean-Jacques Goldman, 2000).

FERMER LES YEUX : Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano no 1*, 1996)

INTERPRÈTES DIVERS :

TOUT TOUT DOUCEMENT : Tapani Kansa (Tule Jo Kotiin, en finnois, 1995).

LE TEMPS DES ENFANTS : Morgane (CD *Le Blues de Danielle Messia*, 1994) / Clarisse Lavanant (CD *L'Encre à rêver*, 2014).

J'ESSAYERAI D'OUBLIER : Florent Pagny (Si tu veux m'essayer, CD *Rester vrai*, 1994) / Amy Lee (Si tu veux m'essayer... J'essaierai d'oublier, 2010) / Amy Lee (If You Want to Try Me... I'll Try to Forget, 2010) / Émilie Bonnet (Si tu veux m'essayer... J'essaierai d'oublier, 2013) / Émilie Bonnet (If You Want to Try Me... I'll Try to Forget, 2015)

LES RESTOS DU CŒUR : Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano no 1*, 1996) / Les Élèves du Collège de l'Estérel (CD *Jusqu'au bout de nos rêves...*, 2002).

JE T'ATTENDS : Jean-Jacques Goldman, Johnny Hallyday, Eddy Mitchell, Véronique Sanson et Michel Sardou (CD *Tournée d'Enfoirés*, 1989).

L'ENVIE : Patrick Bruel, Jean-Jacques Goldman, Roch Voisine et Johnny Hallyday (CD *Les Enfoirés au Zénith*, 1997) / Florent Pagny (2 CD *En concert*, 1998) / Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano no 7*, 2000) / Chimène Badi (2 CD *Live à l'Olympia*, 2006) / Star Académie Canada (CD, 2009).

J'OUBLIERAI TON NOM : Gilbert Montagné et Judith Bérard (CD *Les Plus Belles Chansons françaises – Atlas 1987*, 1996) / Bart Herman et Nata (Ik Ken Niet Eens Jouw Naam, en néerlandais, 1997) / Gilbert Montagné et Judith Bérard (CD *Hommage*, 1998) / Florent Pagny et Ginie Line (2 CD *Récréation*, 1999) / Johnny Hallyday et Isabelle Boulay (2 CD *Parc des Princes 2003*, 2003).

JE TE PROMETS : Jean-Jacques Goldman et Patricia Kaas (CD *Les Enfoirés à l'Opéra*, 1992) / Sacha Distel (CD *Dédicaces*, 1992) / Sylvain Cossette (CD *Rendez-vous*, 2001) / Cindy Daniel (CD *La Petite Indienne*, 2002) / Johnny Hallyday et Jenifer (2 CD *Parc des Princes 2003*, 2003).

LAURA : Pascal Brunner (CD *Les Plus Belles Chansons françaises, Atlas 1987*, 1996) / Bart Herman (Lara, en néerlandais, 1997) / Maxime Le Forestier (2 CD *La Caravane des Enfoirés*, 2007) / Pascal Brunner (CD *Hommage*, 1998) / Mr Jo (2 CD *Various : Pure White Beirut Two*, 2011).

TON FILS : Jean-Jacques Goldman et Michel Sardou (CD *Tournée d'Enfoirés*, 1989).

PACIFIC PALISADES : Maurane (Ce que le blues a fait de moi, CD *Quand l'humain danse*, 2003).

L'ABSENCE : Jean-Jacques Goldman (2 CD *Urgence : 27 Artistes pour la recherche contre le sida*, 1992).

TU T'EN IRAS : Roch Voisine (CD *Roch Voisine*, 2001).

IL ME DIT QUE JE SUIS BELLE : Jeane Manson (CD *Les Plus Belles Chansons françaises – Atlas 1993*, 1997) – Liane Foly, Natasha St-Pier, Julie Zenatti et Jenifer (2 CD *La Foire aux Enfoirés*, 2003).

EST-CE QUE TU ME SUIS ? : Bart Herman (Ga Je Met Me Mee », en néerlandais, 1997) / Les Enfoirés (2 CD *La Caravane des Enfoirés*, 2007)

SI TU VEUX M'ESSAYER : Nathalie Simard (CD *Parole de femme*, 1994) / Muriel Robin (CD *La Soirée des Enfoirés*, 1996) / Bart Herman (Als Je Morgen Weggaat, en néerlandais, 1997) / Dana Winner (If You Want to Know Me, 1999).

POUR QUE TU M'AIMES ENCORE : Céline Dion (If That's What It Takes, CD *Falling Into You*,

1996) / Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 2*, 1996) / Gordon (Omdat Ik Zo Van Je Hou, en néerlandais, 1996) / Antonella Bucci (Il Mio Amore Per Te, en italien, 1996) / Zouk Academy (Pou To Contant Mo Enco, en créole, 1996) / Dominic (Voel Jij Wat Ik Voel, en néerlandais, 1996) / Réjane (CD *Les Plus Belles Chansons françaises, Atlas 1996 + CD Hommage*, 1998) / Sylvia Cheyenne (CD *Sélection du Reader's Digest*, 1998) / Jean-Jacques Goldman (2 CD, *En passant Tournée 1998*, 1999) / Elsa, Liane Foly et Hélène Ségara (2 CD *Les Enfoirés en 2000*, 2000) / Helena Paparizou (en grec, 2007).

JE SAIS PAS : Céline Dion (I Don't Know, CD *Falling Into You*, 1996) / Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 2*, 1996) / Anthony Lee (Never Do, 1997) / Lara Fabian (DVD *En toute intimité*, 2003) / Miss Dominique (CD *Une femme battante*, 2006) / Il Divo (*Live in London*, 2011) / Les Sœurs Boulay (2016).

DESTIN : Bart Herman (De Slag Van Mijn Hart, en néerlandais, 1997) / Philippe Heuvelin et Marc Rouvé (livre de partitions + CD *Jean-Jacques Goldman : Voyage en guitare*, 2003) / Kids United (CD *Tout le bonheur du monde*, 2016).

J'ATTENDAIS : Paul de Leeuw (Ik Wacht Op Jou, en néerlandais, 1997) / Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 2*, 1996).

LE BALLET : Betty (Le Ballet, en anglais, 1999).

LA MÉMOIRE D'ABRAHAM : Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 2*, 1996).

LES DERNIERS SERONT LES PREMIERS : Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 2*, 1996) / Jean-Jacques Goldman et Céline Dion (*Live à Paris*, 1997).

VOLE : Céline Dion (Fly, CD *Falling Into You*, 1996) / Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 2*, 1996) / Yoann Fréget (CD *Quelques heures avec moi*, 2014).

REGARDE-MOI : Gordon (Kijk Maar Naar Mij, en néerlandais, 1996).

J'LA CROISE TOUS LES MATINS : Bart Herman (Zes Uur's Ochtends, en néerlandais, 1997) / Johnny Hallyday et Jean-Jacques Goldman (2 CD *Johnny allume le feu*, 1998).

IF THAT'S WHAT IT TAKES : Laura Branigan (CD *Remember Me*, 2004).

FLY : Helene Fischer (2014).

AÏCHA : Magna (en polonais, 1996) / Mutaf (Ayşa, en turc, 1996) / Le Festival Robles (Aïï... Tchaaa !!, parodie, CD *single*, 1996) / Amistades Peligrosas (en espagnol, 1997) / Joël Zébulon (versions zouk, reggae et club, 1997) / Haim Moshe (en hébreu, 1998) / Africando (en français et wolof – CD *Baloba !*, 1998) / Dragana Mirkovic (Hajde, Pogledaj Me, en serbe, 1998) / Duško Lokin (en croate, 1998) / Rachid Taha, Faudel et Khaled (CD *1,2,3, Soleils*, 1998) / Lââm et Francis Cabrel (CD *L'Odyssée des Enfoirés*, 2001) / Yasin (2001) / Les Élèves du Collège de l'Estérel (CD *Jusqu'au bout de nos rêves...*, 2002) / Outlandish (en anglais, 2002) / Gina (Várok Még Rád, en hongrois, CD *Nélküld*, 2004) / Tony An (en coréen, 2006) / Stamatis Gonidis (Alithia Sou Leo, en grec, 2006) / Aqmal and Sofyan (rock cover, 2007) / Penn Masala (en anglais, 2007) / Vittorio Merlo et Marco Guerzoni (Non Voglio Che Amore, en italien, 2007) / Lobo Ismail (2008) / Galo Pacheco (English Salsa Version, 2009) / Emiré og Lillebror (Norvège, 2012) / Omar Esa (version anglaise + islamique *a cappella*, 2014).

ZORA SOURIT : Grégory Lemarchal (CD *Rêves*, 2009).

ON NE CHANGE PAS : Les Élèves du Collège de L'Estérel (CD *Jusqu'au bout de nos rêves...*, 2002).

JE CHANTERAI : Les Fous chantants d'Alès (*1000 choristes rendent hommage à Jean-Jacques Goldman*, 2000).

S'IL SUFFISAIT D'AIMER : Michel Leclerc (CD *Recueil Spécial Piano n° 7*, 2000) / Les Fous chantants d'Alès (*1000 choristes rendent hommage à Jean-Jacques Goldman*, 2000) / Maurane (CD *L'Odyssée des Enfoirés*, 2001) / Les Élèves du Collège de L'Estérel (CD *Jusqu'au bout de nos rêves...*, 2002) / Céline Dion et Lââm (CD *Les Enfants de la Terre*, 2003) / Rodrigo Mendes (guitare, 2004).

UNE FILLE DE L'EST : Les Fous chantants d'Alès (*1000 choristes rendent hommage à Jean-Jacques Goldman*, 2000) / Patricia Kaas et Sylvie Vartan (3 CD *Sylvie Vartan - Les Années Universal*, 2002) / Les Stentors (CD *Voyage en France*, 2012).

C'EST ENSEMBLE (inédit) : Branche Louveteaux (2003).

J'EN RÊVE ENCORE : Francis Cabrel, Lorie et David Hallyday (2 CD *La Foire aux Enfoirés*, 2003) / Gérard Blanc (CD *Mes plus belles histoires*, 2003) / Scala & Kolacny Brothers (CD *Respire*, 2004).

LIGNE N° 13 : Fred Setbon (CD 4 titres, 2004).

C'EST DIT : Toygar Işıkli : Bir Lokma Aşk (en turc, 2013).

L'ÉCHO DES DIMANCHES : Zuccherò (Someone Else's Tears, CD *Il Suono della Domenica*, 2010).

1987

Carnets de route 1981 à 1986 – VHS CBS 099710-000139 / DVD Columbia SMV 2012769 (2000) / DVD SMV 2017009 (2002)

Encore un matin (Tournée 1984, Limoges) / Interview (Extrait des *Enfants du rock*, 1984) / Dust My Blues (Studio Gang) / Interview (Extrait des *Enfants du rock*, 1984) / Quand la musique est bonne (Tournée été 1986, Biarritz) / Interview (Paris, 1984) / Il suffira d'un signe (Vidéo, octobre 1981) / Envole-moi (Vidéo Lyon, février 1984) / Les Restos du Cœur (Studio Gang, janvier 1986) / Pas l'indifférence (Tournée 1986, Toulouse) / La Vie par procuration (Tournée 1986, Nîmes) / Interview (Tournée été, 1986) / Confidentiel (Tournée été, 1986) / Interview (Tournée 1986, Béziers) / Parler d'ma vie (avec Chet Baker en studio, juillet 1985) / Plus fort (Les Sables d'Olonne, juillet 1986 ; Paris Le Zénith, 1985) / Je marche seul (Vidéo Bruxelles, juin 1985) / Interview (Tournée 1986) / Au bout de mes rêves (Vidéo Lyon, octobre 1983) / Sans un mot (Paris Le Zénith, décembre 1985) / Interview de Mme Levoisier, professeur de violon / Comme toi (Tournée 1986) / Interview (Montrouge, décembre 1985) / Américain (Vidéo Bruxelles, septembre 1984) / Interview – Américain (Tournée été 1986, Royan) / Je te donne (avec Michael Jones – Vidéo Paris, octobre 1985) / Rain (Avec Michael Jones – Montrouge, décembre 1984) / Interview (1986) / Minoritaire (avec Norbert Nono Krief – Studio Vitamine, décembre 1984) / Pas toi (Vidéo Houlgate, février 1986) / Interview (1985) / Famille (Tournée 1986).

1989

Vidéoclips 1981/1989 – VHS CBS 099704-980928

Il suffira d'un signe (1) / Quand la musique est bonne (1) / Comme toi (1) / Au bout de mes rêves / Envole-moi / Encore un matin / Long Is the Road (Américain) / Je marche seul / Je te donne (Version 89) / Pas toi / La Vie par procuration / Elle a fait un bébé toute seule / Là-bas / C'est ta chance / Puisque tu pars / Il changeait la vie / Peur de rien blues.

Réalisation : Bernard Schmitt, sauf (1) RTL Productions.

Traces – VHS CBS 099704-980829 / DVD Columbia SMV 2012769 (2000) / DVD SMV 2017009 (2005)

Compte pas sur moi / Il changeait la vie / Medley (instrumental) / Reprendre c'est voler / Elle a fait un bébé toute seule (instrumental) / Puisque tu pars / Entre gris clair et gris foncé / Américain / À quoi tu sers ? / Je te donne / Entre gris clair et gris foncé (final instrumental) / Là-bas / Doux / Peur de rien blues.

1998

En passant, tournée 1998 – VHS Columbia SMV 200932-9 / DVD Columbia SMV 20932-9

On ira / Bonne idée / La Vie par procuration / Ne lui dis pas / Tout était dit / Elle attend / Le Rapt / Pas toi / Elle a fait un bébé toute seule / Le Coureur / Là-bas / Natacha / Quand tu dances / À nos actes manqués / Nos mains / Je te donne / Peur de rien blues / Au bout de mes rêves / Il suffira d'un signe ; Quand la musique est bonne / Sache que je / Pour que tu m'aimes encore + Bonus : Clips Pas Toi & Nos Mains (Tournée 98) / Hommage à Dédé Mallet.

2000

Fredericks-Goldman-Jones – Du New Morning au Zénith – DVD Sony Music SMV2012779

Confidentiel / Quelque chose de bizarre / P'tit blues peinarde / Veiller tard / Jeanine médicament blues / Il y a / Il part / Un, deux, trois / Ne lui dis pas / C'est pas d'amour / Pas toi / Think / Knock on Wood / Tobacco Road / Serre-moi (début) / Envole-moi / Des vôtres / Que disent les chansons du monde ? / Être le premier / Je commence demain / Frères / À nos actes manqués / Un, deux, trois / Des vies / Juste après / C'est pas d'amour / On n'a pas changé / Comme toi / Fermer les yeux / Nuit / Il suffira d'un signe / Rouge / Puisque tu pars / Serre-moi (fin).

Intégrale des Clips 1981-2000 – VHS Sony Music Vidéo 49 809-2 / DVD SMV 2012499

1981/1989 :

Il suffira d'un signe (1) / Quand la musique est bonne (1) / Comme toi (1) / Au bout de mes rêves / Envole-moi / Encore un matin / Long Is the Road (Américain) / Je marche seul / Je te donne (Version 89) / Pas toi / La Vie par procuration / Elle a fait un bébé toute seule / Là-bas / C'est ta chance / Puisque tu pars / Il changeait la vie / Peur de

rien blues.

Réalisation : Bernard Schmitt, sauf (1) RTL Productions.

1990/2000 :

Nuit (1) / À nos actes manqués (1) / Né en 17 à Leidenstadt (2) / C'est pas d'amour (1) / Un, deux, trois (en public) (3) / Tu manques (4) / Il suffira d'un signe (en public) (2) / Je commence demain (en public) (5) / Rouge (6) / Juste après (2) / Des vies (6) / Fermer les yeux (7) / Pas toi (en public) (5) / Think (en public) (8) / Elle attend (5) / Sache que je (5) / On ira (5) / Quand tu danses (2) / Bonne idée (9) / Elle ne me voit pas (5) / Bélénos (10) / Pas toi (en public) (8) / Nos mains (en public) (5) / Le Rapt (en public) (5).

Réalisation : (1) Bernard Schmitt, (2) Michel Meyer, (3) Michel Mandero, (4) Erick Ifergan, (5) Gilbert Namiaand, (6) Tony Van Den Ende, (7) David Mileikowski, (8) Thierry Rajic, (9) Daphna Blancherie, (10) Camille Viroleaud.

1000 Choristes rendent Hommage à Jean-Jacques Goldman – VHS 0508200

Entrée des choristes / Medley orchestre / Acte I : Monologue de Véronique Estel – Il changera la vie – Je chanterai – Long Is the Road – S'il suffisait d'aimer / Acte II : Monologue de Véronique Estel – Nos mains – Comme toi – Confidentiel – Veiller tard / Acte III : Monologue de Véronique Estel – Guitare icarienne / Acte IV : Monologue de Véronique Estel – Il y a – Une fille de l'Est – Je l'aime aussi – Chanson d'amour / Acte V : Monologue de Véronique Estel – Dors, bébé, dors – On n'a pas changé – En passant – Quand la musique est bonne / Accueil de Jean-Jacques Goldman sur scène – Acte VI : Jean-Jacques Goldman et Les 1000 Choristes : Peur de rien blues – Rouge – Puisque tu pars.

2001

***Chronique d'un album* – DVD JJG 1**

Ensemble / Tournent les violons / The Quo's in Town Tonite / Je voudrais vous revoir / Les P'tits Chapeaux / Les Choses + Bonus : Making Of de La vie c'est mieux quand on est amoureux.

Ce DVD est également inclus dans le programme de la tournée 2002.

2003

***Un tour ensemble* – VHS Columbia COL 202198-2 / DVD Columbia COL 202198-9 – 202198-5**

Je marche seul / Répétitions : Encore un matin – Une poussière – Ensemble – C'est pas vrai – Nos mains / Nos mains / Petite fille / Encore un matin / Une poussière / Je voudrais vous revoir / Juste après / En passant / Veiller tard / Et l'on n'y peut rien / Tournent les violons / Ensemble / On ira / Les Choses / Né en 17 à Leidenstadt / C'est pas vrai / Il suffira d'un signe / Présentation des Musiciens : Je te donne (Michael Jones) – Quand la musique est bonne (Jacky Mascarel) – La Digue du cul (Claude Le Péron) – Peur de rien blues (Christophe Nègre) – Au bout de mes rêves (Christophe Deschamps) / Nuit / Envoile-moi / Puisque tu pars.

2004

***Comment tournent les violons* - SAMPDV 13614**

DVD promotionnel interdit à la vente.

SITES INTERNET

Parler D'sa Vie : <https://www.parler-de-sa-vie.net/>

Là-bas : <https://jjgoldman.net/>

Notes

- 1 *Ensemble*, 2001. (Les crédits de toutes les chansons citées dans cet ouvrage figurent dans la discographie, en annexes.)
- 2 *Paroles et Musique*, no 55, décembre 1985.
- 3 *Midi Libre*, 8 août 1999.
- 4 *Midi Libre*, 10 août 1999.
- 5 *Midi Libre*, 8 août 1999.
- 6 Entretien avec l'auteur, 19 septembre 2017.
- 7 *Ibid.*
- 8 *Ibid.*
- 9 *Midi Libre*, 18 juillet 2000.
- 10 Entretien avec l'auteur, 25 juillet 2017.
- 11 *Ibid.*
- 12 *Ibid.*
- 13 *Midi Libre*, 18 juillet 2000.
- 14 *Midi Libre*, 18 juillet 2000.
- 15 Entretien avec l'auteur, 25 juillet 2017.
- 16 *Ibid.*
- 17 *Ibid.*
- 18 Quatre chefs se partagent les arrangements, l'apprentissage et la direction du chœur pour les dix-huit chansons au programme : Michel Schwingrouber, Jacky Locks, Rosario Pulcini (décédé en 2016) et le Canadien Marc-André Caron. Chacun des deux pianistes accompagnateurs, Philippe Mabboux et David Vincent, est associé à une paire de chefs pour ce qui s'apparente à un véritable marathon musical (source : site Internet de Philippe Mabboux).
- 19 Entretien avec l'auteur, 4 mai 2017.
- 20 *Ibid.*
- 21 *Ibid.*
- 22 *Midi Libre*, 18 juillet 2000.
- 23 *Des vôtres*, 1993.
- 24 *Le Figaro*, 10 décembre 2001.
- 25 Karl Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique*, introduction de 1857, Éditions sociales, 1947.
- 26 *Télé 7 jours*, no 1950, 11 octobre 1997.
- 27 Cf. *Il y a un siècle : Une vie racontée au jour le jour*, blog *Le Monde*, 12 avril 2010.
- 28 *Bund* est un terme allemand et yiddish signifiant « alliance », « ligue », « société », « fédération » ou « confédération ».
- 29 Cf. site Web unlivredusouvenir.fr, prolongation du livre de Françoise Milewski, *Un livre du souvenir - À la recherche d'une famille juive décimée en Pologne*, Éditions La Découverte, Paris, 2009.
- 30 *Chorus*, no 54, hiver 2005-2006.
- 31 *Rouge*, 1993.
- 32 *La Vie*, no 2878, 26 octobre-1er novembre 2000.
- 33 *Le Vif/L'Express*, 3 octobre 1997.
- 34 *CQFD*, 15 octobre 2013.
- 35 *La Vie*, no 2878, 26 octobre-1er novembre 2000.
- 36 « Entretien avec Alter Goldman », in Wladimir Rabi, *L'Homme qui est entré dans la loi : Pierre Goldman*, supplément à la revue *Les Temps Modernes*, no 353, Éditions La Pensée sauvage, Paris, décembre 1976.
- 37 Cf. *Sciences Ouest*, no 127, dossier : « Le patrimoine industriel en Bretagne – L'épopée des mines de Trémuson », 1996.
- 38 *Chemins d'exils en Côtes-d'Armor, les valises de Racine*, Les Bistrots de l'histoire, Saint-Brieuc, 2006.
- 39 *Pollen*, France Inter, 9 mars 1994.
- 40 « Entretien avec Alter Goldman », *op. cit.*
- 41 *Ibid.*
- 42 *Ibid.*
- 43 Cité dans *Le Temps*, 24 juillet 1940.
- 44 Cf. Emmanuel Bonini, *Jean-Jacques Goldman – Le vent de l'histoire*, Didier Carpentier, Paris, 2011.
- 45 « Entretien avec Alter Goldman », *op. cit.*

- 46 *Le Point*, n° 975, 27 mai 1991.
- 47 *Ibid.*
- 48 *Le Patriote résistant*, n° 889, septembre 2014.
- 49 « Entretien avec Alter Goldman », *op. cit.*
- 50 Cf. Michaël Prazan, *Pierre Goldman – Le frère de l'ombre*, Le Seuil, 2005.
- 51 Pierre Goldman, *Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France*, Le Seuil, 1975.
- 52 *Ibid.*
- 53 *Ibid.*
- 54 *La Vie*, n° 3225, 21 juin 2007.
- 55 *Bonne idée*, 1997.
- 56 Pierre Goldman, *op. cit.*
- 57 *Le Monde*, 30 septembre 1979.
- 58 Les membres du groupe Manouchian, du nom de son chef Missak Manouchian, ont été exécutés par les nazis le 21 février 1944 au Mont-Valérien. On les appelait « Ceux de l’Affiche rouge ». Louis Aragon leur a consacré un poème, que Léo Ferré a mis en musique. Dix sur l’affiche, mais vingt-trois combattants immigrés d’origines juive, italienne, espagnole, arménienne..., tous morts pour la France. Source : *L’Humanité*, « Histoire de la Résistance : Les héros de l’Affiche rouge », 22 février 2007.
- 59 Cité dans l’étude de Nicolas Zomersztajn, *Pierre Goldman : l’an prochain, la révolution*, dans *Regards* (revue du Centre communautaire laïc juif), Saint-Gilles-lez-Bruxelles, 2009.
- 60 Pierre Goldman, *op. cit.*
- 61 « Entretien avec Alter Goldman », *op. cit.*
- 62 *Le Point*, n° 975, 27 mai 1991.
- 63 Pierre Goldman, *op. cit.*
- 64 La manifestation pacifique des Algériens de Paris, le 17 octobre 1961, est réprimée de façon sanglante par le préfet de police Maurice Papon. Officiellement, on dénombre deux morts, mais les blessés se comptent par centaines et l’on découvrira des dizaines de cadavres dans la Seine ou dans les bois autour de la capitale. Source : Jean Garrigues, Frédéric Attal, Christophe Bellon et Noëlline Casta, *La France de la Ve République – 1958-2008*, Armand Collin, France, 2009.
- 65 Cf. Michaël Prazan, *op. cit.*
- 66 Cité dans l’étude de Nicolas Zomersztajn, *op. cit.*
- 67 *Puisque tu pars*, 1987.
- 68 *Le Point*, n° 975, 27 mai 1991.
- 69 *La Promesse*, 2010. © My Major Company.
- 70 *Frères*, 1994.
- 71 *Le Soir*, 16 février 1994.
- 72 *OK ! Magazine*, 1983.
- 73 *L’Express*, 25 septembre 1997.
- 74 *L’Actualité*, 15 avril 2003.
- 75 *Fréquentstar*, M6, 5 décembre 1993.
- 76 *Tribune juive*, 5 septembre 1997.
- 77 *L’Express*, 25 septembre 1997.
- 78 *Paris Match*, 17 août 2015.
- 79 *Le Journal* (magazine du fan-club de Patrick Bruel), n° 14, mars 1993.
- 80 *Le Figaro*, 29 septembre 1997.
- 81 *Fax’O*, M6, janvier 1994.
- 82 *Paris Match*, 17 août 2015.
- 83 *Génération Laser*, RTL, 15 novembre 1991.
- 84 *Le Point*, n° 975, 27 mai 1991.
- 85 *Studio 1*, Europe 1, mars 1986.
- 86 *Grand Format*, RTL, 29 juillet 1991.
- 87 *Ibid.*
- 88 *Weekend/L’Express* (Belgique), 29 avril 1994.
- 89 *Salut !*, 1982.
- 90 *Studio 1*, Europe 1, mars 1986.
- 91 *Télémostique*, 25 juin 2003.
- 92 *Télémostique*, 12 décembre 2001.
- 93 *Le Soir*, 16 février 1994.
- 94 *Paroles et Musique*, n° 55, décembre 1985.
- 95 *Grand Format*, RTL, 29 juillet 1991.
- 96 *Les Enfants du rock*, Antenne 2, réalisée par Bernard Schmitt, diffusée le 9 décembre 1984.
- 97 *L’Invité* (de Patrick Simonin), TV5, 21 novembre 1999.
- 98 Poème de Louis Aragon, extrait du recueil *Le Fou d’Elsa* (1963), *Un jour un jour* a été mis en musique et chanté par Jean Ferrat à partir de 1967 (album *Maria*, Barclay).
- 99 *La Vie*, n° 3225, 21 juin 2007.

- 100 *Ibid.*
101 *Ibid.*
102 *La Croix*, 14 février 2014.
103 *La Vie*, n° 3225, 21 juin 2007.
104 *Paroles et Musique*, n° 55, décembre 1985.
105 *La Vie*, n° 3225, 21 juin 2007.
106 Cf. Amélie de Turckheim et Dolorès Gonzalez, *Scouts toujours ! (Des personnalités témoignent)*, Bayard, Paris, 1995.
107 *Le Figaro*, 23 mars 2007.
108 *La Croix*, 29 juin 2000.
109 *C'est ensemble*, 2000 – chanson inédite sur disque.
110 *Je promets*, 2003.
111 *Un, deux, trois*, 1990.
112 *Rock & Folk*, n° 106, novembre 1975.
113 *Télérama*, 22 octobre 1997.
114 *OK ! Magazine*, 1985.
115 *Quand la musique est bonne*, 1983.
116 *OK ! Magazine*, 1985.
117 *Le Plein de super*, Canal +, 1994.
118 *En passant* (songbook), Hit Diffusion, Paris, 1988.
119 Bertrand Dufourmantelle, curé de Montrouge, sera plus tard chancelier, puis vicaire épiscopal du diocèse de Nanterre. Il est mort le 4 février 2014 à l'âge de quatre-vingt-onze ans.
120 Réalisé par Bernard Schmitt et diffusé sur Antenne 2 le 9 décembre 1984, source : INA.
121 *Paris Match*, 17 août 2015.
122 Cf. Éric Le Bourhis, *Goldman, l'éternel mystère*, Éditions Prisma, Paris, 2017.
123 *France Dimanche*, 12 mars 1984.
124 Ont participé à l'enregistrement du disque (par ordre alphabétique) : Jean Bender (percussions), Paul Ferrette (bassiste), Jean-Jacques Goldman (orgue, harmonica, guitare), Danièle et Joëlle Henriët (chœurs), Denis Hache (guitare) et Marian Rémir (guitare soliste).
125 *En passant* (songbook), Hit Diffusion, Paris, 1988.
126 *France Dimanche*, 12 mars 1984.
127 *Demain c'est dimanche*, A2, 9 novembre 1985, source : INA.
128 *Paroles et Musique*, n° 55, décembre 1985.
129 *Le Journal d'Alsace*, 18 mai 1998.
130 Cf. Alain Etchegoyen et Jean-Jacques Goldman, *Les Pères ont des enfants (Dialogue entre deux pères sur l'éducation)*, Le Seuil, Paris, 1999.
131 *Le Figaro*, 10 décembre 2001.
132 *Le Soir illustré*, 18 mai 1994.
133 *Ibid.*
134 *En passant* (songbook), Hit Diffusion, Paris, 1988.
135 *Rock & Folk*, n° 106, novembre 1975.
136 *Génération Laser*, RTL, 15 novembre 1991.
137 Pierre Goldman, *op. cit.*
138 *Ibid.*
139 *Le Point*, n° 975, 27 mai 1991.
140 *Libération*, 9 décembre 1974.
141 Pierre Goldman, *op. cit.*
142 *La Vie d'un homme* (à Pierre Goldman), 1975. Paroles et musique de Maxime Le Forestier. © Universal Music France.
143 *Le Point*, n° 975, 27 mai 1991.
144 *Ouest-France*, 12 avril 1998.
145 *L'Express*, 25 septembre 1997.
146 *Grand Format*, RTL, 29 juillet 1991.
147 *Paroles et Musique*, n° 55, décembre 1985.
148 *Ibid.*
149 *Chanson Magazine*, n° 10, juin-juillet 1984.
150 *Paroles et Musique*, n° 55, décembre 1985.
151 *Ciné Télé Revue*, 17 mars 1983.
152 *OK ! Magazine*, février 1983.
153 Cf. Éric Le Bourhis, *op. cit.*
154 *OK ! Magazine*, août 1983.
155 *Ibid.*
156 *Ibid.*
157 *Star Club Magazine*, décembre 1988.

- 158 Cf. Fred Hidalgo, *Jean-Jacques Goldman, confidentiel*, L'Archipel, Paris, 2016.
- 159 *Génération Laser*, RTL, 15 novembre 1991.
- 160 *Peur de rien blues*, 1987.
- 161 *Rock & Folk*, n° 106, novembre 1975.
- 162 Cf. Bernard Violet, *Jean-Jacques Goldman, un homme bien comme il faut*, Flammarion, Paris, 2010.
- 163 Cf. Éric Le Bourhis, *op. cit.*
- 164 Cf. Bernard Violet, *op. cit.*
- 165 Cf. Fred Hidalgo, *op. cit.*
- 166 *Rock & Folk*, n° 106, novembre 1975.
- 167 L'un des deux titres, *Melody*, est cosigné et chanté par Taï Sinh et Jean-Jacques Goldman. Il s'agit d'un slow, dans la même lignée que le futur *Sister Jane*.
- 168 Cf. Bernard Violet, *op. cit.*
- 169 Entretien avec l'auteur, 13 septembre 2017.
- 170 *Rock & Folk*, n° 106, novembre 1975.
- 171 Claude Alvarez-Pereyre, *Rock & Folk*, n° 101, juin 1975.
- 172 *Best*, n° 95, juin 1976.
- 173 Claude Alvarez-Pereyre, *Rock & Folk*, n° 101, juin 1975.
- 174 Entretien avec l'auteur, 13 septembre 2017.
- 175 *Ibid.*
- 176 *Ibid.*
- 177 *Ibid.*
- 178 *Ibid.*
- 179 *OK ! Magazine*, juillet 1985.
- 180 *Rock & Folk*, n° 179, décembre 1981.
- 181 *Just a Dream* sera repris en 1978 par Jean-Jacques Goldman sur la face B d'un maxi 45 tours signé Sweet Memories (voir discographie en annexes).
- 182 Entretien avec l'auteur, 13 septembre 2017.
- 183 *Ibid.*
- 184 *Rock & Folk*, n° 179, décembre 1981.
- 185 Entretien avec l'auteur, 13 septembre 2017.
- 186 *L'Union de Reims*, 17 mai 1998.
- 187 Rédaction RTBF, 24 février 2015.
- 188 *Salut !*, 2-14 janvier 1986.
- 189 Entretien avec l'auteur, 13 septembre 2017.
- 190 *Ibid.*
- 191 *Ibid.*
- 192 *Ibid.*
- 193 RFM, 8 octobre 2000.
- 194 *Paroles et Musique*, n° 55, décembre 1985.
- 195 *Cool*, juin 1987.
- 196 Entretien avec l'auteur, 25 juillet 2017.
- 197 Interviewée en juillet 2004 par Ludovic Lorenzi pour le site « Parler d'sa vie », consacré à Jean-Jacques Goldman, Anne-Marie Batailler citera les titres de ces chansons inédites, *Ethnologue*, *J'm'en irai*, *Je t'aimerai*, *Suis le soleil et Quand on est seul*, puis *Il y a* et *Je les ai rencontrés un soir*, devenue *Bienvenue sur mon boulevard*, reprises à son propre compte par Jean-Jacques Goldman, *Comme un tout petit bébé*, offerte à Philippe Laval, et *Si tu veux m'essayer*, d'abord éternée sous un autre titre (*J'essaierai d'oublier*) par une chanteuse à la carrière éclair, Émilie Bonnet, puis popularisée par Florent Pagny dans les années 1990.
- 198 Entretien avec l'auteur, 25 juillet 2017.
- 199 Les Numériques.com, 4 janvier 2015.
- 200 © Delove, 1980.
- 201 Conflit Arts, 30 mars 2016.
- 202 Entretien avec l'auteur, 14 septembre 2017.
- 203 *Paroles et Musique*, n° 55, décembre 1985.
- 204 *Pollen*, France Inter, 8 avril 1988.
- 205 Entretien avec l'auteur, 14 septembre 2017.
- 206 *Télé Poche*, 28 septembre 1987.
- 207 *Génération Laser*, RTL, 15 novembre 1991.
- 208 Conversation privée sur Facebook avec l'auteur, 1er août 2017.
- 209 Entretien avec l'auteur, 14 septembre 2017.
- 210 Entretien avec l'auteur, 14 septembre 2017.
- 211 *Rock & Folk*, n° 179, décembre 1981.
- 212 Entretien avec l'auteur, 13 septembre 2017.
- 213 Entretien avec l'auteur, 14 septembre 2017.
- 214 Entretien avec l'auteur, 13 septembre 2017.

- 215 *Je chante pour ça*, 1984.
- 216 *Faim de Siècle*, n° 24, février 1996.
- 217 Entretien avec l'auteur, 13 septembre 2017.
- 218 Entretien avec l'auteur, 14 septembre 2017.
- 219 *Télérama*, 22 octobre 1997.
- 220 Entretien avec l'auteur, 14 septembre 2017.
- 221 *Grand Format*, RTL, 29 juillet 1991.
- 222 *Ibid.*
- 223 *Ibid.*
- 224 *Paroles et Musique*, n° 55, décembre 1985.
- 225 Entretien avec l'auteur, 13 septembre 2017.
- 226 *Numéros 1*, n° 4, juillet 1983.
- 227 Patrice Tison mourra peu après les sessions de l'album *Chansons pour les pieds*, des suites d'un cancer.
- 228 Cf. Éric Le Bourhis, *op. cit.*
- 229 *Téléoustique*, 24 septembre 1997.
- 230 *Journal de Lausanne*, 3 mars 1984.
- 231 *Téléoustique*, 24 septembre 1997.
- 232 *Rock & Folk*, n° 179, décembre 1981.
- 233 *Sans un mot.*
- 234 *Quel exil.*
- 235 *Brouillard.*
- 236 *J't'aimerai quand même.*
- 237 *Le Rapt.*
- 238 *Juste un petit moment.*
- 239 *Faim de Siècle*, n° 24, février 1996.
- 240 Entretien avec l'auteur, 14 septembre 2017.
- 241 Entretien avec l'auteur, 18 septembre 2017.
- 242 *Les Enfants du rock*, Antenne 2, diffusée le 8 décembre 1984.
- 243 *OK ! Magazine*, 20 février 1984.
- 244 *A2 dernière*, 9 décembre 1982 (source : INA).
- 245 *Rocking-chair*, France 3 Caen, 30 juin 1984 (source : INA).
- 246 *Le Nouvel Observateur*, janvier 1991.
- 247 *Ouest-France*, 19 janvier 1994.
- 248 *Le Nouvel Observateur*, 4-10 septembre 1997.
- 249 *Ouest-France*, 19 janvier 1994.
- 250 *Fréquentstar*, M6, 5 décembre 1993.
- 251 *Salut !*, n° 193, 16 février 1983.
- 252 Entretien avec l'auteur, 14 septembre 2017.
- 253 *Numéros 1*, n° 4, juillet 1983.
- 254 Entretien avec l'auteur, 18 septembre 2017.
- 255 *Le Républicain Lorrain*, 22 septembre 1982.
- 256 *OK ! Magazine*, 1984.
- 257 *Numéros 1*, n° 4, juillet 1983.
- 258 *Le Républicain Lorrain*, 22 septembre 1982.
- 259 *Passé par ici*, Option Musique, 17/21 décembre 2001.
- 260 *Numéros 1*, n° 4, juillet 1983.
- 261 *Ibid.*
- 262 *Ibid.*
- 263 *Ibid.*
- 264 *Studio 1*, Europe 1, mars 1986.
- 265 *La Croix*, 19 février 1996.
- 266 *Haute-tension*, radio JFM, février 2002.
- 267 *Les Enfants du rock*, Antenne 2, diffusée le 9 décembre 1984.
- 268 *Numéros 1*, juillet 1993.
- 269 *Ciné Télé Revue*, 17 mars 1983.
- 270 *Salut !*, n° 194, 2-15 mars 1983.
- 271 *Paris Match*, 17 août 2015.
- 272 *Numéros 1*, n° 4, juillet 1983.
- 273 *Nous ne nous parlerons pas*, 1984.
- 274 *Ciné Télé Revue*, mars 1984.
- 275 *Numéros 1*, n° 4, juillet 1983.
- 276 *Chanson Magazine*, n° 10, juin-juillet 1984.
- 277 *Salut !*, 2-14 janvier 1986.

278 *Grand Format*, RTL, 29 juillet 1991.
 279 *Ibid.*
 280 *Girls*, avril 1984.
 281 *Gala*, 14 mars 2017.
 282 *Les Enfants du rock*, Antenne 2, diffusée le 24 avril 1986.
 283 *Génération Laser*, RTL, 15 novembre 1991.
 284 *Ibid.*
 285 *OK ! Magazine*, février 1984.
 286 *Jean-Jacques Goldman, un héros si discret*, Cantina TV/W9/M6, réalisé par Shana De Lacroix, octobre 2016.
 287 *Grand Format*, RTL, 29 juillet 1991.
 288 Cf. Emmanuel Bonini, *op. cit.*
 289 Source : INA.
 290 *Quand la musique est bonne*, RTL, 5 juillet 2003.
 291 *Le Parisien*, 8 octobre 2014.
 292 La bande originale du film comprend également *Envole-moi* dans sa version originale, *Quand la musique est bonne* et, en générique de fin, *Puisque tu pars*.
 293 *Encore un matin*.
 294 *Chanson Magazine*, n° 10, juin-juillet 1984.
 295 *Ibid.*
 296 Cf. Fred Hidalgo, *op. cit.*
 297 *France-Soir*, 7 avril 1984.
 298 *Chanson Magazine*, n° 10, juin-juillet 1984.
 299 *Numéros 1*, n° 4, juillet 1983.
 300 Cf. Didier Varrod et Christian Page, *Goldman, portrait non conforme*, Éditions Favre, 1987.
 301 *CD'aujourd'hui*, France 2, réalisée par Fabrice Mercier et diffusée le 2 juin 2003.
 302 *Salut !*, juin 1984.
 303 *Chanson Magazine*, n° 10, juin-juillet 1984.
 304 *Salut !*, juin 1984.
 305 *Paroles et Musique*, n° 55, décembre 1985.
 306 Entretien avec l'auteur, 18 septembre 2017.
 307 Michel Braudeau, *L'Express*, 30 mars 1984.
 308 *Chanson Magazine*, n° 10, juin-juillet 1984.
 309 *Pourquoi pas* (hebdomadaire belge), mars 1984.
 310 *Chanson Magazine*, n° 9, avril-mai 1984.
 311 Richard Cannavo, *Le Matin de Paris*, 26 mars 1984.
 312 Michel Braudeau, *L'Express*, 30 mars 1984.
 313 Rémy Kolpa Kopoul, *Libération*, mars 1984.
 314 *La Marseillaise*, 7 mars 1984.
 315 Alain Morel, *Le Parisien libéré*, mars 1984.
 316 *Les Nouvelles d'Orléans*, 21 mai 1984.
 317 Jean Ellgas, *24 Heures*, 4 mars 1984.
 318 Richard Cannavo, *Le Matin de Paris*, 26 mars 1984.
 319 Entretien avec l'auteur, 18 sept. 2017.
 320 *Salut !*, 5-18 décembre 1984.
 321 *Nous ne nous parlerons pas*, 1984.
 322 *Le Monde*, 5 août 2005.
 323 *Salut !*, n° 252, 22 mai-4 juin 1985.
 324 *Le Monde*, 5 août 2005.
 325 *Téléoustique*, 12 décembre 2001.
 326 *Le Vif/L'Express*, 11 janvier 2002.
 327 *Paroles et Musique*, n° 55, décembre 1985.
 328 *Numéros 1*, août 1985.
 329 *Génération Laser*, RTL, 15 novembre 1991.
 330 *Faim de Siècle*, n° 24, février 1996.
 331 *L'Express*, 13 mai 2016.
 332 *Les Restaurants du Cœur 1985-2000*, témoignages recueillis et rédigés par Valérie Péronnet, Michel Lafon, France, 2000.
 333 *Numéros 1*, mai 1984.
 334 *Télérama*, 4-10 juin 1988.
 335 *Génération Laser*, RTL, 17 novembre 1991.
 336 Laurent Joffrin, *Un coup de jeune, portrait d'une génération morale*, Arléa, Paris, 1987.
 337 Cf. Alain Etchegoyen & Jean-Jacques Goldman, *op. cit.*
 338 *Télérama*, 4-10 juin 1988.
 339 L'autre chanson du single (sur la face A), *Viens*, a été composée par Jean-Jacques Goldman, sous le

pseudonyme de Sweet Memories.

340 *Faim de siècle*, n° 24, février 1996.

341 *Télé Star*, 29 mars 1986.

342 *Cool*, octobre 1985.

343 Cf. Fred Hidalgo, *op. cit.*

344 Le corps de la chanteuse sera ensuite définitivement inhumé au cimetière du Père-Lachaise.

345 Entretien avec l'auteur, 15 septembre 2017.

346 *Swing*, février 1986.

347 *Pas toi*.

348 *Sans limites*, Radio Kol Hachalom, 22 juin 2002.

349 Cf. Fred Hidalgo, *op. cit.*

350 *Télé 7 Jours*, 1-7 février 1986.

351 *Le Soir* (Belgique), avril 1986.

352 *Cool*, octobre 1985.

353 *Star Magazine*, 1986.

354 *Ciné Télé Revue*, décembre 1985.

355 *Télérama*, 4-10 juin 1988.

356 *Génération Laser*, RTL, 16 novembre 1991.

357 *L'Événement du Jeudi*, n° 57, 5-11 décembre 1985.

358 *Le Nouvel Observateur*, 20-26 décembre 1985.

359 *Le Nouvel Observateur*, 17 janvier 1986.

360 *Le Point*, n° 975, 27 mai 1991.

361 *Week-end Jean-Jacques Goldman*, Radio Nostalgie, 26 septembre 1997.

362 *Télérama*, 22 octobre 1997.

363 *Star Club*, décembre 1988.

364 *À toi*, 1969. Paroles et musique de Léo Ferré. © Universal Music Publishing France.

365 *Tribune juive*, 5 septembre 1997.

366 *Paroles et Musique*, n° 55, décembre 1985.

367 Entretien avec l'auteur, 18 septembre 2017.

368 *Foulquier, le copain d'abord*, France Inter, le 11 décembre 2013 (source : INA).

369 *Ibid.*

370 *Numéros 1*, mai 1984.

371 Bernard Meeus, *Le Soir*, 23 juin 1986.

372 *Swing*, février 1986.

373 *Salut !*, 2-14 janvier 1986.

374 *Platine*, décembre 1997.

375 Jean-Marie Sourgens, *La Voix du Nord*, 26 avril 1986.

376 *Ibid.*

377 *Paroles et Musique*, janvier 1990.

378 *Cool*, mars 1986.

379 *Les Enfants du rock*, A2, 10 janvier 1987.

380 *La Voix du Nord*, 27 avril 1986.

381 *Le Soleil*, 26 juin 2017.

382 *Paroles et Musique*, n° 62, septembre 1986.

383 *Chorus*, n° 21, automne 1997.

384 *Top 50 Magazine*, juin 1986.

385 *Salut !*, n° 282, 16-29 juillet 1986.

386 *Génération Laser*, RTL, 15-19 novembre 1991.

387 *Numéros 1*, août 1985.

388 Les deux chanteurs reprendront à nouveau ensemble *La Musique que j'aime* (et *Je t'attends*) le 17 novembre 1986 à Saint-Étienne, lors de la tournée de Jean-Jacques Goldman.

389 *Cool*, mars 1986.

390 *Top 50*, n° 43, 29 décembre 1986-4 janvier 1987.

391 *Paroles et Musique*, n° 67, février 1987.

392 *L'Express*, 7 novembre 2002.

393 *Télé Poche*, 28 septembre 1987.

394 *Ciné Télé Revue*, mai 1987.

395 *Télé Poche*, 29 décembre 1986.

396 *À quoi tu sers ?*, 1987.

397 *Graffiti*, mai 1987.

398 Emmanuel Legrand, *Capital*, n° 62, novembre 1996.

399 *L'Obs*, 20 décembre 2001.

400 *Le Figaro*, 29 septembre 1997.

401 *Le Soir*, avril 1986.

- 402 *Le Point*, n° 675, 27 mai 1991.
- 403 *L'Obs*, 20 décembre 2001.
- 404 *L'Économiste*, 11 juillet 1992.
- 405 *Le Figaro*, 29 septembre 1997.
- 406 *Fréquentstar*, M6, diffusée le 24 mai 1998.
- 407 Dans la nuit du 5 au 6 décembre, le mouvement a été endeuillé par la mort de Malik Oussekkine, passé à tabac par les forces de l'ordre en marge d'une manifestation dans le Quartier latin à Paris. Le 6 décembre, Alain Devaquet a présenté sa démission, et le 8, le projet de loi a finalement été abandonné (source : *L'Humanité*, 4 décembre 2016).
- 408 Cf. Laurent Joffrin, *op. cit.*
- 409 *L'École, les jeunes et la culture dans les années 90 – Actes du colloque national 1988*, « Éducation et devenir », 1988.
- 410 *L'Événement du Jeudi*, 9 avril 1987.
- 411 *Le Nouvel Observateur*, 13-19 mars 1987.
- 412 Jean-Louis André, *Le Monde*, 13 juillet 1987.
- 413 Julian Nundy, *The Herald Tribune*, 19 mars 1987.
- 414 Entretien avec l'auteur, 18 septembre 2017.
- 415 *Génération Laser*, RTL, 17 novembre 1991.
- 416 Interviewé par Eva Bettan pour *Inter actualités*, France Inter, 31 mai 1988.
- 417 *Paroles et Musique*, n° 67, février 1987.
- 418 *Paroles et Musique*, n° 70, mai 1987.
- 419 Entretien avec l'auteur, 18 septembre 2017.
- 420 *Le Point*, n° 975, 27 mai 1991.
- 421 *Le Nouvel Observateur*, 5 février 1988.
- 422 *Télémoustique*, 11 décembre 1987.
- 423 *Tribune juive*, 5 septembre 1997.
- 424 *Télé 7 Jours*, n° 1597, 5 janvier 1991.
- 425 *Star Magazine*, 1987.
- 426 Entretien avec l'auteur, 18 septembre 2017.
- 427 *Fréquentstar*, M6, 5 décembre 1993.
- 428 *Paroles et Musique*, n° 70, mai 1987.
- 429 *Perfecto*, La Cinq, diffusée le 3 juin 1989 (source : INA).
- 430 *Graffiti*, 1987.
- 431 *Il me restera*.
- 432 *Reprendre c'est voler*.
- 433 *Star Magazine*, 1987.
- 434 *OK ! Magazine*, n° 620, novembre 1987.
- 435 *Ici Paris*, n° 2319, 13-19 décembre 1989.
- 436 *Génération Laser*, RTL, 18 novembre 1991.
- 437 *Le Journal de La Réunion*, 9 avril 1999.
- 438 *Inter actualités*, France Inter, 31 mai 1988.
- 439 *Ibid.*
- 440 *Paris Match*, n° 2601, 1^{er} avril 1999.
- 441 *Le Soir*, 1^{er} février 1989.
- 442 25 mai 1988.
- 443 *Télérama*, 4-10 juin 1988.
- 444 *Inter actualités*, France Inter, 9 juillet 1988 (source : INA).
- 445 *Ibid.*
- 446 Emmanuel Bedu, *La Voix du Nord*, 7 octobre 1988.
- 447 *Lyon Matin*, 17 novembre 1988.
- 448 Françoise Monnet, *Lyon Matin*, 20 novembre 1988.
- 449 Jean-Luc Cambier, *Télémoustique*, décembre 1988.
- 450 Entretien avec l'auteur, 6 septembre 2017.
- 451 *Ibid.*
- 452 *Heiva 89*, RFO (Polynésie française), 27 juillet 1989.
- 453 *Faim de Siècle*, n° 24, février 1996.
- 454 *Le Parisien*, 21 février 2003.
- 455 Claude Fléouter, *Le Monde*, 7 novembre 1989.
- 456 *Fréquentstar*, M6, 5 décembre 1993.
- 457 *L'Invité*, TV5, 21 novembre 1999.
- 458 *Télé 7 Jours*, 10-16 février 1996.
- 459 *Platine*, n° 90, avril 2002.
- 460 *Vivre cent vies*, 1990.
- 461 *Le Point*, n° 975, 27 mai 1991.

462 *Ibid.*
 463 *Fréquentstar*, M6, 5 décembre 1993.
 464 *Ibid.*
 465 *Salut !*, 8-15 décembre 1990.
 466 *Platine*, décembre 1997.
 467 Entretien avec l'auteur, 14 septembre 2017.
 468 *Génération Laser*, RTL, 19 novembre 1991.
 469 Le titre sera utilisé par Florent Pagny pour un album de reprises en 1999.
 470 *Salut !*, 8-15 décembre 1990.
 471 Thomas Sotinel, *Le Monde*, 10 janvier 1991.
 472 Anne-Marie Paquette, *Télérama*, 13 mars 1991.
 473 *Podium*, n° 232, mai 1991.
 474 *Télé 7 Jours*, n° 1597, 5 janvier 1991.
 475 *Ibid.*
 476 *Ibid.*
 477 *Le Point*, n° 975, 27 mai 1991.
 478 Interview de Jean-Jacques Goldman pour la cassette audio du coffret *Fredericks-Goldman-Jones*, 1990.
 479 *Salut !*, avril 1991.
 480 *Télé Loisirs*, 20-26 mai 1991.
 481 *Grand Format*, RTL, 29 juillet 1991.
 482 *L'Union de Reims*, 22 octobre 1991.
 483 *Salut !*, 8-15 décembre 1990.
 484 *Le Soir*, 16 février 1994.
 485 *Le Point*, n° 975, 27 mai 1991.
 486 *Télé 7 Jours*, n° 1597, 5 janvier 1991.
 487 Entretien avec l'auteur, 6 sept. 2017.
 488 *Ibid.*
 489 *L'Économiste*, 11 juillet 1992.
 490 *Ibid.*
 491 *Le Soir*, 5 décembre 2001.
 492 *Rouge*.
 493 *Des vôtres*.
 494 *Le Soir*, 16 février 1994.
 495 *Ibid.*
 496 Commentaire de Jean-Jacques Goldman dans le livre *Rouge*, Éditions P.A.U., 1993.
 497 *Des vôtres*.
 498 *Fréquentstar*, M6, 5 décembre 1993.
 499 *Rouge*.
 500 *Des vies*.
 501 Commentaire de Jean-Jacques Goldman dans le livre *Rouge*, *op. cit.*
 502 *Elle avait 17 ans*.
 503 *Fermer les yeux*.
 504 *On n'a pas changé*.
 505 Cf. Fred Hidalgo, *op. cit.*
 506 *Le Soir illustré*, 18 mai 1994.
 507 Commentaire de Jean-Jacques Goldman dans le livre *Rouge*, *op. cit.*
 508 *Que disent les chansons du monde ?*
 509 *Le Soir illustré*, 18 mai 1994.
 510 À Antoine de Caunes, *Nulle part ailleurs*, Canal +, 24 novembre 1993.
 511 *Le Soir*, 16 février 1994.
 512 *Le Soir illustré*, 18 mai 1994.
 513 Jean Ellgass, *La Tribune de Genève*, 13 juin 1994.
 514 Thierry Coljon, *Le Soir*, 7 mai 1994.
 515 Commentaire de Jean-Jacques Goldman dans le livre *Rouge*, *op. cit.*
 516 *Pollen*, France Inter, 9 mars 1994.
 517 Yvon Lechevestrier, *Ouest-France*, 25 mai 1994.
 518 17 juin 1995.
 519 *Midi Libre*, 28 mai 1995.
 520 *Platine*, décembre 1997.
 521 Entretien avec l'auteur, le 13 septembre 2017.
 522 *Ibid.*
 523 *Ibid.*
 524 *Ibid.*

- 525 *Ibid.*
- 526 *Le Nouvel Observateur*, 20 décembre 2001.
- 527 *Notes* (journal de la Sacem), avril 1993.
- 528 Jean-Jacques Goldman, *un héros si discret*, W9, octobre 2016.
- 529 *Télé 7 jours*, n° 1745, 6-12 novembre 1993.
- 530 *Ibid.*
- 531 Voir discographie en annexes.
- 532 *Chorus*, n° 20, été 1997.
- 533 *Platine*, n° 16, décembre 1994.
- 534 *Ibid.*
- 535 *Paris Match*, 19 avril 2011.
- 536 *Le Pont des artistes*, France Inter, 8 mars 1997, source : INA.
- 537 *L'Obs*, 20 décembre 2001.
- 538 *Téléoustique*, 24 septembre 1997.
- 539 *L'Express*, 12 décembre 1996.
- 540 *La Presse*, 1^{er} avril 1995.
- 541 À Yann Arribard, RFM, 28 septembre 1997.
- 542 *La Presse*, 1^{er} avril 1995.
- 543 *Info Matin*, 3 avril 1995.
- 544 *La Presse*, 1^{er} avril 1995.
- 545 Gilles Médioni, *L'Express*, 19 octobre 1995.
- 546 *Téléoustique*, n° 3807, 16-22 janvier 1999.
- 547 À Valérie Alamo, Radio France Bleu, octobre 1998.
- 548 À Yann Arribard, RFM, 28 septembre 1997.
- 549 *Je voudrais vous revoir*, 2001.
- 550 *L'Express*, 25 septembre 1997.
- 551 *En passant* (songbook), Hit Diffusion, Paris, 1988.
- 552 *Week-end Jean-Jacques Goldman*, Radio Nostalgie, 26 et 27 septembre 1997.
- 553 *Télé 7 Jours*, 7 octobre 1997.
- 554 *Artist News* (Le Mensuel de Sony Music France), n° 114, septembre 1997.
- 555 *L'Indépendant*, 12 septembre 1997.
- 556 *On ira*, deuxième *single* de l'album.
- 557 *TV Hebdo*, 3 janvier 1998.
- 558 *Artist News*, n° 114, septembre 1997.
- 559 Édition du 7 mai 1998.
- 560 *La Dernière Heure*, 16 septembre 1997.
- 561 Édition du 19 mars 1998.
- 562 Au cours de la tournée *En passant*, Jean-Jacques Goldman se produit au Zénith de Paris quatre soirs du 17 au 20 mai 1998, six soirs entre le 8 et le 16 juin, cinq soirs du 30 septembre au 4 octobre, sept soirs du 12 au 19 novembre et quatre soirs du 12 au 16 janvier 1999.
- 563 *La Revue de l'Océan Indien*, mai 1999.
- 564 *Ouest-France*, 12 avril 1998.
- 565 *Ouest-France* (Le Mans), 21 avril 1998.
- 566 Jean-Marc Thiébaut, *Les Dernières Nouvelles d'Alsace*, 15 mai 1998.
- 567 *La Bande passante*, RFI, 15 mars 2002.
- 568 *Pollen, les copains d'abord*, France Inter, 7 décembre 2001.
- 569 *Nord Éclair*, 16 mai 1998.
- 570 Il s'agit de *Dimanche en roue libre*, le 9 novembre 1997, Alain Etchegoyen présentait son livre *L'Éloge de la féminité*.
- 571 *Le Soir*, 31 décembre 1999.
- 572 *Téléoustique*, 25 avril 2001.
- 573 *L'Obs*, 20 décembre 2001.
- 574 Édition du 18 novembre 2001.
- 575 C'est la seconde fois que l'entourage de Lionel Jospin demande à Jean-Jacques Goldman s'il accepte d'offrir l'une de ses musiques pour l'ouverture de ses meetings de campagne électorale. En 1997, Lionel Jospin faisait son entrée sur *Il changeait la vie*. En 2002, le refrain d'*Ensemble* a été réenregistré pour l'occasion. Quand on lui demande le pourquoi de ce cadeau, Goldman répond : « Le geste en lui-même suffit. » Source : *Libération*, 7 février 2002.
- 576 *L'Express*, 20 décembre 2001.
- 577 *Pollen*, France Inter, 7 décembre 2001.
- 578 *Comment tournent les violons*, France 5, réalisateur : Gilbert Namyen, 15 juin 2003.
- 579 *Ça cartonne*, RTL, 20 novembre 2001.
- 580 *Le Soir Magazine*, 14 décembre 2001.
- 581 *Et l'on n'y peut rien*.

- 582 *Le Soir Magazine*, 14 décembre 2001.
- 583 *Ibid.*
- 584 *France-Soir*, 15 décembre 2001.
- 585 La complicité entre les deux artistes a été telle que Zep viendra rejoindre Jean-Jacques Goldman sur scène lors des spectacles donnés à Genève les 19 mai et 15 octobre 2002 (ensemble ils chanteront tantôt *La vie ne vaut rien* d'Alain Souchon, tantôt *Les P'tits Chapeaux*). En 2010, Jean-Jacques Goldman participera comme chanteur à la bande originale de *Titeuf : le film*, composée en partie par son frère Robert sous le pseudonyme de Moïse Albert.
- 586 *Au fil des mots*, Léman Bleu (chaîne de TV suisse), 10 octobre 2002.
- 587 *La Libre Belgique*, 10 décembre 2001.
- 588 N° 86, décembre 2001.
- 589 *Le Soir*, 5 décembre 2001.
- 590 *Var Matin*, 10 août 2002.
- 591 *Côte Basque Magazine*, 10 juillet 2002.
- 592 *Ouest-France*, 3 décembre 2012.
- 593 *Ibid.*
- 594 *Ibid.*
- 595 *Confidentiel*, 1985.
- 596 *Le Soir Magazine*, 14 décembre 2001.
- 597 En 2002, Jean-Jacques Goldman a écrit quatre chansons pour l'album éponyme de Patrick Fiori, dont *Je sais où aller* qu'il viendra interpréter en duo avec lui en *guest* sur la scène du Dôme à Marseille le 2 avril 2003. Le 24 septembre de l'année précédente, lors de la tournée de Goldman, c'est Fiori qui est venu sur cette même scène chanter en duo *Marseille* et en trio, avec Jacques Veneruso, *Bonne idée*. En 2005, Goldman écrit à nouveau quatre titres pour l'album *Si on chantait plus fort*, dont *4 mots sur un piano* qu'ils interprètent à trois voix avec la jeune Christine Ricol. Leur collaboration se poursuivra jusqu'en 2017, la signature de Goldman figurant sur tous les albums de Fiori (voir annexes).
- 598 Entretien avec l'auteur, 26 juillet 2017.
- 599 *L'Express*, 20 décembre 2001.
- 600 *Jean-Jacques Goldman de l'intérieur*, un film écrit par Didier Varrod et Nicolas Maupied, réalisé par Nicolas Maupied et Virginie Parrot, France 3, 2017.
- 601 Entretien avec l'auteur, 18 septembre 2017.
- 602 *L'Humanité*, 9 juillet 2004.
- 603 *Toutchanson*, n° 6, avril/mai 2005.
- 604 Entretien avec l'auteur, 26 juillet 2017.
- 605 *Ibid.*
- 606 *L'Actualité* (Québec), 15 avril 2003.
- 607 Entretien avec l'auteur, 26 juillet 2017.
- 608 *Ibid.*
- 609 Entretien avec l'auteur, 13 septembre 2017.
- 610 *Paris Match*, 17 août 2015.
- 611 *La Cour des grands*, Europe 1, 5 avril 2017.
- 612 Entretien avec l'auteur, 26 juillet 2017.

Remerciements

Je remercie chaleureusement toutes les personnes qui m'ont aidé dans la réalisation de cet ouvrage, en particulier :

Didier Varrod pour m'avoir fait l'honneur d'accepter de témoigner longuement et de rédiger une très belle préface.

Merci pour leurs chaleureux témoignages à François Alquier, Alain Battaglia, Jean-Paul Chaluleau, Gérard Classe, Marc Lumbroso, Philippe Mabboux, Patrick Malavieille, Jean Mareska, Michel Schwingrouber, Jean-Michel Locret.

Merci à Yves Duteil, Monique Le Marcis et Elli Medeiros pour leurs informations précieuses.

Merci à Nathalie Cazal et Fabrice Schwingrouber pour leur aide.

Merci à tous les fans qui alimentent les sites Internet consacrés à Jean-Jacques Goldman.

Merci à Marilou Delbarre et Jean-Claude Hannequin d'être parmi mes plus fervents soutiens.

Merci à mes fidèles lecteurs et amis qui, quoi que j'écrive, me soutiennent et m'encouragent à la persévérance.

Merci à ma famille, en particulier à ma sœur Josie pour la « belle idée »...

Merci à Frédéric Thibaud, mon éditeur, pour sa confiance.

Merci enfin à Jean-Jacques Goldman qui a eu la délicatesse de répondre à mon courrier et de m'autoriser à écrire ce livre. Je lui en suis infiniment reconnaissant.

Sommaire

1. [Préface](#)
2. [Prologue](#)
3. [I](#)
4. [II](#)
5. [III](#)
6. [IV](#)
7. [V](#)
8. [VI](#)
9. [VII](#)
10. [VIII](#)
11. [IX](#)
12. [X](#)
13. [ÉPILOGUE](#)
14. [Bibliographie](#)
15. [Discographie](#)
16. [Notes](#)
17. [Remerciements](#)

Landmarks

1. [Cover](#)